



20

B I B L I O 17

CHRISTOPH STROSETZKI

Rhétorique de la conversation

*Sa dimension littéraire et linguistique
dans la société française du XVII^e siècle*

Traduit en français par Sabine Seubert

CHRISTOPH STROSETZKI

RHÉTORIQUE DE LA CONVERSATION

*Sa dimension littéraire et linguistique
dans la société française du XVII^e siècle*

traduit en français par
Sabine Seubert

BIBLIO 17 -20

Papers on French Seventeenth Century Literature

Paris - Seattle - Tuebingen

1984

Papers on French Seventeenth Century Literature / Biblio 17

Editor: Wolfgang Leiner

©1984, 1987 (2 ème tirage)

ISSN - 0343 - 0758

Lay-out: Sylvia Leonhardt

Préface de l'édition française

Etant donné le temps qui s'est écoulé depuis la parution de notre travail dans l'édition allemande qui date de 1978 et les progrès qu'a fait depuis lors la recherche, nous pourrions envisager un remaniement complet de la matière de notre ouvrage. Nous y avons renoncé pour deux raisons: D'une part la conception de ce livre présente un phénomène tel que le percevaient ses contemporains, d'autre part l'abondance de matériel présenté et cité prête à l'ouvrage valeur de document.

Certes, les manifestations de la conversation au 17^e siècle n'y sont pas exploitées de façon exhaustive. Toutefois le corpus de nos textes avec son matériel, en grande partie difficile d'accès, a un caractère absolument représentatif: En effet, comme le montrent nos notes, il nous fut permis de constater, pour la plupart des auteurs, une large conformité de point de vue et les influences nombreuses qu'ils exerçaient les uns sur les autres. Le caractère documentaire de notre analyse aidant à la compréhension de la culture de la conversation de l'époque, nous a conduit à prendre la décision de publier ce livre à nouveau, sans y apporter de changement notable.

C'est surtout la parution récente de l'ouvrage clé de M. Fumaroli: "L'âge de l'éloquence"¹⁾, ouvrage qui montre de façon convaincante la grande importance qu'avait la rhétorique dans la France du XVII^e siècle, qui nous a encouragé à présenter la rhétorique de la conversation, telle qu'elle se caractérise dans la seconde moitié du siècle surtout. C'est un domaine auquel M. Fumaroli ne pouvait faire qu'accessoirement allusion²⁾, puisqu'il se situe non seulement en dehors de la période à laquelle il s'est limité, mais également au-delà des modèles de la rhétorique parlementaire et jésuitique. En revanche, la théorie de la conversation a recours à la problématique des styles - dont traite M. Fumaroli - lorsqu'elle est à la recherche d'un "style de conversation" adéquat. Nous espérons donc, par nos observations sur la rhétorique de la conversation, apporter une contribution à cette discussion entamée en France depuis la parution de l'ouvrage de M. Fumaroli.

La conversation est un phénomène complexe dont la description ne peut se faire qu'à l'aide de critères empruntés à la grammaire, à la rhétorique et

VI

à l'esthétique. C'est ainsi que le concept esthétique de la "bienséance" dans la doctrine classique correspond à l'"aptum" de la rhétorique. S'appliquant aux conditions de vie à la cour et dans "le grand Monde" (Mêrè) il doit veiller, en tant que bon usage, à ce que le choix des mots, ainsi que la construction de la phrase soient bienséants. La théorie de la conversation dans laquelle la bienséance occupe une place centrale se trouve donc, grâce à ce concept, intimement liée à la rhétorique, à l'esthétique et à la grammaire. Mais étant donné l'autonomie relative de la théorie de la conversation qui se donne même pour modèle à la rhétorique, à la grammaire et en partie aussi à l'esthétique, il nous a semblé pertinent de la présenter comme complexe autonome, tout en restant conscient de sa dimension rhétorique, grammaticale et esthétique. Ce faisant, nous avons dû nous contenter de ne faire allusion que de manière accessoire, en deux courts chapitres, à certains rapports qu'ont entre elles les disciplines que nous venons de citer.

Nous remercions, à cet endroit, tout particulièrement ceux qui ont lu l'édition allemande et en ont discuté, soit personnellement, de vive voix ou dans leurs lettres, soit dans leur compte-rendus³⁾, et qui grâce à leurs précieuses indications ou suggestions critiques ont tenu compte de la signification du phénomène de la conversation au 17^e siècle. Nous saisissons aussi l'occasion de recourir ici à quelques unes de ces suggestions et d'éclaircir certaines questions qui ont été soulevées.

Nous devons tout d'abord souligner le fait que les normes qui furent acceptées et imitées à la fin du siècle, tout particulièrement dans le milieu de la cour, avaient déjà été conçues en partie par Faret d'après Castiglione et Guazzo, qu'elles marquaient fortement de leur empreinte déjà les salons aristocratiques de la première moitié du 17^e siècle. Le fait que la vie sociale, ainsi que la fonction de la conversation aient changé depuis la Fronde, n'a pas empêché que de nombreuses règles et normes, établies dans le courant de la première moitié du siècle, aient été accueillies favorablement dans la théorie de la conversation de la seconde moitié de ce siècle. Ces règles ayant trait à la culture de la conversation sont reconnues même par les couches bourgeoises ou la noblesse de la campagne, qui si elles ne s'y entendaient pas aussi bien que le courtisan, tentaient de les pratiquer avec le zèle que l'on exigeait de ce dernier. Lorsqu'on accordait un rôle particulier à la femme, ce n'était pas forcément parce

VII

que celle-ci jouait un rôle particulier dans la réalité sociale, mais bien plutôt parce que les postulats du comportement de l'honnête homme étaient la transposition des postulats du comportement de l'honnête femme. Ici, comme dans le cas de la conversation, il s'agit de normes mentales, donc de l'interprétation de la vie sociale et non pas de sa réalité.

Il est par conséquent tentant de concevoir que les traités de conversation aient répondu à un besoin d'auto-définition qu'avaient leurs auteurs. Tout compte fait, les normes que l'on s'efforçait d'atteindre servaient aussi à trouver sa propre identité. Bien sûr aussi circonscrite soit-elle, la casuistique de la conversation n'était pas limitée à un simple jeu de l'esprit, mais postulait son application dans la pratique sociale. En effet la théorie de la conversation représente le savoir professionnel d'une classe noble qui, depuis la Fronde surtout, a perdu son pouvoir politique et dès lors, selon N. Elias, n'a plus qu'une fonction purement représentative, servant à distinguer le roi absolutiste du peuple par l'intermédiaire de l'étiquette courtoise.⁴⁾

Nous espérons que la théorie de la conversation présentée avec ce livre, dans la langue du pays dont Emmanuel Kant disait qu'il était le modèle de la conversation, trouvera encore aujourd'hui un certain intérêt. Si ce travail a pu se réaliser, c'est sans aucun doute grâce aux précieux conseils de M. le Professeur L. Schrader dont la bienveillante assistance a permis de mener à bonne fin la rédaction de la thèse originale. Remerciements Sabine Seubert qui s'est chargée de la traduction française, Mme E. Scheunemann pour son aide financière et surtout M. le Professeur W. Leiner qui a accepté de faire entrer cet ouvrage dans la collection Biblio 17 qu'il dirige.

Düsseldorf, mai 1984

Table des matières

1. introduction	11
2. la conversation	19
1 évaluation et définition	19
2 types	24
3 éléments constitutifs et performatifs	30
4 style	48
5 contenus	61
6 partenaires	71
7 formes d'expression non-verbale	77
8 "conversable" - une qualité	80
3. conversation, rhétorique et langage	85
1 importance de la rhétorique	85
2 développement du langage et de la conversation	93
4. conversation, formes et théories littéraires	98
1 la communication orale, la communication écrite et la littérature	98
2 doctrine classique	117
5. les types idéaux du 17 ^e siècle comme paradigmes de la conversation	120
1 entre l'honnête homme et le pédant	120
2 les connaissances de l'honnête homme et du pédant	127
3 l'honnête femme	138
4 galanterie, amour, apparence	145
5 plaire	150
6. conversation et normes sociales	156
1 bienséance	156
2 mode - bienséance	165
3 ridicule	166
4 médiocrité	169
5 "je ne sais quoi"	173
6 passion - raison	176
7 règle - aisance	181
7. conversation et réalité sociale	186
1 éducation et apprentissage de la conversation	186
2 divertissements	191
3 importance de la couche sociale	199
4 domaine public et domaine privé	211
Appendice:	
Notes	217
Index des ouvrages consultés	287

Table des matières détaillée

1. introduction	11
2. la conversation.....	19
1 évaluation et définition.....	19
(fonction; importance majeure au 17 ^e siècle; comme caractéristique de l'être humain; dans la vie quotidienne; pour le visiteur de province; comme oeuvre d'art; difficulté de la conversation; définition dans les dictionnaires; commerce; converser)	
2 types.....	24
(conversation sérieuse, conversation moyenne, conversation enjouée; avantages de la conversation sérieuse et de la conversation enjouée; entretien familial; situations et partenaires de conversation, où la familiarité est permise)	
3 éléments constitutifs et performatifs.....	30
(adresser la parole à une personne; s'introduire dans la conversation d'autrui; terminer une conversation. Avantages et inconvénients de la verve et de la retenue; le silence comme élément constitutif de la conversation, ses caractères divers et ses fonctions; le silencieux. Le compliment; les éloges; la flatterie; le serment; l'offense; la contradiction; le conseil. La raillerie; remarques plaisantes; bons mots; allusions; équivoques. Réactions de l'auditeur: sa faculté de se mettre à la place de son interlocuteur; son attention; son insécurité; réaction de l'auditeur à l'éloge, au compliment, à la vexation)	
4 style.....	48
(style comme élément de forme de la conversation; division antique du style en trois niveaux; niveau de style de la conversation; dissolution de la hiérarchie de style antique; relativisation du style par la mise en rapport avec l'objet, l'homme, le climat et l'époque; introduction de nouvelles dénominations de style; naturel, négligé, naïf, sans ordre, clair; opposition entre clarté et élégance; style fonctionnel; style simple comme style de conversation)	
5 contenus.....	61
(nombre de sujets dans la conversation: un seul sujet ou bien la diversité; enchaînement des sujets; catalogue de sujets pour la préparation de la conversation; des sujets: l'orateur lui-même, son	

	domaine privé, la vie privée des autres, nouvelles de quartier, grandes nouvelles, nouvelles dans leur relation avec vérité et vraisemblance, événements tragiques ou déplaisants, catalogue de sujets des femmes, politique, sujets savants, sujets des habitants de province; critères des sujets possibles; dépendance entre les sujets et les partenaires de la conversation, des situations données; avantages des sujets triviaux et généraux)	
6	partenaires.....71 (estimation de soi-même; partenaires de rang supérieur, égal et inférieur; partenaires féminins; partenaires déplaisants; les méfiants; les brillants; les mystérieux; considération de ces différences au cours de la conversation; régularité des rencontres; intérêts personnels, intérêt pour le partenaire)	
7	formes d'expression non-verbale.....77 (éloquence du corps; voix; mimique; gestes; chapeau; distance du partenaire; rire et sourire)	
8	"conversable" - une qualité.....80 (savoir converser comme indication du rang, du degré de culture et comme qualité de caractère; définitions des dictionnaires; "affable"; périphrases de l'adjectif; importance de la faculté de converser pour la description de personnes)	
3.	conversation, rhétorique et langage.....85	
1	importance de la rhétorique.....85 (rhétorique du 17 ^e siècle dans sa relation avec la tradition antique; importance des lieux communs pour la conversation au 17 ^e siècle; rhétorique religieuse, Pascal; perte d'importance de la dimension politique du genre délibératif au profit du genre démonstratif; plaire comme but de la rhétorique mondaine de conversation; domaines d'application de la rhétorique; conversation comme modèle de rhétorique)	
2	évolution du langage et de la conversation.....93 (bon usage et conversation; néologismes et archaïsmes comme signes distinctifs du rang, comme déviations de l'usage de la communication orale; les mots à la mode dans la conversation; apprentissage du langage de l'honnête homme; langage littéraire et langage de conversation; théorie de l'utilisation du langage comme théorie de la conversation)	

4. conversation, formes et théories littéraires.....98
 - 1 la communication orale, la conversation écrite et la littérature.....98
(différence et parenté entre l'oral et l'écrit; talent pour écrire; talent pour la conversation; entretiens; conversation comme genre littéraire au 17^e siècle, sa polarité entre un désir d'ordre esthétique et la simulation de l'aisance d'une conversation réelle; dialogue; sujets de la littérature de conversation; divertissement ou instruction dans la faculté de converser comme buts des entretiens. Correspondance et conversation; tendance instructive ou littéraire, rhétorique de la correspondance. Maximes et sentences dans la conversation. Dédicace de livres et préface comme formes intermédiaires entre correspondance et dialogue auteur-lecteur. Conversation dans les romans et le théâtre; règle du naturel dans le théâtre; poèmes et conversation; principes de la conversation en littérature; théâtre comme métaphore du caractère public de la conversation)
 - 2 doctrine classique.....117
(plaire et instruire; vraisemblance et bienséance)
5. les types idéaux du 17^e siècle comme paradigmes de la conversation.120
 - 1 entre l'honnête homme et le pédant.....120
(honnêteté comme qualité morale, religieuse ou mondaine; honnête garçon; bel esprit; bel esprit de la conversation; parfait négociant; pédant; appartenances aux divers rangs sociaux comme condition de base)
 - 2 les connaissances de l'honnête homme et du pédant.....127
(chaque couche sociale avec sa propre science; savoir universel du courtisan et connaissances spécialisées du pédant avec leurs conséquences pour la conversation; dangers de trop grandes connaissances et de l'ignorance pour la conversation; critères pour le choix des domaines de connaissances appropriées à l'honnête homme; science du monde comme savoir d'une couche sociale de cour ayant perdu toute fonction; le savoir universel superficiel et l'exigence de la conversation de savoir quelque chose de tout afin de pouvoir dire quelque chose à tout propos; conversation superficielle et versatile)
 - 3 honnête femme.....138
(position centrale de la femme; vertu morale et faculté mondaine; position sociale; entre profession et étiquette; fonction modèle de la femme; femme comme prototype du destinataire des popularisations)

- du savoir; femme savante; la femme comme modèle social pour l'homme: plaire, conversation)
- 4 galanterie, amour, apparence.....145
(influence de la conception de la femme sur le comportement en société; galanterie au 17^e siècle, entre amour et coquetterie; air galant; amour comme contrainte sociale; amour comme obstacle ou avantage pour la conversation; apparence extérieure; la feinte comme exigence de la politesse; détails extérieurs comme indications du statut social)
 - 5 plaire.....150
(plaisir; complaisance; pas d'exagération de la prévenance et de la docilité; plaire à des inconnus; plaire dans la conversation en donnant aux autres la possibilité de plaire à leur tour; importance sociale de l'art de plaire)
6. conversation et normes sociales.....156
- 1 bienséance.....156
(définition; science des égards; branche de la science du monde; dépendance de la politesse appropriée au rang du partenaire; usage et bienséance; exigence de constance dans le comportement; exemples concrets de règles de la bienséance; tradition de la thématization de la bienséance; conscience de la temporalité; fermeture et sécurité comme implications de l'idée de la bienséance)
 - 2 mode - bienséance.....165
(mode comme champ libre à l'intérieur de la bienséance; dictature de la mode et de la bienséance)
 - 3 ridicule.....166
(ridicule comme châtement pour celui qui enfreint les règles de la bienséance et de la mode; ridicule comme résultat de la raillerie; médiocrité comme protection contre jalousie et moquerie)
 - 4 médiocrité.....169
(juste milieu entre trop et pas assez, par exemple quand il s'agit de plaire; en conversation, juste milieu entre deux extrêmes: trop et pas assez d'admiration, contradiction et docilité, légèreté et gravité, etc.; impossibilité de supporter celui qui dévie de ce juste milieu)
 - 5 "je ne sais quoi".....173
(principe du manque de règles, enseignement du "je ne sais quoi"; signification du "je ne sais quoi"; intégration de l'irrationnel dans le rationnel)

- 6 passion - raison.....176
(rapports entre raison et passion dans la tradition, au 17^e siècle chez les moralistes, en rhétorique, en littérature; la colère comme exemple de passion et ses répercussions sur la conversation; nécessité et nuisance des passions; leur utilisation correcte; règlement raisonnable des passions comme condition pour l'interprétation du langage de la bienséance)
- 7 règle - aisance.....181
(jugement comme médiateur entre les règles de la bienséance peu nombreuses et les situations innombrables; norme du comportement mondain dans la ville de Paris, vue comme privilège par rapport à une plus grande liberté parmi les gens de province)
7. conversation et réalité sociale.....186
 - 1 éducation et apprentissage de la conversation.....186
(faculté de converser comme qualité innée ou pouvant être acquise; apprentissage théorique par l'intermédiaire de livres sur l'étiquette, public auquel s'adressent ces livres; lecture de romans et de conversations modèles; application pratique par le dialogue avec des nobles expérimentés; éducation scolaire naïve et nuisible; maîtres de conversation)
 - 2 divertissements.....191
(conversation comme passe-temps répandu; "divertissements"; critique du jeu; l'art de jouer; vie de cour et jeu; jeu de hasard; jeux de conversation galants; jeux littéraires et littérature; règles de la bienséance dans le jeu; médiocrité et oisiveté dans le jeu; rapports entre divertissement et travail)
 - 3 importance de la couche sociale.....199
(la noblesse, les courtisans; négociateur et noblesse de robe; la bourgeoisie riche et inactive avec les formes de conduite des courtisans; bel esprit: Rapports à l'intérieur des groupes sociaux et des groupes entre eux; jalousie comme principe général; mobilité sociale et bienséance; conversation soignée et manières raffinées comme symboles du rang; primauté du style de vie et du comportement aristocratiques par rapport à la naissance noble; constitution de la hiérarchie sociale dans la fréquentation; la cour et le grand monde; style de vie aristocratique et conversation dans la noblesse et la bourgeoisie ascendante)

4 domaine public et domaine privé.....211
(vie privée et vie "professionnelle"-publique du courtisan et du bourgeois qui l'imite; fonction sociale de la conversation et de la science du monde; conversation et divertissement dans le domaine public et professionnel; rapports entre sphère privée et publique; maîtrise des règles de la conversation comme savoir "professionnel" nécessaire à l'existence; raison de la grande demande au 17^e siècle de publications sur la conversation)

Appendice:

Notes	217
Index des ouvrages consultés	287

1. introduction

"Outre que comme la Rhetorique considere les Harangues et les Panegyriques, le Grammairien peut traiter des Loix de la Conversation."
Cl. Irson (1662)1)

"Et ce seroit une satisfaction sans pareille, de sçavoir les bonnes choses qui se disoient entre Scipion et Lailius, Atticus et Ciceron, et les autres honnestes gens de chaque siecle, d'avoir, dis-je, une Histoire de la Conversation et des Cabinets, pour adjouster à celle des Affaires et de l'Estat."
Guez de Balzac (1665)2)

"Pour moy, dit Amithone, j'avoue que je voudrois bien qu'il y eût des regles pour la conversation, comme il y en a pour beaucoup d'autres choses."
Mlle de Scudéry (1680)3)

Au 17^e siècle déjà, l'on était conscient en France du fait que la conversation était régie par des règles, qu'elle laissait voir des lois pouvant être traitées par les grammairiens, et enfin, qu'elle pouvait exiger une place dans l'histoire aux côtés de la politique.

Quand Balzac parle d'une "Histoire de la Conversation", il pense en fait à une compilation descriptive de tout ce qui, à une certaine époque, a réellement été dit dans la conversation, de ce qui était jugé digne d'être mentionné dans la conversation, et de ce qui représentait les points culminants de conversations particulièrement pleines d'esprit. Cl. Irson, en tant que grammairien, se trouve à un niveau plus abstrait dans son analyse de la conversation. Il s'intéresse moins à l'individualité historique de la conversation qu'à son élément constant, aux lois, à ce qui est moins soumis aux influences changeantes de l'histoire, mais qu'il veut néanmoins traiter également de manière descriptive. Ce sont ces lois qui régissent la conversation réelle. Mlle de Scudéry offre une autre perspective encore. Elle fait exiger des règles pour la conversation, par Amithone: elle voudrait apprendre les principes que l'on devrait respecter. Elle est donc à la recherche d'une norme qu'il s'agirait de suivre.

Le procédé normatif et le procédé descriptif par conséquent se font face. Aussi inconciliables que ces deux positions paraissent aujourd'hui en théorie, aussi difficilement séparables étaient-elles en pratique pour les auteurs du 17^e siècle, car la conversation attribuée à certains groupes de

la société était la norme pour d'autres. La réalité sociale du 17^e siècle était fortement empreinte de normes. Par ailleurs, chaque conversation s'oriente généralement vers un acte de communication réussi - même si elle échoue et obéit par là à une norme d'ordre tout à fait générale.⁴⁾

Notre travail représente une contribution descriptive à l'histoire de la conversation. Il tente de réunir les énoncés surtout de la deuxième moitié du 17^e siècle français en un tableau global de la conversation de cette époque. Cependant, les textes normatifs y ont obtenu une place plus importante, car, d'une part, il n'existe pas du tout de sténogrammes de conversations de cette époque, que peu de descriptions du comportement lors d'une conversation (par exemple dans les portraits), et, d'autre part, ce sont les normes justement qui nous renseignent avec beaucoup d'exactitude sur la pensée et la volonté de l'époque. Le grand nombre de publications, de même que leurs fréquentes rééditions, dans lesquelles il est question des normes du comportement mondain⁵⁾, démontrent la force du désir de s'orienter vers ces normes.

Les lois de la conversation recouvrent un domaine du vaste champ de comportement mondain réglé par la bienséance qui, de son côté, détermine ce qui se doit, ou ne se doit pas, à un certain moment, dans un certain lieu, envers une certaine personne. La critique littéraire, jusqu'à présent, s'est amplement occupée de la fonction normative de la bienséance dans le théâtre et le roman. Notre tentative de relier la bienséance à sa base sociale et communicative dans les fréquentations quotidiennes, veut en même temps établir le rapport entre la communication littéraire et la communication quotidienne.

L'histoire de la conversation dans la France du 17^e siècle est un des exemples de plus en plus rares dans la critique littéraire où à un grand nombre de textes premiers est opposé un nombre relativement réduit de publications de littérature critique.

Il fut surtout possible d'utiliser les riches documentations d'ouvrages plus généraux tels que "La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté, en France au XVII^e siècle de 1600 à 1660" de M. Magendie, "Histoire de la littérature française classique 1660-1700" de D. Mornet, "La préciosité. Etude historique et linguistique" de R. La Thullière et le livre de

B.V. Wloka sur les bases de pédagogie morale et de psychologie des livres français de rhétorique des 17^e et 18^e siècles. Un essai de J.P. Denis offre de bons points de départ à la réflexion sur la conversation, mais ne peut les développer, de par sa concision de neuf pages seulement.⁶⁾ Cl. Henn-Schmolders, dans son aperçu de l'art de la conversation, s'occupe de l'Italie, la France, l'Espagne et l'Allemagne; dans la partie sur la France cependant, elle s'appuie sur une base de textes trop limitée et néglige ainsi l'aspect particulier de l'histoire littéraire et de la société française à cette époque.⁷⁾ Dans les monographies de certains auteurs du 17^e siècle, la conversation est également mentionnée, comme par exemple dans le livre de H. Steiner sur Méré⁸⁾, ou bien dans la thèse de M.M. Devitt sur Méré.⁹⁾ Tout aussi informatifs pour le sujet de la conversation orale sont les travaux de B. Bray¹⁰⁾, B. Beugnot¹¹⁾ et M. Roelens¹²⁾ sur une variante littéraire de la conversation orale, la littérature des entretiens et des dialogues; mais il ne faut pas oublier que ceci est un sujet différent. Pour notre travail, nous avons également fort apprécié l'ouvrage de F. Nies sur le public contemporain de Mme de Sévigné¹³⁾, puisque notre sujet était justement le comportement dudit public dans la conversation.

Parmi les auteurs du 17^e siècle qui sont à la base de cet ouvrage, nous pouvons distinguer trois groupes qui ont fait plus ou moins systématiquement mention de la conversation: premièrement, les grammairiens tels que Cl. Irson¹⁴⁾, F. Fenne¹⁵⁾ et F. de Callières¹⁶⁾ qui font du langage de la conversation également l'objet de leur discours, et les rhétoriciens tels que Leven de Templerly¹⁷⁾, B. Gibert¹⁸⁾ et B. Lamy¹⁹⁾, pour lesquels la conversation représentait une certaine forme de discours. Le deuxième groupe est formé par les auteurs des livres d'éducation, qui initient les jeunes gens, les femmes et la noblesse de province aux formes de conduite à la cour. Etant donné que la vie mondaine a lieu particulièrement sous forme de conversations, ces auteurs en parlent beaucoup. Font partie de ce groupe par exemple N. Faret²⁰⁾, Ortigue de Vaumorière²¹⁾, Méré²²⁾, F. de Grenaille²³⁾, Morvan de Bellegarde²⁴⁾ und R. Bary²⁵⁾.²⁶⁾ Au troisième groupe appartiennent les auteurs d'ouvrages littéraires au sens plus restreint: par exemple les auteurs de romans tels que Mlle de Scudéry²⁷⁾, de maximes et d'aphorismes, de portraits et de réflexions tels que La Bruyère²⁸⁾, La Rochefoucauld²⁹⁾, Saint-Evremond³⁰⁾ et Mme de Sablé³¹⁾.

Le trait moraliste de la réflexion et de la délibération, qui fut particulièrement important dans la seconde moitié du 17^e siècle, de même que l'influence de la culture des salons, sont visibles chez tous les auteurs de ce troisième groupe et entraînent la discussion fréquente de la conversation et du comportement lors de la conversation.³²⁾

Les auteurs de ces trois groupes - aussi différents que soient leurs motifs pour écrire, aussi varié que soit leur public - prennent tous position par rapport à la conversation. En réunissant leurs remarques, on obtient des théories très complexes qui témoignent d'un intérêt généralisé pour la conversation, ceci est d'autant plus étonnant que nous avons pu intégrer certains ouvrages de la première moitié du 17^e siècle³³⁾. Même si certaines règles de la conversation gagnent plus d'importance que d'autres au cours du siècle, l'ensemble de l'art de la conversation semble garder toute son importance pour l'établissement des normes du comportement mondain - indépendamment du fait qu'il s'agisse du comportement réel ou de son image idéale que l'on s'efforce d'imiter, indépendamment du fait qu'il soit attribué à la noblesse d'épée ou à la noblesse de robe, à la bourgeoisie ascendante, à la cour, aux cercles précieux ou simplement au grand monde. Les schèmes de conversation par lesquels le noble se met en valeur, que le bourgeois remarque chez le noble et imite à son tour, sont en majeure partie identiques. Les conversations des salons précieux semblent marquées par les mêmes contraintes mondaines que les conversations de la cour. Nous n'excluons pas que cette image prenne des contours plus ou moins nuancés à l'intérieur de ce cadre, dans sa chronologie et sa systématisation, au cours de l'analyse, par exemple, d'aspects particuliers tels que l'opposition du clergé à une importance exagérée de la conversation; mais ceci doit être réservé à des analyses ultérieures.

Dans notre analyse, nous avons longuement donné la parole aux auteurs français du 17^e siècle. Ceci nous a semblé nécessaire, étant donné que la plupart des textes, notamment des deux premiers groupes d'auteurs, ne sont que difficilement accessibles. Ce n'est que dans certains cas isolés que des reprographies ou des microfilms sont disponibles. Dans la plupart des cas, on dépend de la Bibliothèque Nationale de Paris. Les nombreuses citations, surtout dans les notes, ont pour but de donner à ce travail un caractère documentaire, faisant apparaître plus clairement les différences et la gravité avec lesquelles la conversation était considérée au

17^e siècle, que ne pourrait le faire une présentation sous forme d'un simple résumé.

C'est ainsi que, dans le chapitre qui suit, le phénomène de la conversation au 17^e siècle va être montré tel qu'il se présente sans influences extérieures. Nous voulons illustrer quelle importance était accordée à la conversation, quels types de conversation l'on distinguait et quels éléments constitutifs et procédés de la conversation étaient jugés favorables ou non. La classification stylistique de la conversation, l'aperçu des sujets de conversation possibles, la typologie des partenaires de conversation appropriés, la fonction communicative du silence, de même que la faculté de mener une conversation (ce qui devient une qualité de tout premier ordre au 17^e siècle), illustrent tous différents aspects du phénomène de la conversation.

Dans les chapitres suivants, la conversation sera vue dans son rapport avec d'autres phénomènes. Dans le chapitre 3, elle sera, en tant que discours oral, mise en relation avec la rhétorique, dont l'objet est le discours, et la grammaire, dont l'objet est le langage. Nous voyons alors que la rhétorique du 17^e siècle est aussi une rhétorique de la conversation, dans la mesure où elle formule d'une part des règles pour la conversation, et où elle reprend d'autre part certaines règles de la conversation pour des discours étrangers à la conversation. La grammaire s'oriente en premier lieu vers le langage de la conversation à l'intérieur d'un certain groupe social.

Dans le chapitre 4, la conversation sera analysée dans son rapport avec des formes plus ou moins apparentées de la communication écrite; remarquons que les avantages et les désavantages de la communication écrite ou orale étaient déjà soigneusement évalués au 17^e siècle. Ainsi, la correspondance était-elle désignée sous le terme de conversation écrite. La forme littéraire des entretiens tente de transposer les avantages de la conversation à la littérature. Dans certains types de conversation, on improvise maximes ou poèmes. Dotés d'une certaine ambition littéraire, ils sont fixés par écrit dans les livres. Enfin, étant donné que les romans et les pièces de théâtre ne peuvent pas non plus se passer, dans une certaine mesure, de la conversation, la question se pose de savoir jusqu'à quel point les règles de la conversation peuvent être comparées aux règles de l'esthétique.

Le chapitre 5 est fondé sur l'idée que, les idéalizations et la typologie de l'homme et de ses formes de conduite avaient une influence considérable sur les idées que l'on se faisait de la conversation. Ici, l'honnête homme représente le prototype du comportement idéal dans la conversation. L'image idéale de la conversation est fixée très exactement d'après les facultés et possibilités d'un honnête homme possédant une culture diversifiée mais superficielle, et s'opposant ainsi au pédant. D'un autre côté, la faculté de l'honnête femme de plaire, de même que la grande valeur qu'elle attribue traditionnellement à la galanterie, l'amour et l'apparence extérieure, sont transposées au 17^e siècle à l'ensemble du code de conduite mondaine - aussi bien à l'honnête homme qu'à l'idée générale de la conversation, Le type de la femme devient le modèle du comportement en conversation et en société.

Nous voyons que les normes de la conversation sont intimement liées aux modèles des formes de conduite générales. C'est pourquoi, dans le chapitre 6, quelques unes de ces normes sociales, sont présentées dans la mesure où elles déterminent également le comportement lors de la conversation. La conduite est réglée par la bienséance qui détermine ce qu'il convient de faire dans une situation donnée, par la mode qui comble à l'intérieur du système de la bienséance l'espace réservé aux variations, par l'attitude non passionnée et la médiocrité qui, en évitant tout extrême, empêchent que l'on se ridiculise en public. Toutes les règles de ce genre s'unissent en une science du monde qui dissimule et qui justifie ses erreurs et ses lacunes par un "je ne sais quoi" d'irrationnel. On avoue au 17^e siècle que les difficultés surgissent pour le jugement et le bon goût lorsqu'il s'agit d'appliquer les règles générales du comportement à des situations concrètes individuelles. Toutefois, l'établissement des normes de la conduite est généralement ressentie comme un agrément, non comme une pénible contrainte.

Après avoir montré la conversation dans son rapport avec les normes typées de l'homme et de son comportement, elle est présentée dans le chapitre 7 dans le contexte de la réalité sociale. Il s'agit de voir quelles possibilités étaient offertes d'apprendre la conversation, quelle place lui était attribuée en comparaison avec d'autres divertissements, dans quelle mesure certains groupes sociaux étaient particulièrement ouverts à des règles de la conversation, et enfin, dans quelle mesure le caractère et la

fonction de la conversation étaient déterminés historiquement et socialement. Nous voyons alors que le caractère mondain de la conversation et des autres divertissements, avec ses contraintes pour le prestige social et le comportement, influençait également la sphère privée, étant donné que l'existence du courtisan était assurée en tout premier lieu par la vie mondaine.³⁵⁾

Une étude de la conversation en France au 17^e siècle est à classer dans différents courants de la discussion scientifique littéraire.³⁶⁾ Elle ne représente pas seulement un chapitre de l'histoire de la rhétorique, ou bien un point de la sociologie historique. Elle suit également un courant de l'étude des littératures romanes du 17^e siècle qui, récemment, s'est occupé plus intensément de la préciosité, donc également des problèmes de la vie de société de la culture des salons,³⁷⁾

En même temps, cet ouvrage correspond à une tendance de la philologie romane à s'occuper tout particulièrement des genres mineurs. Ici sont à nommer par exemple les travaux de F. Nies³⁸⁾, B. Bray³⁹⁾ et R. Duchêne⁴⁰⁾ sur la correspondance au 17^e siècle, ainsi que l'ouvrage de W. Leiner⁴¹⁾ sur la lettre de dédicace. Par ailleurs, des congrès scientifiques ont également pour sujet la dichotomie entre la littérature élevée et basse. Si l'on considère la littérarité de la vie mondaine du 17^e siècle, la conversation de cette époque représente certainement un phénomène littéraire (même si ce n'est que de "basse" catégorie) dont les témoignages oraux n'ont pas été conservés, mais dont l'esthétique, fixée par écrit, l'est.

De même, une théorie des textes ou un "pragmatisme" littéraire, se définissant comme une science des actes en se référant à Wittgenstein, Austin et Searle, telle que l'ont conçue par exemple B. Schlieben-Lange⁴³⁾, S.J. Schmidt⁴⁴⁾ et K. Stierle⁴⁵⁾, doit porter une attention toute particulière à la conversation qui, en tant qu'acte du langage institutionnalisé, réglé au 17^e siècle, occupe une place intermédiaire entre la communication quotidienne purement informative et la communication littéraire, entre auteur et lecteur.

Le "pragmatisme" linguistique tel qu'il a été introduit en Allemagne par D. Wunderlich⁴⁶⁾, tente d'établir plus spécialement des critères et des matrices de description afin de saisir systématiquement les déroulements de

la conversation⁴⁷⁾ La théorie de la conversation du 17^e siècle peut se concevoir également comme chapitre du prologue - généralement normatif - de la linguistique pragmatique descriptive au XX^e siècle.

2. La conversation

2.1 évaluation et définition

"Die französische Nation charakterisiert sich unter allen anderen durch den Conversationsgeschmack, in Ansehung dessen sie das Muster aller übrigen ist. Sie ist höflich. (...) Der Franzose ist es nicht aus Interesse, sondern aus unmittelbarem Geschmacksbedürfnis, sich mitzuteilen. Da dieser Geschmack vorzüglich den Umgang mit der weiblichen großen Welt angeht, so ist die Damensprache zur allgemeinen Sprache der letzteren geworden."¹⁾

C'est ainsi que, selon Kant, la conversation est ce qui distingue la nation française de toutes les autres. C'est par elle qu'elle leur sert de modèle. Kant fait judicieusement remarquer le lien entre la conversation et le monde féminin.²⁾ Néanmoins, on se demande si les intérêts personnels de l'interlocuteur ne l'emportent pas sur le désir immédiat de communiquer, en particulier si l'on songe à certaines récentes interprétations de critiques littéraires. C'est ainsi qu'André Stegmann nous dit dans son ouvrage sur La Bruyère: "S'entresupposer et se faire entrevaloir sont tout l'esprit de la conversation."³⁾ Mary M. Devitt voit la conversation chez Mère comme "moyen pour l'honnête homme de subjuguier son interlocuteur".⁴⁾ Elle explique: "Dans le salon, l'honnête homme est un autre Alexandre: le mondain et le guerrier doivent tous les deux faire preuve de courage, de confiance, et de valeur."⁵⁾

De son côté, Roger Picard voit des côtés plus agréables à la conversation et explique son importance au XVII^e siècle par le contact aisé de l'homme et de la femme dans les salons:

"Cela contribua extrêmement à développer le goût des conversations à la fois gracieuses et profondes et à créer l'atmosphère de galanterie décente et d'intellectualité sans pédantisme qui caractérisa la société de la marquise de Rambouillet."⁶⁾

"Le certain, c'est que la conversation désintéressée, poursuivie pour le seul plaisir d'échanger des idées, de communiquer ou de partager des sentiments, de se faire aimer, de se montrer sociable ou brillant, était la véritable passion du siècle - qu'il transmet aux autres."⁷⁾

Aussi différents que puissent être conçus la fonction et l'esprit de la conversation, son importance remarquable est évidente.

Au XVII^e siècle déjà, la position centrale de la conversation était reconnue: si l'homme était né pour la vie en société selon Ortigue de Vaumorière, la conversation lui était un outil nécessaire, sans lequel toute vie en société était impossible. Son seul but était le déroulement parfait de la conversation:⁸⁾ "rien n'est plus important pour le commerce de la vie, que de plaire dans la Conversation; et si les hommes sont nez pour la société; on peut dire que c'est l'entretien qui fait leur plus ordinaire liaison:"⁹⁾

Chalesme transforme cette idée en la constatation que c'est tout particulièrement la conversation qui fait de l'homme un être sociable:

"Tout le monde doit tomber d'accord que c'est la Conversation qui contribue le plus à rendre les hommes sociables, et que c'est elle, qui fait le plus grand commerce de la vie; de sorte que l'on peut dire que nous ne saurions prendre trop de soin pour rendre nostre entretien agreable et utile."¹⁰⁾

C'est pour cela que la conversation peut jouer un rôle important dans la vie quotidienne. Gourville rapporte de Mme de La Fayette:

"(...) elle passoit ordinairement deux heures de la matinée à entretenir commerce avec tous ceux qui pouvoit lui être bons à quelque chose, et à faire des reproches à ceux qui ne la voyaient pas aussi souvent qu'elle le désiroit, pour les tenir tous sous sa main, et pour voir à quel usage elle les pouvoit mettre chaque jour."¹¹⁾

Méré a également une haute opinion de la conversation: "Car on passe les plus beaux momens de la vie à s'entretenir: on fait mesme peu de chose sans parler"¹²⁾ Une conversation peut être tellement importante qu'on la rapporte mot pour mot à d'autres personnes.¹³⁾ Le visiteur de province préfère, selon O. de Vaumorière, la possibilité de prendre part à une conversation entre des Parisiens d'importance, à la visite des rues et des édifices:

"DORANTE: Cependant, il faut du tems pour bien connoître Paris: Les Etrangers sont d'abord surpris de n'y pas trouver toutes les merveilles qu'ils en ont entendu dire; ils les cherchent, et n'en découvrent que la moindre partie, tant qu'ils ne voient que les Rues et les Edifices. Mais que n'admirent-ils pas s'ils entrent dans ces Maisons, où regne la magnificence des ameublemens; S'ils son admis dans les Compagnies de ces Personnes d'esprit et de merite, chez

qui se rend d'ordinaire l'élite des honnêtes Gens?

LISIDOR: Je vous avoue, Monsieur que ce que j'aimerois le plus à Paris, seroit de pouvoir être un jour de ces Assemblées; mais pour parvenir à ce bonheur, et pour me rendre agréable dans la Conversation, il faudroit que j'eusse bien des qualitez qui me manquent."¹⁴)

Ainsi, même l'observateur non initié venant de province voit que la conversation n'est point facile et requiert des facultés particulières. Méré la compare à une oeuvre d'art: "On compare souvent l'éloquence à la peinture, et je voy que la pluspart des choses qui se disent dans le monde, sont comme autant de petits portraits..."¹⁵) Morvan de Bellegarde connaît également les difficultés de la conversation:

"il faut s'étudier à tant de choses pour plaire; il faut même avoir de certains talens naturels que tout le monde n'a pas, et il est beaucoup plus difficile qu'on ne pense de bien soutenir un entretien avec des personnes spirituelles; (...) il faut toujours avoir quelque jolie chose à dire, et que toutes les matieres qu'on propose soient divertissantes;"¹⁶)

Dans les dictionnaires, à partir de la fin du 17^e siècle, la conversation est définie à l'aide de nombreuses expressions fixes et d'exemples. Nous citons ici quelques passages. Selon Richelet, elle est un "Entretien familier avec une ou plusieurs personnes":¹⁷) Furetière considère la situation dans laquelle a lieu la conversation: il la décrit comme un "Entretien familier qu'on a avec ses amis dans les visites, dans les promenades"¹⁸). Le Dictionnaire de l'Académie cite en 1694 un nombre particulièrement grand d'expressions fixes:

"Agréable, douce, aisée, enjouée conversation. conversation ennuyeuse. longue conversation seche, aride, guindée, entrer en conversation. estre en, lier, nouer conversation. se plaire à la conversation. par forme, par maniere de conversation, c'est un homme de bonne conversation. nous avons eu une longue conversation. rompre, interrompre une conversation. la conversation tourna, tomba sur telle chose. la conversation commence à languir, il la rechauffa, la ranima, la soustint, il fournit beaucoup à la conversation."¹⁹)

C'est une position critique que prend le Dictionnaire de Trévoux dans sa perspective jésuite, quand il joint à la définition de la conversation l'avertissement: "La conversation ne doit pas occuper toute nôtre vie."²⁰)

"Conversation" est utilisé particulièrement dans la première moitié du XVII^e siècle comme synonyme de "fréquentation, commerce, assemblée", termes qui se voient néanmoins tous peu à peu remplacés par "entretien". Etant donné que l'entretien représente un sous-groupe des rapports humains, il n'est pas toujours facile de découvrir la signification particulière du terme "conversation". Nous allons d'abord prendre en considération ce qui est valable pour le terme "entretien". Ce faisant, nous verrons que les règles de l'entretien sont étroitement liées aux règles de tout rapport humain, lesquelles seront développées dans le chapitre ultérieur sur la bienséance.²¹⁾

Le verbe se rapportant à "conversation" est également mentionné dans les dictionnaires. Richelet le décrit de la manière suivante: "converser, v.n. Etre en conversation. S'entretenir familièrement avec une ou plusieurs personnes, hanter, fréquenter le monde."²²⁾ Dans le Dictionnaire de l'Académie (1694), "converser" est mis en relation avec les rapports humains et l'entretien: "Estre ordinairement avec quelqu'un, et s'entretenir familièrement avec luy (...) il ne converse qu'avec les bestes, ils conversoient ensemble fort familièrement (...) On dit fig. Converser avec les livres, converser avec les morts, pour dire, S'entretenir avec les livres."²³⁾ S'il ne s'agit pas du contact avec des personnes vivantes, mais défuntes, c'est à dire avec leurs livres, "converser" peut être utilisé au sens figuré.

Le sens ancien "vivre ordinairement avec quelqu'un" était prédominant au XVI^e siècle.²⁴⁾ En 1718, dans le Dictionnaire de l'Académie, "s'entretenir" semble être devenu la signification première, "fréquenter quelqu'un" la seconde, si l'on en juge d'après l'ordre dans lequel ces termes apparaissent:

"Converser. S'entretenir familièrement avec quelqu'un. Se plaire à converser avec les gens de Lettres, ils conversoient ensemble fort familièrement. On dit d'Un homme fort retiré, qu'il ne converse avec personne, pour dire, qu'il ne voit, qu'il ne frequente presque personne."²⁵⁾

Des tentatives de définition de la conversation apparaissent également en dehors des dictionnaires, dans lesquels sont mentionnés de nombreux aspects qui seront traités dans des chapitres ultérieurs de notre travail. Méré fait la distinction entre la conversation et un entretien à caractère sérieux:

"J'appelle Conversation, tous les entretiens qu'ont toutes sortes de gens, qui se communiquent les uns aux autres, soit qu'on se rencontre par hazard, et qu'on n'ait que deux ou trois mots à se dire; soit qu'on se promene ou qu'on voyage avec ses amis, ou mesme avec des personnes qu'on ne connoist pas; soit qu'on se trouve à table avec des gens de bonne compagnie, soit qu'on aille voir des personnes qu'on aime, et c'est où l'on se communique le plus agreablement; soit enfin qu'on se rende en quelque lieu d'assemblée, où l'on ne pense qu'à se divertir, comme en effet, c'est le principal but des entretiens. Car quand on s'assemble pour déliberer, ou pour traiter d'affaires, cela s'appelle Conseil et Conference, où d'ordinaire il ne faut ny rire ny badiner."26)

Trotti de La Chétardie remarque que le hasard, le naturel et la relation avec le partenaire distinguent la conversation d'une allocution officielle, un autre type de discours:

"La Conversation n'est pas de la nature des Hanrangues. Chacun doit écouter et parler à son tour. Elle ne doit estre ny éloquent ny étudiée; il faut que ce soit le hazard qui la conduise; que chacun s'y peigne en parlant; en un mot qu'elle soit naturelle."27)

Charles Sorel utilise comme critère de définition le nombre d'interlocuteurs, le sujet et le type de discours tel que la question et la réponse:

"Pour rechercher la maniere de bien parler, il faut s'enquerir premièrement quels sont tous les Discours que l'on peut faire. Ils se font tous entre plusieurs personnes, si ce n'est que nous voulions parler seuls: En ce cas on peut user de toute sorte de Discours en liberté; Mais comme cela n'est pas ordinaire de parler seul, ou que cela ne se fait que quand on étudie quelque chose, nous ne prenons garde icy qu'aux Dialogues, qui sont les moindres Discours que deux ou trois personnes peuvent faire ensemble. Ils concernent l'estat des personnes presentes ou absentes, ou bien ils sont faits sur divers accidens du Monde, que l'on prend pour matiere d'entretien, et surquoy il y a des demandes, des responses, et des repliques, selon le loisir et selon l'humeur des personnes qui se trouvent là."28)

Faisant une dernière tentative, pour définir à l'exclusion des dictionnaires, le terme de conversation, nous citerons la remarque de Fr. de Grenaille qui inclut dans la conversation, "compliments", "discours" et "extérieur", et leur attribue respectivement une fonction bien définie:

"La cōuersation cōme ie la prêds en ce lieu, embrasse les complimêts, les discours, et l'exterieur; (...) ie dy que les compliments nous seruent pour entrer bien à propos en compagnie, et pour en sortir agreablement; les discours nous y font demeurer sans dégoust, et l'exterieur repaist la veue, a même temps que l'entretien flatte les oreilles."²⁹⁾

Dans les définitions des dictionnaires, "conversation" était expliqué par "entretien familial". Dans le chapitre 2.2, le sens du mot "familier" sera commenté à son tour; nous pouvons dire d'hors et déjà, qu'aux XVI^e et XVII^e siècles, "entretien" désignait toute forme de conversation. Estienne donne en 1539 l'exemple suivant: "Entrettenir quelqu'un par beau parler sans l'ennuyer, Tenere suo sermone aliquem."³⁰⁾ Dans le Dictionnaire de l'Académie de 1694 nous lisons: "Entretien, signifie aussi, Les discours, les propos dont on s'entretient dans la conversation. Entretien familial, entretien sérieux (...)"³¹⁾

2.2 types

Aux yeux des théoriciens du 17^e siècle, la conversation apparaît sous deux formes opposées: en tant que "conversation sérieuse", elle appartient au domaine des affaires d'Etat, de la vie publique, de la spécialisation; elle appartient au domaine sérieux de la vie. En tant que "conversation enjouée" par contre, elle est un divertissement dont la bienséance bannit tout ce qui est trop spécialisé ou trop officiel. Ortigue de Vaumorière et Mlle de Scudéry déclarent la conversation enjouée comme la seule forme méritant le nom de conversation et suppriment normativement la conversation sérieuse de ce champ sémantique. Vaumorière affirme:

"toutes les fois que plusieurs personnes parlent dans des Assemblées, elles ne forment pas ce que nous appellons 'Conversation'. Il faudroit que les Sciences obscures et les grandes Affaires eussent moins de part dans leurs discours, que la bienséance et le divertissement. En effet que l'on traite gravement des matières importantes dans un Conseil d'Etat ou de Guerre; que dans une Consultation sur un procès, un Avocat attire l'attention par des loix et des Coûtumes qu'il cite, ou bien qu'un Medecin consulté sur une maladie épouvante par des mots barbares; tout cela ne fait non plus une Conversation, que ce que l'on dit dans ces Disputes publiques, où l'on crie de toute sa force pour se rendre moins intelligible aux Auditeurs."³²⁾

Mlle de Scudéry fait preuve de la même sévérité:

"Car lors que les Hommes ne parlent précisément que pour la nécessité de leurs affaires, cela ne peut pas s'appeller ainsi, En effet, dit Amilcar, un Plaideur qui parle de son procez à ses Juges, un Marchand qui negocie avec un autre, un General d'armée qui donne des ordres, un Roy qui parle de politique dans son Conseil; tout cela n'est pas ce qu'on doit appeller Conversation. Tous ces gens-là peuvent bien parler de leurs affaires; et n'avoir pas cet agreable talent de la Conversation qui est le plus doux charme de la vie, et qui est peut-estre plus rare qu'on ne le croit."³³⁾

Claude Irson subdivise la conversation en conversation sérieuse, conversation enjouée et conversation moyenne. La conversation sérieuse traite de théologie, de sciences ou bien d'affaires:

"Je dis donc premièrement qu'il y a trois sortes de Conversation, de meme qu'il y a trois sortes de Lettres, la Serieuse, l'Enjouée et la Moyenne. La conversation Sérieuse est ou de Doctrine (Chrétienne-Prophane) ou d'Affaires (Publiques ou Politiques-Particulieres)."³⁴⁾

Cependant, Cl. Irson ne paraît pas bien sûr de pouvoir vraiment traiter la conversation sérieuse de conversation. Dans la citation qui suit, il l'appelle "conférence"³⁵⁾, et dénie à une grande partie des savants la faculté de converser, puisqu'il leur est impossible de redescendre des spéculations théoriques de la "Conversation Sérieuse et Sçavante", au niveau de la bienséance d'un discours familier:

"La Conversation Serieuse et Sçavante, est une Conference où l'on traite de toute sorte de Sciences, comme de la Theologie, de la Philosophie, de la Jurisprudence, de la Medecine, de l'Histoire, de la Politique, des Mathematiques, de la Géographie, et de toutes les belles Lettres. L'on me permettra de dire en passant, que la plus grand' partie des Sçavans ne sont point les plus propres pour la Conversation; que c'est un mal qui n'est que trop ordinaire aux gens de Lettres, de s'attacher opinâtrément aux Speculations, et de ne decendre pas dans les Discours familiers qui ont beaucoup de bien-seance; comme si la Science, qui a toujours eu pour but principal de polir et de civiliser les hommes, les rendoit en cette occasion comme des Etrangers et des Barbares."³⁶⁾

Selon lui, la conversation sérieuse a lieu entre des partenaires sérieux sur un sujet important. Etant donné que les fautes commises dans ce cas sont graves, chaque mot doit être soigneusement pesé. Il ne faut pas non plus trop s'étendre si l'on parle avec des partenaires intelligents qui comprennent vite ce à quoi l'on veut en venir, grâce à leur entendement et leur expérience. C'est pourquoi il ne faut pas s'attarder à la description d'événements secondaires, mais en venir tout de suite au fait.³⁷⁾

En opposition à cela, la conversation enjouée a lieu entre des partenaires quelconques sur des sujets quelconques. Elle sert au plaisir et au divertissement, elle est détendue et n'engage à rien. Irson cite comme ses éléments majeurs: "Equivoques, les Pointes d'esprit, les Réparties promptes, les Allusions, les Railleries."³⁸⁾

"La Conversation Enjouée est un Entretien qui se fait avec toute sorte de personnes sur tous les sujets qui se présentent. Elle est ou de Galanterie, ou de Raillerie, ou d'Amour, ou de choses indifférentes. Dans ces sortes de Conversations, rien n'y est forcé, ny contraint; on y donne tout au plaisir et au divertissement; les Equivoques, les Pointes d'esprit, les belles Rencontres, les Réparties promptes, les Allusions, les Railleries Couvertes et Ingénieuses, sont le sel de cette Conversation, laquelle sans cela seroit insipide et languissante."³⁹⁾

La description que donne Irson de la conversation moyenne est très courte: il se contente de la présenter comme un mélange de la conversation sérieuse et de la conversation enjouée.⁴⁰⁾

Par conséquent, la conversation sérieuse semble en général ne pas être digne du commerce avec les autres. Elle n'est pas divertissante et est incompatible avec l'idéal de l'honnête homme, comme le confirme la Duchesse de Nemours:

"(Les membres de la famille de Condé) eussent pourtant tous beaucoup d'esprit, ils ne l'employoient que dans les conversations galantes et enjouées, qu'à commenter et raffiner sur la délicatesse du cœur et des sentiments (...) Ceux qui brilloient donc le plus étoient les plus honnêtes Gens selon eux, et les plus habiles; et ils traitoient au contraire de ridicule et de grossier, tout ce qui avoit le moindre air de conversation solide."⁴¹⁾

Malgré tout l'on peut entendre des voix qui préfèrent la conversation sérieuse à la conversation purement divertissante. Avec elles, c'est la

partie adverse qui prend la parole, celle qui ne partage pas l'idéal de l'honnête homme, soit par préférences personnelles, soit par suite d'une conception plus rigide des exigences de la religion chrétienne. Ainsi, l'écrivain bourgeois Charles Sorel fait-il remarquer par exemple:

"si ceux dont on a gagné l'attention par ces aiguillons du Discours, sont Gens sérieux et d'importance, ils se plaisent davantage à des choses solides, ne voulans pas toujours ouïr des entretiens qui n'ayent pour leur recommandation qu'une rencontre de mots, ou un double sens."42)

L'abbé Goussault, de son côté, défend les exigences de la religion chrétienne: "Un entretien pour estre bon et utile, doit estre de choses morales, honnestes ou Chrétiennes;"43) Par "choses morales" il entend certainement ce qui appartient au domaine de la morale chrétienne, et non seulement ce qui appartient généralement aux "mores".

De même, le Duc de La Rochefoucauld connaît l'alternative entre la conversation sérieuse et la conversation divertissante. Lui aussi met la conversation sérieuse en rapport avec la morale. Cependant, il admet les deux, sans préférence particulière:

"La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant, je sais la goûter aussi quand elle est enjouée et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse bien ce que valent les bagatelles bien dites et que ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien."44)

Que la conversation soit sérieuse ou sans contrainte, elle ne doit en aucun cas être trop sérieuse ou trop libre. L'exagération est critiquée dans les deux cas par le moine Grenaille, plus tard historiographe au service de Gaston d'Orléans:

"Pour reigler donc nos conuersations en éuitant ces déreiglemens, ie voudrois qu'elles ne fussent ny trop libres ny trop serieuses. La legereté est blâmable, même lors qu'elle semble auoir de l'agrément, mais aussi un excez de grauité ne doit pas regner ou la recreation doit estre absolue."45)

Cette injonction à la modération n'est qu'une règle supplémentaire pour la conversation sérieuse; pour la conversation divertissante, par contre, elle est une contrainte majeure.⁴⁶⁾

Dans les dictionnaires, la conversation se voit définie comme "entretien familier". La définition de "familier", donnée par les mêmes dictionnaires est: "libre", "sans façon", "sans cérémonie". Ce qui était valable pour la conversation enjouée l'est par conséquent également pour l'entretien familier. Le Dictionnaire de l'Académie (1694) définit "familier" comme suit: "Qui a habitude particuliere avec quelqu'un. Qui vit et converse avec luy librement et sans façon, sans ceremonie."⁴⁷⁾ Le Dictionnaire de l'Académie de 1718 mentionne que l'adjectif "familier" peut blâmer l'exagération de l'aisance: "On di, qu'Un homme prend des airs familiers, qu'il a des manieres familiares, pour dire, qu'Il prend trop de liberté avec les gens qui sont au dessus de luy."⁴⁸⁾

Les livres sur la civilité et les grammaires qui enseignent en même temps l'utilisation adéquate du langage, dans la situation de communication respective, nous exposent les circonstances dans lesquelles la familiarité est de bon ton. Selon Antoine de Courtin, tout dépend du rang social des partenaires, s'il est le même ou différent, et du fait qu'ils se connaissent depuis longtemps ou non:

"D'égal à égal, si l'on se connoist beaucoup, la familiarité est une bien-seance; si l'on se connoist peu, elle est une incivilité; et si l'on ne se connoist point du tout, elle ne scauroit estre qu'une legereté d'esprit.
D'inferieur à superieur, si l'on se connoist beaucoup, ou si l'on se connoist peu (a moins d'un commandement esprés) la familiarité est une effronterie; et si l'on ne se connoist point du tout, c'est une insolence et une brutalité. De superieur a inferieur, la familiarité est toujours dans la bienséance, et elle est même obligeante pour l'inferieur qui la reçoit."⁴⁹⁾

Ainsi, la familiarité n'est-elle possible que dans certaines circonstances, où elle se voit attribuer un espace réduit et bien défini au sein d'un système de règles et de schémas de comportement.

Entre partenaires de conversation qui se connaissent particulièrement bien ("fort familiers"), il n'est pas nécessaire de déployer toute l'habileté dont on est capable: Sorel conseille de se reposer avec ces personnes, pour

être en mesure de faire d'autant plus d'impression sur les personnes plus difficiles à contenter:

"Si nous trouvons que dans les Discours communs, ce que nostre esprit nous fournit sans peine, peut satisfaire ceux avec qui nous sommes fort familiers, ou qui n'ont pas l'esprit fort penetrant, nous garderons nostre plus exquise erudition pour les plus habiles, ainsi que l'on reserve les plus fortes armes pour les combats signalez, lors que la main seule suffit contre de foibles ennemis."⁵⁰)

Mais étant donné qu'une trop grande liberté est interdite à la conversation aisée, la familiarité, selon Morvan de Bellegarde ne doit pas aller trop loin: "Il en faut encore bannir (...) un vice opposé à la trop grande réserve, qui est un excez de familiarité; car il est certain qu'elle fait toujours naître le mépris, et par ce moyen elle ruine les plus solides amitez (...)"⁵¹)

Morvan de Bellegarde dénonce comme l'une des origines possibles de la familiarité exagérée le contact trop fréquent avec les mêmes personnes, ce qui conduit facilement à la perte de la considération mutuelle et de la dignité: "Un commerce trop frequent avec les mêmes personnes fait qu'on se dégrade d'un certain air de dignité, que la retraite et le serieux donnent à ceux qui se montrent plus rarement."⁵²)

Courtin lui aussi, met en garde contre une familiarité exagérée qui ne tiendrait pas compte des règles de l'honnêteté:

"Or comme cette familiarité dispense des actions de ceremonies, elle dispense aussy des paroles de circonlocution qui marquent la soumission et la déference: et d'ordinaire la conversation entre égaux est plus libre et plus gaye que celles entre personnes où il y a de l'inégalité. Mais parce qu'aussy ces conversations toutes gayes qu'elles sont, doivent estre honnestes, et il est bon d'observer quelques regles d'honnesteté pour ne pas confondre les choses qui entrent dans cette conversation."⁵³)

La conversation enjouée et l'entretien familier sont donc comparables, dans la mesure où tous deux reposent sur l'absence de contrainte. La conversation enjouée est sans contrainte en ce qui concerne son sujet: elle permet tous les sujets; ceux-ci ne requièrent aucun procédé particulier, aucune contrainte de la pensée. L'entretien familier est sans contrainte en

ce qui concerne le partenaire, qui peut être traité comme égal par exemple, ou bien comme confident sans qu'il y ait cette gêne due à la présence d'une personne de condition supérieure ou d'un inconnu.

Une double contrainte régirait la conversation sérieuse, non familière. Une conversation sérieuse et familière serait libre en ce qui concerne le partenaire, mais non en ce qui concerne le sujet; une conversation enjouée et non familière ne serait pas libre en ce qui concerne le partenaire, mais le serait pour le sujet.

La plus aisée cependant est la conversation enjouée et familière. C'est pourquoi c'est elle que l'on préfère quand d'un côté on postule la conversation enjouée, et de l'autre l'entretien familial. Néanmoins, nous avons vu que ni la liberté de la conversation enjouée, ni celle de l'entretien familial ne doivent être poussées trop loin. Dans tous les cas, le cadre de la bienséance doit être respecté. La liberté et l'absence de contraintes sont exigées, mais en même temps rejetées et soumises à l'obligation de la bienséance générale.

2.3 éléments constitutifs et performatifs

Dans ce qui suit nous présenterons les opinions, normes et conventions relatives à l'entrée en matière et à la conclusion d'une contribution à la conversation, relatives à la longueur de celle-ci, aux résultats qu'elle permet d'obtenir dans les actes, à ses différentes formes et aux réactions possibles des partenaires.

Par la manière d'adresser la parole à quelqu'un, F. de Fenne veut déjà marquer la différence entre les personnages d'un rang supérieur et ceux d'un rang égal: "Monsieur le Vicomte (...) en parlant à lui-même. 'Vous avez eu la bonté de m'accorder cette grace' et non pas 'de me faire ce service', si ce n'est entre des Personnes égales."⁵⁴⁾

Ce faisant, il préfère les formules impersonnelles:

"B. Peut on se servir de l'imperatif en parlant à une Personne de qualité et dire, 'faites etc.' A. Il vaut mieux tourner la phrase et dire, 'Il faudroit, à mon avis, faire: Ce seroit se moquer que d'entreprendre cela' et non, vous vous moquez de etc."⁵⁵⁾

Si l'on veut parler à quelqu'un, il est défendu de l'interpeler de loin, il faut plutôt attendre qu'il se soit approché, pour pouvoir lui adresser la parole d'un ton modéré.⁵⁶⁾

Si l'on rencontre des personnes engagées dans une conversation, il n'est pas permis, selon Fenne, de se joindre inopinément à celles-ci, particulièrement si les personnes en question se sont mises à l'écart pour échanger des confidences.⁵⁷⁾ De même, René Bary considère qu'il est indiscret de s'enquérir du sujet d'une conversation quand on se joint à un groupe. Celui-ci, de son côté, doit mettre le nouvel arrivé au courant, ou bien changer de sujet:

"Quand sans affaire l'on intervient dans une Compagnie, l'on ne doit pas demander quel est le sujet de la Conversation, parce que le sujet de la Conversation peut-être un sujet de famille, et qu'une demande indiscrete exige une réponse dissimulée. Si un homme intervenant dans un Entretien, n'est pas informé du sujet de la Conversation, ou l'on doit l'informer, ou l'on ne doit pas continuer le même Entretien, parce que de le continuer sans informer les gens du sujet de la Conversation, c'est les rendre Auditeurs d'un Galimatias, et les entretenir par consequent dans une humeur chagrine."⁵⁸⁾

Il serait particulièrement irrespectueux, dit Courtin, de se mêler à la conversation d'un personnage de rang supérieur. Il faut attendre que celui-ci ait achevé son discours ou bien qu'il invite lui-même à ce que l'on prenne la parole.^{59) + 60)}

Il n'est pas permis de prêter assistance à une personne de condition supérieure quand elle cherche ses mots. Si elle pose une question, Courtin n'accorde le droit de réponse que si aucune personne de rang plus élevé, qui aurait le privilège de la réponse, n'est présente.

"C'est aussi une incivilité de couper le discours à une personne que nous voulons respecter, quand elle hesite en parlant à trouver ce qu'elle veut dire sous prétexte de luy soulager la memoire, comme si elle disoit, 'Cesar défit Pompée à la bataille de. de. de.' et que nous ajoutassions 'de Pharsale'; il faut attendre qu'elle nous le demande."⁶¹⁾

"Il y a même de l'incivilité de répondre le premier à une personne de qualité, quand elle demande quelque chose en presence d'autres personnes qui sont au dessus de nous; je dis même, quand il ne s'agiroit que de choses communes;

comme par exemple, si elle demandoit, 'quelle heure est-il?' 'quel jour est-il aujourd'hui?' il faut laisser répondre les personnes, les plus qualifiées, devant nous, à moins que l'on ne s'en informât directement à nous."⁶²⁾

A l'adresse directe de la parole suit un échange de politesses, dont l'importance dans l'Astrée a été soulignée par Magendie : "L'auteur n'omet jamais de signaler qu'un entretien ne commence qu'aussitôt que les premières paroles de la civilité furent parachevées."⁶³⁾

Pour la clôture d'une conversation, La Bruyère énonce quelques règles. A la fin d'un entretien, il faut se retirer pour ne pas paraître s'imposer. Cette retraite ne doit être ni précipitée, ni retardée:

"L'on voit des gens brusques, inquiets, suffisants, qui bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expédient, pour ainsi dire, en peu de paroles, et ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore, qu'ils sont partis et ont disparu."⁶⁴⁾

"(...) un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part."⁶⁵⁾

La conversation n'est pas, extérieurement, seulement marquée par la manière dont elle débute et se termine. Au cours de l'entretien lui-même, chaque interlocuteur peut intervenir avec des contributions de longueurs différentes et plus ou moins fréquentes. Ainsi peut-on, en tant qu'interlocuteur, parler beaucoup ou parler peu: pour La Bruyère, il est plus avantageux de parler peu: "L'on se repent rarement de parler peu, très souvent de trop parler;"⁶⁶⁾ "Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu: la présomption est qu'il a de l'esprit; et s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent."⁶⁷⁾

Dans la conversation, il faut rester bref. Avec les partenaires qui parlent peu, il faut, conseille La Bruyère, parler encore moins.⁶⁸⁾ Le grand parleur témoigne de son manque d'esprit. La plupart du temps, selon La Bruyère et Morvan de Bellegarde, ce sont ceux qui manquent d'esprit qui parlent sans interruption - de peur que l'on découvre leur bêtise. Quand ils parlent, ils racontent des histoires de siècles et de lieux les plus éloignés. Ce qu'ils disent est proféré dans les moments les plus inopportuns.⁶⁹⁾ Celui qui parle beaucoup court le danger, selon Bellegarde, de se répéter souvent. Il ne sait plus ce qu'il a déjà dit ou pas.⁷⁰⁾

Faret, La Bruyère, Bellegarde, Méré, Gousault et Bary sont unanimes dans leur critique des bavards: ceux qui parlent trop sont prétentieux; ils s'accordent trop de libertés, sont imbus de leur propre personne, alors qu'ils paraissent ridicules aux yeux de leurs partenaires outragés. Ils interrompent sans égards leurs interlocuteurs. Ainsi, se rendent-ils désagréables et troublent-ils l'aisance d'une conversation enjouée.⁷¹⁾ Les grands parleurs ne savent pas se maîtriser. Ils courent le danger de révéler malencontreusement des secrets.⁷²⁾ Qui parle sans arrêt se montre lui-même sous un angle très désavantageux, ce qui est d'autant plus grave que, dans les maisons royales, la conversation morcelée et souvent interrompue sert moins à l'échange d'information qu'à la présentation de soi-même.⁷³⁾ La verve mène au bavardage, au badinage, une forme détériorée et blâmable de la conversation.⁷⁴⁾

Il serait plus avantageux de parler moins que de parler trop, car, la plupart du temps, ce sont ceux qui parlent le plus qui ont les choses les moins divertissantes à dire. La Bruyère leur conseille de se taire, pour ne pas se faire remarquer désagréablement: "C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence."⁷⁵⁾

Le silence peut être considéré comme l'opposé extrême du bavardage. La thématization et la forme du silence dans la littérature et les mythes du Moyen-âge, ont été présentées en détails par Volker Roloff. Dans son étude, ce n'est pas non plus uniquement du silence du chartreux ou du sage qui se retire de ce monde dont il est question, une alternative à la vie en société évoquée également au XVII^e siècle par François de Grenaille alors que de nombreux faux-ermites fréquentent les maisons et les sociétés parisiennes.⁷⁶⁾

Le silence dont il est question ici est un élément constitutif de la conversation, une interruption du discours général ou bien la réaction d'un interlocuteur à un autre. Etant donné que le silence au cours d'une conversation signifie la renonciation à une éventuelle contribution, il n'est pas toujours facile à garder, comme le remarquent Faret et plus tard La Rochefoucauld.⁷⁷⁾

Morvan de Bellegarde, conscient de cette difficulté, prend parti néanmoins pour le silence, en se fondant sur les lois suivantes qui en font un principe et qui font de la parole une exception dangereuse devant être évitée autant que possible:

"Principes nécessaires pour se taire et pour parler. 1. On ne doit pas cesser de se taire, si l'on a quelque chose à dire, qui vaille mieux que le silence. 2. Il y a un temps pour se taire, comme il y a un temps pour parler. 3. Le temps de se taire, doit être le premier dans l'ordre, et on ne sçait jamais bien parler, si l'on n'a sçû auparavant se taire (...) 5. Il est certain qu'à prendre les choses en général, on risque moins à se taire qu'à parler. 6. Jamais l'homme ne se possède plus que dans le silence; hors de là il semble se répandre, pour ainsi dire, hors de lui même, et se dissiper par le discours; de sorte qu'il est moins à soi, qu'aux autres. 7. Quand on a quelque chose importante à dire, on doit y faire une attention particulière, Il faut se la dire à soi-même, et après cette précaution se la redire, de peur que l'on n'ait sujet de se repentir, lors qu'on n'est plus le maître de retenir ce qui a été déclaré (...)"78)

Le silence qui suit de tels principes peut être appliqué de deux manières: de même qu'il existe deux manières de s'exprimer, l'écrit et l'oral, il faut distinguer, selon Morvan de Bellegarde, deux manières de garder le silence: par écrit et par oral:

"Mais comme il y a deux voyes de s'expliquer, l'une par la parole, et l'autre par les écrits et par les livres; il y a aussi deux manières de se taire, l'une en retenant sa langue, et l'autre en retenant sa plume. Cela me donnera lieu de considérer non-seulement ce qu'il faut régler dans les discours du monde qui sont ou superflus ou nuisibles; mais encore ce qu'il convient de faire à l'égard d'un nombre infini de livres inutiles ou pernicioeux, (...)"79)

Le silence oral se laisse ensuite différencier en huit catégories qui se distinguent dans leur signification et leur fonction. L'intuition psychologique de Bellegarde, ainsi que le détail de son analyse des structures de la communication, autoriseront ici à le citer plus longuement:

"Il y a un silence prudent, et un silence artificieux. Un silence complaisant, et un silence moqueur. Un silence spirituel, et un silence stupide. Un silence d'approbation, et un silence de mépris. 1. Le silence est prudent quand on sait se taire à propos, selon le temps et les lieux (...) 2. Le silence est artificieux, quand on ne taît que pour surprendre, soit en déconcertant par là ceux qui nous dé-

clarent leurs sentimens, sans leur donner à connoître les nôtres; soit en profitant de ce que nous avons entendu et remarqué, sans y avoir voulu répondre autrement, que par des manières trompeuses. 3. Le silence complaisant est une application non seulement à écouter, sans contredire ceux à qui on a dessein de plaire; mais encore à leur donner des marques du plaisir que l'on prend à leur entretien ou à leur conduite: de sorte que les regards, les gestes, tout supplée au défaut de la parole pour leur applaudir. 4. Le silence moqueur est une réserve malique, et affectée à ne pas interrompre les sottises que l'on entend dire, ou que l'on voit faire, pour joür du plaisir secret que donnent ceux qui en sont les dupes, en s'imaginant qu'on les approuve et qu'on les admire. 5. C'est un silence spirituel, quand on voit répandu sur le visage d'une personne, qui ne dit rien, un certain air ouvert, agréable et animé de tout ce qui peut faire comprendre sans le secours de la parole, les sentimens que l'on veut laisser connoître. 6. C'est au contraire un silence stupide, lors que la langue et l'esprit semblent également cesser d'agir; et que tout l'homme comme l'on en voit quelquefois, paroît être abîmé dans une profonde taciturnité, qui ne signifie rien. 7. Le silence d'approbation consiste dans le consentement que l'on donne à ce qui l'on voit, et à ce que l'on entend, soit en se contentant d'y avoir une attention favorable, qui marque l'état qu'on en fait: soit en témoignant par quelques signes extérieurs qu'on le juge raisonnable, et qu'on l'approuve. 8. Enfin c'est un silence de mépris, que de ne daigner pas répondre à ceux qui nous parlent, ou qui attendent que nous nous déclarions sur leur sujet; et de regarder avec autant de froideur, que de fierté, tout ce qui vient de leur part.⁸⁰⁾

La Rochefoucauld et Irson parlent également d'un silence éloquent qu'ils subdivisent en différents genres. La Rochefoucauld distingue: silence à approuver, silence à condamner, silence moqueur et silence respectueux.⁸¹⁾ De son côté, Irson insiste particulièrement sur la fonction du silence comme relâchement de la contrainte de devoir parler sans interruption. Il oppose le silence comme refuge pour la bêtise et la mauvaise humeur, au silence par sentiment de tact.⁸²⁾

Morvan de Bellegarde va plus loin encore dans sa systématisation du silence. Il dérive ses huit catégories du silence de divers traits de caractère des partenaires d'une conversation: au "silence prudent" correspondent les "personnes douées d'un bon esprit", au "silence artificieux" les "petits esprits" et "gens défians", au "silence complaisant", une "humeur douce, facile et accomodante", au "silence spirituel", les "passions vives", au "silence stupide", les "esprits faibles et imbécilles", au "silence d'approbation", le "jugement sûr", et au "silence de mépris" une fierté vaniteuse.⁸³⁾

Selon Courtin, le silence peut avoir une signification bien précise dans une situation donnée: si l'hôte se tait par exemple, cela peut signifier que l'invité doit se retirer.⁸⁴⁾

Le silence est donc considéré comme une vertu tant qu'il remplit une fonction au cours de la conversation, tant qu'il s'agit d'un silence éloquent, ou tant qu'il est préféré à la parole pour des raisons de tact envers autrui. Cependant, si l'un des partenaires de conversation s'en tient à un silence ininterrompu, Bellegarde lui conseille de ne pas paraître en société, étant donné qu'il ne fera de toute manière que gêner: "Les gens qui sont si taciturnes devraient renoncer à la société. Ils sont à charge à tout le monde, et leur entretien n'a rien que de fastidieux."⁸⁵⁾

Comment peut-on expliquer le fait que, à une époque où l'on attribue unanimement une telle importance à la conversation, le silence bien dosé soit loué comme une vertu? De toute évidence, il s'agit d'une réaction destinée à critiquer les exagérations. La conversation jouant un tel rôle, il n'y a justement pas de danger plus grand que de parler trop ou trop longtemps, ce que l'on veut éviter en signalant les avantages du silence. Mais lui aussi est un énoncé porteur de signification: souvent, rien n'exprime mieux le respect que l'on éprouve pour une personne de condition supérieure qu'un silence modeste.

Enfin, le silence peut être le refus de parler d'un sujet dont on ne sait rien. Ceci aussi serait une réaction, à savoir la réaction à l'image idéale de l'honnête homme qui est supposé être en mesure de parler de tout.⁸⁶⁾

La contribution d'un interlocuteur à la conversation peut être déterminée de par son contenu, sa forme et sa fonction.⁸⁷⁾ Dans les lignes qui suivent, nous voulons apporter quelque clarté sur certaines fonctions, comme par exemple le compliment, l'éloge, la vexation, la contradiction et le conseil.

Le "Traité de la civilité" de Courtin distingue deux genres de compliments:⁸⁸⁾ les uns expriment une sorte de passion, comme par exemple prendre part à la joie d'un autre, exprimer de la compassion ou un remerciement, assurer son obéissance ou sa dévotion, se plaindre etc.; les autres font l'éloge du partenaire de l'entretien. Les premiers ne requiè-

rent aucune directive, puisqu'ils parlent le langage du coeur, dans lequel tout ce qui a été trop préparé sonne faux. Les autres ne doivent ni faire usage d'hyperboles, ni d'exagérations. Sont à éviter les comparaisons avec César, Alexandre, le soleil, les étoiles et la neige, car elles ne permettent que deux conclusions à la personne dont l'éloge est fait: soit que celui qui loue de cette manière possède assez d'esprit, dans ce cas, celui qui s'entend louer ainsi doit croire que l'on veut lui signifier qu'il n'en a pas, soit que celui qui chante de telles louanges prouve qu'il n'a pas assez d'esprit, s'il croit lui-même à tout ce qu'il dit. "(...) On doit proportionner les louanges à l'estendue de l'homme."⁸⁹⁾

Dans tous les cas, il faut tenir compte de quatre points dans un compliment: l'instant, le lieu, la personne et l'objet - les quatre points, pour ainsi dire, qui déterminent la bienséance et "l'*aptum*" de la rhétorique en général.⁹⁰⁾

François de Grenaille montre par exemple que l'on doit tenir compte de la personne, puisqu'on ne fait bien l'éloge de quelqu'un que pour les qualités qu'il possède vraiment, et que l'on ne fait que l'éloge des qualités qui sont réellement louables.⁹¹⁾ En général, on donne la préférence aux compliments brefs.⁹²⁾ Trop d'éloges ou bien des éloges trop longs dévoilent à Morvan de Bellegarde que l'interlocuteur qui les fait est un bourgeois, un habitant de la province ou un pédant.⁹³⁾

Courtin donne l'exemple d'un compliment de remerciement, où quelqu'un s'adresse à un partenaire défini comme étant de condition supérieure, mais qui ne lui est pas très familier, et auquel il veut proférer la marque de son respect:

"Monsieur, je viens vous remercier de l'amitié que vous m'avez témoignée en recommandant mon procez, et vous assurer que si je puis vous donner aussi des marques de la mienne en quelque occasion, vous reconnoistrez que je n'ay pas esté indigne de vostre protection, etc."⁹⁴⁾

C'est avec La Bruyère, que l'on peut constater de manière générale que celui qui loue est préféré à celui qui blâme.⁹⁵⁾ Mais on ne loue généralement pas sans raison, plutôt par intérêt personnel bien calculé: "L'on dit à la cour du bien de quelqu'un pour deux raisons: la première, afin qu'il apprenne que nous disons du bien de lui; la seconde, afin qu'il en dise de nous."⁹⁶⁾

Même si l'on n'aime guère s'entendre louer en présence de tiers, on apprécie, selon Méré, d'être loué par eux lorsqu'on est absent.⁹⁷⁾

Les princes sont habitués depuis leur naissance à s'entendre louer. C'est pourquoi, selon Fr. De Callières, leur oreille est particulièrement sensible et délicate, pareille au palais d'un gourmet. Ils détectent des contradictions et des platitudes plus facilement que d'autres.⁹⁸⁾

La Bruyère ne considère pas comme usuel de se louer soi-même en présence de tiers: "Personne ne dit de soi, et surtout sans fondement, qu'il est beau, qu'il est généreux, qu'il est sublime: on a mis ces qualités à un trop haut prix; on se contente de le penser."⁹⁹⁾

L'éloge et la flatterie sont proches l'un de l'autre. Faret exprime sa compassion pour les princes qui, au lieu d'être entourés de serviteurs fidèles, le sont par des flatteurs. Selon Méré, de tels éloges hypocrites ne plaisent que rarement.¹⁰⁰⁾

La flatterie peut faire fonction d'un préambule qui sera suivi, en temps voulu, de la demande d'une faveur, ce pour quoi Faret recommande beaucoup d'attention et de prudence.¹⁰¹⁾ Tout autant de prudence est conseillée plus tard par Courtin pour la demande d'un simple renseignement:

"De même, si l'on est obligé de pressentir quelque chose de la personne que l'on doit respecter, il faut luy parler en telle sorte, que vous l'obligiez civilement à vous répondre, sans pourtant l'interroger. Par exemple, si vous voulez sçavoir si cette personne fera la campagne prochaine, de luy dire, 'irez-vous à la guerre, Monsieur', cela est choquant, parce qu'il est trop familier: au lieu que cette façon de parler; 'sans doute Monsieur, que vous ferez aussi la campagne', n'a rien d'offençant que la curiosité, que l'on excuse, quand elle est respectueuse."¹⁰²⁾

Pour autant que la flatterie soit interdite lors d'un éloge, Leven de Templery voit néanmoins en elle un instrument utile à la persuasion.¹⁰³⁾

Le serment est un énoncé ayant pour fonction de rendre un discours plus crédible. Selon Courtin et La Bruyère, il n'est pas nécessaire de souligner tout ce que l'on dit par un serment. Au contraire, plus on insiste,

par un serment, sur la vérité de ce que l'on raconte, en particulier s'il s'agit de faits mineurs, moins ils paraîtront dignes de foi.¹⁰⁴⁾

Une contribution à l'entretien peut également avoir pour but d'offenser le partenaire. Selon La Bruyère, beaucoup ne font que parler pour vexer ou insulter. Balinghem condamne les insultes en se référant à des auteurs de l'antiquité. Selon Plutarque, dit-il, des insultes sont malséantes dans la bouche d'un homme d'honneur. Selon Platon, un homme d'honneur ne doit faire de mal à personne. Enfin, seuls les sots se laissent entraîner à des insultes à la cour, et le premier devoir d'un courtisan - Balinghem se réfère ici à Sénèque - serait de les écouter patiemment et sans répliquer, particulièrement si c'est un haut personnage qui les émet.¹⁰⁵⁾ Il n'est pas rare de trouver à l'origine de ce qui paraît être une insulte, une simple difficulté de communication qui surgit si l'auditeur a mal interprété les paroles de son partenaire. Chaque mot, pour Balinghem, comporte deux significations; c'est toujours la positive qu'il faut comprendre; car il est possible que l'orateur ait eu une bonne intention, ou du moins une intention moins offensante qu'elle ne paraît.¹⁰⁶⁾

La contradiction désigne un énoncé critique qualifiant le discours d'un interlocuteur de faux ou d'incomplet. Elle est refusée de la même manière que l'offense. Pour Faret, les opinions du prince forment une partie de son autorité. En le contredisant, on mine en même temps son autorité.¹⁰⁷⁾

C'est pour la même raison que Bary interdit à un subalterne de corriger une faute commise par son partenaire.¹⁰⁸⁾ Gracián, qui était accessible en traduction au public français du XVII^e siècle, interdit la contradiction qui transforme un entretien des plus agréables en petite guerre. Il veut donc en tout premier lieu assurer le calme déroulement de la conversation.¹⁰⁹⁾ Pour Lamy ce sont certaines personnes qui pensent toujours devoir triompher dans un entretien et pour lesquelles céder semblerait être une atteinte portée à l'honneur, qui paraissent irritantes.¹¹⁰⁾ Balinghem se réfère à Saint Augustin et S. Ian Climachus quand il voit dans l'esprit de contradiction une oeuvre du diable.¹¹¹⁾ Ce n'est que si la nécessité y pousse que Courtin et Fenne permettent la contradiction, mais non sans la faire précéder d'une excuse. Si le partenaire maintient son opinion, il ne faut pas persister à essayer de le persuader du contraire, mais plutôt attendre pour cela une autre occasion.¹¹²⁾ Cependant, il est très méritoire de réconcilier les autres dans leurs querelles.¹¹³⁾

La Bruyère résume avec concision par les adjectifs "court" et "utile" ce pourquoi il est préférable de céder que de contredire: c'est utile, car un interlocuteur se rendra déplaisant par sa contradiction, et c'est également sensé, puisque le flot de la conversation ne sera pas ralenti par de longues explications et justifications: "Il est souvent plus court et plus utile de cadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous."¹¹⁴⁾

Un discours tenant lieu d'éloge, de flatterie ou de contradiction se voit donc souvent refusé. Mais même un conseil, aussi important soit-il pour les affaires, est considéré comme superflu et même nuisible à la vie en société: il ne sert en rien à celui qui le reçoit, et nuit à celui qui le prodigue, car il le rend déplaisant.¹¹⁵⁾

Résumons: une conversation doit être agréable. C'est pourquoi un compliment ne doit pas paraître lourd, un éloge ne doit pas être gênant ou se transformer en flatterie pesante. Si l'on attend quelque chose de son interlocuteur, une faveur ou un renseignement, il faut le lui demander de sorte qu'il n'ait pas le sentiment d'être importuné. Par un serment, un sujet sera tellement accentué et surfait, qu'il ne paraîtra plus crédible. Les vexations troublent les rapports des interlocuteurs et empêchent la conversation de se dérouler agréablement. Mais la contradiction et le conseil mal-à-propos sont eux aussi préjudiciables à l'aisance de l'entretien. Par conséquent, ce regard porté sur quelques éléments du langage démontre que la conversation a pour tout premier but d'être agréable et divertissante.

Dans chaque entretien on retrouvera certains éléments constitutifs. Irsou avait désigné quelques uns d'entre eux comme le sel de la conversation enjouée, devant pourvoir au plaisir et au divertissement.¹¹⁶⁾ Nous expliquerons à cet endroit les exemples de la moquerie, de l'ironie, de la plaisanterie, du bon mot, de l'allusion et de l'équivoque.

La raillerie connaît la grande tradition de la satire depuis l'antiquité. Le 17^e siècle français fête son retour dans le contexte de la conversation. Faret fait la distinction entre la "douce et honneste raillerie" et la "raillerie opinatrée", ce en quoi il suit le "Cortegiano" de Castiglione (Venise 1528)¹¹⁷⁾. La première amuse, maintient l'esprit en éveil même au

cours d'un désœuvrement général, la seconde est poussée jusqu'à ce que le partenaire qu'elle vise se voie en position d'infériorité, et réponde par l'hostilité. Elle est à éviter.¹¹⁸⁾ Méré, lui aussi, distingue une forme positive et une forme négative de la moquerie: la "moquerie d'enjouement", appréciée entre amis, et la moquerie malveillante. La Bruyère refuse la raillerie piquante et conseille de ne pas tout transformer partout en cible pour la moquerie.¹¹⁹⁾

Pour Chalesme, la moquerie exagérée a le même effet sur le goût que de la viande trop salée.¹²⁰⁾ La raillerie fine et délicate, par contre, peut réjouir le cercle d'amis, selon La Chétardie. Mais si la moquerie va trop loin, elle changera de fonction et deviendra vexante.¹²¹⁾

Bien sûr, nous trouvons aussi des règles pour la raillerie. Le "Traité de la civilité" de Courtin prescrit d'éviter la raillerie personnelle, de ne pas se moquer de déficiences innées, de préférer les remarques narquoises sur le physique à celles sur l'esprit ou l'âme d'une personne, celles concernant ses mérites prétendus à celles concernant ses mérites réels, et enfin, celles n'ayant pas trait à la condition sociale à celles qui se rapportent à l'honneur d'un groupe social.¹²²⁾ Si l'on se moque, il faut savoir évaluer comment le partenaire pourrait prendre la raillerie. Gous-sault donne un exemple:

"Il y a des Femmes qui sont si delicates sur les amourettes et sur tout ce qui a l'air de galanterie et de badinerie, qu'elles n'entendent point raillerie sur ce chapitre. Il me souvient qu'étant une fois à la campagne, où il semble que l'on peut estre un peu plus libre et moins circonspect, un Duc et Pair, autant distingué par son esprit que par sa naissance, voulant plaisanter et badiner avec une Dame. A l'égard de la plaisanterie; elle coupa court, et luy donna d'abord un démenti, qui fit rire tout le monde, et qui fit taire le Duc, et à l'égard du badinage, elle luy déchargea un si grand coup de poing, qu'il en pensa tomber par terre. Chacun se regarda et applaudit à la brusquerie de la Dame."¹²³⁾

Ainsi, pour la moquerie, la prudence est-elle de rigueur. La raillerie intelligente, néanmoins, peut également égayer une conversation. Chalesme ne se contente pas de la permettre, il va même jusqu'à la trouver souhaitable.¹²⁴⁾ Lamy se sert de la raillerie pour détourner ses interlocuteurs de choses ridicules, c'est à dire avec une intention pédagogique.

C'est pourquoi, conclut-il en rhétoricien, la rhétorique doit donner les règles et les préceptes qui indiquent comment se moquer de certaines choses.¹²⁵⁾

La raillerie n'est pas seulement un élément de conversation apprécié par les rhétoriciens, mais aussi par les cercles précieux.¹²⁶⁾ L'ironie est une forme importante de la raillerie. Sous chacune de ses formes, la moquerie apporte le ridicule à ce qui auparavant n'avait guère attiré l'attention. Elle fait rire et désavoue en même temps.

Les remarques plaisantes sont encore l'élément par lequel une conversation peut être égayée. Selon La Bruyère, il existe beaucoup de gens faisant de mauvaises plaisanteries, mais peu qui en font de bonnes sans perdre pour autant de leur autorité.¹²⁷⁾ Morvan de Bellegarde refuse les remarques plaisantes et les bons mots: ils ne s'accordent pas avec l'idéal de l'honnête homme et sont plutôt faits pour les parasites. De plus, ils apportent facilement le ridicule; et un certain don naturel est nécessaire pour voir partout la plaisanterie sans trop chercher.¹²⁸⁾ Bouhours fait remarquer que des pensées agréables et égayantes ne sont pas obligatoirement à chercher dans les plaisanteries ou les bons mots.¹²⁹⁾ La majorité des autres auteurs, cependant, approuvent l'utilisation des bons mots dans la conversation. Si pour Irson c'était la moquerie qui donnait du sel à la conversation, pour Callières ce sont les bons mots.¹³⁰⁾ D'après Chalesme, ils sont un moyen excellent d'animer un entretien.¹³¹⁾

Faret remarque qu'ils ne plaisent pas uniquement à ceux qui les entendent, mais qu'ils valent également une grande admiration à celui qui les profère.¹³²⁾ Mais étant donné qu'habituellement ils contiennent de la raillerie, on les soumet aux mêmes restrictions que celle-ci: si l'on s'en sert, il faut tenir compte des règles de la bienséance.¹³³⁾ Si par exemple un bon mot ne se laisse exprimer que par des gesticulations ridicules et des grimaces, il paraît plus avantageux à Faret de s'en passer que de se rendre ridicule.¹³⁴⁾ La bienséance demande le respect, non seulement de sa propre personne, mais aussi d'autrui. C'est pourquoi, d'après Faret, les personnes dignes de commisération ou nanties d'un méchant caractère, les honnêtes gens, les grands personnages de l'Etat, les femmes et les amis ne doivent pas être la cible de bons mots narquois.¹³⁵⁾ On est tenté de se demander ce qui reste. Les bons mots, d'après Faret, doivent être

courts et avoir une tournure piquante. Les lieux de la rhétorique qui sont utiles à la formulation de ces bons mots sont, pour Faret, un sujet difficile sur lequel il attire l'attention, mais qu'il ne veut pas traiter dans le cadre de son livre.¹³⁶⁾ Selon Callières, les bons mots doivent être épurés de leurs éléments vexants, appelés sacasmes par les Grecs. De même, ils doivent être exempts de blasphème, d'ambiguïté et d'obscénité. Par contre, ils doivent contenir une moquerie cachée.¹³⁷⁾ Etant donné qu'il n'est pas facile de toujours trouver les bons mots adéquats au moment opportun, les interlocuteurs moins doués, dit Méré, tiennent toujours quelques proverbes amusants en réserve, pour les utiliser au moment propice.¹³⁸⁾ Callières donne différents exemples de bons mots dont il explique la forme et l'effet produit sur celui qui les entend:

"L'Intendant du feu Duc de Guise lui representoit la necessité qu'il y avoit à mettre ordre à ses affaires Domestiques, et lui donna une liste de plusieurs personnes inutiles dans sa maison, ce Price l'ayant examinée, il est vrai lui dit-il que je pourrois bien me passer de tous ces gens la, mais leur avés vous demandé s'ils pourront aussi se passer de moi."¹³⁹⁾

Un confesseur, rendu curieux par la confession d'une dame, veut savoir son nom. Il le lui demande:

"La Dame ne se sentit point tentée de satisfaire sa curiosité et luy répondit, 'mon Pere, mon nom n'est pas un péché'. On ne rit point de cette réponse ingenieuse, mais on sent un plaisir intérieur de ce qu'elle découvre le ridicule de ce Pere qui sort de son caractere de confesseur pour faire connoissance avec sa penitente et de ce que la penitante apprend au Pere qu'il a tort, d'en sortir et de prétendre qu'elle ait avec luy d'autre commerce que celui que luy donne le tribunal de la confession."¹⁴⁰⁾

Callières, qui prend part à la querelle des anciens et des modernes, transpose sa position dans cette dispute, à la raillerie: pour lui, Benserade est un railleur moderne, dans la conversation comme dans ses ouvrages écrits, pour qui il n'existe pas de modèle dans l'antiquité.¹⁴¹⁾ Pour Méré, un interlocuteur habile peut, tel le poète, préférer parfois faire allusion à certaines choses plutôt que de les exprimer ouvertement.¹⁴²⁾

Cependant, l'allusion ou l'équivoque ne sont pas dénuées de tout problème. Pour Leven de Templery dont l'analyse et l'avis sont exprimés par les citations ci-après, elles sont à peu près identiques: "De l'Allusion. L'Usage de cette figure consiste à se servir en divers sens d'un même mot ou de deux semblables."¹⁴³)

L'allusion peut être basée sur les significations différentes de deux mots homophones:

"Le Cardinal de Richelieu voulant favoriser M. Godeau de l'Evêché de Grasse, pour sa Traduction du 'Benedicte', laquelle il luy dedia, 'Vous m'avez donné le Benedicte', luy dit il en riant, 'et je veux vous donner Grasse', faisant allusion de l'Eveché de Grasse, aux Graces qu'on recite après le repas."¹⁴⁴)

Mais la seule ressemblance phonique de deux mots peut également être son point de départ: "Un habile Evêque a écrit: 'Se lever matin est bon à la santé et à la sainteté.' Ces mots de santé et de sainteté, qui sont ressemblans, font l'allusion."¹⁴⁵)

L'allusion peut être également un élément de style de la moquerie:

"Cette figure est agreable dans la raillerie. Par exemple, on disoit d'un nommé Caninius, qui ne fut Consul de Rome qu'un jour, 'qu'il avoit fait sa charge avec tant de vigilance, qu'il n'avoit pas dormi une seule nuit pendant son Consulat."¹⁴⁶)

Les allusions sottes, de même que les bons mots ineptes, doivent être évités:

"Qu'elle pitié d'oûir un Predicateur qui s'écrie, que 'le Fils de Dieu fut figuré à Bethléem, transfiguré sur le Thabor, et défiguré sur le Calviare: (...) Quelle puerilité dans un livre d'ailleurs excellent, de dire que 'les hommes on bâti la Tour de Babel, et les femmes la Tour de Babil!'"¹⁴⁷)

Leven de Templery refuse la platitude dans l'équivoque et se voit par là-même en accord avec d'autres contemporains:¹⁴⁸) "Si c'est d'un boiteux, ils ne manquent pas de dire qu'il sçait toutes les nouvelles de la Ville, car il va d'un côté et d'autre."¹⁴⁹)

L'équivoque suivant lui paraît pourvu de beaucoup plus d'esprit: "(...) un jeune homme, qui courait à la rencontre d'une Dame qu'il aimoit, comme elle luy dit qu'il courroit bien vîte, 'C'est que je suis mon penchant', luy repliqua-t-il."¹⁵⁰⁾

L'idée de faire allusion à la signification que peuvent avoir certains noms propres, est attribuée par Leven de Templery aux Romains et aux Italiens, de qui les Français l'auraient reprise.¹⁵¹⁾ La subtilité de son analyse, son continuel regard sur l'utilisation concrète et ses nombreux exemples, invitent presque le lecteur d'aujourd'hui à songer à une casuistique de la conversation. C'est pour illustrer ceci qu'il a été cité plus longuement.

Méré distingue deux sortes d'équivoques. Dans la première, le sens de ce qui est dit reste ambigu ou l'auditeur est même mené intentionnellement dans l'erreur. Dans la seconde, l'équivoque n'intervient que par hasard, quand une expression peut se mettre en rapport avec plusieurs mots à la fois; il s'agit d'une figure de style inévitable pour ne pas tomber dans l'erreur qui consiste à faire de trop fréquentes répétitions. Méré, contrairement à Leven de Templery, veut que le double sens de la première catégorie soit évité.¹⁵²⁾ Mais d'autres voix critiques se font également entendre. Se servir de l'ambiguïté pour faire une allusion obscène est déconseillé par Courtin et La Bruyère. Elle trouverait un écho dans les cercles bourgeois tout au plus, non dans un milieu aristocratique.¹⁵³⁾ Morvan de Bellegarde va plus loin encore. Il tient toute ambiguïté pour dépassée. Ce n'est plus que dans la bourgeoisie et en province qu'elle jouit encore d'une certaine popularité:

"Nous ne sommes plus au temps des turlupinades, des jeux de mots, des équivoques, et des paroles à double face; on a banni du commerce des honnêtes gens ce galimatias et ces fausses plaisanteries: les Provinciaux et les Bourgeois qui croient avoir de l'esprit, en font encore leurs délices, il ne faut pas leur envier ce plaisir; mais les personnes polies ne doivent non plus s'en servir que des vieilles modes."¹⁵⁴⁾

Il est possible que Morvan de Bellegarde et Méré cherchent surtout à critiquer les ambiguïtés plates et obscènes. Pour toucher ce groupe précis, ils visent probablement l'équivoque dans son ensemble. Ou bien alors ils réagissent à une certaine saturation.

Tous les éléments de conversation qui ont été nommés (la raillerie, l'ironie, les remarques plaisantes, le bon mot, l'allusion et l'équivoque) sont des moyens d'égayer la conversation. Pareils au sel, ce sont eux qui apportent la saveur. Ils s'engendrent en partie mutuellement. La moquerie doit être plaisante et la plaisanterie moqueuse. La plaisanterie anime la conversation dans la mesure où elle l'égaye, la moquerie fait de même dans la mesure où elle mène la pensée dans les positions de l'attaque et de la riposte.

Comment doit se comporter celui qui écoute dans une conversation? Tout d'abord, il devrait écouter sérieusement, et ne pas se contenter de penser à ce qu'il voudrait dire lui-même. La plupart des personnes n'offrent un visage attentif pendant que d'autres parlent, que pour revenir le plus vite possible à ce qu'elles veulent dire elles-mêmes. C'est pourquoi beaucoup de bonnes idées restent sans conséquence.¹⁵⁵⁾

Tout à l'opposé, un interlocuteur habile va jusqu'à se mettre au cours de la conversation entièrement dans la position de l'autre, pour mieux le comprendre et pour mieux pouvoir suivre son discours. C'est une telle habileté que Callières exige d'un négociateur:

"Il faut qu'un bon Négociateur agisse avec eux par rapport à leurs idées, s'il veut ne se pas tromper. Il faut donc qu'il se dépouille en quelque sorte de ses propres sentimens pour se mettre en la place du Prince avec qui il traite, qu'il se transforme, pour ainsi dire en luy, qu'il entre dans ses opinions et dans ses inclinations."¹⁵⁶⁾

D'après Méré, il est très avantageux de prévoir suffisamment tôt ce qui sera dit dans une réplique, afin de se préparer à répondre, car même les plus adroits commettent des erreurs s'ils sont surpris.¹⁵⁷⁾ La Bruyère néanmoins fait remarquer qu'il ne faut pas hausser l'attention jusqu'à faire du moindre mot de son partenaire, l'objet de longues tirades au cours de sa propre réplique. D'un autre côté bien sûr, il faut éviter une certaine paresse dans l'écoute qui ne mène qu'à des questions mal-à-propos et des réponses sottes. Là encore, il faut chercher le juste milieu.¹⁵⁸⁾ Celui qui fait trop attention devine, d'après Morvan de Bellegarde, les pensées secrètes de ses interlocuteurs et remarque ce qui ne lui est pas dit et ce qui lui est dissimulé; par là il se rend facilement suspect et déplaisant.¹⁵⁹⁾ Son contraire est présenté par Courtin comme

celui qui s'étire et qui bâille: "Il faut se donner de garde de dormir, de s'allonger, et de bâiller, quand les autres parlent, c'est une chose tres-des-honneste, parce que c'est un témoignage que l'on s'ennuye, ce qui est desobligeant."¹⁶⁰⁾

L'entretien devient également incommode et désagréable, si celui qui parle s'enquiert continuellement de savoir, s'il a été compris par celui qui l'écoute.

"Comme aussi en parlant, c'est une incivilité de dire à la même personne, 'vous m'entendez bien, m'entendez-vous? je ne sçay si je m'explique, etc.' il faut éviter ces façons de parler, mais poursuivre son discours, etc. si vous remarquez qu'elle ne vous entende point, il faut repeter ou éclaircir, mais en peu de mots, ce que vous avez dit."¹⁶¹⁾

Courtin considère comme aussi importun de faire répéter à un des interlocuteurs, ce que son partenaire n'a pas compris, par manque d'attention. "Il faut aussi estre fort attentif à ce que dit cette personne de qualité avec laquelle nous sommes, pour ne luy pas donner la peine de repeter la même chose."¹⁶²⁾

Ainsi avons-nous noté quelques attitudes et modèles de réactions recommandés au partenaire de la conversation, quand il est auditeur. Mais des mesures directives sont également données pour les cas concrets.

Comment réagit-on aux énoncés précis de son partenaire? Une louange, par exemple, ne doit pas toujours être refusée, car pour La Bruyère, cela dénoterait d'un caractère trop grossier.¹⁶³⁾ Eustache du Refuge conseille de réagir avec modération aux compliments. Si l'on minimise les faveurs que le partenaire loue parce qu'il en a été l'objet, il sera déçu s'il s'était cru particulièrement favorisé.¹⁶⁴⁾ Courtin dit de simplement accepter les vexations.¹⁶⁵⁾ Elles ne doivent en aucun cas mener aux agressions physiques.¹⁶⁶⁾ Sous le titre "point d'honneur", Courtin traite de l'honneur blessé par l'offense et rétabli par le duel. Ainsi, un énoncé pris pour une offense peut-il se terminer en un duel.

"lorsqu'un brutal vient à avoir démeslé avec un autre brutal (...) Car l'un se croit-il offensé, et en vient-il peut-estre par hazard à un éclaircissement; l'autre qui estoit de sens froid, prend l'éclaircissement, qui toutesfois termine d'ordi-

naire les offenses, pour une injure; et se faisant de son côté un Point-d'honneur de ne pas avouer sa bonne intention, c'est à dire ayant honte de paroistre honneste homme, pour faire accroire qu'il est brave, offense reellement l'autre; afin que le ressentiment que celui-cy avoit d'une injure peut-estre mal-fondée, ait quelque fondement pour avoir lieu de pousser les choses à l'extremité."167)

Il explique ensuite comment l'âme est ébranlée par une offense et poussée naturellement à la vengeance aggressive ou à la défense.¹⁶⁸⁾ Il énumère tout un catalogue de manifestations du mépris qui blessent l'honneur du partenaire, afin d'illustrer des formes d'offense.¹⁶⁹⁾ Il présente la vengeance comme une réaction extrême à l'affront reçu.¹⁷⁰⁾ Mais il est préférable de ne pas réagir à un outrage et de contrôler ses mots de manière à ce que personne ne puisse les interpréter comme une offense. Entre autres, il s'agit de ne pas trop parler, car plus on parle, plus on devient inattentif.¹⁷¹⁾ Mais en fait, l'homme serait par nature enclin à éviter les affronts: "C'est donc comme une consequence naturelle; que puisque l'homme aime naturellement la paix, parce qu'il aime naturellement la société, il doit pratiquer la douceur."¹⁷²⁾

Par conséquent, l'auditeur d'une conversation doit être attentif, pour que la communication ne soit pas entravée par des questions inutiles, des répétitions, des dialogues de sourds et des malentendus. Ces derniers peuvent avoir des conséquences particulièrement graves si un énoncé est pris pour une offense. Le duel, comme éventuel résultat d'un entretien, oblige à une prudence particulière au cours de la conversation.

2.4 style

"Pour les discours qui ont de la vogue dâs la cœuersation du beau monde, on les doit considerer par leur forme et par leur matiere."¹⁷³⁾

Cette invitation de Grenaille, qui date de 1642, à considérer la conversation dans son contenu et sa forme, fera l'objet des deux chapitres suivants. Comme élément majeur de la forme, nous considérerons tout d'abord l'idée du style au XVII^e siècle dans sa relation avec la conversation.

La division antique du style en trois niveaux est reprise au XVII^e siècle également.¹⁷⁴⁾ Ainsi, dans son "Eloquence de ce temps enseignée à une dame de qualité", L. de Templery fait la distinction suivante:

"Je vais vous faire voir dans la suite; qu'il y a trois sortes de Stiles: le Sublime, qui est grave, orné et difus, et pour lequel Demosthene a reçu de l'encens chez les Grecs: le Médiocre, qui est net, serré, et subtil, et par lequel Senèque et Tacite ont triomphé entre les Latins: et le Simple, qui est tout uni, n'ayant ny la gravité du premier, ny la subtilité du second."¹⁷⁵⁾

Le style sublime, que Leven de Templery appelle aussi style héroïque, est le plus noble et le plus riche. Il convient particulièrement aux tragédies et aux discours solennels. Il favorise les longues périodes. Le style médiocre est plus "nerveux", il convient aux descriptions et aux récits, ses phrases sont plus courtes. L'un des auteurs antiques les plus importants qui l'utilise est Alexandre le Grand. Le style simple est dépourvu de tout ornement et se sert généralement d'expressions usuelles. Malgré tout, il doit être soigné, naturel et aisé. Il trouve son application dans la comédie, dans l'enseignement, dans les lettres familières et dans les répliques d'une conversation narquoises.¹⁷⁶⁾

Les réponses à la question de savoir quel niveau de style doit être appliqué dans la conversation ne sont pas unanimes. Leven de Templery relègue les contributions moqueuses dans le style simple. Plus généralement, Mauvillon attribue à la conversation du XVIII^e siècle le niveau inférieur: "Nous admettrons d'abord quatre sortes principales de Stile: le sublime ou poétique; le médiocre ou historique, le familier ou de conversation; le comique ou le burlesque."¹⁷⁷⁾

Par contre, en 1697, Renaud situe la conversation au niveau moyen:

"Ce qu'on doit corriger de la plupart de ceux qui parlent dans un entretien familier, c'est quelque chose de trop concerté qui sent l'art et l'étude (...) Tout ce qui tient de la Sublimité, de la pompe et de l'éclat n'en doit pas moins être banni que les façons de parler triviales. Le Caractère est difficile à atraper, parce qu'il garde le milieu entre le Style Bas et le Style Sublime, sans s'élever fort haut comme le Style Sublime, et sans ramper par terre comme le Style Bas."¹⁷⁸⁾

Les divergences dans la localisation de la conversation démontrent une certaine hésitation dans l'utilisation des niveaux de style: nous verrons que le style simple n'est plus ressenti comme le degré inférieur de la hiérarchie stylistique, mais bien plutôt comme point de référence du style dans son ensemble. Pour que ceci soit possible, il a fallu rompre la délimitation stricte des niveaux et le caractère hiérarchique du modèle en question. Quelques attributs positifs du style sublime durent être transposés au niveau inférieur. Le modèle antique, auquel Gibert et Lamy restent en majeure partie fidèles dans les citations qui suivent, n'était plus valable qu'avec certaines restrictions.

D'après Gibert, chaque style garde encore sa fonction propre: "Le Style simple est donc pour instruire; le Style orné est pour plaire, et le sublime est pour émouvoir."¹⁷⁹⁾ Il suit ainsi la tradition antique.¹⁸⁰⁾

Dans l'antiquité, chaque niveau de style se réfère à un échelon du monde des objets qui est classé selon des valeurs hiérarchiques précises. Gibert s'appuie là encore sur cette tradition:

"Or le premier caractère du parfait Orateur, et qui est comme le fondement ou l'abrégé de tous les autres, c'est de traiter (...) chaque chose d'un stile propre et convenable, c'est-à-dire, les petites choses d'un stile simple, les médiocres d'un stile plus noble, et les grands d'un stile sublime. La raison est que la bien-seance dans le discours fait le caractère de l'honnête homme."¹⁸¹⁾

Lamy est en accord avec ceci quand il dit: "C'est une règle de bon sens qu'il faut que les mots conviennent aux choses. Ce qui est grand demande des mots que donnent de grandes idées. Il faut dire simplement ce qui est bas et n'a rien d'extraordinaire (...)"¹⁸²⁾ Ainsi, les rhétoriciens Lamy et Gibert se confinent-ils à la rigide délimitation antique des niveaux de style par rapport au domaine d'application; ce faisant, cependant, ils passent à côté des besoins de la conversation aisée qui est sujette à de grandes variations, et connaît des revirements inopinés. Ortigue de Vauvrière tient compte de ces nécessités de la conversation en reprenant un principe de la littérature "burlesque" de l'époque: "il y a même certaine finesse de langage, qui veut que l'on parle noblement des choses basses, et que l'on ne décrive que simplement les choses sublimes et élevées."¹⁸³⁾ La Bruyère est d'accord avec lui.¹⁸⁴⁾

Dans une certaine mesure, la stricte séparation des trois niveaux de style est donc supprimée. En fait, Lamy lui-même restreint la tripartition: chacun, selon lui, a son style propre qui correspond à ses dispositions naturelles. C'est pourquoi il existe en principe autant de styles que d'êtres humains qui parlent ou qui écrivent. Les hommes qui vivent dans des zones climatiques différentes ont un caractère différent. Il existe donc autant de styles que de zones climatiques.¹⁸⁵⁾ Le langage dépend de conditions qui varient au cours de l'histoire. Par conséquent, chaque siècle aura son propre style.¹⁸⁶⁾ Enfin, la tripartition est évitée par l'attribution de nouveaux adjectifs à chaque catégorie de style. Bouhours, dans son livre "La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit", se réfère à une forme de style chaque fois qu'il définit un type de pensée. Ainsi, une pensée, pour lui, peut-elle être quelque chose de trivial¹⁸⁷⁾, de grand¹⁸⁸⁾, d'agréable¹⁸⁹⁾, de naïf¹⁹⁰⁾, de plat¹⁹¹⁾, d'affecté¹⁹²⁾, de sublime¹⁹³⁾, en allégorie¹⁹⁴⁾, de raffiné¹⁹⁵⁾, d'ingénieux¹⁹⁶⁾, 197)

Citons d'autres dénominations de style fréquentes. Une caractéristique de style particulièrement importante au XVII^e siècle est la justesse de l'expression. La Bruyère la décrit comme suit:

"Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. On ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant, il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre."¹⁹⁸⁾

Une déviation de la justesse équivaut à une injure à la bienséance, Origène de Vaumorière donne l'exemple d'un défaut de justesse:

"Je parlerois mal si je disois que la Barbe Isabelle de Philemon est aussi beau que le Diamant que porte Eraste, quoi qu'il me soit permis d'estimer autant l'un que l'autre et d'offrir cent louis du Cheval comme de la Bague. Mais on ne dit (doit) point comparer la beauté d'une pierre et d'un animal, c'est à dire, de deux choses qui n'ont entr'elles ni rapport ni opposition."¹⁹⁹⁾

Outre d'autres qualités et particularités du style, Paul Middelberg explique les termes suivants en indiquant les endroits où ils peuvent être trouvés: pureté²⁰⁰⁾, convenable²⁰¹⁾, beauté²⁰²⁾, aisé²⁰³⁾, agréable²⁰⁴⁾,

plaisant²⁰⁵), grâce²⁰⁶), douceur²⁰⁷), élégance²⁰⁸), facile²⁰⁹), politesse²¹⁰) et abondance²¹¹). Le nombre important de références prouve l'importance de ces termes pour la compréhension du style au 17^e siècle.

La tripartition antique se voit donc démunie de sa signification à trois points de vue: par l'attribution quelconque des trois niveaux aux sujets, par la mise en relation de leur signification avec le style de l'époque ou l'influence climatique, et finalement par l'introduction de toute une liste de termes concurrents nouveaux pour désigner le style. Nous verrons que d'autres qualificatifs nouveaux, plus importants encore, tels que "naturel", "négligé", "naïf", "sans ordre" et "clair", se rapportent tout particulièrement au style de la conversation et répondent aux exigences d'une conversation divertissante.

Les expressions choisies et le style élevé sont réservés aux discours des réunions officielles. D'après Sorel, il faut à la conversation un style simple, non compliqué, pouvant d'ailleurs même être riche en termes familiers:

"Reservons la doctrine et les mots choisis pour les entretiens les plus graves et les plus sérieux, principalement pour les Discours qui se font dans les Assemblées publiques, où le soin et la préparation ne scauroient estre trop grands ny trop affectez. Pour les conversations familiares, il suffit d'user de termes familiers, afin de reduire chaque chose a ce qui luy est propre."²¹²)

L'expression "familier", qui a déjà servi à définir la conversation, exprime ici aussi l'absence de contrainte. Au niveau du style, il lui correspond l'adjectif "naturel", qui signifie que la façon de s'exprimer n'est pas préméditée, calculée, élaborée.

Si l'on parle trop rapidement, par exemple, on pourrait faire naître l'impression d'être trop bien préparé. Le caractère spontané d'une réplique ne devient crédible pour Sorel que si l'on parle lentement et à espaces irréguliers:

"Il se faut garder aussi de débiter trop promptement, et d'une suite continue tout ce que l'on sçait, comme si l'on avoit peur d'oublier à le dire; Cela pourroit faire croire qu'un tel Discours est étudié; On se persuade que ce qui est inventé a mesure qu'on le prononce, va avec plus de

lenteur, et qu'il s'y trouve quelque inégalité en de certains endroits."213)

Les remarques plaisantes doivent également être inventées spontanément pour répondre à l'exigence de naturel. C'est pourquoi Callières critique: "certains plaisans de profession, qui cherchent sans cesse les occasions de dire des pointes qu'ils ont souvent méditées longtemps auparavant".²¹⁴⁾

Les sentences et les maximes, aussi admirées soient-elles dans les livres, ne sont appréciées dans la conversation que par le peuple et les personnes de condition inférieure, et non pas par les honnêtes gens. En tant qu'exemple typique d'un discours préparé, elles sont un empêchement à la conversation aisée, car elles doivent être déchiffrées tel un oracle.²¹⁵⁾

Mentionnons d'autres passages encore, qui conseillent la simplicité dans la conversation. Morvan de Bellegarde déconseille à son lecteur de se préparer à un entretien ou d'apprendre par coeur ce qu'il doit dire. Le hasard et l'humeur des personnes présentes doivent faire surgir spontanément les sujets de conversation.²¹⁶⁾ Méré et La Bruyère se prononcent également contre tout ce qui n'est pas suffisamment spontané et trop élaboré dans la conversation.²¹⁷⁾ Pour La Bruyère, "le sublime" n'est même rien d'autre que "le naturel et le délicat".²¹⁸⁾

Chez Castiglione déjà, l'apparence de naturel est préférée à tout ce qui a été appris et préparé.²¹⁹⁾ C'est l'inspiration du moment qui est louée par Morvan de Bellegarde: on ne doit pas réfléchir trop longtemps avant de dire quelque chose dans un entretien.²²⁰⁾ Méré parle d'un "je ne say quoy de libre et d'aisé qui plaist tousjours", d'une "façon si naïve, qu'elle donne à penser que c'est un présent de la nature".²²¹⁾ La conversation doit paraître tellement détendue qu'on ne peut à aucun moment avoir l'impression qu'une quelconque pensée soit restée inexprimée, par considération d'autrui ou par prudence. Ce n'est qu'ainsi que Mlle de Scudéry croit possible qu'un "esprit de joie" apparaisse, éveillant le désir de se saisir de tout ce qui est divertissant.²²²⁾ L'abbé de Pure également considère la vivacité et la spontanéité comme les éléments les plus agréables de la conversation.²²³⁾

Le contraire du naturel est l'affectation. Celle-ci est définie comme ce manque de naturel que les Précieuses ont toujours refusé, puisqu'elles revendiquaient pour elles-mêmes d'être naturelles, bien qu'elles fussent qualifiées de maniérées dans leur comportement, par leurs adversaires.²²⁴⁾ Même si, au courant du XVII^e siècle, on attache de plus en plus d'importance au naturel, l'aspiration subjective au naturel existait déjà au début du siècle:

"Les compliments que l'on faisait il y a vingt ans, étaient plus étudiés, et d'un style plus sublime et moins naturel que ceux dont on se sert aujourd'hui dans le commerce, les cérémonies étaient plus longues, les civilités plus scrupuleuses et plus gênantes."²²⁵⁾

Ainsi, Dens a-t-il doublement tort quand il voit un parallèle entre une tendance dans la seconde moitié du 17^e siècle à réduire l'influence des règles au profit du naturel, et la forme de la conversation qui est dominée par la simplicité.²²⁶⁾ En effet d'une part, dans la première moitié du siècle déjà, le naturel était exigé par les Précieuses dans la conversation; et d'autre part, l'aspiration à la simplicité n'est pas forcément incompatible avec les règles. La doctrine classique est reconnue pour avoir fait de la simplicité une règle. Jean Cousin insiste sur l'arrière-plan du rationalisme, qu'il fait découler des influences du stoïcisme et de la rhétorique quintilienne, et sur lequel Pascal, La Fontaine, Bouhours et Rapin s'appuient quand ils définissent le naturel. Ainsi, il cite-t-il Rapin: "La nature doit être le seul guide qu'il faut se proposer dans l'usage de ces figures et de ces métaphores (...) toutes ces image dont se sert la poésie pour s'exprimer, deviennent fausses, quand elles ne sont pas naturelles."²²⁷⁾

De même que "naturel", "négligé" est également un qualificatif apprécié pour le style. On pourrait penser que surgit ici une opposition aux règles qui néglige ces règles. Mais ce n'est pas le cas, car la négligence ne fait que reprendre la "dissimulatio artis" de la rhétorique. Qu'est-ce que le style négligé? De même que le style naturel, il est déjà pour Faret le contraire de l'affectation et de l'artifice:

"C'est de fuyr comme un precipice mortel cette malheureuse et importune Affectation, qui ternit et souille les plus belles choses, et d'user par tout d'une certaine négligence qui cache l'artifice, et tesmoigne que l'on ne fait rien que comme sans y penser, et sans aucune sorte de peine."²²⁸⁾

La Rochefoucauld fait la même opposition quand il conseille: "laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler."²²⁹⁾

La négligence est donc souhaitée, mais seulement comme moindre mal par rapport à l'affectation, ou bien comme façade pour cacher adroitement les procédés techniques utilisés.²³⁰⁾

Bouhours distingue deux sortes de négligences: l'une plaît, l'autre déplaît. Lui-même apprécie les lettres de Voiture avec leurs négligences; mais il ne manque pas d'ajouter que sans ces négligences, elles ne plairaient certainement pas moins; il va même jusqu'à supposer que Voiture aurait corrigé ses lettres s'il s'était chargé lui-même de leur publication.²³¹⁾ Enfin, il révèle sa propre idée sur la fonction de la négligence: "un artifice caché qui se déguise sous la forme de son contraire, pour agir avec plus d'adresse et avec plus de seureté."²³²⁾

Si négligence et affectation sont deux maux, leur union en une négligence par trop affectée est, selon Faret, un mal plus grave encore.²³³⁾

Une autre désignation du même état de fait est donnée par le mot "naïf". La naïveté est tout aussi louée et recommandée par de nombreux auteurs. Certains d'entre eux seront cités ci-après.

Grenaille, par exemple, voit la naïveté comme la meilleure technique qui puisse être appliquée dans la conversation.²³⁴⁾ Une pensée, selon Bouhours, n'a pas besoin d'être brillante pour être jugée agréable: il suffit parfois qu'elle soit naïve.²³⁵⁾

La naïveté, la simplicité et la santé d'esprit de l'artisan sont préférables pour Coussault à la politesse étudiée du courtisan.²³⁶⁾ Vaugelas considère la naïveté d'un discours comme l'une des plus grandes perfections stylistiques.²³⁷⁾ Aux yeux de Lamy, elle représente avec la clarté un des traits de caractère les plus remarquables de la langue française. Pour Bouhours également, le français a une préférence pour tout ce qui est spontané, ce qui est incompatible avec les expressions recherchées, les phrases élégantes, les périodes rigides.²³⁸⁾

La question se pose de savoir dans quelle mesure le naturel, la négligence et la naïveté du style se laissent concilier avec un langage bien structuré et ordonné. Quel rôle l'ordre joue-t-il alors? Pour Le Gras, il est directement lié à la beauté des choses et l'agrément du discours.²³⁹⁾ Ce en quoi le rhétoricien Le Gras formule sans équivoque aucune, l'une des exigences majeures de l'esthétique classique.²⁴⁰⁾ Si le langage est en désordre, François de Grenaille y voit une maladie de l'âme qui aurait perdu son équilibre comme si elle était ivre. Ce n'est que si l'esprit est fort et sain que le discours peut être énergique.²⁴¹⁾

Cependant, l'ordre réglé est également ressenti comme une mesure directive et comme une contrainte. Etant donné que l'on s'oppose à toute contrainte manifeste, il est logique de faire d'un certain désordre une vertu. Saint-Evremond refuse une suite de pensées trop ordonnée lorsque l'on est entre amis.²⁴²⁾

Boissimon explique:

"Il y a dans ce stile je ne sçay quoy de noble et je ne sçay quoy d'original; un peu même de desordre, et je ne sçay quoy de negligé que l'Orateur dédaigne d'éclaircir. Il y a un ordre bas et servile qui sent son pedant et son Rhetteur, quoiqu'après tout il soit fort utile et digne même de louange dans un Orateur."²⁴³⁾

Les répliques de chaque interlocuteur doivent être facilement compréhensibles aux autres, c'est-à-dire claires. L'exigence de clarté se fait entendre tout au long du XVII^e siècle. Heinrich Lausberg, dans son essai sur la position de Malherbe dans l'histoire de la langue française, l'impute à la "perspecuitas" quintillienne dans la "narratio" et l'"elocutio". Quintilien exigeait l'intelligibilité sans effort, même pour des non-érudits. Dans le langage du 17^e siècle, on en fait l'intelligibilité pour les dames et les courtisans.²⁴⁴⁾ Dans le choix des mots, la "perspecuitas" est atteinte par les "verba propria". On échoue si l'on ne prend qu'un terme avoisinant au lieu de l'expression juste (cf. justesse). On s'approche du défaut de l'"obscuritas", selon Malherbe et selon la vision antique, par l'archaïsme, le néologisme, le régionalisme et le terme technique.²⁴⁵⁾ Dans la "compositio", la "perspectuitas" est atteinte par la position correcte des mots, la brièveté appropriée des phrases, l'absence de l'ellipse incorrecte et du pléonasme. Ici encore, Malherbe se joint à cette opinion.²⁴⁶⁾ Harald

Weinrich fait remarquer que le mot "clarté" signifie au XVI^e siècle encore luminosité, éclat et célébrité, et qu'il ne prend la relève du mot savant "perspicuité" dans son sens "perspectuitas" qu'au XVII^e siècle avec Vaugelas.²⁴⁷⁾ La "clara et distincta perceptio" de Descartes n'est pas, selon Weinrich, source de l'aspiration à la clarté du 17^e siècle, mais plutôt le résultat de la vieille tradition rhétorique.²⁴⁸⁾ Ferdinand Brunetière prouve que, contrairement aux exigences de clarté, la littérature et la correspondance témoignent souvent de phrases lourdes et incompréhensibles.²⁴⁹⁾ Ce qui n'est pas surprenant si l'on stipule en même temps des règles contradictoires. Daniel Mornet démontre les implications contraires de "clarté" et "élégance": la clarté par exemple exige les répétitions servant à la compréhension, mais nuisant à l'élégance.²⁵⁰⁾

La conversation dans le monde élégant doit donc suffire à deux nécessités: à l'élégance d'une part, et à la clarté et l'intelligibilité d'autre part. Mornet propose une solution médiatrice en faisant la distinction entre "clarté nue" et "clarté piquante", où la seconde s'oriente particulièrement vers le bel usage et vers le bel air.²⁵¹⁾ Mais il ne fait alors qu'élargir le champ sémantique de "clarté", dans lequel il place ces contraintes non conciliables.

La Bruyère critique par exemple, dans le cadre de cette antinomie, les cercles précieux de son temps qui ont sacrifié l'intelligibilité, à une élégance douteuse:

"L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes de deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose dite entr'eux peu clairement entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements (...)."252)

Un manque de clarté très spécial apparaît dans le paradoxe, qui n'était pas rare, vu le prestige dont jouissaient les parallélismes et les antithèses au XVII^e siècle.²⁵³⁾ Il trouve même un cadre théologique chez Pascal, pour qui il est la forme adéquate du langage, pour désigner un objet de croyance obscur mais définissable, dans lequel s'exprime l'incompatible.²⁵⁴⁾ Même si la clarté n'est pas toujours réalisée, parce qu'elle est sacrifiée à l'élégance ou à un objet obscur, l'exigence de clarté est toujours valable.

Les expressions à sens multiples et les doutes sont pour Vaugelas "vices contre la netteté"²⁵⁵; leur analyse fait l'objet de tout un chapitre.²⁵⁶)

Bary considère la clarté comme nécessaire, si une conversation veut être agréable, si les interlocuteurs ne veulent pas être importunés sans cesse par des malentendus ou des demandes de précisions:

"La chaleur de la Conversation, emporte quelquefois les Esprits au delà des sujets qu'ils se sont proposez, un mot mal-placé, peut avoir plusieurs sens, et ce qui n'est souvent qu'un défaut de netteté, devient quelquefois un sujet de pointille: Ajoûtez a cela qu'il peut naistre des difficultez impreuves, que la curiosité des Auditeurs engage quelquefois celuy qui parle, a battre une vaste Campagne, et qu'une nouvelle explication peut recevoir une nouvelle instance."²⁵⁷)

D'après Charpentier, netteté et clarté sont essentielles pour le langage et pour tout discours, "puisqu'on parle pour se faire entendre."²⁵⁸) Ainsi, la clarté est-elle non seulement un postulat esthétique, mais aussi une condition de la communication en société; peut-être même est-ce elle qui a engendré le postulat esthétique.²⁵⁹)

Deux catégories de style opposées l'une à l'autre sont: le style fonctionnel, s'orientant surtout vers le dessein de communiquer, et le style ornemental, s'orientant surtout vers des aspects esthétiques. Tous deux forment deux pôles empruntés à la tradition rhétorique antique. Entre eux deux, peut se placer chaque oeuvre d'art littéraire ou plastique.²⁶⁰) Peter France décrit leur relation au XVII^e siècle: "In all great writers of the classical period we can see the same tensions between the Attic and the Asiatic, between funtional simplicity and decorative ostentation, but in all cases it is the former which is the official favourite."²⁶¹)

Un moyen rhétorique de transposer un texte en style fonctionnel dans le style ornemental est l'amplification. France cite un exemple significatif du rhétoricien Pomey.²⁶²) Le pédagogue Snyders, de son côté, nous indique la grande importance de l'amplification dans l'enseignement de la rhétorique aux XVII^e et XVIII^e siècles.²⁶³) Oudart Richesource pense, en 1667, que l'amplification et son contraire, la diminution, sont un moyen de modifier un texte authentique, et enseigne ainsi une forme de plagiat. L'amplification est réalisable grâce aux dix catégories suivantes: l'attribut (ses degrés de comparaison, l'ajout d'un synonyme ou de plusieurs attri-

buts semblables), le complément circonstanciel, l'indication de la cause ou de l'origine, du contraire, d'une métaphore ou d'une allusion, d'une comparaison ou bien le recours à une sentence, à un emblème, à un exemple ou à un récit.²⁶⁴) Leven de Templery définit l'amplification en se reportant à Cicéron²⁶⁵); néanmoins, il juge préférable de l'éviter: si l'on s'en sert, on ne fait qu'agacer ses auditeurs:

"Je vous feray remarquer un vice assez familier à ceux qui font une amplification. C'est que comme cette figure demande une abondance de paroles, ils étendent les circonstances et les preuves jusqu'à étourdir les Auditeurs, et à leur donner la migraine;"²⁶⁶)

Ici, nous voyons clairement le désir de bannir tout ce qui est inutile de la conversation, et d'exprimer l'essentiel brièvement et simplement. Ce faisant, il n'est bien sûr pas nécessaire de se priver de tout ornement. Selon Ortigue de Vaumorière, le langage figuratif produit surtout de l'effet quand il introduit des constructions inattendues et inhabituelles. L'ironie et l'hyperbole animent également la conversation²⁶⁷), de même que l'antithèse, qui ne doit cependant pas montrer d'affectation, ni sacrifier le bon sens à un jeu de mots exempt de signification.²⁶⁸) L'ornement ne doit donc pas être surfait jusqu'à lui donner une valeur intrinsèque. Le décoratif ne doit pas surpasser le fonctionnel.

Pour Gibert, le style simple se reconnaît à l'absence totale d'amplification, au refus de tout ornement et de toute figure élaborée. Il fait si peu appel à l'émotion, qu'il n'est guère apte à inciter les morts à ressusciter. La brièveté et la pureté sont son seul ornement. "Il n'a peut-être pas besoin de règles, mais il n'est certainement pas facile à atteindre."²⁶⁹) Pour Lamy, le style simple paraît plus difficile que le style sublime, puisque dans celui-ci, l'éclat de l'objet aveugle et cache les erreurs éventuelles. Le style sublime peut également user de métaphores, qui délivrent l'orateur du souci de toujours devoir trouver le seul et unique terme exact. Ceci par contre est de rigueur pour le style simple.²⁷⁰ Boissimon aussi estime que le style simple est supérieur à celui où l'on préfère les éclatantes beautés superficielles aux charmes cachés. Le style simple dissimule pour lui un "je ne scay quoy caché et imperceptible", et caractérise le langage de la noblesse.²⁷¹) "Qui n'est pas charmé par cet air poli, honnête et simple qui est répandu dans le langage des honnêtes gens, et surtout des gens de qualité?"²⁷²)

La simplicité s'exprime souvent par la brièveté du discours, de même que l'amplification embellit et allonge un texte court et simple par l'ajout d'un ornement. Il ne s'agit donc pas seulement d'offrir un nombre aussi réduit que possible de répliques lors d'un entretien²⁷³⁾; il est également indispensable de s'exprimer brièvement à chaque réplique. Duprè de La Porte exhorte l'orateur à la concision en lui recommandant de supprimer tout ce qui est inutile; il compare son discours à l'animal qui se ramasse sur lui-même, pour rassembler toutes ses forces avant de passer à l'attaque. Le temps, le lieu et les personnages avec lesquels on parle peuvent rendre la brièveté indispensable.²⁷⁴⁾ D'après Bary, il faut écouter son discours lorsque l'on parle à la haute noblesse.²⁷⁵⁾ Aucune réplique ne doit dépasser la juste mesure en longueur, exige Ortigue de Vaumorière.²⁷⁶⁾ Claude Irson démontre comment il est possible d'abrèger un discours, en un point précis. Il distingue le discours indirect, généralement plus court, du discours direct, généralement plus compliqué, lors du compte-rendu des paroles d'un tiers. Le premier s'en tient au contenu du récit sans prêter attention à la forme; le second rend forme et contenu, possède l'avantage d'une certaine naïveté et d'une certaine grâce, mais incite particulièrement les jeunes gens et les femmes à s'attarder inutilement à des détails superflus.²⁷⁷⁾

Dans le champ de tension entre le style fonctionnel et le style décoratif, le style simple fonctionnel s'est montré plus approprié à la conversation de par une certaine brièveté. Il pouvait également être ressenti comme élégant. Les propriétés du style considérées plus haut, telles que le naturel, la négligence, la naïveté ou le désordre et la clarté, sont à placer jusqu'à un certain degré du côté fonctionnel, du moins dans la mesure où elles renient l'ornement, ou bien servent en particulier à la communication en elle-même.

La tripartition antique avec ses implications sur le plan du contenu n'est donc plus valable que partiellement. Mais dans la mesure où les propriétés stylistiques fonctionnelles sont localisées au niveau du style simple, les propriétés décoratives, par contre, au niveau du style sublime, il est évident que c'est le style simple, à la rigueur le style médiocre, mais certainement jamais le style sublime qui sera qualifié de style de conversation.

Par conséquent, le style simple n'est plus restreint aux instructions, par rapport au style médiocre qui doit plaire et face au style sublime qui doit émouvoir. Il ne sert plus seulement à exprimer des choses banales, en contraste avec le style sublime qui exprime les choses importantes. Il est devenu le style universel de conversation des honnêtes gens, disqualifiant le style enflé et ornemental du pédant.

Il n'est pas sans intérêt de voir que les priorités du style de conversation étaient aussi celles du style littéraire classique, car ceci montre l'importance de la conversation dans la société et le lien étroit entre la littérature et la vie sociale au XVII^e siècle.

2.5 contenus

De quoi peut-on parler lors d'une conversation? Quels sujets peuvent être abordés dans la conversation?

Doit-on choisir un sujet, le traiter jusqu'à ce qu'il soit épuisé, ou bien doit-on aborder le plus grand nombre possible de sujets sans les approfondir? Magendie pose la même question en se reportant à la conversation dans le "Cyrus" de Mille de Scudéry. Il y est conseillé de n'approfondir un sujet que lorsque l'on parle avec des partenaires experts. Car ce n'est qu'à ce moment-là que c'est un plaisir.²⁷⁸⁾ Si l'on interroge d'autres auteurs du XVII^e siècle, la réponse est unanime: il faut aborder le plus de sujets possibles; pour La Rochefoucauld, celui qui parle toujours du même sujet donne l'impression de vouloir accaparer la conversation.²⁷⁹⁾ Pour Ortigue de Vaumorière, c'est la variété qui mène à l'agrément.²⁸⁰⁾ Méré utilise le mot diversité dans le même sens:

"J'aime dans la conversation que l'on cherche une agréable diversité; que l'on passe par des lieux détournés et que l'on s'élève de temps en temps si l'occasion le permet. Quoi qu'on s'écarte et qu'on prenne l'essor, on se retrouve bien. Il faut, si l'on m'en croit, aller partout où mène le génie, sans autre division ni distinction que celles du bon sens."²⁸¹⁾

Pourquoi préfère-t-on l'effleurement de thèmes divers à l'approfondissement d'un seul sujet? Une raison pourrait être que la situation de commu-

nication est souvent tellement limitée temporellement, qu'il est impossible d'échanger plus de quelques paroles insignifiantes. C'est ce que La Bruyère rappelle: "L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier."²⁸²⁾ Une raison plus importante semble être cependant que l'on ne trouve guère d'interlocuteurs experts avec lesquels seuls, selon Mlle de Scudéry, un approfondissement du sujet vaudrait la peine. Le manque de connaissances spécialisées est logique quand on pense à la conception de la culture personnelle de l'honnête homme, la figure représentative du XVII^e siècle.²⁸³⁾

Si la conversation doit traiter toute une variété de sujets, la question de leur enchaînement se pose: comment effectuer la transition entre deux sujets?

Leven de Templery, dans sa rhétorique, insiste sur l'importance de la transition et la nécessité de la cacher adroitement: sans la transition, il n'est pas possible de concevoir un discours ou une lettre contenant deux sujets différents.²⁸⁴⁾ Méré compare la transition à une "pente douce et presque insensible".²⁸⁵⁾ Mais il compare aussi ce qui apparaît au cours d'une conversation à de petits portraits que l'on regarde indépendamment les uns des autres, puisque le temps ne suffit pas à peindre de grands tableaux où tous les personnages se situeraient dans leur juste proportion les uns par rapport aux autres. C'est pourquoi, dans la conversation, il faut uniquement penser au sujet du moment, sans songer à ce qui a été dit avant, ni à ce qui sera dit après.²⁸⁶⁾

Quels sont les éventuels sujets de conversation? Est-il utile d'en établir un catalogue, pourvu de remarques appropriées, dans lequel, d'un côté, il y aurait les événements tristes, de l'autre les événements gais, de sorte que, pour une maison en deuil, l'on aurait à portée de la main, une anecdote triste d'Ortigue de Vaumorière répond négativement à la question, et considère comme inconvenant de consoler une femme pleurant la mort de son mari en lui faisant remarquer que la première impératrice romaine avait, à l'époque, à pleurer une perte encore plus grande et plus subite. Par conséquent, une collection et classification de remarques n'est pas très utile pour la pratique de la conversation:

"Si vous souhaitez d'avoir des matières prêtes pour toutes sortes de Conversations, vous ferez apparemment un recueil de toutes les choses remarquables que vous lirez, ou que vous entendez dire. Vous rangerez ces observations selon un ordre que vous établirez. D'un côté vous mettez les événements funestes le Trônes renversez, les morts étranges, les malheurs imprévus, et généralement tout ce que vous trouverez de plus tragique. D'autre part vous amassez les succès les plus heureux pour des mariages surprenants, pour des élévations inespérées. (...) Si l'on veut toucher des personnes agitées de quelque passion, il ne les faut entretenir, que d'avantures où elles puissent prendre part, et réserver les événements tirez de l'Histoire pour certaines Conversations que l'on peut appeler tranquilles, ou pour celles qui tiennent de la Conférence."²⁸⁷⁾

Certains sujets devraient être entièrement exclus d'une conversation. Ainsi, chaque interlocuteur devrait-il éviter de parler de lui-même. La Rochefoucauld formule cette exigence: "Il faut éviter de parler longtemps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple."²⁸⁸⁾ La Bruyère l'illustre par un exemple:

"Il faut laisser parler cet inconnu que le hasard a placé auprès de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle; et il ne vous coûtera bientôt pour la connaître que de l'avoir écouté: vous saurez son nom, sa demeure, son pays, l'état de son bien, son emploi, celui de son père, la famille dont est sa mère, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, et un carrosse."²⁸⁹⁾

Le domaine personnel interdit est étendu par Ortigue de Vaumorière jusqu'aux parents proches et au personnel: d'eux non plus il ne devrait être question au cours d'un entretien.²⁹⁰⁾

Morvan de Bellegarde pense que le meilleur moyen d'ennuyer l'auditoire est de parler souvent et à grand renfort de détails de ses affaires personnelles, de bénéfices et de pertes, de joies et de déceptions vécues.²⁹¹⁾

Que chacun soit occupé par ses propres passions et intérêts prouve, pour Mme de Sablé, que l'on s'entretient de préférence de ceux-ci et non pas de ceux des autres.²⁹²⁾ Morvan de Bellegarde montre combien il semble importun par exemple, de la part d'un soldat, d'énumérer et de développer les circonstances dans lesquelles il a pu se distinguer par son coura-

ge, et d'énumérer les ennemis qu'il a vaincus; ou bien de la part de quelqu'un de parler de grands festins et d'indiquer le nombre de bouteilles de champagne qu'il a vidées.²⁹³⁾ Si au contraire on parle d'autrui, La Chétardie conseille de ne rien en dire de malveillant.²⁹⁴⁾ Un propos malveillant, explique La Bruyère, dit par hasard, au sujet d'une tierce personne, en présence du roi, peut ruiner la réputation. Il faudrait parler d'autrui avec autant de respect et de prudence que de soi-même.²⁹⁵⁾ Et pourtant, il existe des personnes (Mlle de Scudéry les qualifie d'"espions publics" impartiaux) qui n'ont rien de mieux à faire que d'aller, de porte en porte, pour médire des autres.²⁹⁶⁾ La Bruyère brosse le portrait d'une personne née pour écouter les nouvelles, les propager, réconcilier les partis adverses, connaître toutes les rumeurs et histoires de la ville, et pouvoir fournir des renseignements sur celles-ci. Aussi la nomme-t-il "nouvelliste".²⁹⁷⁾

Outre des nouvelles de quartier, il existe aussi de grandes nouvelles, de portée générale. Mlle de Scudéry compte parmi elles les batailles, les sièges de villes et autres événements capitaux. Certaines personnes n'ouvrent la bouche que quand elles peuvent faire le récit de telles nouvelles. Mlle de Scudéry remarque que l'on pourrait penser des dieux qu'ils ne changent la face du monde que pour éviter que les sujets de conversation ne viennent à manquer à ces personnes.²⁹⁸⁾

Selon Ortigue de Vaumorière, on aime raconter, dans la haute société, les scandales de la cour, tels que, les changements de position, les mariages controversés et les séparations. Ils offrent la matière à des remarques profondes et divertissantes. Mais là non plus, il n'est pas permis d'entrer dans le détail, d'approfondir le sujet ou de s'y attarder trop longtemps.²⁹⁹⁾ On peut être sûr de plaire à ses partenaires quand on est le premier, à leur raconter un mariage important, la naissance d'un prince, une victoire ou une conquête, ou bien encore une mesure prise pour le renforcement de la sécurité extérieure des peuples, l'embellissement des villes, les préparatifs d'une grande fête ou une nouvelle mode à la cour.³⁰⁰⁾ Comme Mlle de Scudéry, Vaumorière distingue les "nouvelles que vous fournit la guerre" des "nouvelles de quartier". Selon lui, on peut tirer profit de toutes deux, car elles peuvent contenir des renseignements utiles sur les mœurs, le traitement des affaires et le gouvernement du peuple et de l'armée. Ce faisant, on peut même tirer une

leçon des erreurs commises.³⁰¹⁾ Qu'au cours de la conversation se posent des questions géographiques, politiques ou généalogiques: "Un Nouvelliste répond à tout".

Mais chacun ne répond pas par compétence. Certains se contentent d'inventer quelque chose et se retrouvent à la Bastille.³⁰²⁾ Une scène de La Bruyère peut servir à mieux faire comprendre cet état d'esprit: quelqu'un qui est tenu pour être universellement informé, et qui préfère mentir plutôt que de donner l'impression d'ignorer un fait, répond à ses interlocuteurs de l'authenticité de ses informations par la référence à un entretien qu'il a eu, quelques jours auparavant, avec un ambassadeur de retour à Paris, jusqu'à ce que l'un des personnages présents se révèle être ledit ambassadeur, rectifie les faits et réprimande l'orateur.³⁰³⁾

Quand Ortigue de Vaumorière parle de règles, pour le récit de nouvelles dans la conversation, il soupèse, comme les théoriciens de la doctrine classique littéraire, la valeur des principes de vérité et vraisemblance: "Je pense même que nous sommes obligés de garder plus de vrai-semblance dans ce que nous inventons que dans les vérités que nous mêlons à quelque aventure: car on croit ordinairement ce qui est vrai;"³⁰⁴⁾

On est amené à penser inmanquablement à la discussion entre historiographie et théorie romanesque de la seconde moitié du XVII^e siècle, discussion qui n'a certainement pas été menée sans avoir recours aux expériences quotidiennes dans la conversation.

Différents textes du XVII^e siècle montrent la conscience que l'on avait de la parenté entre la nouvelle rapportée oralement et celle qui était fixée par écrit: une nouvelle est-elle présentée trop longuement et verbeusement, elle est alors déjà, selon les paroles ironiques de La Bruyère, tout un roman.³⁰⁵⁾ Mme de Sévigné voit dans un événement faisant sensation, le sujet d'un roman ou d'une tragédie, mais aussi surtout quelque chose dont on peut parler longtemps, nuit et jour, du matin au soir.³⁰⁶⁾ Il est clair que dans la conscience du XVII^e siècle, l'écart entre la nouvelle dans la conversation et la nouvelle dans la littérature n'était pas très grand.

On peut se demander pourquoi, d'ailleurs, on raconte des événements faux dans la conversation. Dominique Bouhours l'explique par le fait que la vérité est souvent trop triviale et ennuyeuse pour répondre aux exigences de la conversation, pour surprendre et divertir.³⁰⁷⁾ Si quelqu'un, lors d'une conversation, se contente de démêler des généalogies, ce qui semble avoir été un défaut très répandu, il dit peut-être la vérité, mais il ennue son auditoire, pensent d'un commun accord Ortigue de Vaumorière et Mlle de Scudéry.³⁰⁸⁾

Il est encore plus déplaisant, poursuivent-ils, d'entendre parler continuellement d'événements tragiques ou désagréables.³⁰⁹⁾ Dans un autre passage, Mlle de Scudéry compare un entretien de ce genre à un récit long, pitoyable et triste.³¹⁰⁾ Morvan de Bellegarde remarque qu'il n'est ni indiqué, ni souhaitable, de soulager le pleureur éternel par des conseils.³¹¹⁾

En tant que femme, Mlle de Scudéry critique le répertoire de sujets auxquels se confinent certaines dames lorsqu'elles sont entre elles: il est alors question de problèmes domestiques, des fautes commises par le personnel, des bonnes et des mauvaises habitudes des enfants (une dame présente aurait une fois pris une heure entière à rapporter, syllabe pour syllabe, les premiers gazouillis de son fils de trois ans). Il existe un autre sujet de conversation; ce sont les vêtements et leur prix, où d'ailleurs les unes citent, par vanité, un prix supérieur, les autres par prudence un prix inférieur au prix réel. Les affaires de coeur sont également un des sujets favoris.³¹²⁾ Mlle de Scudéry constate que, aussi gentilles qu'elles soient, les femmes, quand elles sont entre elles, n'ont jamais rien de remarquable à dire et s'ennuient plus que si elles étaient seules. Mais dès qu'un homme se joint à leur cercle, on change de sujet: la conversation se fait pleine d'esprit et plus divertissante. De même, si les hommes sont entre eux, leur conversation est moins distrayante que lorsqu'une femme se trouve présente parmi eux, mais elle reste dans le cadre des sujets raisonnables. Mlle de Scudéry en tire la conclusion que les hommes se passent plus facilement de la présence des femmes, dans la conversation, que les femmes de celle des hommes.³¹³⁾ Toutefois, les hommes ne peuvent briller par toute leur habileté à converser qu'en présence des femmes, et vice-versa. Dans les systèmes absolutistes, la politique est un sujet de conversation délicat. Le sociologue de la litté-

rature O. Gowan rapporte qu'un courtisan serait tombé en disgrâce auprès de Louis XIV, après avoir écrit un ouvrage politique. Il conclut avec la thèse: "In the King's halls and salons conversation about politics was forbidden along with swearing and drunkenness."³¹⁴⁾

Ce qui est valable pour la politique se laisse également transposer à tous les sujets trop spécialisés, trop savants. Ainsi, Morvan de Bellegarde donne-t-il le conseil tout à fait général de ne parler de sujets érudits qu'avec des partenaires n'aimant pas s'entretenir de bagatelles; si l'on en fait l'essai avec des personnes qui ne s'intéressent pas à la science et si, en plus, on utilise un langage qu'ils ne comprennent pas, on paraîtra ennuyeux et pédant.³¹⁵⁾ Mme de Sévigné peut compter parmi les personnes qui s'intéressent à des sujets érudits, de temps à autre, puisqu'elle fait le récit d'une conversation après dîner, tout à fait plaisante, sur la philosophie de Descartes.³¹⁶⁾ Pour la majorité des interlocuteurs cependant, Méré conseille de s'en tenir à des sujets qui ne sont pas trop spécialisés et que tout le monde peut comprendre. Les sujets empruntés du domaine de la politique et des affaires, par exemple, sont trop spécialisés.³¹⁷⁾

L'agriculture offre un groupe particulier de sujets spécialisés et donc infructueux, puisqu'elle ne fait plus partie de la vie quotidienne de la noblesse de cour. En général, le courtisan en est instruit malgré lui par des invités de province:

"Les Provinciaux et les personnes qui manquent d'esprit, écoutent dans une conversation avec une attention imbecille, et n'osent parler; on leur est souvent obligé de leur silence; il vaut mieux qu'ils se taisent, que de parler de leurs Fermiers, de leurs chiens, de leur bonne jument, de leur chasse, de courre un lièvre, du nombre de perdrix qu'ils ont tuées dans une Automne; tant de grises, tant de rouges; ils en disent presque les noms."³¹⁸⁾

Compte tenu de tous les sujets de conversation que l'on doit rejeter, une question se pose: de quoi peut-on donc encore parler? Ortigue de Vau-morière répond:

"LISIDOR. A vous entendre, Monsieur, il ne faudroit parler ni de Science, ni de ce qui regarde le Palais, la Guerre, ou la Politique, dans les Entretiens ordinaires.
DORANTE. Loïn d'en bannir ces sortes de matières, elles

servent à soutenir la Conversation, et à la rendre plus savante et plus instructive. (...)
C'est la variété qui donne de l'agrément; c'est un air aisé et éloigné de toute affectation, qui ne lasse jamais;"319)

Se résigner à choisir la position contraire, et, dédaignant la conversation pour la fréquente froideur de sentiment, la vanité et le caractère puéril des sujets abordés, agir en conséquence et se retirer pudiquement dans le silence n'est pas la bonne attitude à adopter, nous dit La Bruyère, qui préfère tout de même à cela le bavardage inutile.³²⁰⁾

De même qu'Ortigue de Vaumorière, Mlle de Scudéry ne veut voir aucun sujet banni de prime abord de la conversation, à condition toutefois qu'il soit introduit au moment opportun: "Car je suis tellement persuadé que toutes sortes de choses peuvent tomber à propos en conversation, que je n'en excepte aucune."³²¹⁾

Bien sûr, ajoute Mlle de Scudéry restrictivement, les sujets doivent être variés et doivent tenir compte du temps, du lieu et des personnes présentes.³²²⁾ Les sujets dont traite une conversation, ne se définissent par conséquent pas d'eux-mêmes, mais de l'extérieur, c'est-à-dire qu'ils sont déterminés par les circonstances, les interlocuteurs respectifs et enfin les exigences d'une grande diversité. La Chétardie dit expressément qu'il est moins important de dire des choses ingénieuses que de s'adapter au goût de son interlocuteur: "L'art de plaire dans la conversation, consiste bien moins à dire des choses fines et spirituelles, qu'à ne dire rien qui ne soit du goût de ceux avec qui l'on converse."³²³⁾

Que le choix du sujet d'une conversation se détermine en fonction de l'interlocuteur est hors de doute:

D'après Goussault, il ne faut pas vouloir dire ce qui vous paraît à vous-même digne d'être mentionné, mais ce qui est susceptible de plaire aux interlocuteurs respectifs.³²⁴⁾ Méré et La Rochefoucauld soulignent pareillement que le choix du sujet de l'entretien doit se faire en fonction des partenaires présents.³²⁵⁾ Faret développe cette règle en détail. Il fait remarquer qu'il faut parler différemment aux personnes âgées et aux jeunes gens, qu'avec les nobles il faut s'entretenir de choses qui ont trait à leur honneur, que chez les gens riches, il faut admirer leurs richesses,

et affirmer sa dévotion à ceux qui ont la charge de hautes fonctions. Il est conseillé d'approuver inconditionnellement les personnages de haut rang et de rang égal, si possible, et il faut essayer de convaincre ses subalternes avec patience, de sa propre opinion. En présence de rois, il est sage d'observer s'ils sont belliqueux, conciliants ou cultivés. Selon le cas, il faut s'entretenir avec eux de la guerre, de plans dangereux, de l'ordre et de la discipline dans l'armée et de l'art militaire, ou bien, dans le second cas, de la justice, de la paix à l'intérieur du pays, des finances et du commerce, ou bien encore, dans le troisième cas, du domaine culturel qui intéresse le plus le roi.³²⁶⁾ D'après Ortigue de Vaumorière, qui ajoute d'autres exemples, on ne doit pas se comporter en philosophe penseur, en présence de jeunes gens qui n'ont que l'opéra et la comédie en tête, et ne pas apparaître comme grincheux devant des dames qui ne pensent qu'à la danse: ceci demande une certaine faculté de jugement qui permet de constater quel serait le sujet de conversation approprié.³²⁷⁾

Selon Chalesme, il est pareillement sot d'exposer des choses galantes à un vieux savant sévère que de donner de longues explications géométriques à une jeune femme.³²⁸⁾ Pour Vaumorière, les jeunes femmes ne sont absolument pas ouvertes aux arguments, aussi peu que les interlocuteurs affligés, aux plaisanteries.³²⁹⁾ Méré conseille aussi de ne pas importuner les personnes affligées par des plaisanteries, ni une compagnie qui s'amuse par des leçons sentencieuses.³³⁰⁾ En présence d'ecclésiastiques, dit Grenaille, il ne faut pas parler des accomplissements de l'amour profane, et en présence de jeunes femmes pas forcément de la perfection de Dieu.³³¹⁾ Fenne pense qu'il ne faut pas dire à une dame fière de son apparence juvénile qu'on la connaît depuis une éternité.³³²⁾

Il est important de savoir dans quel état d'esprit se trouve le partenaire. D'après Morvan de Bellegarde, il n'est pas permis de s'entretenir de choses plaisantes avec une personne tourmentée par le poids de ses soucis, de raconter de longues histoires à des personnes pressées, et de discuter d'affaires avec des jeunes gens avides de distractions.³³³⁾ Bien sûr, concède Ortigue de Vaumorière, il n'est pas toujours facile de se faire une idée de l'état d'esprit de son interlocuteur, au moment où on lui parle, car cet état d'esprit change selon son état de santé, la satisfaction de son ambition, sa chance en amour et au jeu, et les diverses constellations des intérêts. C'est pourquoi il doit suffire généralement d'évaluer

correctement le rang et le niveau des connaissances de son interlocuteur.³³⁴⁾

La Rochefoucauld, par contre, pense qu'il est certes important de connaître les humeurs et les penchants de ses partenaires, mais qu'il est plus important encore de reconnaître parmi eux celui qui possède le plus de discernement et d'esprit, afin de se joindre le plus tôt possible à lui.³³⁵⁾ Dans la conversation, il faut s'adapter au niveau intellectuel des autres. Un "bon esprit", selon La Chétardie, est celui qui est en mesure de se mettre au niveau, plus ou moins élevé, de son interlocuteur.³³⁶⁾

Il ne sert à rien d'avoir de l'esprit, assure Bellegarde; quand on ne l'adapte pas au niveau du partenaire, on est ennuyeux: "Le plus grand secret de la conversation est de se proportionner au caractère des personnes que l'on fréquente;"³³⁷⁾ En effet, il remarque à un autre endroit que quand les partenaires se croient au même niveau que l'orateur, ils sont ravis de ce qu'il dit autant que de ce qu'ils savent eux-mêmes, et se voient flattés dans leur amour-propre.³³⁸⁾ Il ne suffit donc pas de faire attention à ce que les sujets que l'on aborde dans la conversation soient beaux et agréables en eux-mêmes, il faut aussi prendre garde à ne pas les évoquer au moment importun. Cette exigence est mentionnée expressément par La Bruyère, Chalesme et Méré.³³⁹⁾ L'instant propice est déterminé par le rang, le "niveau mondain" et l'humeur du partenaire.

Pour que tous les interlocuteurs puissent se sentir concernés par un sujet de conversation, il faut qu'il ait un certain caractère général. Il ne doit pas toucher directement à la personne. C'est pourquoi les matières indifférentes semblent préférables à Grenaille.³⁴⁰⁾ La Chétardie leur donne également la préférence, car il faut s'attendre à ce que, à la cour tout particulièrement, tout le monde s'espionne mutuellement.³⁴¹⁾ Selon René Bary, on s'entretient donc à la cour de préférence de mode, d'affaires de coeur, de jeux et d'excursions.³⁴²⁾ La Bruyère va jusqu'à comparer l'art de converser des choses les plus anodines, à la faculté de créer quelque chose, d'un rien.³⁴³⁾ Mlle de Scudéry donne également la préférence dans la conversation aux thèmes galants quotidiens plutôt qu'aux thèmes importants et de portée générale.³⁴⁴⁾ Par contre, La Bruyère, contrairement à ce qu'il dit en un autre endroit, critique l'habitude de se réunir, pour s'entretenir de nouvelles que l'on connaît déjà, et dont l'intérêt est nul.³⁴⁵⁾

C'est surtout dans une grande compagnie qu'il est indispensable pour Morvan de Bellegarde de parler de sujets vagues et de bagatelles: "Quand l'assemblée est nombreuse, la conversation ne peut rouler que sur des sujets vagues, sur les nouvelles et les bruits qui courent, sur des bagatelles, qui ne méritent pas d'être dites, ni écoutées."³⁴⁶⁾

Les sujets de conversation sont donc surtout déterminés en fonction du partenaire, ils doivent de plus être généraux et indifférents. Enfin, la manière dont on dit quelque chose est plus importante encore que le contenu:

Ainsi, selon Goussault, une mine obligeante et une tournure galante augmentent la valeur de ce qui est dit:

"Ce n'est pas ce que l'on nous dit qui nous persuade que l'on a pour nous de l'estime et de la considération, c'est la manière dont on nous le dit. Trois paroles en valent une douzaine, quand elles sont accompagnées d'un visage riant et engageant;"³⁴⁷⁾

Dans le chapitre sur le style, nous nous sommes donc intéressés à la manière de dire quelque chose dans la conversation ³⁴⁸⁾ Nous traiterons ultérieurement de la mimique et du geste ³⁴⁹⁾ Venons-en maintenant à quelques remarques sur la typologie des interlocuteurs.

2.6 partenaires

Il faut être conscient de la position que l'on prend soi-même en tant qu'interlocuteur. Il est important de savoir qui l'on est en comparaison avec les autres:

"nous sommes obligés de regarder qui nous sommes. Que ne diriez vous pas si un petit noble de Province, fut-il né sur les bords de la Garonne, se chauffoit le dos tourné au feu à côté d'un Duc et Pair, ou qu'il interrogeât un Maréchal de France d'un ton familier?"³⁵⁰⁾

La fierté et une trop haute considération de soi-même rendent insociable, dit Bary.³⁵¹⁾ Qui aime s'entendre parler et s'écoute lui-même au cours de la conversation est pour Mme de Sablé, désagréable.³⁵²⁾ Les plus préten-

tieux sont pour La Bruyère ceux qui possèdent le moins d'esprit. Ils croient que chacune de leurs paroles devrait être valorisée, comme un mérite particulier, par leur partenaire.³⁵³⁾

La classification générale des partenaires n'est pas moins que l'application du principe rhétorique de l'"aptum" à la conversation du 17^e siècle. Faret propose la division en personnes de rang supérieur, égal ou inférieur, bons amis et étrangers. Il est particulièrement dangereux et difficile de parler à un prince, car rien ne doit être dit qui pourrait lui déplaire. Si on lui donne un conseil, on ne doit pas sembler plus adroit que lui pour ne pas se faire mépriser, mais pas plus maladroit non plus, pour ne pas se faire bannir.³⁵⁴⁾ Il est plus facile de s'entretenir avec des personnes de rang égal ou inférieur. Mais on commet alors des erreurs parce qu'on est moins attentif. Enfin, il est injuste de ne garder, par manque d'attention, ses fautes et ses défauts que pour les amis que l'on connaît bien, étant donné que l'on ne présente ses bons côtés qu'à ceux que l'on connaît moins.³⁵⁵⁾

Du Refuge classe les partenaires selon leur âge et leurs richesses, selon qu'il s'agit de quelqu'un faisant partie de la maison ou d'un étranger, d'un confident, d'un pair, d'une personne de bon ou de mauvais caractère, d'une personne honnête ou d'un menteur, d'un partenaire agréable et gai ou bien sévère, d'un vaniteux ou d'un modeste, d'un égoïste ou d'un altruïste - chacune de ces qualités (ou traits de caractère) requiert un autre comportement de l'interlocuteur.³⁵⁶⁾ Selon Méré, il s'établit entre le rang supérieur et le rang inférieur une relation d'admiration, la sympathie mutuelle n'étant possible qu'entre personnes d'un rang égal.³⁵⁷⁾

Mme de Sablé explique que la manière dont on se comporte durant l'entretien dépend de la fortune personnelle: un changement dans la situation pécuniaire engendre un changement d'attitude dans la conversation, à moins que l'on ne considère la vertu, comme plus importante que tout le reste.³⁵⁸⁾ La Bruyère brosse le portrait de personnes qui saluent à peine, qui posent des questions sans regarder celui qu'elles questionnent, qui parlent particulièrement fort, qui accaparent toujours de manière ridicule la présidence d'un groupe - jusqu'à ce que vienne un noble important qui les renvoie par sa simple présence, à une attitude conforme à leur condi-

tion.³⁵⁹⁾ Avec Théodecte, il présente une personne qui se croit tellement importante qu'elle pense que les règles de la conversation n'ont aucune validité pour elle.³⁶⁰⁾

La structure hiérarchique de la société donne la possibilité, à un interlocuteur, de se comporter envers ses subalternes, de la même manière qu'il voit un personnage lui étant supérieur se comporter envers lui-même, de sorte que La Bruyère voit dans ce processus une chaîne d'imitations qui s'étend de la cour jusque dans la province.³⁶¹⁾

A la suite de la conversation avec les princes et les pairs, Faret mentionne la conversation avec les femmes, qui est la plus agréable mais aussi la plus difficile.³⁶²⁾ Morvan de Bellegarde croit les femmes tellement sensibles, qu'elles interprètent facilement à leur désavantage des remarques faites en passant, et s'en inquiètent. C'est la raison pour laquelle, la conversation avec elles consiste souvent en explications et justifications de ce que l'on a pu dire.³⁶³⁾

Il existe de nombreux partenaires déplaisants. Courtin en fait toute une liste. Il énumère comme types ceux qui parlent sans arrêt et longtemps, ceux qui ne racontent que des bagatelles, ceux qui ne sont pas en mesure de dire quoi que ce soit sans introductions et préliminaires étendus, ceux qui s'échauffent facilement et se mettent en colère sans raison, les entêtés qui ne font valoir que leur propre opinion, et enfin ceux qui parlent tellement fort, que leurs auditeurs en ont des maux de tête - eux tous sont déplaisants et ne conviennent pas à la vie en société.³⁶⁴⁾ Morvan de Bellegarde dresse une liste semblable. Il critique les mauvais plaisants, ceux qui répandent de méchantes rumeurs, ceux qui sont incapables de participer à une conversation, les superficiels, ceux qui ramènent toujours tout à leur propre mérite et ceux qui ripostent à longueur de temps, par pur esprit de contradiction.³⁶⁵⁾ Mme de Sablé critique également les entêtés qui ne démontent pas de leur opinion, quelles que soient les circonstances.³⁶⁶⁾ Bellegarde fait remarquer le caractère étrange de ceux qui se sentent blessés par tout ce qui est dit et fait par les autres, qui restent impassibles aux bonnes remarques et applaudissent les niaiseries.³⁶⁷⁾ Mais étant donné que le monde est plein de caractères déplaisants, il est une qualité juste et recommandable, pour La Bruyère, que de savoir comment les traiter.³⁶⁸⁾ Ainsi, Bary écrit-il

un modèle de conversation dans lequel il montre comment une jeune fille est récompensée par un compliment parce qu'elle a défendu, grâce à une prompte riposte une autre jeune fille, contre un calomniateur.³⁶⁹⁾

Les partenaires soupçonneux sont, pour Morvan de Bellegarde, des tyrans qui sèment la confusion parmi les autres, qui sont continuellement prêts à prendre mal quelque propos, qui croient que tout rire est plein de méchanceté, ou s'imaginent que l'on ne fait que parler d'eux et raconter des histoires désavantageuses à leurs dépens.³⁷⁰⁾ Antoine de Balinghem mentionne lui aussi ce groupe, qui est à traiter avec une attention particulière si l'on veut éviter le duel.³⁷¹⁾ La Bruyère pense que les hôtes venus de province sont particulièrement susceptibles: ils se méprennent sur tout. Devant eux on fait bien, par prudence, d'omettre toute remarque plaisante.³⁷²⁾ Un procédé qui évite de longues discussions, dit La Bruyère non sans sousentendu critique, est de refuser dès le départ chaque mot qui est dit, sera dit ou a été dit par des partenaires auxquels, de toute manière, une intelligence suffisante fait défaut.³⁷³⁾

Ce sont les interlocuteurs très brillants qui pour Bellegarde sont, d'une manière toute différente, déplaisants. On n'est avec eux qu'à contrecœur, car il faut craindre de se voir relégué par eux à l'arrière-plan.³⁷⁴⁾ La règle étant selon Courtin, de garder le silence et d'écouter quand on est en présence d'interlocuteurs plus adroits.³⁷⁵⁾

Mlle de Scudéry trouve très déplaisant le cercle de conversation où chacun a son secret, particulièrement quand soi-même on n'en a pas et que l'on ne peut entendre de la conversation des autres qu'un chuchotement sans pouvoir y participer.³⁷⁶⁾ Mère lui-même, aussi, critique ceux qui, dans un cercle de conversation, ne font qu'aller de l'un à l'autre pour leur chuchoter quelque chose de mystérieux à l'oreille. Guère meilleur lui semblent ceux qui parlent fort, mais en énigmes compréhensibles uniquement pour quelques initiés. "Ces gens-là font souhaiter les bois et la solitude."³⁷⁷⁾

Selon leur rang et leur influence, les interlocuteurs sont à traiter avec une politesse différente, dit Faret.³⁷⁸⁾ Pour pouvoir avoir, envers des inconnus, les égards qui conviennent à leur position sociale, Ortigue de Vaumorière conseille d'observer leur comportement, ce qui renseigne déjà

sur leur conditions: "Il y a sur le visage, et dans les manières certain caractère qui nous fait juger de la condition des personnes, et qui nous détermine à les traiter avec plus ou moins de civilité, selon que le peuvent inspirer nos conjectures."³⁷⁹⁾

La Bruyère lui aussi donne des exemples de comportement différent envers ses partenaires, selon leur position sociale: on essaie d'aborder les uns ou de les saluer, on ignore les autres.³⁸⁰⁾ Celui qui n'a pas reçu de distinction de la cour depuis longtemps, tombe dans l'oubli et se fait ignorer jusqu'à ce qu'il reçoive une nouvelle faveur.³⁸¹⁾ Celui qui ne peut être utile à aucun des interlocuteurs, n'aurait même pas le droit d'être présent.³⁸²⁾ Les interlocuteurs sont donc jugés d'une part, par leur faculté de rendre la conversation aisée et agréable, et d'autre part, par leur utilité pour les autres.

Le choix du partenaire, pour la conversation, n'est pas sans importance, car, selon Faret, celui qui est salué familièrement par un escroc ou par une femme abandonnée, ruine sa propre réputation.³⁸³⁾ La Chétardie aussi conseille de ne pas entrer en relation avec ceux dont la réputation ne correspond pas à celle dont on jouit soi-même.³⁸⁴⁾ Selon Bellegarde, il est également conseillé de ne choisir que des gens d'honneur, pouvant servir de modèles, car on adopte le comportement de ceux avec lesquels on s'entretient souvent.³⁸⁵⁾ Selon Balinghem, on devrait éviter toute personne qui semble antipathique à première vue, car de toute manière on condamnerait ses paroles, ses actions, son regard et son visage.³⁸⁶⁾ Il ne faut pas non plus, dit La Bruyère, entrer en conversation avec des personnes qui se querellent, puisqu'il ne vaut pas la peine d'agir en juge qui devrait toujours écouter un plaidoyer après l'autre.³⁸⁷⁾ Ainsi peut-on voir que chacun, bien avant le début d'une conversation, doit évaluer les rapports des interlocuteurs entre eux et sa propre relation envers eux, afin de décider s'il est raisonnable d'engager la conversation. Pour ce faire, il faut tenir compte de la réputation, des sentiments et des querelles ayant éventuellement eu lieu antérieurement.

Les conversations ne s'accordent pas seulement au genre, mais aussi au nombre des personnes qui y participent. Morvan de Bellegarde trouve la conversation dans un grand cercle fatigante, puisque l'on n'y parle que de sujets très généraux; la plupart de ceux qui préfèrent les grandes

compagnies prouvent par là leur mauvais goût et leur incapacité d'avoir un entretien en tête-à-tête.³⁸⁸⁾ D'un autre côté, il refuse aussi que l'on se consacre dans un grand cercle à une personne unique, sans prêter attention aux autres.³⁸⁹⁾ Les groupes qui se rencontrent souvent (La Bruyère pense alors probablement aux salons) développent leurs propres lois, leurs propres coutumes, un langage à eux et des plaisanteries qui restent incompréhensibles à un non-initié.³⁹⁰⁾

Indépendamment du genre et du nombre des interlocuteurs, il faut bien connaître le coeur humain pour pouvoir l'évaluer correctement. Sans quoi, selon Lelevel, on ne peut évaluer quelle impression le discours d'un autre a fait sur soi-même, ni quels sentiments sont liés à certaines tournures du langage. Ce n'est que si l'on connaît les autres que l'on est un bon orateur, et par là-même un bon partenaire dans la conversation.³⁹¹⁾ Tous les élèves de rhétorique ont joui d'un certain enseignement psychologique et moral dans le cadre de leurs leçons.³⁹²⁾ Jouvancy et Rapin peuvent être cités pour montrer l'importance que la rhétorique accorde à l'évaluation psychologique de l'auditoire.³⁹³⁾ Méré, attribue une place centrale à la connaissance de l'homme à l'intérieur de la science du monde et de l'art de plaire.³⁹⁴⁾

Si l'on ne laisse pas une conversation aller purement au hasard, on s'entretient pour deux raisons: l'intérêt pour le partenaire ou l'intérêt d'en tirer profit pour soi-même. Dans le premier cas, il ne faut pas, selon Saint-Evremond, espérer la perfection en tout point, il faut plutôt se contenter de chercher le côté intéressant de l'autre.³⁹⁵⁾ Dans le second cas, il n'est pas facile de trouver au cours de l'entretien quelqu'un qui serait par exemple prêt, plus tard, à s'engager activement auprès de personnes influentes à la cour pour défendre les intérêts d'autrui, dit La Bruyère.³⁹⁶⁾ Quoi qu'il en soit, cette seconde possibilité est tout de même l'un des buts de la conversation, déjà pour Faret:

"(...) que les personnes d'eminente condition fassent estat de sa vertu, il est aisé de parvenir encores jusques à cette faveur, d'estre receu en leur familier entretien. Je voudrois qu'il commençast à desployer par là les bonnes qualitez de son esprit, à bien et agreablement converser, pource que cela seul, d'estre ainsi meslé parmy de telles gens, le peut porter bien haut, et le mettre d'une volée à pretendre aux grandes choses." ³⁹⁷⁾

2.7 formes d'expression non-verbales

La conversation ne consiste pas seulement en paroles, mais aussi en signes du langage corporel. Fenne compte parmi les signes extérieurs qui ne sont pas exprimés par des mots ni par des phrases: l'habit, la mimique, l'expression du visage et les gestes.³⁹⁸⁾ A ces signes extérieurs à la langue, on peut ajouter l'accent et l'intonation qui accompagnent l'énoncé verbal et constater une application de l'"actio" de la rhétorique au domaine de la conversation.

Dans son livre "Méthodes pour bien prononcer un discours et pour le bien animer" (1679), Bary distingue trente-et-un accents et vingt-et-une formes gestuelles qu'il nomme d'après leur signification. C'est ainsi que pour lui existent le geste du triomphe, le geste de l'étonnement, de l'ironie, de la colère, de l'étonnement, de l'honnêteté etc.³⁹⁹⁾ Il n'est pas rare que ces signes extérieurs soient plus importants que le contenu du discours. L'éloquence du corps est pour Faret l'âme d'un discours, les paroles deviennent pesantes si elle ne les accompagne pas.⁴⁰⁰⁾ Celui qui, pour paraître un bon soldat, surgit avec des gestes démesurés et des regard fougueux, ou bien qui regarde le prince avec un visage souriant et un air familier comme s'il voulait accorder une faveur à un subalterne, celui-là ferait mieux de rester dans son village avec ses impertinences, et de ne pas se rendre ridicule à la cour.⁴⁰¹⁾

Grenaille est plus critique envers le langage du corps en tant que tel. En comparaison avec le contenu, plus important, il ne lui est qu'accessoire. Grenaille critique que quelqu'un puisse faire parler son chapeau plus que sa tête, et que l'habit et le geste puissent servir uniquement à se faire remarquer.⁴⁰²⁾

A l'opposé, Méré pense surtout aux signes moins évidents, moins visibles, qui ont l'avantage de renseigner sur le sentiment et la pensée de l'interlocuteur bien avant ses paroles.⁴⁰³⁾

Faret établit des normes susceptibles d'optimiser chacun des éléments de la communication non-verbale: la voix par exemple ne doit être ni rauque ni aigue, ni résonnante ni faible, mais plutôt douce et claire, nette et distincte.⁴⁰⁴⁾ C'est justement du son de la voix que s'occupent de

nombreux auteurs: Du Refuge requiert une voix claire et nette, ni trop haute, ni trop basse.⁴⁰⁵⁾ Selon Bary, il ne faut pas parler trop fort, car une voix trop forte révèle un sentiment mal approprié de supériorité.⁴⁰⁶⁾ Etant donné qu'une voix trop forte agace, Méré juge préférable de parler d'une voix plus calme, capable d'exprimer la colère avec douceur.⁴⁰⁷⁾ Fenne critique le fait de parler à voix haute, car parler à voix haute s'accompagne de postillons qui atteignent involontairement l'interlocuteur.⁴⁰⁸⁾

D'après Bary, l'amour aussi exige une voix particulière quand il veut s'exprimer: celle-ci doit tantôt flatter, tantôt être gaie, tantôt languissante. Bary donne même à son lecteur un texte exemplaire qu'il est supposé dire de cette voix.⁴⁰⁹⁾

Outre le ton de la voix, ce sont le visage et la mimique qui sont particulièrement importants. La Rochefoucauld les nomme tous deux.⁴¹⁰⁾ Faret exige que le visage soit toujours gai, joyeux et aimable, doux et poli.⁴¹¹⁾ Du Refuge souhaite un visage doux, plein de grâce, modeste, sans affectation et ne faisant pas de grimaces.⁴¹²⁾ Pour plaire, il est nécessaire selon Ortigue de Vaumorière d'avoir l'air ouvert, l'air galant; il ne suffit pas d'avoir l'air sain et fort, deux qualités dont peuvent se vanter beaucoup de personnes de province qui n'ont pas pour autant l'air galant. C'est pourquoi elles sont désagréables et déplaisantes.⁴¹³⁾ Une expression de visage ayant été étudiée, et qui est artificielle, est donc préférable à l'expression naturelle.

Selon Ortigue de Vaumorière, il n'est pas nécessaire d'adapter l'expression du visage au sujet de conversation: au contraire, on ne peut guère surprendre plus et mieux faire rire une assemblée, qu'en faisant une plaisanterie avec une mine froide et sérieuse.⁴¹⁴⁾

Les traits du visage renseignent même, selon La Bruyère, sur les dispositions naturelles et les coutumes d'une personne; l'expression faciale dit si ses revenus sont supérieurs ou inférieurs à un millier de livres.⁴¹⁵⁾

Bary décrit une expression de visage qu'il juge appropriée à la colère:

"Du geste de la Colere. La colere, ou pour mieux dire la colere présomptueuse, veut qu'on élève horriblement les

paupières, et qu'on avance même la lèvre inférieure, parce que celui qui est vivement piqué d'un affront, dont il prétend sur le champ tirer vengeance, semble déjà se venger; et que dans la vengeance l'oeil enflammé et la lèvre inférieure avancée marquent l'animosité."⁴¹⁶)

Les mains, d'après Faret, ont un langage plus indépendant que d'autres parties du corps qui n'ont qu'une fonction d'accompagnement et de renforcement. Avec les mains seules on peut promettre, appeler, questionner et nier. Le langage des mains est le seul que toutes les nations ont en commun.⁴¹⁷)

Selon Fenne, le langage des mains est particulièrement apprécié par les Italiens: ils s'arrachent les boutons, distribuent des coups de poings pour exprimer leur amitié. Par contre, il trouve déplaisant de se mordre les lèvres et de faire craquer ses doigts en tirant dessus.⁴¹⁸)

Leven de Templery trouve qu'un discours manque de vie, sans l'accompagnement du geste assorti de la main. Mais les gestes ne doivent pas être exagérés.⁴¹⁹) Bary donne l'exemple d'un geste de tendresse: "Du geste de la Tendresse. La Tendresse ou le tendre veut qu'on porte le doigt sur l'estomac, parce que le cœur est le siège des passions."⁴²⁰)

Même le chapeau a son propre langage: si l'on parle à un personnage important, il faut, pour Bary, l'enlever. Il faut aussi l'enlever quand on parle avec quelqu'un d'une personne particulièrement appréciée.⁴²¹) C'est avec un mouvement du chapeau qu'il faut également réagir à l'éternuement d'un homme de rang supérieur: "Lors qu'un homme d'importance éternue, il ne faut pas dire 'Dieu vous assiste', il ne faut que se découvrir, et quoy que la découverte de la teste le dise, elle le dit plus civilement que la langue."⁴²²)

L'écart que l'on met entre son interlocuteur et soi-même n'est pas non plus sans importance. Courtin trouve impolies les personnes qui pensent qu'on ne les comprend pas, si elles n'approchent pas la bouche du visage de leur interlocuteur, jusqu'à lui mouiller le nez en parlant.⁴²³) Si l'on a affaire à un seul interlocuteur, selon Bary il ne faut pas s'asseoir à côté de lui, puisque dans cette position, on ne peut pas bien répondre ni écouter.⁴²⁴) Fenne précise qu'il faut s'asseoir en face d'un interlocuteur important, mais sans lui présenter le front; il faut plutôt légèrement

tourner son corps de côté; c'est ainsi que l'on prend la position la plus respectueuse.⁴²⁵⁾

Le rire et le sourire sont également des formes d'expression non-verbales. Le marquis Racan déjà s'oppose au mauvais genre de certains docteurs qui inventèrent une logique et une rhétorique des choses les plus banales. Il prédit qu'ils iraient jusqu'à faire un art des pleurs et du rire et trouveraient pour cela des mesures directives et des classifications.⁴²⁶⁾ La tendance qui ne fait que s'annoncer pour Racan, conduit à l'abbé de Pure qui, en effet, distingue différentes façons de sourire: ce sont celle de l'oeil gracieux qui approuve plus qu'il ne donne, du faux semblant qui répand une certaine douceur sur le visage malgré toute sa fierté, le sourire de la dent blanche qui n'a pour fonction que de présenter la blancheur des dents et le sourire dédaigneux, un épanchement de la fierté.⁴²⁷⁾ D'autres auteurs ajoutent à cette classification des mesures directives et des règles d'usage. F. de Callières exige de ne rire qu'aux instants opportuns: "ce n'est pas assez de rire pour soy, il faut que les autres ne puissent pas nous reprocher de rire mal-à-propos."⁴²⁸⁾

D'après Fenne, il est indécent de rire à gorge déployée.⁴²⁹⁾ Mlle de Scudéry blâme ceux qui se mettent en tête de ne trouver une conversation agréable que si l'on y rit sans arrêt. Si de telles personnes sont réunies, on commence par rire de choses qui ne sont pas très drôles, puis on ne fait plus que rire pour le plaisir de rire, parce que l'on ne comprend plus personne à cause du rire bruyant des autres. Après avoir quitté une telle assemblée, on a bientôt honte d'y avoir perdu son temps. L'esprit de joie qui doit régner dans une conversation n'a aucun rapport, selon Mlle de Scudéry, avec un rire bruyant.⁴³⁰⁾ Ainsi, la communication non-verbale doit-elle également être mesurée et suivre certaines règles pour rester dans le cadre de l'agréable.

2.8 "conversable" - une qualité

Si la conversation a beaucoup d'importance, c'est une qualité particulièrement avantageuse que de pouvoir s'y mouvoir à son aise. Au XVII^e siècle en France, cette qualité est désignée par l'adjectif "conversable".

Daniel Mornet et Henri-Jean Martin font remarquer combien, pour l'honnête homme du XVII^e siècle, la faculté de bien savoir mener une conversation est importante.⁴³¹⁾ D'après l'espagnol Gracián, qui a été traduit en français par Amelot de la Houssaie, une personne montre par son art de la conversation quelle valeur elle possède.⁴³²⁾

Les auteurs français du XVII^e siècle soulignent également que la conversation renseigne sur le rang social, le niveau des connaissances et les traits de caractère de chacun des interlocuteurs.

Ainsi, ce n'est que dans la conversation que le vrai visage de l'honnête homme apparaît pour Fenne.⁴³³⁾ Si l'on se distingue par la conversation, si l'honnêteté se mesure à la faculté de converser, il n'est pas raisonnable de garder le silence, conclut Méré: "car quand les plus honnestes gens, et ceux qui le sont le moins demeurent les bras croisez sans rien dire, la différence des uns aux autres n'est pas si sensible, qu'elle se puisse facilement remarquer."⁴³⁴⁾

Bordelon établit un rapport, entre différents comportements dans la conversation et certains traits de caractère qui peuvent être déduits de ces comportements:

"Parler trop, c'est une marque de folie, parler trop haut, c'est une marque d'orgueil; parler à son avantage, c'est un signe de vanité; parler avec empressement, c'est un effet de timidité; dire des sottises, c'est le caractère d'un esprit badin; dire souvent des railleries, c'est le caractère d'un esprit bouffon; dire des injures, c'est le caractère d'un esprit furieux; dire des sautez, c'est le caractère d'un esprit brutal; dire des mensonges, c'est le caractère d'un esprit fourbe; dire des médisances, c'est le caractère d'un esprit envieux, méchant et maltourné (...)"⁴³⁵⁾

Dans les dictionnaires de l'époque, "conversable" est défini comme la qualité de celui qui sait mener une conversation aisée et agréable. D'après le Dictionnaire de l'Académie (1694), le mot apparaît plus souvent sous sa forme négative.⁴³⁶⁾ Le Dictionnaire de Trévoux attribue l'adjectif à quelqu'un qui est agréable en conversation et qui est d'un abord facile. Les pédants et les personnes moroses possèdent rarement cette vertu.⁴³⁷⁾ Andry de Boisregard qualifie, en 1689, "conversable" de "mot élégant", et cite Voiture, écrivant à Mlle de Rambouillet que les personnes conversables ont disparu.⁴³⁸⁾

L'adjectif "affable" est employé avec la signification de "conversable"; il se rapporte, comme "conversable", à la conversation. Du Refuge définit l'"affabilité" en 1618:

"L'Affabilité consiste en plusieurs choses, mais principalement à sçavoir accueillir bien, et humainement recevoir les personnes, les saluer, honorer, respecter, aller au deuant et à la rencontre, les appeller, bref par signes extérieurs et caresses, les asseurant de nostre courtoisie, et bonne volonté: leur donnans avec gestes et façons attrayantes le plus de seureté et confiance que faire se pourra de nous pouvoir parler."⁴³⁹⁾

Dans la suite de ses propos, Du Refuge rapporte l'affabilité, de plus en plus à la conversation, et note quels sont les compliments et les remarques plaisantes qui en font partie et incitent à ce que l'on écoute attentivement et que l'on ne corrige qu'avec modestie.⁴⁴⁰⁾

La faculté de mener une bonne conversation est louée par les auteurs les plus divers. Ce ne sont d'ailleurs pas toujours les adjectifs "conversable" et "affable" qui sont utilisés. Souvent l'on a recours à des périphrases telles que "d'une conversation agréable" ou "d'une aimable conversation". La Bruyère par exemple utilise l'expression "homme rare et d'une exquise conversation".⁴⁴¹⁾ Pour Faret déjà, il s'agit de l'une des qualités qui incitent l'honnête homme à se comporter de manière à ce que l'on aime s'entretenir avec lui.⁴⁴²⁾

Même si, au XVII^e siècle, les contemporains sont décrits avec leurs qualités, il ne manque presque jamais une remarque sur leur comportement dans une conversation. Généralement, elle se trouve en tête du portrait. De Voiture, on dit que:

"Il avoit plusieurs talens avantageux dans le commerce du Monde, et entre autres celui de réussir admirablement en conversation familiere, et d'accompagner d'une grâce qui n'estoit pas ordinaire tout ce qu'il vouloit faire ou qu'il vouloit dire."⁴⁴³⁾

On dit de Bossuet qu'il était modeste et flatteur dans la conversation, qu'il ne laissait jamais paraître, ni sa haute fonction, ni son grand savoir.⁴⁴⁴⁾ La Bruyère, qui pourtant a tellement écrit lui-même sur la conversation, n'aurait cependant jamais été un bon partenaire de con-

versation, aux dires de ses contemporains.⁴⁴⁵⁾ Dans un portrait pourtant, il loue, en détail, l'art de converser d'une "belle personne" (Cath. Turgot)⁴⁴⁶⁾

Mlle de Scudéry, dans le "Grand Cyrus" brosse certains portraits où elle donne une grande place à la description des qualités que révèlent chacun des personnages dans la conversation. Polydamas (Henri de Montmorency), n'a pas assez d'esprit pour tenir tête à des conversations prolongées.⁴⁴⁷⁾ Callicrate (Voiture), est d'un comportement très changeant dans la conversation. Tantôt il est distrayant, tantôt ennuyeux.⁴⁴⁸⁾ Cléarque (Arnauld de Corbeville) trouve quelque chose d'agréable à dire même dans les situations les plus déplaisantes. Pour le reste, il écrit aussi bien qu'il parle.⁴⁴⁹⁾ Phérécide (Chandeville) se distingue par une voix particulièrement agréable.⁴⁵⁰⁾ Le mage de Sidon (Godeau) possède de l'esprit et de la sensibilité. Il n'existe rien de plus agréable que sa conversation et sa compagnie.⁴⁵¹⁾ Aristhée (Chapelain) parle de chaque art et de chaque science avec autant d'expertise que s'il ne parlait jamais d'autre chose, non à la manière insupportable d'un savant, mais avec l'habileté d'un courtisan. Il se révèle aussi remarquable quand il parle de bagatelles, que quand il se voue, d'un ton galant ou amoureux, aux femmes. Il fait toujours de sorte que l'entretien soit gai, jamais il ne contredit.⁴⁵²⁾ Sapho (Mlle de Scudéry) est naturelle dans la conversation, détendue et galante. Ce qu'elle dit, tout autre aurait pu le dire, sans s'y être particulièrement préparé. Et pourtant, elle ne témoigne pas, dans la conversation, de cette lourdeur qu'ont les ignorants. Son habileté naturelle l'aide à mener la conversation de façon telle, que l'on apprend mille belles et agréables choses en sa compagnie.⁴⁵³⁾ Agathyrse (Raincy) possède cette vivacité d'imagination qui fait jaillir, lors d'une conversation, de nombreux traits d'esprit. Même si chez lui les humeurs gaies et tristes se relaient, même si tantôt il est très prévenant, puis ne cesse de contredire, il est toujours pareillement généreux.⁴⁵⁴⁾ Agélaste (Mlle Boguet), bien que de nature morose, n'est pas désagréable dans une conversation, surtout si le cercle est restreint.⁴⁵⁵⁾

Le comportement dans la conversation ne permet donc pas seulement reconnaître qui l'on est; même si l'on fait votre portrait indépendamment d'une conversation précise, on est toujours celui qui se comporte de telle ou telle manière dans la conversation.

Jusqu'à présent, nous avons présenté la conversation comme phénomène isolé, telle qu'elle a été décrite et postulée par les auteurs du XVII^e siècle. Nous l'avons analysée pour sa signification, ses types et ses éléments constitutifs, son style et son contenu, pour les interlocuteurs qui y participent, pour ses caractéristiques non verbales et finalement en tenant compte du fait que la faculté de bien mener une conversation est une qualité qui distingue les interlocuteurs les uns des autres.

Dans les chapitres suivants, la conversation sera considérée dans sa relation avec d'autres phénomènes. Tout d'abord, nous nous demanderons quels sont les rapports entre la discipline de la rhétorique, avec sa longue tradition, et la conversation. Puis nous tenterons d'établir une relation entre les normes du langage et le développement de la conversation.

3 CONVERSATION, RHÉTORIQUE ET LANGAGE

3.1 Importance de la rhétorique

Par rhétorique antique, on entend, dans son sens le plus large, l'ars bene dicendi (Quintilien).¹⁾ Cependant, cette définition générale est précisée dans l'antiquité à deux points de vue: tout d'abord, la rhétorique était surtout utilisée pour convaincre, ensuite, elle était faite pour des sujets d'intérêt général, à l'intérieur du domaine public.²⁾

La rhétorique avait de nombreux défenseurs en France au XVII^e siècle par exemple La Mothe le Vayer, René Bary, Le Gras, Bernard Lamy, l'Abbé de Bretteville, La Serre et Gibert, dont l'oeuvre appartient déjà en partie au XVIII^e siècle. Bary était historiographe du roi, Lamy et Gibert, théologues. Parmi les rhétoriciens l'on rencontrait de nombreux ecclésiastiques - et ceci surtout, parce que la rhétorique était l'une des matières principales enseignées dans les écoles, et que les écoles étaient en grande partie, aux mains de l'Eglise.³⁾ Non seulement la rhétorique était donc sujet d'étude pour l'écolier, mais elle faisait en outre l'objet de discussions sérieuses de la part des Précieuses et dans les salons.⁴⁾

Comment les rhétoriciens du 17^e siècle se considèrent-ils par rapport à la tradition antique?

A cet égard, l'avertissement écrit par l'éditeur au livre de rhétorique de Leven de Templerly est très instructif. L'ouvrage est destiné en premier lieu aux femmes, dédié à une femme, écrit dans le style de la conversation et tire ses exemples justificatifs de la conversation quotidienne. L'éditeur dit de l'auteur:

"Il a retranché toutes les figures qui ne sont point en usage dans la langue Française. En un mot, ce n'est point la traduction d'une Retorique Latine, mais l'original d'une Rhétorique Française, ou on ne peut rien ajouter que d'inutile, et rien rechercher que d'utile."⁵⁾

Il semble particulièrement important à l'éditeur, que Leven de Templerly actualise les énoncés théoriques de son ouvrage, énoncés qui trouvent leur fondement dans l'antiquité, par la présentation de leur emploi, enrichi d'exemples, dans un contexte contemporain.

"Les exemples nouveaux et singuliers qu'il rapporte pour apprendre avec plus de facilité ce qu'il veut faire entendre, font au jugement des Connoisseurs une des beautés de ce Livre, et les beaux Mots où les actions glorieuses des gens qui ne te sont point inconnus, et peut-être même de tes ancêtres, achevent de la rendre agreable et utile."⁶⁾

La rhétorique antique n'est pas, au XVII^e siècle, le modèle idéal qu'il s'agit de rechercher et d'atteindre, telle une vérité première: on la connaît et on tente de l'adapter à la situation qui a changé, comme le démontrent avec évidence les exemples modernes. En ce qui concerne la réception de l'antiquité au 17^e siècle: "L'antiquité est devenue entre temps un bien acquis que l'on utilise en faisant simultanément une sélection"⁷⁾

De même que dans l'antiquité, on fait, au 17^e siècle, la distinction entre trois genres, à l'intérieur de la rhétorique: le genre démonstratif, le genre délibératif, le genre judiciaire:

"Le genre Demonstratif s'emploie 'lors qu'il est question de louer, ou de blâmer quelque chose. Le Deliberatif, quand nous voulons persuader, ou dissuader. Et le ludiciaire, toutes les fois que nous entreprenons d'accuser, ou de deffendre quelqu'un."⁸⁾

Invention, disposition et élocution jouent, comme éléments constitutifs, un rôle extrêmement important aussi dans la rhétorique du 17^e siècle.⁹⁾ Le choix par exemple de la disposition, dans la conversation, est déterminé d'après Sorel, par la situation: L'on a un entretien familier, ou bien une conversation importante avec des personnages haut placés. Dans le second cas, chaque contribution doit contenir en totalité toutes les parties de la disposition: exorde, narration, confirmation ou réfutation, épilogue ou conclusion. Ce qui n'est pas nécessaire dans le premier cas, où il suffit de ne choisir que les parties qui sont vraiment indispensables.¹⁰⁾

Au cours de nos observations sur les divers sujets qu'il est possible d'aborder lors d'une conversation, nous avons constaté une préférence pour des sujets généraux et impersonnels. La rhétorique du 17^e siècle préfère également le général au spécifique:

"Ce n'est pas lors qu'on vient à traiter ces Causes ou Questions définies, il faille demeurer sur ces circonstances

particulieres: au contraire il faut en sortir, et s'elever à la Question generale, qui est la matiere de l'Eloquence (...)"¹¹⁾

Plusieurs historiens de la rhétorique ont déjà amplement démontré que les lieux communs au XVII^e siècle avaient fait l'objet de nombreux traités.¹²⁾ Nous nous proposerons ici de donner une explication à la faveur dont jouissait ce chapitre particulier de la rhétorique: L'honnête homme¹³⁾ devait être en mesure de dire quelque chose de chaque sujet abordé au cours de la conversation, même s'il n'entendait absolument rien au sujet en question. Il avait besoin d'un moyen qui lui permette de lier une remarque adéquate, à un sujet quelconque, sans disposer d'aucune connaissance spéciale. Ce moyen, il le trouvait dans les lieux communs:

"ces Declamateurs ont cherché des moyens courts et faciles pour trouver de la matiere de discourir même sur des sujets qui leur sont entierement inconnus. Ils distribuent ces moyens en certaines classes qu'ils appellent lieux communs (...)"¹⁴⁾

La Mothe le Vayer distingue d'abord douze lieux communs généraux.¹⁵⁾ De plus, il cite pour chaque genre rhétorique, des lieux communs plus spécifiques, comme par exemple, pour la catégorie de l'être humain, dans le genre démonstratif:

"L'on cherche leur louange, ou leur blâme, Premièrement dans leur Patrie, selon qu'elle est de consideration, ou autrement, et selon le nombre des hommes renommez par leurs vertus, ou par leurs vices, qui en sont venus. Secondement dans leurs Parens, sur tout par le merite, ou demerité de leurs Peres, Meres, et ayeuls. En troisieme lieu dans leur education, et institution; où l'on considere avec quel soin, ou quelle negligence, ils ont esté esleuez. 4. Dans leur constitution corporelle, qui regarde la beauté ou la difformité du corps, à cause mesme du rapport qu'elles ont souuent à celles de l'ame. 5. Dans leurs moeurs louables, ou vicieuses; et autres conditions de l'esprit. 6. Dans leur genre de vie, et leur profession, à proportion de ce qu'elle est vile, ou releuée, et qu'on l'a bien ou mal exercée. 7. Dans les traueses ou prosperitez de la Fortune, qui s'est pleue à les fauoriser, ou à les opprimer autant qu'elle a peu. 8. Dans leurs actions bonnes ou mauvaises, qui est le plus beau, le plus propre, et le plus puissant lieu de tous, sur tout lors qu'on peut descrire des exploits militaires, et des gestes Heroiques. 9. Dans leur genre de mort, qui a souvent beaucoup de rapport à leur vie precedente. 10. Dans les circonstances qui ont precedé,

et suivi ce dernier article de leur vie." Un objet inerte tel qu'une ville, poursuit-il, doit être loué en mentionnant son âge, ses fondateurs, la magnificence de ses édifices, la puissance de ses remparts, sa belle situation géographique et ses beaux alentours, ses manufactures et ses activités commerçantes, la pureté de son air sain, les lois et les bonnes coutumes de ses habitants et enfin les biens publics et privés.¹⁶⁾

De telles directives pouvaient permettre à l'interlocuteur le moins imaginaire d'émettre un compliment, dans chaque situation, quand il en sentait la nécessité.

La rhétorique théologique suit d'autres lois que de la rhétorique mondaine. Pour le discours en chaire règnent d'autres lois que pour le discours public comme on le concevait dans l'antiquité. Les trois parties de Quintilien: la narration, l'argumentation et refutation, n'ont pas de place dans le sermon. Même si Quintilien et Saint Augustin peuvent servir de points de départ, on est conscient de la nouveauté de la rhétorique chrétienne par rapport à la rhétorique antique.¹⁷⁾ Dans le sermon, on ne loue pas, on ne conseille pas, et on n'incite pas de juge à émettre un certain jugement: le but est d'initier aux vérités de l'Évangile et de montrer comment transposer celles-ci à la vie pratique.¹⁸⁾ Les grands sermons sont des événements importants au 17^e siècle. Les discours élaborés de Bossuet peuvent être lus comme des ouvrages littéraires.¹⁹⁾ Quant aux discours de Bourdaloue, ce sont de véritables événements sociaux dont Mme de Sévigné fait l'éloge.²⁰⁾

Dans la rhétorique sacrale, le courant janséniste prend une importance de plus en plus grande. Il suffit de citer Pascal qui souligne la logique de l'intuition et du sentiment, par rapport à la logique de l'Intellect.²¹⁾ La logique de l'intuition est simple et naturelle; elle renonce à l'amplification rhétorique tout comme à l'inutile ornement. Elle s'adresse tout particulièrement à l'auditeur, auquel l'orateur se doit de s'identifier.²²⁾ La véritable éloquence, selon Pascal, s'appuie sur le jugement, qui, lui, ne connaît pas les règles quasi scientifiques d'une rhétorique mal comprise.²³⁾ Quant à lui, La Bruyère, préfère aussi la simplicité à l'ornement qui est étranger à l'esprit de l'Évangile: "Un meilleur esprit néglige ces ornements étrangers indignes de servir à l'Évangile; il prêche simplement, fortement, chrétiennement."²⁴⁾

Pascal reconnu que la rhétorique traditionnelle, faite pour le domaine du perceptible, ne pouvait trouver d'application dans le domaine du surnaturel, qu'elle se devait d'un système nouveau, ouvert au transcendantal.²⁵⁾ Quand Pascal oppose le langage naturel, sans contrainte, instinctif, à une rhétorique scolaire dogmatique et artificielle, Jean Cousin fait remarquer qu'il ne fait que répéter les arguments déjà donnés avant lui par Cicéron et Saint Augustin.²⁶⁾ Le fait que Pascal reprenne d'anciens arguments n'explique pas cependant pourquoi il les reprend. Il semble que Pascal et les orateurs jansénistes, pour qui les règles de conversation de la vie mondaine ne sont pas restées inconnues, se situent ici, dans le courant général que nous mentionnons à la fin du chapitre, et qui veut voir se réaliser les exigences stylistiques et rhétoriques de la conversation, dans un discours, quel qu'il soit. Ceci est d'autant plus probable que la rhétorique sacrale janséniste fait appel au naturel et à la spontanéité tout autant que la conversation.²⁷⁾

La rhétorique, dans les siècles qui suivirent l'antiquité, était, plus particulièrement en ce qui concerne le genre délibératif, conçue pour le discours public. Elle pouvait servir d'instrument politique.²⁸⁾ Elle perdit cette fonction politique au XVII^e siècle: en tant que matière scolaire, elle n'a plus qu'une signification pédagogique, son utilisation sacrale n'a aucun rapport avec les instances politiques. Cependant, au 17^e siècle, la rhétorique n'apparaît pas uniquement sous sa forme pédagogique ou sacrale, elle connaît bien plutôt une transformation mondaine, et se métamorphose en une rhétorique de la conversation dans laquelle la bienséance devient un critère d'importance majeure pour la disposition.²⁹⁾

L'art de plaire est devenu l'objectif central de la rhétorique de la conversation, comme le montreront les citations qui suivent.

Gabriel Guéret pose en 1672 une question galante qui est significative: à savoir si l'amour a plus de pouvoir que celui de la rhétorique et aboutit à la réponse que tous deux doivent se soutenir mutuellement:

"On n'a point encore décidé jusques à present, si l'Empire de l'Eloquence, a plus d'estendue que celuy de l'Amour; c'est une question qu'il n'est pas facile de resoudre, et si d'un costé la nouveauté du Probleme peut échauffer l'imagination, et fournir de belles idées, d'autre part la difficulté

de la decision doit donner de la crainte, et jeter de des-ordre dans l'esprit."³⁰⁾
"Ce dehors brillant, et ces ornemens souvent affectez, ne frappent rien que les yeux, c'est une disposition à aimer, mais ce n'est pas une qualité, pour se rendre aimable, et sans les graces du discours et de l'entretien, ce sont des habits perdus, et une bonne mine inutile. Concluons donc, que l'Eloquence est tout puissante, et que l'Amour est toujours victorieux avec elle; Ne divisions point leur authorité, et reconnoissons qu'ils se prestant mutuellement leur assistance (...)"³¹⁾

D'après Bary, la rhétorique enseigne à parler poliment d'un sujet quelconque: "La Rhétorique est un Art, qui enseigne à debiter polyment sur chaque sujet, ce qu'il y a de propre à persuader."³²⁾ Hindret déplore dans sa rhétorique que l'on parle moins poliment en province qu'à Paris. La Grèce, d'après lui, était la mère de l'éloquence, car les jeunes gens y avaient des professeurs de rhétorique, en nombre suffisant. Il en serait de même pour bon nombre de Parisiens si la politesse du langage leur était enseignée.³³⁾

Lamy, qui souligne que l'orateur doit être agréable dans la persuasion (savoir gagner les coeurs), souhaite, également que la rhétorique se familiarise avec les interactions commerciales de vente et d'achat, importantes pour la bourgeoisie.³⁴⁾

Ainsi, la rhétorique devient-elle polie, galante et bienséante. Etant donné que dans la société monarchique absolutiste, on ne fait pas de discours politique devant le peuple, que tout discours public à contenu politique doit porter la marque d'une louange au roi, adaptée à la circonstance, le genre délibératif se voit évincé, en rhétorique, par le genre démonstratif. Sorel signale clairement cette perspective, même s'il prétend au contraire qu'il reste de multiples traces du discours délibératif dans la rhétorique.

"On nous repliquera que ce qui se dit en quelque occasion que ce soit dans ces derniers siècles n'est que louange et applaudissement, et que cela est fort differend des libertez de parler que prenoient autrefois devant les Peuples ceux qui estoient de leur Corps, et qui prenoient part a leur domination: Mais il faut avoüer aussi qu'ils en disoient trop, et qu'ils émoivoient plutôt des Seditions, que de procurer une heureuse Paix."³⁵⁾

Dans le cadre de la rhétorique parlementaire, les orateurs ont la possibilité de faire des allocutions dans lesquelles ils peuvent tout de même selon Sorel, faire jouer une partie de leur force de persuasion :

"Les premiers Presidents des Parlemens et les Advocats generaux font des Harangues celebres à l'ouverture des Audiencies, sur l'Enregistrement des Edits et Declarations du Roy, et en plusieurs autres rencontres où ils peuvent montrer au moins une partie des forces de leur esprit;"³⁶⁾

Charpentier juge cette situation avec plus de pessimisme, mais aussi plus de sincérité :

"Cependant comme on ne voit point faire aujourd'huy par l'Eloquence les grandes fortunes qu'elle produisoit autre fois, nos adversaires ne manquent jamais d'imputer à l'incapacité de nos Orateurs, ce qui ne doit s'attribuer qu'au défaut des occasions. En effet la disposition des affaires publiques ne permet pas que l'Eloquence ait des suites aussi avantageuses dans Paris que dans Athenes et dans Rome, où l'authorité souveraine estoit entre les mains de plusieurs, et où les plus importantes resolutions se prenoient dans le Senat et dans les assemblés du Peuple (...) Ce n'estoit qu'après les avoir oüys, que la Republique se determinoit à declarer la Guerre, à faire la Paix, à secourir les Alliez, à lever les troupes, à choisir des Generaux d'Armée (...) C'est ce qui faisoit que cette Eloquence prenoit le nom de Politique selon la remarque d'Aristote."³⁷⁾

Par conséquent, la rhétorique a perdue de son importance politique et publique. Au Parlement, on n'entend plus que des louanges. Elle sert donc désormais aux sermons, aux discours de tribunaux³⁸⁾ et, comme le démontrent une fois encore les citations suivantes, au domaine plus intime de la conversation.

Lamy distingue quatre domaines d'application de la rhétorique: l'Eglise, le tribunal, le domaine des affaires et la conversation: "La matiere de l'Art de Persuader n'est point limitée: Cet Art se fait paroître dans les chaires de nos Eglises, dans le Barreau, dans toutes les negociations, dans les conversations;"³⁹⁾

Ainsi, les négociations d'affaires et la conversation privée ont-elles pris la place du discours public à caractère politique, devant l'assemblée du peuple. C'est tout à fait dans l'idée de cette évolution que François de

Grenaille corrige l'erreur qui veut que la rhétorique ne soit susceptible d'être utilisée que lors de réunions publiques. "(...) l'éloquence ne regne pas moins dans les entretiens familiers, que dans les as(sem)blées publiques."⁴⁰⁾

Le nouveau domaine d'application de la rhétorique exige l'introduction de termes nouveaux et de techniques nouvelles. Méré regrette que de nombreux théoriciens de la rhétorique aient rédigé leurs instructions de telle sorte qu'elles soient conçues, trop peu pour la conversation, et trop pour le discours public.⁴¹⁾ Etant donné que ceux-ci ne révèlent pas leur opinion sur la conversation, Méré visiblement pense qu'il est de son devoir d'en parler lui-même. La Bruyère lui aussi pense que l'éloquence s'applique aux entretiens comme à toute sorte de textes écrits.⁴²⁾

Nous avons vu que la rhétorique, surtout si elle porte l'empreinte du jansénisme, tend aux exigences de naturel, de politesse et de bienséance, qui sont, au 17^e siècle, également valables pour la conversation, et qu'une rhétorique de la conversation a pris la place du discours public de genre délibératif. Lorsque, en 1621, Dupré de la Porte critique le fait que les orateurs, devant un tribunal, parlent comme dans un entretien privé,⁴³⁾ il n'en constate pas moins la réelle faveur dont jouit le style de la conversation. Cette faveur semble même s'intensifier dans le courant du 17^e siècle, car en 1675, Lamy insiste sur la nécessité, autant que possible, d'appliquer, à chaque discours, le style de la conversation:

"Autant qu'on le peut et que la matière qu'on traite le permet, il faut donner à son discours le tour libre des conversations: lorsqu'une personne parle avec un air facile et enjoué, cela ne sert pas peu à faire entrer dans ses sentimens; le plaisir qu'on prend dans sa conversation, rend les choses aisées."⁴⁴⁾

La conversation n'est donc pas seulement devenue l'un des éléments de la rhétorique - celle-ci devant en fixer les règles -. Elle est devenue le modèle de la rhétorique et transpose ses propres règles à d'autres domaines d'application.

3.2 Evolution du langage et de la conversation

La conversation dépend du langage, et le langage est marqué par la conversation. Selon Vaugelas, le langage est défini par le bon usage qui, de son côté, est surtout déterminé par la conversation de la société aristocratique à la cour.⁴⁵⁾ Vaugelas souligne que l'on doit écrire, comme on parle, et que, c'est une erreur de croire que l'on n'aurait pas le droit d'écrire comme on parle dans les entretiens.⁴⁶⁾

Quand les aristocrates, les riches et les savants ont banni un mot de leur vocabulaire, bientôt plus personne, selon Lamy, ne le prononcera plus, il devra quitter la cour et les villes pour n'appartenir, au mieux, qu'au langage des villageois et des paysans. Ainsi, le langage sert-il à mettre en évidence les différences entre plusieurs couches sociales.⁴⁷⁾ François de Callières raconte qu'une marquise était fâchée de devoir entendre, encore une fois, de la bouche d'habitants de la ville et de la province ainsi que d'officiers de bas rang, toutes les expressions qui n'étaient plus de mode à la cour.⁴⁸⁾ D'autre part, le bourgeois qui n'imité pas les modes d'expression de la cour se ridiculise lui aussi en public:

"Vous voyez pourtant, réplique la Dame, que les Bourgeois qui n'imitent pas les façons de parler établies à la Cour, et qui ne se servent que de celles qui sont en usage parmi eux, donnent souvent matière de raillerie aux gens du monde."⁴⁹⁾

Pour de Callières comme pour Vaugelas, le bon langage est un langage d'élite et sert dans les rangs élevés de la société de marque d'appartenance à une certaine classe.⁵⁰⁾ Ce langage d'élite peut être atteint par l'usage d'expressions à la mode, que ce soit des archaïsmes ou des tournures nouvelles, qui dans un premier temps vont à l'encontre du bon usage et attirent ainsi l'attention. Le désir de s'éloigner du bon usage, d'une manière ou d'une autre, ne doit pas, selon Callières, aller trop loin: d'une part, l'utilisation de néologismes et d'archaïsmes ne doit pas être exagérée, d'autre part il ne faut pas retomber par négligence dans le langage du peuple:

"J'en demeure d'accord, répondit le Commandeur: et comme il y a une espèce de ridicule d'affecter de se servir de nouvelles façons de parler de quelques jeunes Courtisans, et de les imiter servilement en cela, il y a une négligence

et une grossiereté blâmable à se servir de certaines façons de parler basses et populaires, lorsque le bon usage en a établi d'autres pour exprimer les mesmes choses."⁵¹⁾

Les prises de position quant à l'utilisation de mots et de tournures à la mode ne sont pas unanimes. François de Callières conseille d'éviter les tournures d'une suavité répugnante, si l'on ne veut pas s'exposer au ridicule.⁵²⁾ La Bruyère critique d'un trait les expressions nouvelles, ridicules et inappropriées, qui ne suivent ni la raison, ni le bon usage, et s'accompagnent de gestes affectés et d'une prononciation contrefaite.⁵³⁾ Par contre, Méré considère que les bonnes expressions à la mode sont nécessaires à la conversation et n'en blâme que l'usage inapproprié ou abusif.⁵⁴⁾ Bordelon conseille la prudence. Il faudrait manier les mots à la mode comme les vêtements, c'est à dire ne jamais être le premier à s'en servir, et jamais le dernier à cesser de s'en servir.⁵⁵⁾

Dans son livre "La mode, ou caractère de la religion, de la vie, de la conversation, de la solitude, des compliments, des habits et du style du temps", déjà paru en 1642, François de Grenaille tente de donner une explication générale aux changements de mode dans la forme du langage. A la question de savoir pourquoi le style est tantôt sévère, tantôt relâché, pourquoi tour à tour les hyperboles, les métaphores, les idées et formules osées qui posent plus d'énigmes qu'elles ne donnent de renseignements, jouissent d'un certain prestige, il répond en se référant à la sévérité ou au relâchement des mœurs.⁵⁶⁾ Grenaille pense que le fait que les tournures à la mode s'éloignent du bon usage est un indice de la dépravation morale de son époque:

"Quand l'esprit s'est appris à se dégouter de ce qui est dans l'usage, et que les choses ordinaires luy paraissent messeantes, il commence à chercher quelque chose de nouveau pour le langage aussi bien que pour les actions. C'est ainsi que tantôt il remet en vogue des maux (mots) qu'on auoit condamnez et met toute l'elegance du discours à parler comme les barbares. Tantost il en inuente de nouveaux, et croit que pour bien parler il faut parler comme luy. D'autresfois il donne un sens bizarre a des mots inconnus, ou renuerse celuy des autres dont tout le monde a connoissance,"⁵⁷⁾

Ilse Toman, dans son étude du vocabulaire de la préciosité française, se réfère au Père Bouhours, quand elle situe les termes nouveaux unique-

ment à l'intérieur de la conversation, où ils trouvent leur origine et où ils restent jusqu'à ce qu'ils soient devenus d'usage courant.⁵⁸⁾

Les difficultés surgissent alors pour les nobles qui réclament le privilège du langage à la mode, d'usage dans leurs rangs, mais qui ne peuvent pas toujours prendre part à la conversation de la cour. En effet, tout le monde n'avait pas l'occasion de résider en permanence à la cour. A cause des guerres ou des séjours en province, il n'était pas rare que les nobles fussent éloignés de la source du langage à la mode et que s'ensuivît, pour eux, la perte de l'appartenance linguistique à leur rang. François de Callières répond à leurs besoins par son livre "Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler" (1693) qui fut revu et réédité à plusieurs reprises, et dans lequel il rend compte des dernières nouveautés du langage aristocratique. Le livre lui-même a la forme d'une conversation dans laquelle s'entretiennent des partenaires plus ou moins informés du langage à la mode:

"(...) quoi qu'elles ayent passé de la Cour dans votre Province, et que vous sçachiez qu'on y copie avec soin tout ce qui en vient, vous avez de la peine à vous persuader que les copies soient en cela conformes aux originaux. Je crois ne pouvoir mieux vous en éclaircir qu'en vous faisant part d'une fameuse conversation qui se fit il n'y a pas long-temps chez une femme de qualité qui aime avec passion les nouvelles manières de s'exprimer. On s'y entretient volontiers sur ces matieres; on y lit souvent des vers et des Ouvrages nouveaux; on y décide sur le beau langage, et c'est une espece de rendez-vous pour les jeunes gens, et pour les femmes de la Cour et de la Ville, qui viennent s'instruire de toutes les nouveautez. Cette conversation se fit entre trois hommes et trois femmes; les femmes étoient la maîtresse de la maison, qui est déjà sur le retour, la Duchesse de ... et la Marquise de ... toutes deux jeunes et bien faites: les hommes étoient le jeune Duc de ... qui est un Courtisan fort assidu, le jeune Comte de ... plus attaché à la guerre qu'à la Cour, et le Commandeur de ... proche parent de la Dame du logis, et nouvellement revenu de Malthe, après y avoir passé près de vingt ans."59)

Leven de Templery poursuit le même but dans son livre "Le Génie, la politesse, l'esprit et la délicatesse de la langue françoise, nouvelles remarques contenant les belles manières de parler de la cour" (1701), où il cite des confusions fréquentes (entre par exemple bute, but; Astro-nome, Astrologue). Son éditeur indique l'intention du livre et fait le portrait du public auquel il s'adresse:

"Cette étude est sans doute tres-necessaire dans un Pais, où les Personnes de qualité qui en sont originaires, n'ayant pas toujours le tems ni l'occasion d'aller apprendre à Paris la finesse d'une Langue qu'ils sont obligez de bien savoir, pour se distinguer du commun du Peuple, ne peuvent en connoître le Genie, l'Esprit et la Delicatesse, que par la lecture de quelques bons livres, tel que l'est celui que je donne aujourd'huy au Public."⁶⁰)

Vaugelas par contre n'était pas favorable à l'idée d'enseigner le langage de la cour par les livres: il conseille de l'apprendre directement par la conversation à la cour:

"Je respons que pour ce qui est de parler, on sçait bien que la lecture ne sçauroit suffire, tant parce que la bonne prononciation qui est une partie essentielle des langues vivantes, veut que l'on hante la Cour, qu'à cause que la Cour est la seule escole d'une infinité de termes, qui entrent à tout heure dans la conversation et dans la pratique du monde, et rarement dans les livres."⁶¹)

A la cour, ce ne sont pas les grammairiens mais les femmes qui sont particulièrement compétentes pour fournir un renseignement sur le bon usage.⁶²)

Différentes recherches récentes sur l'histoire de la langue, de même que des études littéraires, soulignent la thèse de la liaison étroite entre conversation et langage. D'autres la mettent en doute. Ainsi, Pierre Dumonceaux montre-il la signification de formules de politesse fixes, que l'on avait à sa disposition, et qui réglaient les rencontres, comme les conversations, tout particulièrement à la cour.⁶³) Des objections sont à faire à l'interprétation de Budagow qui indique l'importance des "lieux communs" dans l'esthétique classique du 17^e siècle et chez Descartes comme étant la raison pour laquelle on introduisait, dans le langage, des expressions générales plutôt qu'individuelles.⁶⁴) Il est certainement exagéré d'accorder une signification tellement importante à la philosophie et la théorie esthétique, dans la formation du langage, puisque la conversation et les théoriciens de la conversation sont eux aussi porteur d'une exigence de généralité. Après tout, c'est à la conversation que revient, selon les grammairiens du siècle classique, la part la plus importante dans la formation du langage. Daniel Mornet méconnaît lui aussi l'importance de la conversation pour la formation du langage au 17^e siècle, quand il qualifie le langage de cette époque de "langue littéraire" qui ne serait

qu'une réglementation pour la vie pratique, et l'oppose à la "langue parlée" de la Renaissance.⁶⁵⁾ Par contre, Peter France souligne à juste titre que le langage des écrivains du 17^e siècle s'appuie en grande partie sur le langage de la conversation, et avant tout sur la conversation d'un petit groupe appartenant à une couche sociale assez élevée de la société.⁶⁶⁾ Carl J. Burckhardt fait naître le "style du langage classique" du "langage de la conversation de la classe supérieure".⁶⁷⁾ Il ne faut pas sous-estimer, pour Magendie et Toman, dans la formation du langage, l'influence des Précieuses, qui se rendirent compte au cours de leurs conversations du caractère vague de la langue française, et s'efforcèrent par des définitions, des nuances, des différenciations entre certains synonymes, d'atteindre un degré supérieur de clarté, qui servit tout particulièrement à la conversation.⁶⁸⁾ Le plus grand souci des Précieuses était de trouver pour chaque chose le terme approprié:

"N'ignorez sur tout aucun des principaux termes des choses qui sont dans le commerce de la vie d'un Homme du monde. Je mets dans ce rang-là les Chevaux, les chiens, les Oyseaux, et cent autres choses, dont le détail pourroist estre ennuyeux."⁶⁹⁾

Telles étaient les exigences de La Chétardie qui écrivait par exemple en 1683. Werner Blochwitz pense que la réforme de la langue française de Malherbe est relative à la pratique du langage: quand Malherbe exige, pour la langue française, pureté, clarté et précision, il exprime également des nécessités pour la conversation, dont le premier principe est l'intelligibilité, que l'on atteint en évitant les tournures inhabituelles, peu claires et imprécises.⁷⁰⁾ Blochwitz aurait également pu se référer à Bouhours qui loue la langue française pour sa clarté, sa concision, sa pureté et sa politesse⁷¹⁾, et exprime par là-même l'exigence de clarté, de brièveté et de courtoisie des théoriciens de la conversation.

Lorsque Bouhours exige la politesse et que Vaugelas remarque à un endroit de son ouvrage qu'un seul mot suffit pour que vous vous rendiez insupportable dans un cercle⁷²⁾, la théorie du langage se trouve dans le champ de l'utilisation du langage, donc dans le champ de la théorie de la conversation. Nous voyons par conséquent que ce que l'on exigeait du langage au 17^e siècle était réductible aux exigences de l'utilisation de la langue dans la conversation, c'est-à-dire à des exigences formulées par les théoriciens de la conversation.

4. CONVERSATION, FORMES ET THEORIES LITTERAIRES

4.1 communication orale, communication écrite et littérature

Jusqu'à présent, il n'a été question que de la conversation orale. La conversation orale peut également être fixée par écrit et transmise. Elle présente des caractéristiques qui se retrouvent dans le dialogue de la littérature romanesque et dramatique. La correspondance de son côté est un genre de communication écrite dont la forme peut, dans une large mesure, se comparer à celle de la conversation. Les maximes et les sentences qui agrémentent la conversation de piquantes formules, font l'objet de recueils. Enfin, les critères normatifs de la conversation peuvent avoir un effet normatif sur la littérature.

Nous démontrerons en premier lieu, combien, au 17^e siècle, on était conscient des différences et des affinités qui existaient entre l'écrit et l'oral.

Selon Ortigue de Vaumorière par exemple, les bons mots dans la conversation doivent être aussi aiguisés qu'une épigramme, la moquerie dans la conversation doit être maniée avec le même doigté que le madrigal.¹⁾ Il a déjà été mentionné²⁾ que le mot de conversation était également utilisé au sens figuré pour la lecture de livres. Guez de Balzac regrette, lors d'un séjour à la campagne, de n'avoir eu de rapport qu'avec ses "amis anti-ques" qui, certes, forment un cercle choisi, mais ne font que toujours dire la même chose, si bien qu'une conversation d'où il aurait puisé non seulement des opinions et des exemples, mais aussi l'approbation et l'encouragement, lui manqua.³⁾ Par conséquent, la conversation présente ici des avantages que la lecture ne peut offrir.

Charles Sorel distingue de même entre l'écrit et l'oral: pour lui, l'écrit possède l'avantage de conserver la conversation orale ou le discours, pour une période plus longue et pour d'autres nations. Il regrette que la rhétorique se soit jusqu'alors consacrée, en tant que discipline globale, à deux objets en même temps, l'écrit et l'oral. Lui-même fait la distinction entre une "Rhétorique de la Parole, et une autre de l'écriture." La rhétorique de l'écrit sert alors à la fixation par écrit de ce qui a déjà été dit (dialogues dans une conversation, discours au tribunal, sermons), et de tout ce qui n'apparaît que par écrit (lettres, histoires, récits). Le fait

que l'on puisse raconter oralement des histoires devant un auditoire n'a aucune influence sur cette distinction, car il s'agit là d'une situation exceptionnelle. On peut toutefois remarquer, admet Sorel, qu'il existe des ouvrages dans lesquels valent les mêmes règles, qu'ils soient écrits ou oraux.⁴⁾

L'une des raisons pour laquelle l'oral et l'écrit doivent être soumis à une rhétorique différente c'est que, selon Sorel, il existe des personnes qui écrivent bien, mais qui sont incapables de s'exprimer aussi bien oralement, parce qu'il leur manque cette rapidité qui leur permettrait de formuler une remarque adéquate au moment opportun, ou bien parce qu'elles oublient ce qu'elles voulaient dire avant même de l'avoir dit. A l'opposé, il existe aussi des orateurs brillants dont les œuvres écrites n'atteignent pas l'éloquence de leurs discours. Ceci se remarque déjà quand nous relisons certains discours dont nous nous étions enthousiasmés et que nous constatons que le discours prononcé, ne cachait qu'un contenu mineur. Mais, en principe, selon Sorel, il est possible de s'exprimer aussi brillamment en public que dans un entretien privé, et le discours peut être excellent aussi sous sa forme écrite.⁵⁾

La Bruyère lui-aussi fait la distinction entre le talent pour l'écriture et le talent pour la conversation. Il brosse le portrait de contemporains ennuyeux dans la conversation, mais qui, dès qu'ils se mettent à écrire, atteignent à des sommets inégalés. Il en est de même de Méré qui distingue entre une rhétorique de l'oral et une rhétorique de l'écrit, puisque, d'après Sainte-Beuve, il répond sans ambiguïté par la négative à la question de savoir s'il faut écrire comme on parle et parler comme on écrit.⁷⁾ La conversation, pour lui, est caractérisée par une certaine liberté que l'on ne peut se permettre au cours de la communication écrite, étant donné que les documents sont susceptibles de tomber aux mains de personnages importants qui n'excuseraient pas les tournures négligées. De plus, l'énoncé écrit est indépendant de la situation dans laquelle il a été créé; il peut donc également être lu dans des situations où la négligence serait inconvenante.⁸⁾

Mlle de Scudéry donne un exemple où Sapho fait l'éloge de Phylire qui écrit aussi bien qu'elle parle, et blâme les femmes qui parlent bien, mais écrivent mal par leur propre faute.⁹⁾ Bellegarde souligne combien il est

important dans une conversation de toujours trouver le mot juste; il ajoute néanmoins qu'il ne faut pas pour autant le chercher ou le corriger aussi longtemps qu'on le ferait si l'on formulait quelque chose par écrit, assis à sa table de travail.¹⁰⁾ La Bruyère, quant à lui, pense à l'opposé que les moyens de nuancer sont plus vastes dans la communication orale que par écrit.¹¹⁾ Selon Du Plaisir, les conversations dans une oeuvre littéraire peuvent être plus naïves, naturelles et moins ordonnées que le reste de l'oeuvre.¹²⁾

Pour Callières, il existe un rapport entre la communication orale ou écrite et les systèmes politiques. Selon lui, on négocie de préférence oralement, à la cour royale et par écrit, dans les républiques.¹³⁾ Boileau, compilateur de la doctrine classique, pense qu'il n'est pas suffisant d'être agréable à son public et de ravir celui-ci par ses livres et ses poèmes, il faut aussi être en mesure, dans la vie réelle, de mener à bien une conversation.¹⁴⁾ Saint-Evremond, pour qui la lecture est source de plaisir, donne pourtant la primauté à la conversation.¹⁵⁾

L'on a donc conscience, au XVII^e siècle des différences et des parallélismes qui existent entre l'écrit et l'oral, surtout en ce qui concerne l'orateur et l'écrivain. La conversation cependant se trouve placée au même rang que la communication écrite et, comme le démontrent les dernières références, on l'estime même parfois comme étant plus importante que cette dernière.

La faveur dont jouissait la conversation, pour une société à la recherche de divertissement, entraîne également la publication de livres sous forme de conversation. Ces livres mentionnent dans leur titre soit le mot "conversation", soit plus fréquemment, étant donné qu'il s'agit d'une forme littéraire, le mot "entretien" ou "dialogue". Daniel Mornet fait remarquer dans son histoire littéraire que les deux formes, qui apparaissent surtout dans la seconde moitié du XVII^e siècle, se distinguent dans le principe de leur composition: le dialogue s'adapte aux exigences d'une argumentation rigoureuse: la conversation, par contre, est plus libre et permet des digressions, sans pour cela sortir du cadre de la règle. Mornet conclut donc que les conversations qui se tenaient réellement dans un salon, avaient lieu à l'intérieur de ce cadre.¹⁶⁾ Bernard Bray conclut par contre du fait de la lourdeur des entretiens dans les livres sur la conversation,

que les conseils de Méré en faveur d'une conversation aisée et naturelle ne pouvaient être mis en pratique que dans la conversation orale.¹⁷⁾ Bernard Beugnot, enfin, reconnaît le principe du genre de la conversation dans la polarité entre un désir à la recherche de l'ordre esthétique et le désordre de la conversation réelle:

"L'entretien écrit devra pourtant concilier deux exigences contraires: la fidélité au caractère détendu de la conversation réelle avec ce qu'elle comporte de risque de laisser-aller, sinon de désordre, et la nécessité de concentrer, d'élaguer et d'animer pour 'faire un corps' comme le disait Balzac."¹⁸⁾

L'auteur d'un livre sous forme de conversation, comme l'explique Beugnot, n'est pas un "sténographe", mais bien plutôt un écrivain qui se plie à des principes littéraires¹⁹⁾, même quand il prétend, comme Bouhours, que ses entretiens ont été notés sans réflexion esthétique préliminaire et que, l'occasion seule a été à l'origine des sujets respectifs.²⁰⁾ A la thèse de Beugnot peut être ajoutée une déclaration de Sorel qui la confirme et l'illustre. D'après lui, les conversations peuvent être fixées mot pour mot par écrit, avec, au plus, la correction de fautes de grammaire ou de certaines négligences. Par contre, lorsque des conversations sont inventées, il faut surtout faire attention au sujet et aux partenaires en présence. Le niveau de langue ne doit pas être aussi élevé que celui des harangues, mais doit véritablement imiter le style de la conversation.²¹⁾ Sorel distingue donc la conversation écrite prise sur le vif, de la conversation écrite de conception littéraire.

Par conséquent, la conversation, dans l'esprit du 17^e siècle, est également un genre littéraire. On peut retracer sa genèse à partir de Platon, Cicéron et Lucien et des Colloques d'Erasmus qui ont été réédités 22 fois au cours du siècle, et sont apparus en 1666 et 1669 en traduction, sous le titre d' "entretiens familiers".²²⁾ Le principe de la littérature de conversation, selon lequel des pensées s'alignent sans ordre et sans rapport entre elles, trouve un ancêtre célèbre en Montaigne; ce principe se voit également réalisé dans les Ana du 17^e siècle: des collections qui réunissent dans un volume, bons mots, histoires, anecdotes, poèmes, exercices littéraires, détails biographiques et réflexions profondes selon le bon goût de l'époque.²³⁾ Le titre "Oeuvres diverses" apparaît par nécessité, alors que le titre "entretiens" annonce une intention esthétique.²⁴⁾

Dans la littérature sur la conversation apparaissent des personnages très variés: Chapelain et Sarasin se mettent eux-mêmes en scène pour rapporter leurs entretiens avec Ménage; P.D. Huet présente dans son "De interpretatione" un dialogue fictif mais qui pourrait se réaliser entre plusieurs savants du 16^e siècle; René Bary, par contre, oppose des types tels que le courtisan, le politicien, le physicien, le philosophe moral, le théologien et l'esprit universel.²⁵⁾ Néanmoins, les spécialistes tels que les médecins ne doivent en aucun cas parler comme ils le font d'habitude: les expressions de leur langage spécialisé doivent être transposées en tournures courantes, à cause de la présence des dames.²⁶⁾ Bellegarde, dans ses "Réflexions sur la politesse des mœurs" (1723), fait apparaître Ariste et Timante, deux amis d'enfance qui ont grandi et qui furent élevés ensemble, qui ont voyagé à travers l'Europe, qui aiment s'entretenir de leurs voyages et de leurs lectures, qui ont donc tous les atouts requis pour que l'auteur puisse mener à bien un entretien familial sous forme de livre.²⁷⁾ Souvent, le partenaire de la conversation n'a que la fonction du comparse dans un dialogue platonicien, comme par exemple chez Bouhours, Eugène par rapport à Ariste.²⁸⁾

L'absence de contraintes et la richesse en variations d'une promenade symbolisent le principe d'ordre de la conversation littéraire.²⁹⁾ Cette forme peut servir à vulgariser le savoir, comme c'est le cas chez Fontenelle; mais elle peut être également le simple échange de brillants discours "sans égard à la substance", comme dans les "Entretiens pointus" de Cyrano de Bergerac.³⁰⁾ Un seul entretien peut réunir en lui les fonctions les plus diverses, comme le 33^{ème} entretien de Balzac, que Beugnot donne à titre d'exemple:

"Un seul entretien peut être à la fois littéraire par ses citations - recueil de textes choisis pour leur qualité propre -, moral ou philosophique par son thème - les ruines et le temps qui passe -, social par son adresse - hommage de l'écrivain à un grand -, historique enfin par les allusions finales à l'actualité contemporaine:"³¹⁾

Pour Beugnot, la forme littéraire de la conversation est une contribution du 17^e siècle à la tradition qui mène du dialogue antique au dialogue philosophique du 18^e siècle, de Voltaire, Rousseau et Diderot, en passant par les colloques de la Renaissance.³²⁾ Il souligne par là la littérarité de cette forme. Sa popularité cependant ne s'explique que par l'extraordinaire importance de la conversation orale dans la société du 17^e siècle.

La forme littéraire du dialogue fut mise en opposition, en début de chapitre, avec l'entretien littéraire. Citons ici quelques particularités du dialogue: sa fonction chez La Mothe le Vayer est, selon Beugnot, d'attribuer différentes positions intellectuelles à différentes personnes et de garder, ce faisant, le fond d'une conversation aimable et paisible entre esprits savants.³³⁾ Dans son article sur le dialogue philosophique des 17^e et 18^e siècle, Maurice Roelens cite Bourdelot qui tient à ce que la conversation mondaine soit séparée des "doctes entretiens". Ces derniers ont peut-être lieu entre des personnes aussi savantes que polies, mais ils sont limités et réglés par le temps de la réunion, le nombre de participants et le choix des sujets. C'est pourquoi ils méritent plutôt le nom de conférence.³⁴⁾ Bernard Bray conclut son article, sur le dialogue comme forme littéraire au 17^e siècle, avec la citation très révélatrice extraite de la préface des "Peintures morales" de P. Le Moyne (1640):

"C'a été encore pour le divertissement du lecteur, que j'ai choisi le Dialogisme, qui est le genre d'écrire le plus ancien, le mieux autorisé, et le plus agréable. Il est aussi ancien que la Philosophie, et a l'autorité de Platon, de Cicéron, de Boèce (...) Quant aux agréments, il est certain que cette façon d'écrire en doit avoir plus que toutes les autres. Elle a les grâces de la Poésie, et n'est pas chargée de ses chaînes; elle a les diversités et les événements de l'Histoire, et n'a pas ses servitudes ni ses contraintes; elle est composée de la construction Oratoire et de la Dramatique; et l'on peut dire que c'est une Scène civile et sérieuse, où la conversation des Honnêtes Gens est représentée, pour l'instruction et le divertissement de ceux qui leur veulent ressembler."³⁵⁾

D'après Bernard Bray, le dialogue littéraire sert plus à l'instruction qu'au divertissement, et ne devient un véritable succès qu'avec la mode des "dialogues des morts", malgré les avantages qu'énumère Le Moyne.³⁶⁾ Dans ce genre de dialogues apparaissent des princes disparus qui expliquent ouvertement leur sagesse, leurs fautes, leurs motifs. Sont inclus également des portraits de ministre. La fonction pédagogique que remplit ce genre est d'approfondir les connaissances d'histoire moderne et d'histoire ancienne, d'améliorer la faculté de jugement et la vision morale. Marcelle Derwa signale que ce genre provient de la tradition française des dialogues scolaires didactiques et moralisateurs, qui étaient enrichis d'exemples.³⁷⁾

Ajoutons quelques brèves remarques quant au sujet, aux partenaires de la conversation et aux intentions de la littérature des entretiens, à ces résultats de la recherche actuelle.

La gamme des contenus des entretiens est vaste. Bellegarde par exemple, dans ses "Réflexions sur la politesse des mœurs, avec des maximes pour la société civile", un livre en dialogues, aborde des sujets tels que le trouble des passions, la morale, la politique, l'héroïsme, le comportement envers les femmes, la lecture de romans, les études, les intérêts des princes, des faits historiques, des problèmes ecclésiastiques et des questions de mode.³⁸⁾ Pour permettre de trouver rapidement l'article correspondant à un sujet, il ajoute à son oeuvre en trois volumes un index alphabétique très détaillé, dont la lettre A, qui énumère par exemple à la suite, Ambassadeur, Ambition, d'Amboise (Cardinal), Amour, Angleterre, prend à elle seule quatre pages.³⁹⁾ Cet ouvrage de Bellegarde peut donc être utilisé comme un dictionnaire de la conversation, comme un ouvrage de référence pour des sujets abordés dans la conversation quotidienne et présentés sous forme de conversations. Il est pour la conversation ce que sont les livres de lieux communs pour le discours en rhétorique. Non moins diversifiés sont les sujets du "Journal de conversation, où les plus belles matières sont agitées de part et d'autre" de Bary (1673):

"Mes Conversations ne sont seulement pas différentes par la diversité des matières, elles le sont encore par la diversité des mélanges: L'on y trouvera, si je ne me trompe bien, des Descriptions fleuries, et des Comparaisons heureuses des Histoires surprenantes, et des Digressions instructives, des Paradoxes entrepris, et des Paroles notables, des Contes ingénieux et des Railleries fines. Enfin, pour tout dire en peu de mots, l'on y trouvera tout ce que la seriosité a de plus solide, et tout ce que la galanterie a de plus doux, tout ce que la curiosité a de plus rare, et tout ce que la vivacité a de plus présent."⁴⁰⁾

Vu le succès de ce livre, Bary publie deux ans plus tard un nouveau volume, dans la préface duquel il décrit minutieusement ce à quoi le lecteur devra s'attendre dans chaque chapitre.⁴¹⁾ Son oeuvre, de même que les "Modèles de conversations pour les personnes polies" de Bellegarde (1697), est une collection de conversations modèles, que l'on peut consulter pour trouver quelles seraient les répliques adéquates à utiliser pour des sujets particulièrement appréciés. Mais l'on peut également lire ces livres sans avoir l'intention de les exploiter pour sa propre conver-

sation. Dans ce cas, leur intérêt provient du grand nombre de leurs thèmes, qui tous étaient très actuels et intéressants au moment de leur parution. Quelle que soit la façon dont on les lise, ils remplissent une fonction qui sera prise en charge de plus en plus dans la suite, par les journaux - à savoir d'informer sur ce dont tout le monde parle, sur ce qui est par conséquent jugé digne d'être connu. Le fait de se présenter sous forme de livre entraîne cependant que l'on ne parle guère des événements de la veille. Néanmoins, Bary intitule son livre "Journal de conversation".

Les entretiens familiers de François de Fenne remplissent une fonction toute particulière: celui-ci croit devoir rendre justice à la vague de succès des livres en dialogues, dans les cours de langue française; projet qui, à ses dires, n'a jusqu'alors été réalisé que dans un ouvrage intitulé "Entretiens familiers pour la noblesse étrangère". C'est pourquoi il écrit une grammaire française en forme de dialogues à laquelle il joint des scènes et des situations de conversation typiques, par l'intermédiaire desquelles un étranger peut apprendre à la perfection la langue, l'étiquette et la politesse françaises.⁴²⁾ D'après Bary, les livres en dialogues ont l'avantage, par rapport aux livres de forme discursive, d'enseigner à parler et à écrire selon le caractère particulier du partenaire de la conversation, qu'il soit féminin ou masculin. Cette forme est conçue pour des gens du monde, la forme discursive par contre pour des ermites.⁴³⁾

La diversité des sujets, rassemblés de sorte qu'ils prennent la forme d'une conversation suivie, est, d'après Bellegarde, intéressante pour ceux qui ont déjà beaucoup lu, car ceci leur sert d'abrégé où ils peuvent se remémorer l'une ou l'autre chose. Ceux qui ont moins d'expérience, par contre, peuvent s'instruire de ce qu'ils ne savent pas encore, peuvent apprendre la politesse et les bonnes manières.⁴⁴⁾ Mais cela sert surtout à initier le lecteur à la conversation, quoiqu'il ne faille pas se méprendre sur le sens de cette initiation:

"Il n'est pas besoin d'apprendre de mémoire ce que l'on doit dire, parce que la Conversation ne demande rien d'étudié, ou de contraint; le hasard, les conjonctures, la situation des esprits qui composent le Cercle, doivent faire naître les sujets qu'on y traite. Ainsi l'on n'a pas prétendu dans ces Modeles de Conversations assujettir les gens à parler deux heures de suite à perte d'haleine sur la même matière; ce seroit une étrange fatigue: mais on veut seulement insinuer

que la Morale, l'Histoire, la Politique, les divers événements de la vie, sont des sources inépuisables pour les Conversations des personnes polies, qui ont quelque teinture des belles Lettres."⁴⁵⁾

Si l'on tient compte du fait que ces livres de conversation font également office de cours particuliers en conversation, l'on comprendra la remarque dépréciative de Du Plaisir, se rapportant au lecteur: "(...) les personnes d'esprit prennent peu de plaisir à lire les livres de conversations."⁴⁶⁾

Mais étant donné que les contemporains dénués d'esprit, que Du Plaisir distingue ici des personnes d'esprit, sont la plupart du temps en majorité, cette citation ne fait que prouver la grande faveur et l'importance dont jouissaient les livres de conversation au 17^e siècle.

La correspondance peut être conçue comme une variante écrite de la conversation orale. La parenté entre la correspondance et la conversation n'est pas inconnue au 17^e siècle. La Chétardie l'exprime comme suit:

"L'absence fait quasi la seule différence qu'il y a entre se parler et s'écrire. Il y a à la vérité, plus d'ordre et d'arrangement dans les Lettres que dans la conversation; mais après tout, c'est toujours se parler, et c'est ce qui a fait dire à ceux qui sont les plus entendus en cette manière, qu'il faut écrire comme on parle."⁴⁷⁾

Chez Mme de Sévigné, la conversation est le modèle de la correspondance.⁴⁸⁾ Mais celle-ci ne peut suppléer qu'insuffisamment à la conversation, dont une heure semble préférable, pour Mme de Sévigné, à cinquante lettres.⁴⁹⁾

C'est justement chez Mme de Sévigné que la parenté du style de conversation et du style épistolaire devient particulièrement évidente. Ceci apparaît bien lorsqu'on oppose les expressions par lesquelles Fritz Nies caractérise la correspondance de Mme de Sévigné, à nos critiques de la conversation.

Nies place les lettres de Mme de Sévigné dans la catégorie des lettres familiales.⁵⁰⁾ Elles se caractérisent stylistiquement par la diversité, le désordre, les digressions, le naturel et le négligé.⁵¹⁾ Du point de vue du contenu, les nouvelles et les bagatelles ont la préférence dans les lettres de Mme de Sévigné.⁵²⁾

Elles sont présentées dans de divertissantes plaisanteries et dans des équivoques, où l'on se sert généreusement de nouveaux mots.⁵³⁾

Ainsi que F. Nies l'a démontré, la correspondance de Mme. de Sévigné, au cours des siècles suivants, atteint moins le désir de divertissement des lecteurs que leur désir d'instruction morale ou historique et d'information stylistique.⁵⁴⁾ Au 17^e siècle cependant, une personne susceptible d'écrire une lettre n'ira pas s'informer sur tout ce à quoi elle devra prêter attention au cours de la rédaction de sa lettre, auprès de Mme. de Sévigné, dont les lettres ne sont pas encore publiées au 17^e siècle, mais dans une des nombreuses publications sur les règles du genre, sur les lois et les formes de la correspondance.⁵⁵⁾

De même que pour les conversations sous forme de livres, il faut également distinguer deux tendances pour les lettres publiées, ce qui a été démontré par Fritz Nies⁵⁶⁾: ces lettres veulent d'une part initier leurs lecteurs à la manière d'écrire une missive dans une situation donnée; d'autre part, elles paraissent avec une intention et un caractère littéraires, comme par exemple sous la forme d'un roman épistolaire. Aussi bien en ce qui concerne l'intention de l'auteur qu'en ce qui concerne la réception du lecteur, c'est toujours le caractère littéraire ou instructif qui domine.

Le livre intitulé "Fleurs du bien dire" avec cinq "Héroïdes" d'Ovide, réédité en 1605 à Lyon, fut l'un de ces premiers écrits didactiques, conçu comme collection de formules "pour exprimer les passions amoureuses tant de l'un que de l'autre sexe" avec les "traits plus signalés rédigés en forme de lieux communs, dont on peut se servir en toutes sortes de discours amoureux."⁵⁷⁾

Les situations choisies sont tellement typiques que le lecteur apprend exactement ce qu'il doit écrire quand il vit une passion, du début jusqu'à la fin.⁵⁸⁾ Un manuel célèbre et des plus représentatifs sur la correspondance est, de 1630 à 1670, "Le secrétaire à la mode" de Jean Puget de La Serre.⁵⁹⁾ Parmi ses nombreux concurrents, on compte par la suite Porchères, Du Bosq, Grenailles, Patru, Boursault, Richelet, Vaumorière, Furetière, Milléran, Le Pays, Préchac.⁶⁰⁾ Ces manuels vont plus loin que la lettre d'amour et tiennent compte également des lettres de remercie-

ment, des pétitions, des lettres de félicitation, des lettres d'affaires etc. Pour tous ces genres, l'on peut dire que les situations dans lesquelles se trouve l'auteur sont bien trop typées et ne se laissent pas transposer aveuglément, à la situation beaucoup plus complexe, dans laquelle se trouve le lecteur qui demande conseil.⁶¹⁾ Bernard Bray signale dans son travail sur l'art de la lettre d'amour qu'il n'est pas rare de trouver, dans les manuels de lettres d'amour, un certain développement schématique romanesque, et que finissent par se détacher un monde sentimental fictif, des personnages de romans et une idée de la durée dans le temps, en bref, les éléments les plus importants d'un roman.⁶²⁾ Roger Duchêne va encore plus loin. Pour lui, tous les genres de littérature épistolaire (romanesque ou bien instructive, correspondance réelle ou bien inventée) ont un caractère littéraire, car, par l'intermédiaire des lieux communs de la rhétorique, ils dépassent la réalité empirique directement vécue pour devenir l'expression d'idées générales. On peut y ajouter que la conversation polie atteint également à des idées générales en usant de lieux communs. Toutefois, R. Duchêne a raison quand il souligne que les lettres de consolation de Balzac, Malherbe et Arnauld ne proviennent pas seulement d'un mouvement de politesse, mais de l'intention de créer une oeuvre littéraire, ce qui entraîne qu'une lettre est plutôt dédiée à son destinataire qu'elle ne lui est directement adressée.⁶³⁾

De même que pour la conversation, la publication de la correspondance sous forme de livres renforce son caractère littéraire: l'intention et la forme changent.

Dans son usage quotidien au 17^e siècle, la correspondance est un prolongement de la conversation, où il faut, de même que pour la conversation orale, faire très attention au rang de la personne à laquelle on parle, et toujours se demander si elle est de rang supérieur, égal ou inférieur.⁶⁴⁾ Mais, malgré tout, signale Méré, on ne s'exprime pas dans la conversation orale de la même manière que dans un échange de lettres:

"qui verroit une personne à qui l'on vient d'écrire une lettre, quoi qu'elle fust excellente, on ne luy diroit pas les mesmes choses qu'on luy écrivoit, ou pour le moins, on ne les luy diroit pas de la mesme façon. Il est pourtant bon lorsqu'on écrit de s'imaginer en quelque sorte qu'on parle, pour ne rien mettre qui ne soit naturel, et qu'on ne püst dire dans le monde:"⁶⁵⁾

Il n'est pas rare non plus de voir dans la rédaction de lettres une occupation pour les réunions en société: il existe des lettres qui sont écrites dans un cercle d'amis et adressées à un autre cercle d'amis.⁶⁶⁾ D'ailleurs, ce qui a été dit plus haut sur la différence entre la communication écrite et la communication orale est valable pour la différence entre la correspondance et la conversation.

De même que l'on distingue dans la conversation différents types avec leurs différentes caractéristiques, l'on distingue au 17^e siècle également différentes sortes de lettres. La Chétardie par exemple en voit cinq:

"Il y a cinq sortes de genres d'écrire, les Lettres d'affaires, les Lettres familiales, les Lettres galantes, les Billets doux, et les Lettres de compliment. Quand on écrit pour affaire, il faut entrer d'abord dans le sujet, se servir de termes propres à la chose dont on parle, s'expliquer clairement et sans confusion; (...) et si on a à parler de plus d'une affaire (...) il est bon d'écrire par article. Les Lettres familiales portent leur titre avec elles, elles doivent estre toutes unies. Il faut que lors que vôtre Amy les reçoit, il s'imaginer que vous luy parlez, qu'il puisse dire, je le reconnois, il me semble que je l'entens, voilà son caractère. Cependant quoyque l'esprit n'y doive pas briller, il faut pourtant que les termes soient justes, et qu'on y remarque un certain tour de qualité, où les Personnes du commun ne parviennent que rarement. Les Lettres galantes ont un caractère particulier. Il faut qu'il y entre de l'enjouement et du badinage dans les endroits qui en sont susceptibles; que le stile en soit doux et coulant; la louange délicate et fine; la raillerie flateuse et insinuante; que les périodes soient courtes, parce que plus il y en a dans une Lettre, plus il y a de pensées; qu'il n'y ait rien de languissant ny de froid; et comme ces Lettres-là ne sont faites que pour plaire, il faut prendre garde qu'elles n'ennuyent. Pour les Billets doux, comme c'est l'ouvrage du coeur, il faut qu'il y paroisse plus de tendresse que d'esprit; qu'il y ait une certaine langueur respectueuse et touchante, qui attire la compassion de la Personne à qui l'on écrit; qu'ils ne soient pas longs, et qu'il n'y paroisse rien d'étudié (...). Les lettres de compliment ont pour objet de certains devoirs que la société civile oblige de se rendre les uns aux autres dans les différentes occasions qui se présentent (...) Ces Lettres là doivent estre civiles et obligantes, et n'estre guère plus longues que les complimens qu'on se fait à la rencontre."⁶⁷⁾

La rhétorique de la correspondance suit donc souvent la rhétorique de la conversation, comme doivent le démontrer les citations suivantes. Pomeray répond, en 1630, à ceux qui pensent que la rhétorique ne peut se mani-

fester que dans des discours, et non dans des lettres, par la remarque qu'une lettre n'est pas nécessairement un simple renseignement sur ce qui se passe en un lieu où le destinataire est absent. Une lettre peut également contenir des conceptions théologiques, politiques ou philosophiques et serait donc digne de l'emploi des moyens de la rhétorique.⁶⁸⁾ Selon Sorel, les longues lettres doivent être écrites en tenant compte de toutes les règles de la rhétorique: elles doivent contenir exorde, narration, confirmation et épilogue. Il existe également des lettres qui ne contiennent qu'une narration, et d'autres qui ne contiennent pas de narration, mais seulement l'exorde et l'épilogue. Les règles de la correspondance, pour Sorel, correspondent aux règles de l'entretien familial: il faut considérer ce que l'on écrit et à qui. On écrit différemment à des amis ou à des personnes inconnues et haut placées.⁶⁹⁾ Enfin, Sorel assigne, aux différentes sortes de lettres, leur place dans les trois classes de la rhétorique:

"Donnant alors aux Lettres une juste mesure, elles recevront les mesmes diversitez que les Harangues; Elles seront dressées au genre demonstratif et au delibératif pour louer ou blâmer, et pour persuader ou dissuader. Selon les occasions on y pourroit aussi faire entrer le genre judiciaire, comme s'il estoit besoin d'accuser quelqu'un par Lettres ou de le defendre, ne le pouvant faire de vive voix."⁷⁰⁾

Les règles trop compliquées de la rhétorique et de l'étiquette, que l'on devait respecter pour les lettres longues, firent apparaître les billets qui se distinguent par une rhétorique moins élaborée, mais obéissent aussi strictement à l'étiquette. La Châtardie, que nous citons à la fin de notre aperçu sur la correspondance, concrétise cet état de fait:

"Ces Billets là, la plûpart du temps, n'estoient point signez, et on se contentoit de finir par un, 'Je suis fort 'a vous', ou quelque chose de semblable. Depuis, comme les Lettres ont quelque chose de plus gesnant et qu'elles assujettissent à traiter les autres avec respect, soit en laissant plus d'intervalle entre l'inscription et la première ligne, ou en donnant par exemple, 'du treshumble et tres-obeissant Serviteur', à des Personnes qui se contenteroient de vous donner 'du tres-humble'; la plûpart des Gens, pour éviter cette distinction, se sont avisez d'écrire en Billet, et on n'écrit presque plus d'une autre manier."⁷¹⁾

Les maximes, qui devinrent une forme littéraire surtout grâce à La Rochefoucauld, pouvaient-elles également trouver une place dans la conversation

orale? Elles représenteraient une réplique brève et où l'on décocherait une pointe, et elles pourraient être comparées en ceci aux bons mots et aux plaisanteries. Nous présentons par la suite quelques points de vue de la théorie de la conversation au 17^e siècle et de la critique littéraire actuelle, qui débattent du pour et du contre et s'interrogent sur l'utilisation de maximes dans la conversation. Méré les refuse dans la conversation, car elles sont trop hermétiques pour être appropriées à un simple entretien dans lequel l'intelligibilité des réparties est de rigueur: "mesme les maximes qu'on aime et qu'on admire dans les Ecrits, ne font pas de si bons effets dans les entretiens. Elles me semblent plus propres pour les réponses des Oracles, que pour se communiquer humainement (...)"⁷²⁾

D'après Du Plaisir, la conversation à la cour ne souffre même pas l'utilisation de proverbes - peut-être par ce qu'ils sont souvent le reflet de la sagesse et des expériences du peuple.⁷³⁾

Margot Kruse, dans son travail sur les maximes dans la littérature française se réfère à Méré pour prouver la thèse selon laquelle les maximes de La Rochefoucauld étaient destinées à la lecture, non à la conversation et que, de plus, elles s'inspiraient de sources littéraires et non de la conversation.⁷⁴⁾ La thèse contraire, selon laquelle les maximes de La Rochefoucauld auraient surtout été formulées lors de conversations à l'Hôtel de Rambouillet, est soutenue par Gerhard Hess⁷⁵⁾ et a déjà été ébauchée par Carl J. Burckhardt.⁷⁶⁾ Hugo Friedrich explique le style particulier de Pascal, sa ressemblance avec les maximes, sa richesse en paradoxes, par le contact fréquent de Pascal avec le style de la conversation, dans le salon de Mme. de Sablé.⁷⁷⁾ Liane Ansmann démontre que les maximes sont, schématiquement, calquées sur le principe de la devinette dans leurs moyens d'expression (par ex.: "Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est (...) qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.").⁷⁸⁾ C. Rouben fait remarquer l'importance des jeux de salons comme par exemple les questions et les maximes d'amour. Dans la Clélie par exemple une discussion galante suit la lecture commune de maximes qui s'opposent.⁷⁹⁾ Cependant ce jeu ne reste pas longtemps à la mode. Dans ses "Caractères ou les mœurs de ce siècle", La Bruyère dit rétrospectivement:

"Il a régné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puérile, qui roulait toute sur des questions

frivoles qui avaient relation au coeur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. La lecture de quelques romans les avait introduites parmi les plus honnêtes gens de la ville et de la cour; ils s'en sont défaits et la bourgeoisie les a reçues (...)"⁸⁰

Ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, il n'est pas conseillé de parler au cours d'une conversation de certains individus bien concrets. Peut-être est-ce là un point dans lequel le style de la conversation et le style des maximes s'accordent. Hess explique dans cette perspective le caractère général et abstrait des analyses moralisatrices: "... on ne peut parler d'autrui et de soi-même in concreto; la politesse et les égards l'interdisent autant que la sagesse élémentaire. Ainsi parle-t-on des 'replis du coeur' en général, laissant à chacun - et à soi-même - le soin de l'application du terme."⁸¹ Les maximes de La Rochefoucauld par exemple, sont formulées de manière très générale. Gustave Lanson signale l'emploi fréquent de "toujours, jamais, nous. L'homme, on, tout le monde".⁸² L. Ansmann remarque la généralité de la première partie des maximes, qui comporte souvent des expériences comparables à des proverbes, tout le monde ayant déjà fait ces expériences; la seconde partie cependant amène une suite étonnamment individuelle.⁸³

En résumé nous pouvons dire, sur l'utilisation de maximes et de sentences dans la conversation, qu'elles trouvaient certainement leur place dans des formes bien fixées, telles que les devinettes et les conversations de caractère particulièrement moraliste. Cependant elles étaient inappropriées à une conversation quotidienne, dépourvue de contrainte, et ceci bien qu'elles fussent peu personnelles, à cause de cette consision, au trait souvent moqueur, qui les caractérisait et qui faisait qu'on ne les comprenait pas toujours facilement.

Elles paraissent surtout trop élaborées et étudiées⁸⁴, par conséquent elles ne sont pas assez spontanées pour répondre aux exigences d'une conversation dépourvue de contraintes. Celui qui se sert de maximes dans une conversation est soupçonné d'être un pédant, de toujours tout savoir et de le savoir mieux que quiconque.

De brefs articles, placés au début d'un livre et adressés au lecteur ou à un mécène représentent une forme intermédiaire entre la correspondance et le dialogue auteur-lecteur. La dédicace, dont a traité Wolfgang Leiner,

est généralement un éloge à son destinataire.⁸⁵⁾ Les éloges peuvent suivre les lieux communs que nous avons déjà mentionnés dans notre ouvrage. Ils peuvent donc être classés en cela dans le genre démonstratif de la rhétorique. Souvent ils se servent d'un style ornemental et très fleuri.

W. Leiner analyse les différentes formes et "topoi" des lettres de dédicace, les occasions précises qui sont à leur origine, la relation sociale entre les auteurs de ces livres et ceux qui les ont parrainés et, finalement, l'importance des lettres de dédicace dans les relations mondaines.⁸⁶⁾

Outre la dédicace, il existe un autre genre qui peut retenir notre intérêt, c'est la préface au lecteur, qui connaît également ses règles et occupe sa place dans le jeu entre l'éloge au lecteur et la déclaration de modestie de l'auteur et qui peut donc être classée dans le schéma rhétorique du benevolum parare de l'exorde. Callières place au début de sa "Logique des amans" une remarque au lecteur dans laquelle il expose le ridicule de la pratique qui consiste à écrire de telles préfaces:

"Ce n'est pas assez d'auoir fait vn Liure pour meriter le venerable titre d'auteur, il faut encore faire vne Preface, ou quelque chose qui luy ressemble, par laquelle on aduertisse le Lecteur, que l'on se voit imprimé contre son gré, à la sollicitation de quelques personnes considerables, qui nous ont forcé de donner nostre ouurage au public, ou par la feinte tromperie de quelque Amy, de laquelle l'on se justifie, en faisant le Preambule en son nom, ou en celuy du Libraire: apres que l'on a affecté cette fausse modestie, et employé toute sa Rethorique pour persuader au Lecteur la chose du monde dont il se soucie le moins; l'on tasche de captiuier sa bien-veillance, et passant d'vne extremité en l'autre, l'Autheur luy persuade d'ordinaire par aduance l'estime qu'il doit auoir pour l'ouurage qu'il met au jour, par les eloges qu'il donne luy-mesme à sa production, ou qu'il fait quelquesfois donner par ses Confreres a la teste de son Liure."⁸⁷⁾

La conversation occupe également une place très importante dans les trois grands genres littéraires. Nous n'aborderons le sujet que très brièvement ici, car son développement dépasserait le cadre que nous nous sommes fixés.

Magendie signale l'importance de la conversation dans les romans du 17^e siècle. Les romans de Nervèze, de des Escuteaux et le "Manuel d'amour" vont même jusqu'à omettre les formules d'introduction telles que "dit-il", "répondit-il" pour ne plus donner dans la marge que les noms des personnages qui parlent.⁸⁸⁾ Leurs dialogues subtils ne sont pas toujours facilement intelligibles à cause de leur style enchevêtré. Les réponses à certaines réparties dans la conversation se rattachent souvent à un seul mot, à une image, modifient une métaphore et répètent sous une forme différente quelque chose qui a déjà été dit auparavant. Selon Magendie, ce n'est que dans "l'Astrée" que le contenu commence à avoir plus d'importance. Tous les héros de "l'Astrée" sont en mesure de débattre de questions galantes. L'amour est le sujet de la plupart des discussions. Mais l'on a aussi de courtes conversations sur la vie de tous les jours à l'occasion d'une rencontre fortuite entre plusieurs personnages.⁸⁹⁾

Il n'y avait pas que le roman qui offrait l'occasion de réfléchir sur la conversation et de présenter des modèles de conversations galantes, mais aussi le théâtre. Magendie cite les pièces "Amour triomphant" de P. Troterel de 1615, "L'entretien des illustres bergers" de Nicolas Fréncle de 1634, et signale également le rôle des conversations galantes dans les comédies de Corneille.⁹⁰⁾ Méré oppose la tragédie des Romains, qui s'appuie fortement sur la conversation quotidienne, à des vers contemporains qui dotent le dialogue dramatique d'un ornement tel, que ceux-ci s'éloignent du style de l'entretien habituel et portent atteinte au principe du naturel.⁹¹⁾ Corneille explique le succès de sa pièce "Mélite" par le "style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens".⁹²⁾ Nous ne pouvons que signaler en passant l'importance de la tirade dans le théâtre du 17^e siècle.⁹³⁾ Molière, qui, à l'origine, la mettait surtout dans la bouche du pédant, témoigne, au cours de sa création théâtrale, d'une tendance à la réduction des tirades.⁹⁴⁾ Le pendant de la tirade, la stichomythie, est tout aussi appréciée au 17^e siècle.⁹⁵⁾ D'Aubignac refuse, pour le dialogue scénique de la tragédie, les tropes et les figures qui ne sont pas en mesure d'exprimer les passions, de même que les antithèses irréfléchies et les pointes amusantes qui plaisent tant aux femmes et aux petits bourgeois.⁹⁶⁾

De tous ces rapports isolés avec la conversation on ne peut tirer cependant que des conclusions très réduites quant au prestige de certains

genres de réparties que l'on apporte à la conversation réelle. En effet au théâtre comme dans les romans, le discours ne s'adapte pas seulement au partenaire du dialogue, mais bien plus au lecteur ou au spectateur. En parlant de la littérature des entretiens et de la correspondance, nous avons déjà employé le terme de "littérarité", qui est le résultat de cette relation particulière. Le dialogue des protagonistes est encastré dans un dialogue entre l'auteur et le lecteur. Ceci peut s'observer par exemple dans l'importance du naturel sur scène. La Bruyère poursuit la règle du naturel, valable pour la conversation, jusqu'à l'absurdité en la transposant à l'esthétique du théâtre:

"Ainsi, par cette règle, on occupera bientôt tout l'amphithéâtre d'un laquais qui siffle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme ivre qui dort ou qui vomit: y a-t-il rien de plus naturel? C'est le propre d'un efféminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse. Mettez ce rôle sur la scène. Plus longtemps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original; mais plus aussi il sera froid et insipide."⁹⁷)

Les poèmes, au 17^e siècle, ne sont souvent rien moins qu'une forme de communication plus raffinée entre l'auteur et le destinataire, omettant souvent tout rapport avec un public plus large. Dans son ouvrage "Französische Lyrik im Zeitalter des Barock", il semble à Arnold Rothe que de nombreux poèmes isolés sont de par leur premier vers comme la réponse à une question, comme une partie ou la suite d'une conversation: 'Qui, je vous dis et vous répète...'; 'Non, non, je ne suis plus à plaindre...'; 'Alors la Muse fatiguée/Me dit...'.⁹⁸) La Chétardie insiste sur le caractère utilitaire de la poésie. En 1683 il la cite juste après avoir fait l'énumération des différents genres de lettres:

"La Poesie est encor un autre genre d'écrire. Pour y réussir, il faut en avoir le génie (...) Ce n'est pas une nécessité de faire des Vers, et il est imprudent de s'y commettre, si l'on ne se trouve pas les dispositions qu'il faut avoir pour cela; mais quand vous auriez tout le génie qu'il seroit à desirer pour y réussir, je ne vous conseillerois pas d'entreprendre de longs Ouvrages. Ce seroit dommage qu'un Homme de qualité perdist beaucoup de temps à de pareilles choses. Il peut faire une Chanson ou un Madrigal à la rencontre, et je luy passe jusqu'à l'Elegie, lorsqu'il est amoureux d'une Personne qui peut luy faire honneur dans le monde;"⁹⁹)

Après avoir présenté quelques formes littéraires dans leur rapport avec la conversation, arrêtons-nous, pour terminer, sur quelques principes stylistiques de ces formes. L'exigence du naturel, de spontanéité et de diversité du contenu, valables pour la conversation, le sont aussi pour la communication écrite et pour la littérature. Méré veut laisser au hasard l'enchaînement des idées dans les lettres. Il faut donner l'impression de spontanéité et d'absence de règles. Il faut avoir le sentiment que la nature elle-même mène la plume.¹⁰⁰⁾ Bellegarde écrit ses "Réflexions sur la politesse des mœurs" sous la forme d'un enchaînement d'idées sans rapport les unes avec les autres et pense en cela être particulièrement conforme à la manière de penser française, qui aimerait le continu changement de sujet.¹⁰¹⁾ D'après Bary, qui se réfère à Montaigne, ce serait surtout la forme du dialogue qui permettrait stylistiquement un changement de sujet permanent et donnerait au lecteur de nouvelles idées.¹⁰²⁾

Dans la conversation, les sujets ne doivent être qu'abordés et non approfondis. Saint-Evremond adapte ce principe à ses écrits: "Ne vous imaginez (...) pas que je vous parle profondément des choses que je n'ay étudiées qu'en passant, et sur lesquelles j'ay fait seulement de legeres reflexions."¹⁰³⁾

Il répugne à Courtin de comprimer artificiellement ses idées en un ordre aussi réglé que possible. Il préfère traiter les points de manière plus ou moins détaillée, selon ce qu'il a à en dire.¹⁰⁴⁾ John C. Lapp analyse les répercussions de la règle de la négligence sur les récits de La Fontaine qui font de cette règle un principe.¹⁰⁵⁾

Nous voyons, par conséquent, que certaines règles de style de la conversation se retrouvent dans la littérature. Karl Vossler fait remarquer le principe qui consiste à se soumettre et à rester discret¹⁰⁶⁾, un principe de la conversation selon lequel se serait tout particulièrement formé le langage de Racine. Leo Spitzer se réfère à K. Vossler dans son essai sur la retenue classique du style racinien:

"Vossler ('Jean Racine', chap. V: 'Le langage et l'art du vers Racinien') dit fort justement: 'Se soumettre à lui et rester discret sont l'idéal de ce style, une aspiration négative et presque prosaïque. Le langage poétique de Racine n'a pas de caractéristiques spéciales. C'est un style sécu-

larisé, calqué sur la conversation mondaine, qui atteint son caractère élevé et solennel surtout par sa renonciation à toute sensualité, rudesse et coloration"¹⁰⁷⁾

Les conversations ne constituent pas seulement un élément du théâtre; le théâtre lui-même sert à l'âge baroque de métaphore du caractère public de la conversation et de chaque action. Il est la représentation de la vie mondaine sur scène et il puise ses moyens à la vie de la société aristocratique du 17^e siècle, qui est comparable au théâtre puisque le courtisan, tel un acteur, est exposé au public. Les lois esthétiques sont comparables aux lois éthiques. Du Refuge dit au début du siècle: "Toutefois pource que la Cour est vn theatre haut esteué et exposé à la veue de tout le monde, l'on y remarque mieux les jeux de la fortune."¹⁰⁸⁾

Plus tard, c'est Méré qui compare le comportement des hommes en société au jeu de l'acteur sur scène.¹⁰⁹⁾ Et la réalisation de l'image idéale fait de l'homme même qui se meut dans la société réelle, une oeuvre d'art parfaite.¹¹⁰⁾ Le destin ressemble à l'auteur d'une pièce qui attribue aux uns des rôles plus avantageux qu'aux autres. Selon Méré, il s'agit surtout d'être un bon acteur dans son rôle.¹¹¹⁾

4.2 La doctrine classique

René Bary souligne l'importance des règles en général, la position de la littérature entre la volonté de plaire et d'instruire, la signification des principes de vraisemblance et bienséance dans la doctrine classique.¹¹²⁾ La question se pose donc de savoir si les principes et les règles de cette esthétique présentent des rapports avec les principes et les règles de la conversation.

La doctrine classique suit Horace qui exige que la littérature soit divertissement et instruction. Ce faisant, les théoriciens de la doctrine classique accordent la première place, soit au divertissement (plaire), soit à l'instruction (instruire).¹¹³⁾ Plaire cependant n'apparaît pas seulement comme principe dans la doctrine classique, c'est également le fil conducteur du comportement social, donc de la conversation, comme il sera démontré ci-dessous.¹¹⁴⁾ Plaire est le principe de la conversation et de la littérature. L'oeuvre littéraire et la contribution à la conversation peuvent

plaire de la même manière que l'auteur et l'interlocuteur grâce à ce qu'ils disent. Racine par exemple souligne, dans sa lettre de dédicace pour "Andromaque" qu'il a suivi les règles de son art pour plaire au public, mais il ajoute cependant: "La règle souveraine est de plaire à V.A.R. (Votre Altesse Royale)" et transpose par là-même le plaisir à un niveau plus personnel.¹¹⁵⁾

Le principe de l'instruction, surtout dans sa perspective morale, est certes posé pour la littérature, mais ne porte cependant qu'une signification marginale dans la théorie de la conversation. Il n'est pas mentionné parmi les exigences de la conversation aisée et détendue. La Rochefoucauld oppose à ce genre de conversation, qu'il appelle divertissante, la conversation sérieuse, dans laquelle sont traités de préférence les comportements humains et dont on peut, par conséquent, apprendre quelque chose pour sa propre conduite.¹¹⁶⁾ Pour ce qui est des actes de langage recommandés par les théoriciens de la conversation divertissante, l'instruction y est totalement absente. Sa forme atténuée, le conseil, ne doit, comme nous l'avons vu, être employé que rarement et avec prudence.¹¹⁷⁾ L'instruction n'est pas attribuée à l'image idéale de l'honnête homme, mais à son antipode, le pédant. La question de savoir pourquoi le principe de l'instruction est valable pour la communication entre l'auteur et son public, mais non pour la communication entre des partenaires de conversation, peut être facilement élucidée, si l'on considère la contrainte de légitimation de la communication institutionnalisée qui pesait sur la littérature.

La discussion sur la vraisemblance, autre principe exigé pour la littérature classique, se retrouve chez les théoriciens de la conversation quand il s'agit de la discussion sur les nouvelles que l'on se raconte au cours d'une conversation. Nous rappellerons la remarque d'Ortigue de Vaumorière qui disait que, dans la conversation, il fallait faire plus attention à la vraisemblance de ce que l'on inventait entièrement, qu'à celle des événements réels, que l'on ajoutait à une histoire inventée, puisque la vérité était crédible d'elle-même.

La règle de la vraisemblance, dans l'esthétique, est précédée par la règle de la bienséance qui prescrit ce qu'il convient de faire à telle ou telle occasion. Rapin insiste sur la valeur universelle de la bienséance:

"Sans elle, les autres règles de la poésie sont fausses (...) tout devient vraisemblable, dès que la bienséance garde son caractère dans toutes ses circonstances (...) Enfin tout ce qui est contre les règles du temps, des moeurs, des sentiments, de l'expression, est contraire à la bienséance, qui est la plus universelle de toutes les règles."¹¹⁹⁾

Magendie, dans une tentative de systématiser les différents aspects de la bienséance, distingue deux types: les bienséances internes prescrivent quelles actions, quels vêtements, quelles paroles sont de rigueur pour une personne réelle ou fictive, selon son rang, son âge, sa profession et la situation donnée. Les bienséances externes font que les actions, les vêtements et les paroles d'une personne correspondent dans une situation donnée à l'attente qu'en a autrui: que ce soit le spectateur qui voit ce personnage au théâtre, ou le lecteur qui le rencontre dans un livre.¹²⁰⁾ Dans le premier cas, il s'agit de la conformité d'une personne avec le rôle qui lui est généralement attribué, dans le second cas de la conformité d'une personne avec l'attente d'un certain public bien défini. La vraisemblance exprime alors le désir du public, de voir son attente satisfaite. C'est dans ce sens que la vraisemblance est une exigence également valable pour l'attitude du partenaire de la conversation envers son auditoire. La formule esthétique de la bienséance et, avec elle, de la vraisemblance, a donc un ancrage social, ce qu'il s'agira d'examiner en détail plus loin.¹²¹⁾

Etant donné cette interprétation, il n'est pas étonnant que Chapelain, pour qui les règles de la conversation et du comportement en société dans le salon de la Marquise de Rambouillet étaient familières, ait apporté une contribution majeure à l'établissement du catalogue des règles de la littérature au 17^e siècle. Il est aussi peu étonnant qu'une certaine liberté des règles esthétiques ait été proclamée au début du 17^e siècle, et ait devancé la réglementation absolutiste du comportement social. La position centrale que prit le terme de règles, dans le courant du 17^e siècle, est indéniable¹²²⁾, même si celles-ci s'avèrent trop générales et imprécises dans leur emploi concret.¹²³⁾

5. LES TYPES IDEAUX DU 17^e SIECLE COMME PARADIGMES DE LA CONVERSATION

5.1 Entre l'honnête homme et le pédant

Après avoir décrit la théorie de la conversation et sa position par rapport à la rhétorique, la langue, la littérature et la théorie littéraire, nous tenterons maintenant de dépasser ces phénomènes purement linguistiques. Nous partirons pour cela de l'hypothèse qu'il existe un lien fondamental entre les déclarations sur la conversation, la conception de l'homme et de son comportement, et le champ social réel dont est née cette conception. Penchons-nous d'abord sur quelques-unes des caractéristiques du type de l'homme idéal et sur quelques-uns des fondements caractéristiques de son comportement.

L'image modèle de l'homme se résumait en un terme, celui d'honnête homme; le contenu de ce terme changea au cours du 17^e siècle. La question n'est pas de savoir si la continuelle prise de position, par rapport à ce terme, répondait au désir d'inventer une nouvelle vision de l'homme, remplaçant peut-être le chevalier du Moyen-âge, ou l'humaniste de la Renaissance¹⁾; la question n'est pas non plus de savoir si une plus grande mobilité sociale, l'entrée de groupes nouveaux dans la classe dirigeante ou bien une mutation de la fonction de cette classe dirigeante vers un rôle purement représentatif²⁾, sont à l'origine de ce phénomène. Quoi qu'il en soit, le terme d'honnêteté est impensable sans la référence au 17^e siècle français, même si Méré tente de le décrire comme une constante naturelle, ahistorique, indépendante de l'espace et du temps.³⁾

Dans la première moitié du 17^e siècle, les qualités morales et religieuses dominent dans la définition de l'honnêteté, comme par exemple chez Bardin, le moine franciscain Du Bosc et Faret. Dans la seconde moitié du siècle, l'honnêteté sert particulièrement à dépeindre les bonnes manières en usage dans le monde et ne tient plus compte que modérément de la compréhension morale ou religieuse de ce terme (cf. Mlle de Scudéry, de Callières, Furetière). Cependant, la relation réciproque entre ces deux définitions du terme d'honnêteté et les deux moitiés du siècle, ne peut pas être conçue sans quelques exceptions: Voiture, par exemple, dans la première moitié du siècle, plaide pour la signification que le mot "hon-

nêteté" aura dans la seconde moitié de ce siècle et Saint-Simon fait l'inverse.

Vers la fin du siècle a lieu un retour à la conception de l'honnêteté telle qu'on la concevait dans la première moitié. C'est ainsi que Helmut Anton prouve qu'à la fin du 17^e siècle, les ecclésiastiques La Chétardie, Gousault et Morvan de Bellegarde entreprennent une nouvelle christianisation du concept profane de l'honnêteté, sans pour autant en renier les vertus profanes.⁵⁾ La même constatation est faite par Bernadette B. de Mendoza, qui montre que Méré, dans ses derniers écrits, tentait de son côté, d'associer la morale chrétienne et la morale mondaine, sous le terme d'honnêteté.⁶⁾ On peut ajouter qu'Armand de Gérard formule de la même manière une synthèse entre les normes de la morale chrétienne et de la vie mondaine. Il déclare en 1682 que le but de son ouvrage est de:

"convaincre d'erreur la plupart de des gens de qualité, qui affectent si fort la probité, et qui négligent cependant les préceptes les plus essentiels de l'Evangile, comme si l'on pouvoit être fidele aux hommes quand on est infidele à Dieu, et vivre avec honnêteté dans le commerce du monde, quand on est d'une conduite irreguliere sur le Chapitre de la Religion."⁷⁾

C'est de manière très optimiste et presque euphorique que Gérard unit la nécessité de plaire dans le monde avec l'accomplissement de devoirs chrétiens:

"Cela est si vrai, que l'on ne connoît point presentement à la Cour de plus seur moien pour plaire que de remplir ses devoirs, et de tenir une conduite de Probité. Comme le Roy est le plus honneste homme de son Roiaume (...)"⁸⁾

Ne cherchons pas à vérifier à quel point les synthèses de Gérard sont sérieuses et sincères. Il n'est pas exclu quelles ne font qu'exprimer un compromis entre le goût du public mondain et la censure chrétienne. Cette interprétation serait confirmée par l'abondance de ses conseils sur les particularités de la vie mondaine.

La Bruyère est plus sceptique et plus direct quand il définit la moralité et le succès mondain comme antithétiques: "Vous êtes homme de bien, vous ne songez ni à plaire ni à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître et à votre devoir: vous êtes perdu."⁹⁾

En quoi consiste le côté mondain de l'honnête homme? La Chétardie énumère quelques "qualités extérieures", que l'honnête homme ne doit pas obligatoirement avoir, mais du moins pourrait avoir:

"Vous négligez aucune des qualitez extérieures, qui peuvent servir à vous rendre agréable; car quoy qu'on puisse estre honneste Homme sans les avoir, il est pourtant vray que ceux qui les possèdent, ont de grands avantages sur les autres. Je mets dans ce rang-là la maniere de se bien mettre, et un certain air de bonne grace, qu'on peut appeller, le je-ne-sçay-quoy de la bonne mine, la Danse, le Chant, les Jeux d'exercice, les Instrumens convenables à une Personne de vostre qualité;"¹⁰⁾

L'honnêteté n'a pas le droit de paraître artificielle. Il faut qu'elle soit devenue trait de caractère, pour éviter d'être démasquée, en certains moments critiques, et qualifiée d'hypocrisie.¹¹⁾

Avant d'être honnête homme, il faut avoir été l'élève de l'honnête homme, c'est à dire l'honnête garçon. Grenaille écrit un ouvrage sur éducation de celui-ci, ouvrage dans lequel il s'éloigne de Faret qui traite de personnes déjà éduquées et non de celles qui doivent encore l'être.¹²⁾

"Au reste, je conduits icy l'Honnête Garçon depuis le commencement de l'enfance jusques à la fin de la jeunesse. le traite premierement de sa naissance, et puis de son éducation; je polis ses moeurs et son esprit tout ensemble; le le forme à la pieté et à la bienséance du monde, afin qu'il ne soit ny impie, ny superstitieux. Enfin, apres luy auoir donné des préceptes, le luy donne presque par tout des exemples."¹³⁾

Un autre type du 17^e siècle, le bel esprit n'apparaît pas toujours sous une lumière aussi positive que l'honnête homme. L. Messerschmidt reprend la caractérisation de Callières qui distingue, dans son "Traité du Bel Esprit", paru anonymement en 1695, quatre classes. Dans la première se trouve celui qui aspire continuellement à une amabilité galante et pleine d'esprit; dans la seconde, celui qui, sans prêter guère attention à l'originalité de ses pensées, se met en valeur par une manière de s'exprimer recherchée; dans la troisième, celui qui enchante par des tournures à la mode, de jolis mots et une intonation agréable; dans la quatrième enfin, celui qui cherche à faire une plaisanterie à tout propos. Callières critique les quatre types. D'après lui, leur comportement répréhensible se retrou-

ve d'abord dans la conversation, ensuite dans la littérature et enfin dans le domaine des affaires. Dans la conversation, le bel esprit répond sans réfléchir, sans même avoir écouté son interlocuteur. Il parle avec hâte et précipitation, il parle beaucoup pour dire peu, de sorte que l'entretien avec lui devient un "babil continué". Il ne convient pas du tout aux affaires, puisqu'il ne fait aucun cas d'un travail continu et que, de par son habitude de tout juger au premier regard, il est incapable de prendre une décision réfléchie.¹⁴⁾

Ce type de bel esprit, que Callières critique ainsi, est accueilli d'un oeil favorable à l'Hôtel de Rambouillet. Tallemant des Réaux fait l'éloge de Voiture qui divertit la compagnie à l'Hôtel de Rambouillet par ses nouvelles visions des choses et par ses réparties galantes. En tant que bel esprit et auteur de conversations pleines de finesse, il aurait montré à ses interlocuteurs comment l'on s'entretient avec aisance.¹⁵⁾

Chez Mlle de Scudéry, Sapho, qui a la réputation d'être un bel esprit, se plaint, pour sa part, des obligations qui en découlent pour elle.¹⁶⁾ Bary démontre dans une conversation modèle combien le bel esprit sait se mettre en valeur par ses remarques spirituelles.¹⁷⁾ En 1682 il n'est pas encore démodé, selon Bary, de se comporter en bel esprit:

"Il est vrai, répondit Theandre, que le bel Esprit n'avoit jamais été si fort en vogue, tout le monde s'en pique presentement, et je ne vois rien qu'on affecte davantage (...) Une folie dite de bonne grace, un Madrigal, un Billet, un couplet de Chanson, est assés souvent le merite par lequel on s'erige en bel Esprit."¹⁸⁾ "Ils parlent sans cesse de leurs bagatelles, qu'ils font passer pour des ouvrages achevés."¹⁹⁾

Bouhours oppose le faux bel esprit au vrai:

"Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudissements populaires et bien loin de se produire mal à propos ils se cachent autant qu'ils peuvent (...) Mais les véritables beaux esprits sont si rares."²⁰⁾

Il élargit le terme de bel esprit et distingue, un peu comme Callières, trois types, selon leurs habiletés particulières: le premier est doué pour l'écriture, le second pour la conversation, et le troisième pour les af-

fares. Ces trois facultés se trouvent rarement réunies en une seule personne, puisque la personne douée pour la conversation, par exemple, évite le travail, qui, de son côté, représente le fondement de toute occupation littéraire ou professionnelle:

"Pour l'esprit de conversation, comme c'est un esprit naturel, ennemi du travail et de la contrainte, il n'y a rien de plus opposé à l'étude et aux affaires. Aussi nous voyons que ceux qui ont ce talent sont pour l'ordinaire des gens oisifs, dont le principal emploi est de rendre et de recevoir des visites."²¹⁾

Chez Bouhours le bel esprit doué pour la conversation possède toutes les qualités requises dans une conversation parfaite:

"Le caractère de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement et de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent; ils font dans les rencontres des réparties fort ingénieuses; ils ont toujours quelque question subtile à proposer et quelque joli conte à faire pour animer la conversation ou pour la réveiller quand elle commence à languir. Pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses surprenantes; ils savent surtout l'art de badiner avec esprit et de railler finement dans les conversations enjouées; mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations sérieuses; ils raisonnent juste sur toutes les matières qui se proposent et parlent toujours de bon sens."²²⁾

Le bel esprit doué pour les activités financières, par contre, se montre particulièrement habile dans les entretiens d'affaires:

"Dans les négociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté et d'une manière fort délicate: ils découvrent d'abord les pensées de celui avec qui ils traitent sans se découvrir eux-mêmes; ils s'insinuent dans son esprit; ils l'engagent par ses propres intérêts;"²³⁾

Peu importe celui des trois groupes auquel il appartient, un bel esprit s'exprime toujours de manière simple et compréhensible. Il évite l'emploi de dictons et de belles sentences.²⁴⁾

Les déclarations de Savary sur le "parfait négociant" sont plus détaillées que la présentation du bel esprit dans le domaine des affaires, de Bouhours. Etant donné que le type idéal du négociant allie un comportement aimable et prévenant à la connaissance solide de son métier, donc des

vertus mondaines à des vertus bourgeoises, il représente un type intermédiaire entre l'honnête homme et le pédant. C'est en tant que tel qu'il est important dans notre contexte.

Les futurs négociants doivent montrer dès leur enfance un don naturel pour leur métier. Ils ont besoin de certaines facultés intellectuelles:

"A l'égard de l'esprit ils ont besoin d'une bonne imagination, car c'est elle qui est propre pour les Arts, les Manufactures, et le Negoce. Elle consiste à inventer de nouvelles étoffes, à estre agreables à l'achat, à la vente, et à negocier les affaires, à estre subtils et prompts à répondre par des argumens naturels, quand l'on y trouve des deffauts, à sçavoir bien écrire, l'arithmetique, et les autres choses necessaires à la profession mercantille."²⁵⁾

Le négociant doit avoir une bonne constitution physique pour pouvoir supporter les efforts et les peines de ses nombreux voyages.²⁶⁾ Un bon aspect extérieur peut contribuer à son succès professionnel:

"(...) bonne mine; parce qu'elle convient fort bien a un Marchand, et la pluspart du monde aime mieux avoir affaire, et traiter avec un homme bien fait; parce qu'il se rend toujours plus agreable, qu'avec un autre qui n'a pas le mesme avantage exterieur."²⁷⁾

Il doit assimiler certaines connaissances nécessaires à sa charge:

"Les exercices necessaires pour cette profession; c'est-à-dire à bien écrire, bien sçavoir l'Arithmetique, à tenir les Livres en partie double et simple, afin qu'ils ne s'écarterent pas du dessein qu'ils ont pris de faire le Negoce: mesme les langues Italiennes, Espagnoles, et Allemandes; parce qu'elles sont tres necessaires à ceux qui veulent Negocier dans les pais étrangers."²⁸⁾

Le futur négociant doit fuir toutes les autres sciences. Par la visite d'un collège, il n'entrerait en contact qu'avec des aristocrates méprisant les affaires, ce qui pourrait le détourner du droit chemin. De plus, l'expérience montre qu'après des études de rhétorique, de littérature et de philosophie, l'on aspire à devenir théologues, juristes ou médecins. On n'a plus aucun goût pour le métier de négociant. Enfin, la mauvaise influence des condisciples se livrant à la débauche dissuade le futur négociant de l'idée de passer toute sa vie derrière un comptoir.²⁹⁾ Par rapport au type idéal aristocratique de l'honnête homme, le type idéal du "parfait négoc-

çant" paraît plus spécialisé, plus proche du pédant. Il ne dispose pas d'une culture générale superficielle, mais de connaissances spécialisées, dont il peut se servir dans sa profession. Tout ce qui dépasse sa spécialisation est inutile voire néfaste: "Il suffit pour rendre les enfans capables du Commerce, qu'ils soient sçavans en tout ce qui le concerne, les autres sciences leur sont non seulement inutiles, mais encore tres-nuisibles."³⁰⁾

A l'opposé du type de l'honnête homme, nous rencontrons le type du pédant. L'histoire du pédant et du terme lui-même a son origine bien avant le 17^e siècle. K. Breiding lui a consacré une analyse approfondie: le terme naît en Italie au début du Cinquecento et désigne tout d'abord le maître d'école ou le professeur de cours particuliers. Les signes extérieurs du pédant italien, comme par exemple son chapeau carré ou le livre qu'il tient à la main, indiquent déjà sa fonction professionnelle. Malgré sa basse condition sociale, il se distingue par sa fierté, sa présumption excessive due à sa culture et ses sautes d'humeur. Il adore l'Antiquité, s'exprime de préférence en latin, par oral et par écrit.

Montaigne, dans ses Essais "Du pédantisme" et "De l'institution des enfans" est l'initiateur de la reprise du terme italien en France. Dans la comédie et la satire françaises du 17^e siècle, le pédant apparaît surtout comme le représentant du savoir acquis à la Faculté des Arts, mais aussi comme médecin ou juriste.³¹⁾ Une position intermédiaire entre la pédanterie et la culture de salon de l'honnête homme revient à des auteurs cultivés tels que Ménage, Chapelain et Balzac, qui sont à leur aise aussi bien dans les cercles de savants que dans les salons.³²⁾ Selon Lamy, un bon orateur se doit également de s'exprimer sans cette suffisance pédantesque due à son état. La modestie, la prudence et la bienveillance doivent être ses traits de caractère majeurs.³³⁾

Peut donc devenir pédant celui qui passe avec succès une initiation dans ce domaine. Il néglige alors les qualités mondaines et se fait remarquer de manière désagréable en société. Il n'est pas aussi simple, cependant, de devenir honnête homme. Selon Faret et Grenaille, naître de famille aristocratique est la première des conditions.³⁴⁾ Il est intéressant que Magendie signale que l'aristocratie du 17^e siècle ait eu une conception de l'honnête homme différente de celle qu'en avait la bourgeoisie, que le terme d'hon-

nête homme ait connu des nuances de caste.³⁵⁾ Pour Carl J. Burckhardt cependant, le terme d'honnête homme dépasse les limites de l'appartenance à une classe sociale. Sa thèse repose sur les théories de Molière qui dit dans "Don Juan": "Je ferais plus d'état d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous."³⁶⁾ Gerhard Hess se réfère à Pascal quand il souligne que l'honnêteté ne s'acquiert pas par la volonté ou grâce à un plan précis, mais un peu comme la Grâce dans le système janséniste.³⁷⁾ Méré cependant apporte un démenti, lui qui, se prenant pour le maître de l'honnêteté, se doit de ne pas perdre ses disciples.³⁸⁾

5.2 Les connaissances de l'honnête homme et du pédant

Etant donné que l'honnête homme et le pédant n'ont pas le même rapport avec la vie professionnelle, il n'est pas étonnant que leurs connaissances et l'usage qu'ils en font en société aient pour eux une valeur différente.

Il est notoire que les nobles, au début du 17^e siècle, étaient formés dans le maniement des armes, et que tout autre savoir toute autre formation leur paraissait inutile, voire indigne, puisqu'ils trouvaient la justification de leur existence, du fait même de leur propre état.³⁹⁾ Même quand ils se virent privés de la charge de défendre leurs compatriotes par les armes, se sachant peu à peu confirmés dans le rôle de courtisans parasites, ils conservèrent le mépris du savoir nécessaire aux professions bourgeoises. La Bruyère brosse le portrait d'un aristocrate que l'on pourrait employer dans l'administration financière comme dans le secteur militaire, mais qui est aussi peu qualifié pour l'une que pour l'autre, puisqu'il n'a été initié ni à l'une, ni à l'autre.⁴⁰⁾ Le courtisan n'avait pas non plus besoin de connaissances spéciales pour obtenir des charges - souvent fictives - et des rentes de la part du roi. Les charges importantes dans l'administration, l'enseignement, la jurisprudence et le domaine de l'hygiène publique, de toute manière, étaient aux mains de bourgeois, chacun étant compétent dans sa spécialité.

Chaque profession correspond à un état particulier, nécessite des facultés particulières et possède sa science particulière. Grenaille dit:

"On doit considerer encore la qualité des personnes aussi bien que celle de leurs facultéz. La science d'un Prince doit estre differète de celle d'un Magistrat, vn financier doit estre autrement instruit qu'un Capitaine, et il ne faut pas donner les emplois d'un gentil-homme à vn roturier."⁴¹⁾

L'éducation d'un prince qui, plus tard, régira le pays, doit être aussi complète que possible, exige Morvan de Bellegarde:

"La connoissance exacte de l'Histoire, les sciences, de certaines maximes générales qu'on applique dans des conjonctures particulieres, tout cela est fort nécessaire à ceux qui gouvernent les peuples, et qui sont nez pour commander."⁴²⁾

La Mothe le Vayer voulait concrétiser ses idées d'une éducation vaste et éclectique sur la personne de Louis XIV. Son fils, le Grand Dauphin, devait, par l'entremise de Bossuet, se plier aux exigences d'une éducation tout aussi complète, mais moins superficielle. Les deux tuteurs n'atteignirent leur but que partiellement.⁴³⁾

Hormis le prince, l'orateur et le philosophe se doivent, eux aussi, de posséder une culture vaste et générale, comme le souligne Grenaille:

"Et puis il y a certaines professions qui n'exigent pas tant vne science particuliere, comme le Cercle de toutes les sciences. Puis qu'un Orateur doit parler de tout il doit tout sçavoir. Vn Philosophe ne peut dignement porter son nom, si la nature a rien de caché pour sa veue; il faut qu'il soit absolument parfait pour estre sage."⁴⁴⁾

René Bary constate que, dans la doctrine classique, on exige, même du poète, qu'il ait une vaste culture. Il cite Desmarests de Saint-Sorlin: "Le poète héroïque doit être savant universellement."⁴⁵⁾

Aux connaissances spécialisées du bourgeois s'oppose la culture universelle du prince, de l'orateur, du philosophe et du poète. Il est certain que c'est aussi une question de prestige pour l'aristocrate, dont l'art martial est maintenant dérisoire, que de se joindre au clan de ceux pour qui la culture universelle est primordiale.

Quelles sont les répercussions des connaissances spécialisées et de la culture universelle sur la conversation? Les érudits qui savent beaucoup

sont maladroits dans la conversation, dit Bellegarde:

"Il semble, dit Ariste, que la memoire des savans garde ce qu'ils savent dans des replis secrets, tant ils ont de peine à le développer; C'est pourquoi ils cherchent long-tems ce qu'ils veulent dire; et ils le disent sans agrément. Au contraire, un homme qui a l'usage du monde, et qui a acquis, dans les conversations, l'habitude de parler, s'explique facilement sur toutes sortes de matieres; quoi que sa memoire ne soit pas remplie de choses savantes, il ne se met point en peine de chercher ce qu'il veut dire."⁴⁶⁾

D'après Bellegarde, le spécialiste dans une matière commet l'erreur de mépriser tous les sujets de conversation n'appartenant pas à son domaine, et les qualifiant de bagatelles de les juger indignes de son attention.⁴⁷⁾ Méré conseille donc de garder pour soi les connaissances que l'on possède, afin que personne ne puisse en prendre ombrage dans la conversation.⁴⁸⁾ Pour Bellegarde, en étalant son savoir devant autrui, on donne une impression d'arrogance et d'impolitesse.⁴⁹⁾ C'est pourquoi Faret conseille de préférer au cours d'un entretien, le silence à un exposé mal à propos.⁵⁰⁾

Irson signale le danger qui consiste à trop parler, danger auquel s'exposent facilement ceux qui savent beaucoup. Après avoir mentionné les connaissances en mathématiques, géographie, histoire et jurisprudence dans l'Antiquité et dans les temps modernes, il poursuit:

"(...) toutes ces Connoissances nous rendront propres à faire de sçavantes Conversations. Il faut toutefois prendre garde à ne point trop parler, et avec chaleur: ce qui sent son Pédant importun, ou son Ecolier ridicule (...) il semble que leur science leur pese beaucoup à voir l'empressement qu'ils témoignent de s'en décharger:"⁵¹⁾

Pour Bellegarde, celui qui sait beaucoup court le danger de se prendre pour un "phénix des beaux esprits" qui aurait droit à l'attention et à l'admiration des autres.⁵²⁾ L'incapacité de ceux qui ont joui d'une longue éducation scolaire, à soutenir une conversation avec naturel, s'explique selon lui par le fait que ceux-ci ont appris, dans leurs cours, la dispute et les insultes en latin, mais non comment acquiescer aux idées des autres, le cas échéant.⁵³⁾

Celui qui sait beaucoup peut importuner ses partenaires dans le courant d'une conversation, en essayant de continuellement les instruire et en persistant, de manière péremptoire, dans ses opinions:

"Rien n'est plus agreable dans une compagnie, qu'un honneste Homme, qui sçait bien ce qu'il sçait (...) Mais un homme infatué de sa science, qui veut toujours dogmatiser et toujours faire le sçavant, est incommode, et il merite qu'on lui défende toutes sortes de compagnies."⁵⁴⁾

Des connaissances trop poussées peuvent rendre dogmatique; mais en revanche, souligne La Bruyère, la profonde ignorance peut également entraîner un ton dogmatique, surtout si elle se croit particulièrement savante.⁵⁵⁾ Celui qui dispose de connaissances trop étendues peut se faire si arrogant et si lourd, qu'il est préférable qu'il se taise; toutefois, un certain savoir est nécessaire pour pouvoir prendre la parole et s'exprimer sur les sujets divers abordés au cours d'une conversation.⁵⁶⁾ Faret conseille à son honnête homme "une médiocre teinture des plus agréables questions qui s'agitent quelquefois dans les bonnes compagnies".⁵⁷⁾ Pascal constate laconiquement: "Curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler."⁵⁸⁾

Sorel indique comment acquérir les connaissances dont on a besoin dans la conversation:

"Pour y estre bien préparé, il faut s'estre instruit soigneusement aux matieres qui tombent à toute heure en sujet, et avoir tous les Livres qui en parlent, ou des Extraits methodiques qu'on relise souvent, et dont l'on tasche chaque jour d'apprendre quelque chose par coeur afin d'éprouver si l'on s'en pourra servir dans la conversation ordinaire, ou dans les occasions les plus importantes."⁵⁹⁾

Etant donné qu'une certaine culture est nécessaire à la conversation, Chalesme conseille d'enrichir sa mémoire de belles choses, afin de pouvoir avoir recours à elles le moment voulu.⁶⁰⁾ Il est évident que, pour cela, les livres de conversation et les ana peuvent être de très grande utilité.⁶¹⁾ Et si l'on n'était pas en possession d'une solide culture générale, il valait mieux éviter de parler de ce qu'on ignorait: "Ne parlez point de ce que vous ignorez. Il ne faut jamais se mesler de raisonner sur ce que l'on ne sçait pas, si l'on ne veut pas s'exposer, à se faire traiter de ridicule."⁶²⁾

Mais étant donné qu'il est impossible d'avoir une connaissance approfondie de toute chose, il faut du moins, selon La Chétardie, en savoir assez pour pouvoir donner son opinion, sans faire mauvaise impression: "Un homme du monde doit estre universel, et s'il ne sçait les choses à fond, au moins en doit-il sçavoir assez pour en pouvoir dire son avis, sans choquer le bon sens, et pour écouter avec plaisir ceux qui en parlent."⁶³)

Pour être apte à la conversation, on ne doit donc pas en savoir trop, non plus pas assez.

Mais quels sont les domaines du savoir dont l'honnête homme est en droit de s'occuper sans pour cela se faire pédant?

Faret donne une information détaillée à ce sujet: ce n'est pas le pur désir de savoir qui doit guider l'honnête homme dans l'acquisition de ses connaissances diverses. Les critères à suivre sont l'utilité du savoir et le plaisir, et non la perfection:

"Ce n'est pas que j'exige ce parfait enchaînement de sciences que les Anciens nommoient Encyclopedie et que certains esprits malades de trop de curiosité, ont follement admiré comme le souverain bien de la vie. J'estime les livres, à cause du profit qu'en peuvent retirer tous les hommes (...)"⁶⁴)

Il ne faut pas oublier que la culture permet à ceux qui la possèdent de se distinguer: "A parler avec vérité, la Doctrine est un grand ornement (...)"⁶⁵)

D'après Faret, ceux qui croient qu'un gentilhomme ne peut être soldat et homme cultivé à la fois, sont dans l'erreur. Ce sont justement les bonnes lettres qui sont utiles à ceux qui guident les peuples, mènent les armées, entretiennent une relation amicale avec un prince, ou bien négocient des contrats.⁶⁶) La philosophie est une discipline à l'étude de laquelle il faudrait consacrer toute une vie. C'est pourquoi Faret conseille: "(il vaut) mieux d'estudier dans le grand livre du monde, que dans Aristote (...)"⁶⁷)

Les mathématiques peuvent être utiles aux grands projets militaires. Des connaissances plus approfondies en géométrie, en algèbre et en astrologie, cependant, n'avancent à rien.⁶⁸⁾ Il est préférable d'apprendre les principes économiques par la pratique plutôt que par la théorie.⁶⁹⁾ Les sciences politiques et la morale contiennent des leçons sur la manière de se comporter dans l'Etat. Ces disciplines, que Faret appelle sciences, s'opposent à l'histoire, à laquelle il attribue un statut différent de celui des sciences.⁷⁰⁾ L'histoire est le domaine que doivent étudier tout particulièrement les rois. Mais il est important de choisir parmi les historiens, les auteurs appropriés.⁷¹⁾⁺⁷²⁾ Tous les historiographes conseillés par Faret sont jugés par lui-même pour le plaisir que procure leur lecture, et pour l'utilité que peuvent avoir leurs jugements et leurs exemples dans le monde du lecteur. Tacite réunit ces deux avantages dans ses écrits: "son livre n'est pas seulement une histoire, mais un champ fertile de conseils, et une parfaite leçon de sagesse."⁷³⁾

Cependant, dans la vie pratique, il ne suffit pas à l'honnête homme de s'être vaguement intéressé aux sciences et à l'histoire: étant donné que, à la cour, il lui faut souvent écrire en prose, il est très utile pour lui d'acquérir le style approprié aux occasions les plus diverses: à l'étude des sciences et de l'histoire s'ajoute celle des arts:

"Outre les Sciences et l'Histoire, il est tellement nécessaire de se former un style à bien écrire, soit de matières sérieuses, soit de compliments, soit d'amour, ou de tant d'autres sujets dont les occasions naissent tous les jours dans la Court, que ceux qui n'ont pas cette facilité ne peuvent jamais espérer de grands emplois, ou les ayant, n'en doivent attendre que de malheureux succès."⁷⁴⁾

Pour Faret, l'honnête homme ne doit pas obligatoirement savoir écrire en vers, puisque la poésie a été discréditée par de mauvais rimaillers, et devrait dorénavant n'être réservée qu'aux meilleurs poètes de chaque siècle. Devraient être considérées comme la poésie, la peinture, qui est une poésie muette, et la musique qui est l'âme de la poésie.⁷⁵⁾ Pour le courtisan, la connaissance des langues vivantes les plus importantes, à savoir l'italien et l'espagnol, joue un rôle primordial.⁷⁶⁾

L'insistance sur l'usage, le plaisir et l'intérêt superficiel pour les sujets essentiels peut s'observer plus tard chez Saint Evremond dans son "Jugement sur les sciences ou peut s'appliquer un honnête homme" (1666). Il

conseille à l'honnête homme de laisser la théologie à ceux qui en ont fait leur profession, et d'adopter leurs opinions.⁷⁷⁾ La philosophie lui semble se perdre dans d'infructueuses recherches, puisqu'elle n'a plus fait de progrès depuis trois mille ans.⁷⁸⁾ Les mathématiques présentent peut-être plus de certitude dans les résultats, mais font l'objet d'études tellement poussées, qu'elles ne laissent plus de place à d'autres activités ou plaisirs. C'est pourquoi Saint Evremond conseille: "je pense que c'est assez aux personnes de bon sens de les sçavoir bien appliquer: car à parler sagement nous avons plus d'interest à jouïr du monde qu'à le connoître."⁷⁹⁾

Pour l'honnête homme, il est beaucoup plus important de s'occuper de morale, de politique, et du contenu des Belles Lettres, c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique et la poésie, connaissances qu'il peut appliquer dans la pratique:

"Je ne trouve point de sciences qui touchent particulièrement les honnêtes gens que la Morale, la Politique, et la connoissance des Belles Lettres. La première regarde la raison, la seconde la société, la troisième la conversation. L'une nous apprend à gouverner nos passions; par l'autre vous vous instruisez des affaires de l'Etat et reglez vôtre conduite dans la fortune; la dernière polit l'esprit, inspire la délicatesse et l'agrément."⁸⁰⁾

L'honnête homme a donc intérêt à s'occuper des Belles Lettres, puisqu'elles lui permettent d'augmenter sa faculté de communiquer. C'est toujours par rapport à son usage dans la vie pratique que l'on mentionne le but d'une discipline intellectuelle: Cf. Irson conseille de s'occuper du droit, pour augmenter sa faculté de jugement, de la géographie, pour acquérir des connaissances dans les descriptions de lieux, de l'histoire, pour apprendre à juger correctement des événements et des intrigues⁸¹⁾. Dans sa "Philosophie des gens de cour", Gérard ne traite ni de la logique, ni de la métaphysique "qui ne peuvent nullement servir au dessein que j'ai eu, de ne composer cette Philosophie que pour les gens de qualité, auxquels j'ai eu dessein d'apprendre seulement tout ce qui peut leur être nécessaire pour la conduite de la vie d'une manière aisée et facile."⁸²⁾

Si les connaissances proposées à l'honnête homme doivent être utilisables dans la pratique, pour rendre l'existence facile et agréable, faire valoir

ce savoir ne doit demander ni peine ni effort et rester tout aussi simple et agréable. C'est pourquoi il est nécessaire de se délester du poids scolastique inutile dans la disposition des idées, dans la terminologie et dans la formulation des problèmes. Gérard est cité comme exemple de la forte tendance de la seconde moitié du 17^e siècle à la "vulgarisation" - une tendance qui a été introduite par certains humanistes du XVI^e siècle. Elle se trouve renforcée par la conception de l'honnête homme et son désir de pouvoir contribuer à chaque sujet de la conversation, même si cette contribution reste superficielle. La conversation et la vulgarisation des connaissances sont toutes deux placées sous le signe de l'intelligibilité:

"Aussi, me suis-je étudié à en retrancher les Questions inutiles, j'en ai ôté ce nombre infini de Mots barbares, j'ai évité toutes ces Distinctions et Formalités, pour parler un langage qui fût connu à tout le monde. Les Scolastiques n'approuveront gueres ma maniere de raisonner, eux qui n'affectent que le mystere, et qui voilent ces belles connoissances sous des termes que souvent ne comprennent pas eux-mêmes."83)

Les domaines traditionnels du savoir sont donc réduits et adaptés aux besoins et aux facultés de l'honnête homme, de par leur contenu comme de par la manière de les présenter.

C'est à ce moment-là que naît une nouvelle science, la science du monde, qui se sert des disciplines traditionnelles et qui est spécialement faite pour l'honnête homme. La science du monde est le sommet vers lequel convergent toutes les tendances, citées préalablement, tendances de l'honnête homme à intégrer ses connaissances dans la vie pratique.

Les connaissances scolaires forment, au mieux, le fondement sur lequel s'établira la science du monde:

"Le collège nous donne les premières notions des choses, il nous amasse des matières pour construire de beaux Palais; mais c'est la Science du Monde qui nous en enseigne l'architecture, qui nous montre l'ordre et l'agencement de toutes ses parties, qui nous fait paroître habiles sans affecter la vanité d'este sçauans, qui polit nos discours et nos moeurs, qui nous rend discrets dans nos conversations, et agreables à tout le monde."84)

La science du monde est très appréciée: dans l'éducation des enfants, Méré lui accorde plus de valeur qu'à celle des "docteurs".⁸⁵⁾ Selon Callières, la science du monde est en mesure de former un honnête homme aussi bien aux yeux du monde qu'aux yeux de Dieu.⁸⁶⁾ Pour lui, elle consiste tout d'abord en la connaissance générale des hommes, puis en la connaissance précise de ceux avec lesquels on vit, de leurs opinions, de leurs penchants, de leurs fautes, et finalement en la connaissance des conventions et des règles de la bienséance du pays dans lequel on vit, d'après lesquelles doit orienter son propre comportement et le comportement envers autrui.⁸⁷⁾ C'est la maîtrise des normes du comportement quotidien qui, d'après Méré, définit l'honnête homme.⁸⁸⁾ Chez Courtin, la science du monde se manifeste dans la connaissance des règles de l'honnêteté.⁸⁹⁾ Etant donné que les hommes sont nés pour la vie en société, Bellegarde considère comme la science la plus importante, celle qui enseigne la vie en communauté.⁹⁰⁾ Du Refuge limite la science des courtisans à la vie avec le prince dont il s'agit de gagner les faveurs.⁹¹⁾ En quoi consiste cette science? Pour Callières, elle ne consiste pas seulement à renseigner sur les commérages de la cour.⁹²⁾ Elle consiste en la totalité des règles de comportement et des informations nécessaires à l'interaction et à la communication sociales.

Autant la science du monde est une science, autant il ne s'agit pas, pour Méré, d'un savoir spécifique, qui permettrait, une fois acquis, d'opter pour une carrière de spécialiste, ou de pédant, car cette science ne permet finalement que d'être au courant sans exception, de tout ce qui concerne les bonnes manières et le plaisir.⁹³⁾ Il est vrai que la science du monde est tellement générale et tellement incomplète dans ses règles, que l'on pourrait donner raison à Méré; en revanche, c'est elle, justement, qui représente pour la société courtisane dénuée de fonction, la somme des connaissances, qui, étant donné son rang, lui est nécessaire, et constitue le savoir et la vertu dont cette société se réclame pour justifier sa position sociale privilégiée - savoir qui lui permet de se distancer du bourgeois qui travaille et qui, voulant grimper l'échelle sociale, doit acquérir ce savoir au moyen de livres spécialisés. Elle n'enseigne pas une profession bourgeoise, comme le font la médecine ou le Droit, mais le mode de vie de la cour, et obtient par là une fonction semblable.

La Bruyère brosse le portrait d'un savant pédant qui sait tout à l'intérieur de sa spécialité, mais rien de tout ce qui l'entoure par ailleurs; il ne sait rien des événements politiques, rien des familles royales au pouvoir, rien de toutes les petites nouvelles que l'on fait circuler, et n'a jamais vu Versailles. Par contre, il connaît parfaitement l'histoire de Babylone et des Assyriens, connaît les dynasties et sait rapporter les commérages de la cour d'antan.⁹⁴⁾ Il s'est spécialisé sur une époque de l'histoire et ne connaît rien d'autre. La conception idéale de l'honnête homme par contre exige que l'on ne sache pas tout d'une seule chose, mais un peu de toute chose. D'après Faret, ceci est nécessaire si l'on veut éviter de trop souvent garder le silence dans une conversation:

"Je l'ayme mieux passablement imbu de plusieurs Sciences, que solidement profond en une seule puis qu'il est vray que nostre vie est trop courte pour parvenir à la perfection des moindres de toutes celles que l'on nous propose, et que qui ne peut parler que d'une chose, est obligé de se taire trop souvent."⁹⁵⁾

C'est ainsi que, pour Sorel également, il faut être préparé à tous les sujets de conversation possibles, pour éviter d'être pris pour un ignorant:

"On doit estre préparé sur tous les sujets dont on peut parler selon sa Profession, et selon le temps ou les lieux. On sçaura au moins les principes de toutes ces matières afin d'y asseurer quelque fondement, et par ce moyen on se mettra hors de danger d'estre estimé ignorant d'aucune."⁹⁶⁾

Le savoir universel et superficiel de l'honnête homme remonte donc à une exigence de la conversation, qui veut que l'on sache un peu de tout, afin d'être en mesure de s'exprimer sur chaque sujet. En conséquence cette conception conduit au fait que le savoir spécialisé de l'honnête homme consiste à bien mener une conversation faisant ainsi de lui non pas un homme universel, mais de nouveau un spécialiste.

Pascal reconnaît que cette conséquence n'est pas souhaitable et s'efforce d'ailleurs de souligner que l'éloquence n'est qu'une faculté de l'honnête homme parmi tant d'autres:

"Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, etc.; mais ils sont tout cela (...) il est également de

ce caractère qu'on ne dise point d'eux qu'ils parlent bien, quand il n'est point question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange qu'on donne à un homme quand on dit de lui, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie;"97)

Etant donné que, d'une part, il fallait savoir parler de tout et donner l'impression de savoir quelque chose sur chaque sujet, mais que, d'autre part, ni les possibilités, ni les facultés de l'honnête homme ne suffisaient en réalité pour une culture universelle, les lieux communs jouissaient d'un grand prestige, puisqu'ils permettaient de faire des remarques schématiques sur un sujet par ailleurs inconnu.

C'est une fonction similaire qui revenait aux schémas de Raimundus Lullus, aussi connus qu'appréciés au 17^e siècle:

"Il y a des Auteurs qui pour trouver les meilleures manières de bien discourir, et pour y apporter plus de facilité, ne se sont pas contentez des Methodes communes. Raymond Lull a travaillé à cecy, ayant dressé un Art par lequel il pretend qu'on peut parler sans autre preparation sur toute sorte de Sujets."99)

L'habitude de parler superficiellement de choses auxquelles on ne comprend rien semble très répandue, si l'on en croit Bellegarde, et rendent très souvent le contact avec ceux qui la pratiquent fort désagréable:

"Comment peut-on souffrir dans le commerce, de gens qui ne savent rien, et qui veulent parler de tout, ou des demi-sçavans qui jugent de travers pour contrefaire les bons critiques; ils admirent ce qu'il y a de moins bon dans un ouvrage; ils sont insensibles à ce qui y est de plus touchant; ils ne disent pas une parole qui ne fasse connoître leur ignorance."100)

Saint Evremond, par contre, pense sans jamais chercher à méditer sur sa pensée, il est en cela fidèle à l'idéal de l'honnête homme, et ceci même s'il se trouve seul à la campagne.¹⁰¹⁾ La superficialité et le manque de réflexion font que l'honnête homme évite de prendre toute décision sur un point de vue précis. Gérard brosse en 1680, le portrait d'un philosophe à la cour, qui offre déjà les caractéristiques de l'éclectisme et de l'universalité de son successeur de 18^e siècle.¹⁰²⁾

Si l'honnête homme doit savoir parler de tout, cela ne signifie pas pour autant qu'il doive, au cours d'une conversation, aborder en une heure tous les sujets dont il est possible de parler. Pour Mlle de Scudéry, c'est un grand mal que de changer trop abruptement et trop vite de sujet; c'est aussi un grand mal que de s'entêter, par manque de délicatesse, sur un seul et même sujet:

"et je connois un Homme qui dès les premieres visites qu'il fait en des lieux où il veut plaire, passe continuellement d'un sujet à un autre, sans approfondir jamais rien; et je puis assurer sans exageration, qu'en une heure je l'ay entendu parler de toutes les choses dont on pouvoit parler, puisque non seulement il conta tout ce qui se passoit à la Cour, mais il dit tout ce qui se passoit dans la Ville. En suite il parla de tout ce qu'il avoit fait ce jour-là. Il raconta mesme ce qu'on avoit dit aux lieux où il avoit esté; et il demanda à Arpasie ce qu'elle avoit fait. Apres il fit guerre à Melinte de son silence, et puis il parla de Musique et de Peinture. Il proposa diverses parties de Promenades: et il dit tant de choses differentes, qu'un Homme de la Compagnie prenant garde à cette grande diversité, y fit en suite prendre garde aux autres, avec intention de le louer. Car enfin, dit-il après l'avoir fait remarquer, il n'y a rien de plus ennuyeux, que de se trouver en conversation avec ces sortes de Gens, qui s'attachent à la première chose dont on parle: et qui l'approfondissent tellement, qu'en toute une apres-dinée on ne change jamais de discours."103)

5.3 L'honnête femme

Dans la société et la pensée du 17^e siècle, la femme occupe une position centrale. Dans "l'Astrée", on lui accorde plus de mérite qu'aux hommes. C'est à elle que reviennent les pensées les plus remarquables:

"Car j'advoue, et je l'advoue avec verité, que les femmes sont veritablement plus pleines de merite que les hommes, (...) c'est d'elles que toutes les plus belles pensées que les hommes ont, prennent leur naissance, et que c'est vers elles qu'elles courent, et en elles qu'elles se terminent."104)

Dans l'appendice de son livre "Réflexions sur la politesse des moeurs", Morvan de Bellegarde donne, en sept colonnes, des indications sur les particularités, le comportement et les fréquentations des femmes. L'on apprend ainsi dans quels livres se renseigner sur les dangers des rapports familiaux avec les femmes, où lire pourquoi le commerce avec les

femmes mène à la dépense, pourquoi les femmes sont généralement coquettes, ce qui rend la conversation avec la plupart des femmes ennuyeuse et déplaisantes, pourquoi les femmes de province sont moins polies que celles des villes, pourquoi les femmes cherchent toujours à plaire etc.¹⁰⁵⁾

A l'expression d'"honnête homme" correspond celle d'"honnête femme". Du Bosc publia en 1635 la troisième édition de son livre éducatif "L'honnête femme". La Chétardie écrivit en 1684, avec la même intention, les "Instructions pour une jeune princesse, ou l'idée d'une honnête femme", selon lesquelles la femme se doit de remplir ses devoirs religieux, d'être vertueuse et de plaire. Si, au cours du 17^e siècle, les vertus morales de l'honnête homme ont été remplacées par la faculté mondaine d'un art de plaire purement extérieur, chez l'honnête femme elles ne furent jamais séparées les unes des autres. Certes, La Chétardie affirme dans un chapitre "que le Mérite est préférable à la Beauté", mais il conseille à un autre endroit: "plus on a d'esprit, plus l'on doit chercher à plaire."¹⁰⁶⁾ Guossault concilie également les vertus morales et les facultés mondaines:

"celles qui étant bien nées et véritablement Chrétiennes, vivent dans leur ménage à l'égard de leurs Maris, de leurs Enfants et de leurs Domestiques, de la manière du monde la plus honnête et la plus égale, qui vivent de même hors de chez elles d'une manière civile et si obligeante, qu'elles gagnent le coeur de tout le monde."¹⁰⁷⁾

La femme a conquis une position sociale qui n'avait pas encore sa pareille, ni dans la France d'avant le 17^e siècle, ni dans l'Espagne ou l'Italie du 17^e siècle. Elle peut se déplacer plus librement, et devenir le centre de la vie mondaine dans les salons.¹⁰⁸⁾ Ce sont les femmes qui ont à décider en dernière instance, de la valeur d'une oeuvre d'art.¹⁰⁹⁾

Sorel explique la galanterie particulièrement polie en France par le fait, justement, que les femmes peuvent se déplacer à leur guise, car en Espagne et en Italie, où elles sont enfermées, on n'a pas l'occasion de pratiquer l'art de s'entretenir agréablement avec elles.¹¹⁰⁾

Faret évoque l'image d'une cour sans femmes: elle serait terne, sans joie, sans galanterie. Ce n'est que leur présence qui éveille les esprits.¹¹¹⁾ Il décrit l'éclat du Cercle au Louvre, à l'occasion duquel les dames les plus nobles et les plus parfaites se rassemblent. La conversation, cependant, y

reste fort déplaisante, parce que l'on est gêné, par des partenaires difficiles, des espions et des conventions d'étiquette particulièrement rigides. Si l'on veut y échapper, il faut, d'après Faret, se rendre dans la ville de Paris, où certaines femmes tiennent leur propre salon.¹¹²⁾

Les femmes ont leur importance dans la vie mondaine à condition de n'être absorbées ni par une occupation manuelle, ni par une occupation professionnelle. Courtin décrit dans son "Traité de la paresse, ou l'art de bien employer le tems en forme d'entretiens" (1673), combien les femmes sont déchargées de tout travail manuel: "quand je voy l'immobilité et la mollesse de nos Maistresses, qui sont toute une matinée dans une chaise, sans aucune action, comme si elles estoient des idoles."¹¹³⁾

Ortigue de Vaumorière signale également qu'il faut être libéré de tout travail fixe si l'on veut parfaire son comportement mondain. Cet avantage est donné tout particulièrement, selon lui, aux représentantes du sexe féminin:

"Je vous ai dit tantôt que les personnes de grand loisir faisoient plus de cérémonies que les Gens qui sont occupez: Ainsi vous ne serez pas surpris quand vous verrez des Dames assez savantes dans cet Art pour en donner des leçons. Elles font des révérences a certaines personnes, des souïris à d'autres, et veulent que leurs Gens gardent un exact Registre des différens sièges qu'il faut donner, des fauteüils, des chaizes, et des ploians."¹¹⁴⁾

Etant donné que les femmes ont la possibilité de s'occuper avec une intensité toute particulière de l'étiquette et des formes de la politesse mondaine, il n'est pas étonnant que les formes du comportement mondain, une fois établies par les femmes, soient transposées à l'ensemble de la société. Boissimon déplore cet état de fait: "Il faut avoir je ne sçay quelles manieres que l'on a copiées sur les femmes. Je ne parle pas des précieuses; je dis celles même qui ne sortent point des airs bienséans et permis."¹¹⁵⁾

Mais aux yeux des auteurs contemporains l'importance de la femme ne se réduit pas à l'élaboration des rapports interhumains. La mode qui dicte le langage, les vêtements et le goût artistique, est, d'après Grenaille, au féminin, justement parce qu'elle est une maladie de femmes.¹¹⁶⁾

Il existe un autre point pour lequel les femmes font fonction de modèles. D'après La Bruyère, elles maintiennent l'apparence extérieure au détriment de la vérité, en se maquillant.¹¹⁷⁾ Cette insistance sur l'apparence extérieure, au dépens de la vérité, par exemple aussi de la véritable attitude morale, est un phénomène qui se retrouve dans toute la société.¹¹⁸⁾ Callières compare les mauvais beaux esprits à des femmes qui s'accoutrent artificiellement et ne tolèrent aucune concurrence.¹¹⁹⁾ Pour E. Hobert, la littérature satirique du 17^e siècle français aime critiquer l'affublement des femmes et leur besoin de luxe, leur duplicité qui s'exprime dans leurs calomnies, leurs dissimulations et leur fausse beauté. Mais on leur reproche surtout leurs bavardages.¹²⁰⁾ Toutefois ces satires ne découvrent que le revers de la médaille et ne font que mettre en relief par là-même la contribution importante qui revenait à la femme dans l'appréciation primordiale à cette époque de la mode, de l'apparence extérieure et de la conversation. Ce qui est d'autant plus clair si l'on tient compte du fait que c'était la femme qui devait initier le jeune homme venu de province, à toutes les formes du comportement mondain. Dans ce processus de socialisation, elle s'avère même plus efficace que la lecture de livres spécialisés. D'après Bellegarde, le plus important est de s'entretenir avec les femmes:

"ce n'est qu'en fréquentant les Dames, que nous acquerons cet air du monde, et cette politesse que nul conseil, ny aucune lecture ne peuvent donner. Un guerrier qui seroit simplement homme de guerre, qui n'auroit jamais adouci ses moeurs dans l'entretien des Dames, feroit plus de peur qu'il ne donneroit d'envie de rechercher sa conversation."¹²¹⁾
"mais pour les honnêtes-gens, qui n'ont point d'autre but que de se perfectionner et de se polir l'esprit par les belles-lettres, ils feront plus de chemin vers la politesse en voyant souvent des femmes polies qu'en lisant tous les livres du monde. Ce commerce leur donnera encore une grande facilité de se produire, et de mettre au jour ce qu'ils savent."¹²²⁾

Si la conversation avec une femme peut faire l'éducation de l'honnête homme, ceci est d'autant plus vrai pour l'honnête femme, comme le souligne La Chétardie dans "Instruction pour une jeune princesse, ou l'idée d'une honnête femme" (1684): "le meilleur de tous les Livres ne vaut pas la Conversation d'une Amie, qui a de la vertu, de l'expérience et du bon-sens,"¹²³⁾

Dans tout le courant du 17^e siècle, l'on peut constater des tendances à présenter le savoir de sorte que les femmes le comprennent également. Il est probable que la femme, dans ce cas précis, servait toujours de représentante du type des non-initiés, de ceux qui n'avaient pas de connaissances préliminaires. Balzac écrit en 1624: "Je tasche tant qu'il m'est possible de rendre tous mes secrets populaires, et d'estre intelligible aux femmes et aux enfans, quand mesmes je parle des choses qui ne sont pas de leur connoissance."¹²⁴)

Citons "La logique des Amans ou l'amour logicien" (1668) de Callières comme un exemple original pour la tentative de présenter certains domaines du savoir à l'intelligence des femmes, en remplaçant des catégories logiques par des termes de la casuistique amoureuse plus familière aux femmes: il oppose les catégories de la logique telles que "Substance", "Quantité", "Qualité", aux catégories de l'amour telles que "Beauté, Richesse, Jeunesse, Galanterie, Esprit leurs contraires: Laideur, Pauvreté, Vieillesse, Pruderie, Stupidité", "Desquelles on se pourra servir, pour faire toutes sortes de propositions affirmatives et negatives, propres à faire connoistre le vray amour d'avec le faux."¹²⁵) A propos de la "division" il écrit:

"Premierement, l'on divise le genre en ses especes, comme la beauté, en l'eclat du teint, en la proportion des traits, et en celle de la taille: l'on peut encore la diviser en ses parties, en examinant les yeux, la bouche, les dents et le reste. On divise le sujet en divers accidens, comme quand on divise les femmes en jeunes, en vieilles, en galantes et en prudes; les hommes en pauvres et en riches, en stupides et en spirituels, ou bien on divise un accident en d'autres accidens, comme quand l'on divise les esprits en serieux et en enjoués."¹²⁶)

La rhétorique est également présentée à l'usage des dames. Leven de Templery écrit une "Eloquence françoise, enseignée à une Dame de qualité selon les regles d'une Rhétorique aïssée et galante."¹²⁷)

Dans la tentative pour rendre certains domaines du savoir accessibles aux femmes, on se limite aux notions de base de chaque domaine. Là encore, la femme est le modèle de l'honnête homme qui sait un peu sur tout, mais pas plus que l'essentiel. Lorsqu'une femme possède malgré tout des connaissances spécialisées, elle n'a pas le droit de s'en servir dans la con-

versation. Elle doit garder l'apparence de l'ignorance.¹²⁸⁾ Une fois de plus, elle peut être comparée à l'honnête homme. Qu'elle agisse autrement et elle ne répond plus aux exigences du rôle qui lui est attribué en tant que femme; on la discréditera alors en la qualifiant de femme savante, tout comme le pédant qui, lui non plus, ne répond plus aux exigences de son rôle. Mlle de Scudéry oppose Sapho à Damophile, une femme savante dans le mauvais sens du terme:

"Damophile, non-seulement parle en style de liure, mais elle parle mesme toisiours de Liures: et ne fait non plus de difficulté de citer les Autheurs les plus inconnus, en vne conuersation ordinaire, que si elle enseignoit publiquement dans quelque Accademie celebre. (...) Ce qui rend encore Damophile fort ennuyeuse, est qu'elle cherche mesme avec vn soin estrange, à faire connoistre tout ce qu'elle scait, ou tout ce qu'elle croit sçauoir, dès la premiere fois qu'on la voit;"¹²⁹⁾

La Chétardie se révolte lui aussi contre le comportement de la femme savante: après avoir conseillé à une jeune fille quels sont les livres à lire et quels sont ceux à rejeter, il conclut: "mais il faut que ce soit plutôt pour vous occuper que pour vous instruire; en parler rarement, et vous garder bien de vous ériger en Fille scavante."¹³⁰⁾

Conscience de mode dans le langage et les vêtements, importance de l'apparence extérieure, réduction de la culture à quelques notions de base essentielles revenant souvent dans la conversation, voici quels sont les domaines attribués traditionnellement à la femme. Au 17^e siècle on les transpose également dans le code du comportement de l'honnête homme. Ce qui est rendu possible par le fait que le courtisan, libéré de tout travail important, peut s'adonner à la même vie qu'une femme. Courtin décrit très clairement le phénomène:

"Il est bien vray, dit Angelique, que je suis souvent en colere en moy-même, de voir des hommes mener une vie de femme, et de les voir aussi consolez, aussi contents de leurs personnes que s'ils faisoient les plus grandes affaires de l'estat."¹³¹⁾

Etant donné que l'homme doit mener maintenant la vie d'une femme, et que cette vie ne lui est pas familière, il est tout naturel qu'il fasse son apprentissage auprès d'une femme. Les qualités que la femme a développées

pour plaire aux hommes, sont, du moins dans la perspective de certains auteurs du XVII^e siècle, usurpées par l'homme pour plaire à la femme. Chalesme se réfère aux femmes, quand il remarque:

"je puis dire mesme que le dessein de leur plaire, peut produire de tres-bons effets. Pour aspirer à cet avantage, il faut acquerir les qualitez d'un veritablement honnête-homme; il est necessaire, que nous ayons de l'esprit, de la douceur, et de la complaisance; que nous soyons braves, civils, honnestes et liberaux; il faut que nous ayons quelque chose d'aisé, de galant, et de noble, dans l'action et dans l'entretien. Sur tout il est necessaire d'avoir l'air bon et ouvert, (...)"¹³²)

L'honnête homme est conçu d'après le modèle de la femme. Son désir de plaire - particulièrement à la femme - copie le désir qu'on attribuait à la femme de vouloir plaire à l'homme. A l'origine de ce développement se trouvait la situation particulière des courtisans dénués de fonction productive ou guerrière au 17^e siècle, qui ne légitimaient leur existence non pas par leur capital ni par leur travail, mais défendaient leur position sociale en plaisant d'une part aux femmes, d'autre part au roi et à la famille royale. Si l'on plaisait à la femme, on était susceptible de plaire au roi. Le désir de plaire qui était selon la tradition la marque du comportement de la femme envers l'homme, définit maintenant le comportement de l'homme en société, et devient le principe général de l'acte social.¹³³)

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le comportement de la femme dans la conversation prenne également un caractère exemplaire. Revenons maintenant sur les qualités de la femme, mentionnées ci-dessus, dans leur rapport avec la conversation. D'après Grenaille, le sexe féminin a une tendance naturelle à parler, mais il doit d'abord être guidé dans la bonne voie par l'art de la rhétorique. La rhétorique est des plus agréables lorsqu'à elle vient s'ajouter la beauté d'une jeune fille.¹³⁴⁾⁺¹³⁵)

En un autre endroit de son ouvrage, il critique la tendance naturelle des femmes à parler fréquemment.¹³⁶) Néanmoins, La Rochefoucauld préfère s'entretenir avec des femmes, parce qu'elles mettent un certain charme dans leur façon de s'exprimer, celle-ci étant plus claire et agréable que celle des hommes.¹³⁷) Pourquoi les femmes parlent-elles tant?

"Ce qui fait que les Femmes aiment tant à parler, c'est qu'elles ne savent rien. Cette maxime paroît un paradoxe;

elle est cependant très-veritable; comme elles n'ont rien dans l'esprit, tout ce qui frappe leurs sens, les occupe, et devient la matière de leurs entretiens: ce qu'elles voient, ce qu'elles entendent, leurs joies, leurs chagrins, leurs affaires domestiques, leurs intrigues, leurs querelles sont pour elles des sources intarissables; pourvu qu'on ne parle que de bagatelles, elles ont toujours de quoi fournir à la conversation."¹³⁸⁾

Etant donné que les femmes ne savent pas grand chose, et possèdent au mieux des notions de base sur certains sujets isolés, elles sont volages dans la conversation et aiment à passer rapidement d'un sujet à un autre, leurs connaissances ne suffisant pas à de profondes réflexions.¹³⁹⁾ Ainsi, en ce qui concerne le passage d'un sujet à un autre, c'est encore la femme qui, au XVII^{ème} siècle a servi de modèle à l'honnête homme. Pour ce qui est de la conversation avec les femmes, Chalesme donne le conseil suivant:

"Mais de tous ces sujets-là, il faut bientôt passer à d'autres, et ranimer l'entretien dès qu'on le void languir et prest à tomber. Nous devons aux Dames cét art de varier, parce qu'elles ont ordinairement plus de delicatesse, que de sçavoir, de sorte qu'elles ne prennent que la fleur des choses, sans vouloir trop les penetrer."¹⁴⁰⁾

5.4 galanterie, amour, apparence

A l'aide de quatre termes, nous tenterons maintenant de démontrer combien la conception de la femme a influencé l'entendement du comportement social en général. Il s'agit de galanterie, amour, apparence et plaire.

La galanterie est un terme qui sert à désigner le comportement d'un homme voulant plaire à une femme, ou d'une femme voulant plaire à un homme. Les conditions préalables sont, une apparence extérieure agréable, un charme naturel et une certaine culture mondaine - qualités que cite Else Thureau dans son travail sur l'histoire du mot "galant" et sur l'évolution culturel de ce terme.¹⁴¹⁾ Ainsi, les qualités du galant homme correspondent-elles à celles de l'honnête homme.¹⁴²⁾ Chez le galant homme, cependant, ces qualités sont surtout perçues à travers leur utilisation dans les rapports avec les femmes.¹⁴³⁾ La galanterie n'a rien à voir avec l'amour ou la coquetterie.¹⁴⁴⁾ Selon La Chétardie, elle se situe entre ces deux pôles:

"Si vous me demandez ce que je pense de la Galanterie, je vous diray qu'il y a des Femmes dont la réputation est si heureusement établie, qu'elles peuvent estre galantes sans se commettre; que le nombre en est médiocre, parce que la Galanterie, de la maniere dont elle se doit entendre, n'est autre chose qu'un commerce d'esprit, où le cœur et les sens ne doivent prendre aucune part, et qu'il y en a peu qui tiennent la balance assez juste pour ne la confondre pas avec l'Amour, ou avec la Coquetterie;"¹⁴⁵⁾

Le code de la galanterie du 17^e siècle interdit l'acte du chevalier médiéval qui veut défendre par l'épée sa dame offensée. Un tel comportement ne déclencherait que de nouveaux commérages.¹⁴⁶⁾

Mentionnons également que la galanterie jouait un rôle central¹⁴⁸⁾ dans les cercles précieux où l'on écrivait aussi des lettres galantes.¹⁴⁷⁾ Chez Mlle de Scudéry, avoir l'air galant, c'est posséder un je-ne-sais-quoi qui ne s'acquiert que par de fréquentes galanteries¹⁴⁹⁾: "En mon particulier, adiousta Sapho, ie croy qu'on peut mettre l'air galant à tout: et qu'on le peut mesme conseruer iusques à la fin de sa vie: (...) et il faut auoir aimé ou auoir souhaité de plaire, pour l'aquerir."¹⁵⁰⁾

Pour Mlle de Scudéry, l'air galant ne s'acquiert que si l'on a ressenti, une fois au moins, une certaine inclination envers quelqu'un: "(...) il faut mesme qu'un honneste homme ait eu du moins une fois en sa vie quelque legere inclination, s'il veut auoir parfaitement l'air galant;"¹⁵¹⁾

La galanterie est un jeu avec l'amour qui, de son côté, est également un terme central de la pensée du 17^e siècle. Il est tellement important, qu'Ortigue de Vaumorière croit pouvoir expliquer à travers lui, toutes les autres passions.¹⁵²⁾

Mlle de Scudéry illustre bien le fait que l'amour n'est pas seulement une passion, mais aussi une contrainte sociale:

"l'amour n'est pas seulement une simple passion comme par tout ailleurs, mais une passion de nécessité et de bien-séance: il faut que tous les hommes soient amoureux et que toutes les dames soient aimées (...) Pour les Dames, la coutume ne les oblige pas necessairement à aimer, mais a souffrir seulement d'estre aimées (...)"¹⁵³⁾

C'est ainsi que, chez Mlle de Scudéry, le premier amour est moins important pour la formation du caractère, que pour le développement des bonnes manières et de la conversation polie. Il faut surtout être attentif dans le choix du partenaire, car on risque d'acquérir de mauvaises manières.¹⁵⁴⁾

Dans l'échelle des rapports sentimentaux de la préciosité, l'amour se trouve à un échelon moyen. A d'autres échelons, il prend des formes plus ou moins violentes. L'échelle va de l'estime, en passant par la tendresse, l'inclination, le penchant, l'amitié, jusqu'à l'affection, la passion et la flamme.¹⁵⁵⁾ Il n'est pas rare de voir l'amour placé au service des intérêts personnels ou politiques.¹⁵⁶⁾ Chez les Précieuses, il prend souvent la forme de la galanterie qui n'engage à rien.¹⁵⁷⁾ Il est le sujet principal des romans, où il est, d'après Huet, plus important que les événements politiques ou guerriers.¹⁵⁸⁾ Il prend donc, dans la pensée du 17^e siècle, une place des plus importantes.

Peut-on établir un rapport entre les deux principes d'amour et de conversation?

Pour Somaize, il n'est plus possible de suivre un sujet de conversation précis, ou de mener une conversation générale, si l'on ne pense qu'à une chose, à savoir l'amour pour une personne. Un amour aussi fort représente une entrave à la conversation. "il ne faut jamais lier si fort en effet avec une personne, que la séparation et la mésintelligence puissent troubler l'âme, ou altérer le divertissement nécessaire de la conversation."¹⁵⁹⁾

Saint Evremond, par contre, défend le point de vue que, justement, un certain jeu avec l'amour est de rigueur, si l'on veut aviver la conversation avec les dames:

"Le premier mérite auprès des dames, c'est d'aimer: le second est d'entrer dans la confiance de leurs inclinations: le troisième, de faire valoir ingénieusement tout ce qu'elles ont d'aimable (...) Dans leur conversation, songez bien à ne les tenir jamais indifférentes; leur âme est ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flattez-les sur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux."¹⁶⁰⁾

L'amour est un point de repère dans la vie mondaine des cercles aristocratiques, et dans celle des bourgeois qui tentent de l'imiter. Les comédies de Molière en sont la preuve indiscutable. Dans ces comédies, le paysan se ridiculise en voulant imiter le culte aristocratique de l'amour.¹⁶¹⁾ Il en est de même pour le bourgeois de Molière travailleur et conscient de sa position sociale, qui répugnant à toute forme d'assujettissement, paraît peu digne de foi quand il se soumet entièrement à la femme qu'il aime.¹⁶²⁾

L'apparence extérieure, dont se sert également la femme qui cherche à plaire, prend, surtout depuis l'âge baroque une importance sociale particulière dans la pensée. L'apparence est souvent jugée plus favorablement que la réalité qu'elle cache.

Pour Bary, par exemple, il n'est pas de bon ton que de confier ses sentiments à n'importe qui et de faire de n'importe qui son confesseur.¹⁶³⁾ Selon lui, quelqu'un qui prend part à la vie de la cour, doit être en mesure de garder un secret. Mais ceci n'est possible que si l'on sait feindre. Un politicien incapable d'avoir recours à la dissimulation, est incapable de mener les affaires de l'Etat.¹⁶⁴⁾ En revanche, il est bien sûr stupide, comme le souligne Bellegarde, d'appeler secret ce que tout le monde peut lire dans les journaux.¹⁶⁵⁾ La feinte est un principe de comportement selon La Bruyère: l'on fait ce qu'exige la société, comme si l'on obéissait à sa propre conscience.¹⁶⁶⁾ Bary explique dans l'une de ses conversations le sens ainsi que la fonction positive de la dissimulation: "Arimene. L'on ne se repent gueres de s'estre voilé, l'on se repent souuent de s'estre découuert. Belise. La dissimulation est d'vn grand vsage. Arimene. La dissimulation est d'vne grande vtilité."¹⁶⁹⁾

Même si la politesse ne peut pas toujours faire que l'on soit bienveillant, juste et prévenant, elle en donne du moins l'apparence, dit La Bruyère.¹⁷⁰⁾ Il traite en détail de la différence entre l'apparence extérieure que l'on présente à la société, et la réalité.¹⁷¹⁾ Il ne s'agit pas d'offrir aux autres quelque chose de vraiment bon, mais bien plutôt ce qui correspond à leur goût.¹⁷²⁾ Si l'on a atteint quelque chose à grand peine, on agit généralement comme si l'on y était parvenu par hasard, sans l'avoir demandé, au moment où l'on y pensait le moins.¹⁷³⁾ André Stegmann remarque fort justement que, dans le monde des apparences de La

Bruyère, le vrai mérite reste facilement inaperçu, car le statut des aristocrates vivant de leurs rentes ne se mesure pas de par leur métier, mais de par leur habit, leur carrosse et leurs valets.¹⁷⁴⁾ Jacques de Callières partage l'opinion de La Bruyère sur ce point: "Ce n'est rien d'avoir du mérite, si nous manquons d'adresse pour nous en acquérir la réputation; les vertus cachées sont des trésors qui n'enrichissent personne;"¹⁷⁵⁾ Bellegarde constate dans le même sens: "On ne juge des hommes que par l'écorce, et par les dehors: voilà ce qui fait que le fripon est si souvent confondu avec l'honnête homme."¹⁷⁶⁾

La fréquentation prolongée d'une seule et même personne n'est pas toujours avantageuse, car elle fait que l'on transperce son apparence extérieure, que l'on découvre ses fautes et que l'on commence à moins l'estimer, comme Bellegarde le remarque à différents endroits:

"Il faut avoir de grands talens et un rare mérite, avec un grand fonds de politesse pour se soutenir dans un long commerce avec les mêmes personnes, et pour leur être toujours agréable. Il y a des momens que l'on se relâche, et où l'on n'est pas toujours d'humeur à se gêner, pour cacher ses défauts et ses foiblesses. Cette vûe blesse les yeux des personnes que nous pratiquons, et les détrompe. Ces nouvelles découvertes détruisent l'estime qu'on avoit de nôtre mérite, l'indifférence succède à l'empressement qu'on avoit pour nous."¹⁷⁷⁾

Le lieu où les feintes sont particulièrement répandues est la cour. Bary raconte qu'Erasmus ne voulait pas venir à la cour de François I^{er} parce qu'il désirait conserver sa franchise et sa liberté d'expression habituelles.¹⁷⁸⁾ Mlle de Scudéry, cependant, apprécie le pouvoir particulier de la dissimulation à la cour, car celle-ci permet plus de prudence et incite à plus de jugement et d'esprit, qualités grâce auxquelles les courtisans ont un avantage sur le reste du monde.¹⁷⁹⁾ Pour Bellegarde, néanmoins, le double jeu et la mascarade doivent cesser dès que l'on parle à des amis.¹⁸⁰⁾ Sans aucun doute, ce qui est valable pour la conversation familière est valable ici: la liberté doit avoir ses limites.

L'apparence extérieure et la dissimulation s'avèrent donc être des conventions sociales tout à fait approuvées, car elles permettent un comportement en accord avec la bienséance. L'apparence extérieure ne correspond qu'au besoin d'une classe aristocratique qui doit légitimer son exis-

tence par ses propres moyens. C'est elle qui permet et rend visible à l'intérieur de ce même groupe social une hiérarchisation, à l'aide des moyens de représentation que sont les fêtes, les carrosses, les vêtements prestigieux, mais aussi la conversation habile, les remarques pleines d'esprit et le respect le plus fidèle des règles de la politesse.¹⁸¹⁾

5.5 plaire

Un autre principe important est exprimé par le mot plaire. Sans l'art de plaire, ni l'amour, ni la galanterie ne sont concevables. L'apparence extérieure et la dissimulation sont à son service. Il n'y a pas que la femme qui cherche à plaire à l'homme, mais l'homme aussi cherche à plaire à la femme, le courtisan cherche à plaire à ses pairs et à son roi.

P. Dumonceaux nous donne, par son analyse du champ sémantique du mot "plaisir" un aperçu intéressant sur un aspect important de l'histoire sociale du début du 17^e siècle, ainsi que sur les rapports entre supérieurs et subordonnés, tout en faisant remarquer également l'analogie avec le rapport entre hommes et femmes¹⁸²⁾:

(rapports du Roi avec ses sujets) "tandis que l'un fait ce qu'il lui 'plaît', agit comme il lui 'plaît', l'autre accepte ce qui 'plaît' au premier. Toutefois, il y a une différence à considérer entre le 'plaisir' du Roi et le 'plaisir' d'un Grand ou de quelque haut personnage."¹⁸³⁾

Daniel Mornet, qui consacre dans son histoire littéraire tout un chapitre à "l'art de plaire", conseille de chercher des renseignements dans la vie mondaine réelle, avant de s'intéresser à l'importance de cette catégorie dans la littérature.¹⁸⁴⁾ René Bray a analysé longuement l'importance de l'art de plaire pour la littérature, c'est pourquoi nous n'en parlerons pas ici.¹⁸⁵⁾ Présentons maintenant quelques remarques faites par les théoriciens du comportement. Pour plaire, il faut aspirer, par son propre comportement, à satisfaire les autres, à prévenir à leurs désirs - mais, ajoute Bellegarde, sans oublier un certain charme et de manière généreuse et obligeante. De plus, toutes les occasions ne sont pas bonnes à faire apparaître une bonne action sous un jour favorable.¹⁸⁶⁾

Le comportement de chacun doit se distinguer par la complaisance, c'est à dire par la prévenance et l'obligance, si l'on veut plaire. L'inconvénient de la contradiction dans la conversation a déjà été mentionnée plus haut.¹⁸⁷⁾ Il n'est donc que logique qu'un comportement obligeant soit désirable. Selon Courtin, une certaine soumission est même nécessaire si l'on veut plaire à autrui.¹⁸⁸⁾

Celui qui sait céder peut espérer plaire, dit Faret. Seul l'esprit universel sachant s'accommoder de tout ce qu'il rencontre et ressentant une inclination pour tout, est capable de se plier à des vues différentes, mais non celui qui se borne à ses propres opinions.¹⁸⁹⁾ La flexibilité ne doit pas cependant donner l'impression d'hypocrisie, ce qui la démentirait.¹⁹⁰⁾ Enfin, Faret souligne combien la docilité est importante dans les rapports avec les femmes. Elles sont trop douces et trop pacifiques pour supporter les disputes et la contradiction grossière. Celui qui fait preuve de flexibilité peut aisément fréquenter les femmes.¹⁹¹⁾ Ce n'est pas sans raison que la complaisance est une des étapes sur la "Carte du Tendre" entre "Nouvelle Amitié" et "Soumission".¹⁹²⁾ Comme pour tout principe du comportement, l'exagération est également refusée ici.

D'après Bellegarde, la complaisance ne doit pas aller trop loin; elle doit se laisser guider par le rang, les mérites et le caractère du partenaire; en aucun cas elle ne doit dégénérer en flatterie. L'obligance entraîne la facilité des contacts: on respecte les humeurs de ses partenaires, on ne se dispute pas pour des détails d'étiquette. On est toujours satisfait de tout. Et si on ne l'est pas, on n'en laisse du moins rien paraître. Si l'on n'a pas rendu service à l'homme complaisant, il ne se plaindra pas. Si on lui a rendu un service, il le grossira dans son esprit. Si tous les hommes adoptaient une telle position, leurs rapports seraient plus agréables, leur vie plus calme et plus reposante, imagine Bellegarde.¹⁹³⁾ Cette perspective utopique ne fait que souligner combien la réalité en est éloignée.¹⁹⁴⁾ Une chose reste néanmoins valable: qui veut plaire, doit céder.

"Il n'y a rien de plus aisé que de gagner l'amitié des hommes, il ne faut que de la complaisance; on réussit toujours auprès des gens quand on fait semblant d'avoir les mêmes inclinations, quand on approuve leur méthode, et qu'on leur applaudit à propos: (...)"¹⁹⁵⁾

Ortigue de Vaumorière distingue deux sortes de complaisance: il apprécie que l'on fasse semblant de céder, pour exprimer prudemment ensuite son opinion; mais, de même que Bellegarde, il blâme la soumission totale, celle qui dit "amen" à tout, sans différenciation aucune. A celle-ci, il préfère même la franche contradiction.¹⁹⁶⁾ A la parfaite docilité est donc opposée la contradiction qui, pour le reste, est en majeure partie condamnée.¹⁹⁷⁾

Si l'on généralise le but de la complaisance, on aboutit au principe suivant: il faut se comporter de manière à ne s'imposer à personne. Dans ce cas, on ne fait pas seulement preuve de modération dans ses remarques, mais aussi dans ses actes. Méré et Bellegarde conseillent ici:

"Il me semble que c'est un bon moyen pour ne pas déplaire dans une Compagnie, de ne l'embarrasser jamais, (...)"¹⁹⁸⁾
"Pour trouver de la douceur dans la Société civile, il ne faut ni gêner, ni contraindre personne."¹⁹⁹⁾

Celui qui, au contraire, se prend pour particulièrement important, ne doit pas s'attendre à être particulièrement apprécié, dit La Bruyère.²⁰⁰⁾ Voilà qui définit le comportement qu'il s'agit d'adopter si l'on veut plaire. En quoi consiste le rapport entre ce comportement et le partenaire que l'on a dans la conversation?

D'après Bellegarde, on essaie surtout de plaire aux interlocuteurs que l'on vient de rencontrer. Les connaît-on mieux, l'attention et le désir de cacher ses propres fautes diminuent (cf. ci-dessus). Ce qui est valable pour un couple marié, est valable pour n'importe quelle relation: le désir de plaire cède à une certaine indifférence.²⁰¹⁾ Si l'on cherche à plaire à quelqu'un, Méré conseille de ne pas le faire au détriment d'une tierce personne, dont la mauvaise humeur durera plus longtemps que la gaîté de celui qu'une fugace raillerie aura fait rire.²⁰²⁾

D'ailleurs, il est néfaste de trop chercher à plaire soi-même. D'après La Chétardie, on plaît le plus à autrui quand on lui donne, pour sa part, l'occasion de plaire:

"La meilleure manière de s'insinuer dans les esprits, est de les tourner du côté qu'ils sont le plus en état de vous plaire; car outre qu'en les mettant dans leur fort, vous vous mettez en état d'en tirer quelque utilité, c'est qu'ils se retirent toujours contents d'eux-mêmes d'auprès de

vous. Cela fait qu'ils n'ont point de peine à convenir de votre mérite, parce qu'ils croient vous avoir persuadé de leur, qu'ils disent mille biens de vous, et qu'ils vous élèvent au delà de ce que vous auriez pu le prétendre."203)

Le principe de la complaisance contribue également à ce que le partenaire, plutôt que soi-même, ait l'occasion de faire voir ses qualités sous un jour favorable. C'est pourquoi Ortigue de Vaumorière conseille pour la conversation: "Enfin le plus grand secret pour plaire dans la Conversation est d'admirer peu, d'écouter beaucoup (...) de ne se piquer jamais d'avoir de l'esprit; de faire paroître tant qu'on peut celui des autres, (...)"204)

D'après Goussault, on se rend plus agréable en louant le discours de son interlocuteur, qu'en brillant par son propre discours:

"Faites entendre à un Homme qui sort d'une compagnie, que l'on est très satisfait de ce qu'il y a dit, il s'en va plus content de vous, que si vous y aviez cent fois mieux parlé qui lui. La raison est que chacun cherche à se faire considérer (...)"205)

Le principe qui consiste à s'effacer dans la conversation, afin de permettre à l'autre de se mettre en valeur, est conseillé par différents auteurs. Parler peu de soi-même et laisser les autres parler le plus possible de leurs problèmes est, pour Bordelon également, une règle importante de l'art de plaire en société:

"De tous nos amis celui qui nous plaît davantage, est celui qui a le talent de nous faire parler de nous-même. C'est-là un principe sur lequel vous devez faire une grande attention pour plaire dans le monde à ceux, que vous fréquentez; donnez leur autant que vous pourrez occasion de parler d'eux-mêmes; (...) Si vous leur parlez souvent de vous-même, vous leur serez insupportable, ils seront naturellement portés à croire que vous voudrez leur en ôter autant que vous paroîtrez vouloir vous en attribuer."206)

D'après La Bruyère, il ne faut pas instruire autrui par ses propres connaissances. Pour plaire, une conversation doit être menée de sorte que les autres trouvent eux-mêmes les idées qui leur permettent de briller. Car ils ne veulent pas admirer ni apprendre, ils veulent plaire.²⁰⁷⁾ Mais si, exceptionnellement, il était nécessaire de convaincre quelqu'un, il était important d'avoir plu auparavant à son auditoire, ainsi que le souligne

Callières, rappelant alors la règle rhétorique de la captatio benevolentiae.²⁰⁸) Pour Rapin, l'art de parler est le véritable art de plaire.²⁰⁹)

A cette règle générale qui consiste à s'effacer devant l'autre dans la conversation on ajoute des directives plus spécifiques qui donnent aussi le moyen de plaire dans la conversation. D'après Courtin, par exemple, on n'a jamais le droit de dire quoi que ce soit qui puisse être désagréable à autrui: "Il faut s'abstenir aussi de rien dire, qui puisse faire mal au coeur, ny de faire souvenir de certaines recontres, qui ne sont point avantageuses à ceux à qui on parle, (...)"²¹⁰)

Vaumorière illustre la prévenance en donnant l'exemple de la réponse à faire à la demande de répéter un fragment de la conversation. Il montre comment remplacer le reproche par une remarque polie:

"Si l'on me faisoit répéter un Recit, et que l'on m'assurât que l'on ne m'auroit pas entendu, je ne voudrois pas répondre; 'C'est vôtre faute, non pas la mienne!'; 'je m'explique d'une manière assez claire; mais je ne puis me faire entendre quand on ne m'écoute pas.' La politesse veut des termes plus doux. 'Peut-être, me suis-je trompé; voions, s'il vous plaît, si je n'ai pas dit que...' etc."²¹¹)

Pour Balinghem, si l'on cherche à se faire apprécier une remarque aimable et agréable a plus de valeur qu'un cadeau.²¹²)

En résumé nous pouvons donc dire que l'on plaît surtout par sa conversation, et que l'on plaît en s'effaçant soi-même pour mettre en relief les avantages de son interlocuteur. D'après La Chétardie, il faut essayer de se faire aimer partout; car quiconque n'est pas votre ami fidèle, est infailliblement votre adversaire.²¹³) L'art de plaire n'est donc en aucune manière un accessoire qui rendrait les rapports humains plus agréables. Il devient une nécessité pour celui qui, parce qu'il est aristocrate, dépend des autres. Mary M. Devitt souligne clairement la chose - en se référant à Daniel Mornet:

"L'art de plaire n'était pas seulement un agrément social, c'était un talent indispensable pour le noble appauvri, réduit à l'impuissance, entravé par les contraintes et les rigidités du système politique, car il n'avait que ce moyen pour se distinguer, s'affirmer, bref pour faire son chemin dans le monde."²¹⁵)

Le fait est d'une parfaite évidence, surtout si l'on prête l'oreille aux propos de La Bruyère qui souligne que l'art de plaire n'a pas été fait pour le plaisir; au contraire, car, selon lui, l'âge d'or, ne connaît pas cet art.²¹⁶⁾

Celui qui veut plaire s'efforce de se faire aimer, d'acquérir le respect des autres. La réputation, pour l'aristocrate, a la valeur des capitaux pour le capitaliste: c'est elle qui décide de son sort. Un coup de dé heureux peut lui apporter la plus haute considération, un pas malchanceux peut la lui ruiner - ruinant l'aristocrate lui-même: "Il ne faut souvent qu'une affaire bien ménagée pour nous donner une grande réputation; au contraire, une fausse démarche peut la ruiner sans ressource."²¹⁷⁾

6. CONVERSATION ET NORME SOCIALE

6.1 bienséance

La totalité des règles du comportement mondain est reprise par le terme de bienséance. Que l'on ne considère pas cette totalité, mais les règles prises individuellement, et le mot "bienséance" apparaît au pluriel. Dans sa définition, Courtin se réfère au livre premier du "De officiis" de Cicéron. Il définit la bienséance comme l'art de placer tout ce que l'on dit ou fait à l'endroit qui convient. Pour ce faire, il faut tenir compte de son propre âge et de son propre rang social, du rang de son partenaire, du temps et du lieu: il suffit d'enfreindre une seule de ces règles, pour que toute l'action perde en civilité, aussi bonne l'intention soit-elle.

"Les Anciens l'ont définie, 'une science que enseigne à placer en son véritable lieu ce que nous avons à faire ou à dire'. Or nous ne saurions pratiquer cette science, si nous n'observons exactement les quatre circonstances qui suivent. La 1. est de se comporter chacun selon son âge et sa condition. La 2. de prendre garde toujours à la qualité de la personne avec laquelle on traite. La 3. de bien observer le temps. Et la 4. de regarder le lieu où l'on se rencontre. Ces règles qui vont à se connaître soi-même, à connaître les autres, à observer les lieux et le temps, sont si nécessaires, que si l'une des quatre manque, toutes nos actions, de quelque bonne intention qu'elles partent, paroissent inciviles et difformes."1)

René Rapin, dans sa version de la bienséance, ne se réfère pas à Cicéron, mais à Aristote et Horace. Il fait remarquer par là le lien entre le "aptum" en rhétorique et la bienséance du comportement en société.

"Il faut enfin que les mœurs soient proportionnées à l'âge, au sexe, à la qualité, aux emplois et à la fortune des personnes: et c'est particulièrement dans le second livre de la 'Rhétorique' d'Aristote et dans la 'Poétique' d'Horace qu'on peut apprendre ce secret."2)

La Bruyère insiste surtout sur la différence des sexes dans sa définition. C'est ce dont il faut surtout tenir compte si l'on veut agir avec politesse.³⁾ D'après Bellegarde, la bienséance doit prendre en considération le sexe, l'âge, la profession, le caractère, le temps et le lieu.⁴⁾ Dans sa définition, Ortigue de Vaumorière énumère les mêmes points, mais omet les considérations sur le caractère.⁵⁾ La Chétardie montre à l'exemple de la

rédaction de lettres, qu'il faut toujours garder son propre caractère et ne pas en changer:

"Sur tout, en quelque genre que vous écriviez, ne vous tirez jamais de votre caractère. Chacun peut plaire dans le sien, pourvu qu'il le cultive. Un Mélancolique qui voudrait imiter le style d'un Enjoué n'y réussiroit pas. Il en est de même d'un Enjoué qui voudrait imiter le sérieux d'un Mélancolique. Il ne faut jamais se déplacer, ny devenir le Copiste des autres."⁶⁾

D'après Morvan de Bellegarde, on traite des bienséances dans une science qui serait la science des égards. Les bienséances sont l'âme de la vie mondaine. Il suffit de les respecter, pour ne déplaire à personne et pour ne pas s'exposer au ridicule.⁷⁾

La doctrine de la bienséance est donc l'une des branches de la science du monde.⁸⁾ Ses conclusions et ses préceptes peuvent-ils être très précis? Bellegarde affirme que: "Les bienséances sont d'une étendue infinie."⁹⁾ La règle selon laquelle il faut tenir compte des personnes, du temps et du lieu, pose un cadre formel à l'intérieur duquel tout reste possible. Si la règle est vraiment supposée avoir une signification concrète, elle devrait être spécifique. Bellegarde tente de lui donner un contenu, mais celui-ci reste aussi abstrait que l'impératif catégorique de Kant: "Si vous voulez avoir une bonne réputation, soyez tel en effet que vous souhaitez qu'on vous estime."¹⁰⁾

Bary, de son côté, cherche à surmonter le manque de précision qui caractérise la conception contemporaine de civilité et d'urbanité - expressions signifiant la même chose que bienséance - et les décrit en employant des termes tels que: "un certain air de parler", "une certaine manière d'agir" et "mélange de grace, d'esprit et de jugement"¹¹⁾, ce qui n'est pas non plus une définition claire et précise. Au contraire, il se retire dans le domaine du goût subjectif et changeant. La définition de la doctrine des bienséances se limite à un concept formel, dont le contenu reste très vague. Nous verrons que les théoriciens de la bienséance se bornent à illustrer ce concept par des exemples concrets. C'est pourquoi, dans ce chapitre, nous mentionnons également certaines situations concrètes.

La politesse est un terme qui est étroitement lié à la bienséance. Pour Bellegarde, est impoli celui qui ne respecte pas les règles de la bienséance, soit par ignorance, soit par indifférence, par manque de contrôle sur soi-même, par vanité ou par fierté:

"L'Impolitesse n'est pas un défaut unique; elle est l'effet de plusieurs vices; c'est quelquefois une ignorance grossière des bienséances, ou une indolence stupide, qui empêche qu'on ne rende aux autres ce qu'on leur doit; c'est une malignité chagrine qui fait qu'on est toujours dans la disposition de s'opposer à tout ce qui peut leur faire plaisir; c'est la suite d'une sottise vanité, qui fait qu'on n'a d'égards pour personne; d'une humeur fière et bizarre, qui se met au dessus des règles de la vie civile, {...}"¹²⁾

En renversant cette pensée de Bellegarde, on peut dire par conséquent, que la politesse est donnée si l'on respecte les règles de la bienséance. L'esprit de politesse n'est rien d'autre que l'esprit de bienséance. La Bruyère le définit ainsi: "Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes."¹³⁾

Pour Bellegarde, la politesse est la plus belle acquisition de la société. C'est elle qui permet l'existence de la complaisance et de la prévenance dans le comportement, ce que nous avons décrit dans le passage sur la complaisance. A son origine se trouve le désir de plaire:

"On ne peut nier que la Politesse ne soit le plus grand charme de la société civile; cette vertu nous apprend à compatir aux foiblesses des uns, à supporter patiemment les caprices et les bizarreries des autres, à entrer dans leurs sentimens, pour les ramener à la raison par des voies douces et insinuanes, en se faisant au goût de tout le monde, par un véritable désir de plaire: {...}"¹⁴⁾

La Bruyère souligne à différentes reprises que l'on est souvent jugé selon sa civilité et son habileté à manier les règles de la bienséance.¹⁵⁾

De même que pour la bienséance, la politesse doit être adaptée aux personnes en présence. Nous avons déjà insisté, plus haut sur l'importance de la bienséance pour les différentes façons de se comporter envers ses interlocuteurs.¹⁶⁾ Il ne faut pas oublier cependant que la bienséance, dans le monde bourgeois et mercantile, a une autre signification que dans

le contexte de la cour. Au courtisan, elle sert de définition et de délimitation de son statut en un moment donné. Les conventions bourgeoises par contre qui, d'après Werner Sombart, ordonnent d'aimer "correctement", servent la cause du négoce et des finances et sont supposées hausser le crédit de l'homme d'affaires.¹⁷⁾

Selon Vaumorière, les courtisans sont habitués à une autre forme de politesse que les bourgeois ou les crocheteurs des Halles de Paris. Les officiers et les magistrats trouvent les longues cérémonies pénibles. Un aristocrate haut placé se rit des formules de politesse du petit bourgeois, de même que le petit bourgeois se rit de celles des serviteurs.¹⁸⁾ Pour Bellegarde, il faut adapter son comportement à son rôle social. Un intendant des Finances ou un magistrat ne peut pas se comporter comme un ermite ou un chartreux.¹⁹⁾ Un prêtre est tenu d'être plus sérieux et plus discret qu'un aristocrate. Il faut qu'un magistrat se comporte avec sérieux, modestie et prévenance, sans pour autant exagérer sa gravité.²⁰⁾ Le style épistolaire, les compliments et les bonnes manières d'un négociant sont, d'après Jacques de Callières, différents de ceux d'un aristocrate, et ceux d'un noble de la province différents de ceux d'un courtisan. Il s'agit de connaître toutes les variations, surtout celles qui incombent à son propre rang.²¹⁾ D'après Fenne, il faut toujours être poli partout, mais plus poli avec une personne de rang supérieur qu'avec un pair, et d'autant plus poli que le partenaire est important.²²⁾ Pour Bellegarde également, les règles de la bienséance sont respectées si l'on ne se comporte pas de la même manière envers tout le monde, si l'on ne rend pas les mêmes hommages respectueux à une personne moralement ou socialement déchue, et à un honnête homme.²³⁾ Bary va plus loin encore: pour lui, c'est même une marque de politesse que de traiter, en présence de hauts personnages, leurs inférieurs, avec une certaine impolitesse.²⁴⁾

Pour rester, aux yeux de Courtin, dans le cadre de la bienséance il faut avoir plus d'estime pour les personnes d'un rang supérieur que pour soi-même, en avoir autant que pour soi-même pour les personnes d'un rang égal, sans essayer de se surestimer en leur présence.²⁵⁾ Bary démontre combien la politesse dépend du rang social du partenaire, à l'aide d'un exemple:

"Vne Dame qui est comme de la condition de celle dont elle est visitée, ne doit reconduire la Dame qui la visite que jusques à la premiere marche, et si la Dame visitée est fort au dessous de la Dame dont l'on reçoit les visites, elle n'est dispensée de passer outre que quand elle a chez elle des femmes de la premiere qualité. Les simples Dames doivent ordinairement reconduire les Princesses jusques à la porte de la rue."26)

C'est pourquoi aux yeux de Bary, la politesse est très simple pour les grands personnages, puisqu'ils sont déjà considéré comme étant polis s'ils traitent leurs subordonnés avec une certaine familiarité:

"Les Grands Seigneurs peuvent même estre civils à bien meilleur marché que les autres; Car à l'égard des inferieurs ils n'ont, sans s'incommoder, qu'à estre un peu familiers et caressans, ils passeront pour fort honnestes et fort civils, parce que cette familiarité est obligeante, comme nous l'avons dît au commencement."27)

Nous arrêtons ici la liste des exemples qui démontrent combien la bienséance et la politesse dépendent de la position sociale du partenaire.

Qui prescrit les règles de la bienséance? Les théoriciens ne voient pas seulement dans leurs travaux l'exécution d'une mission normative, ils ne se réfèrent pas toujours, non plus, à la seule raison.²⁸⁾ Ortigue de Vaumorière se réfère à l'usage:

"Ainsi l'autorité de l'usage peut tout en matière de Cérémonie; il le faut considerer comme une espee de Loi. Que l'on n'examine point si cette Loi est bonne ou mauvaise: Il suffit qu'elle soit établie pour nous obliger à y obéir."29)

Bardin pense également que l'usage est le guide du comportement extérieur.³⁰⁾ Chez Courtin, l'usage naît d'un commun accord entre honnêtes gens. Toutefois, les premières règles de la bienséance ont été octroyées par la nature elle-même.³¹⁾ La Bruyère remarque que l'esprit de politesse se laisse peut-être définir dans son ensemble, mais que la pratique ne peut être exactement fixée, puisqu'elle suit l'usage et les coutumes traditionnelles.³²⁾ Bellegarde conseille à celui qui obéit aux règles de la bienséance, de le faire avec constance. Le comportement envers les autres doit être le même pour un certain laps de temps:

"C'est aussi une bizarrerie ridicule de marquer de la joie et de la gaité, de se laisser aller à des éclats et à des ris, et dans le même moment tomber tout à coup en un silence morne, sans pouvoir desserrer les dents, ni sans être touché de ce que les autres disent de plus agreable. Ce n'est pas une bizarrerie moins blâmable que d'être civil et meprisant à l'égard des mêmes personnes; de les accabler de caresses, et le quart-d'heure d'après ne pas faire semblant de les connoître."³³⁾

Cette exigence de constance dans le comportement répond au besoin de s'entourer de données sûres et calculables: on veut être certain d'être respecté par les autres et de pouvoir désormais accorder son comportement à cette certitude. Tout acte mondain doit, pour le courtisan, trouver son point de départ dans la constance de certaines données.

Pour Bellegarde, il n'est pas étonnant que la politesse et le respect des règles de la bienséance soient une faculté particulière aux femmes.³⁴⁾ Là encore, nous voyons leur importance dans l'établissement d'un canon de règles pour la société du 17^e siècle, ce dont il a déjà été question plus haut.

Donnons maintenant quelques exemples de la précision des règles de la bienséance:

Selon Ortigue de Vaumorière, il ne faut pas frapper à une porte fermée, mais y gratter avec les ongles. Cette mode vient du Louvre et s'étend, comme le croit Vaumorière, probablement à la ville également.³⁵⁾ Selon Bary, on gratte à une porte fermée si la distance de rang entre l'hôte et soi-même est particulièrement grande, par exemple s'il s'agit d'un prince ou d'un duc. Par contre, si l'on veut entrer chez un comte ou un marquis, on peut se contenter de frapper doucement.³⁶⁾ Bary décrit également le protocole des salutations auquel il faut se conformer si l'on revient d'un long voyage, et donne ainsi un exemple de la réglementation des communications non-verbales:

"Lors qu'au retour de la campagne l'on vient saluer un grand Seigneur, l'on doit oster le Gant et porter la main jusqu'à terre, et après qu'on a fait l'un et l'autre, l'on ne doit se relever que doucement: celui qui oste le Gand luy fait voir qu'il est prest de recevoir ses ordres, et celui qui ne se releve que doucement, luy témoigne qu'il sçait la soumission qu'il doit à sa Grandeur. Quand l'on est de

retour d'un grand voyage, et qu'on va voir une femme de haute condition, l'on ne doit la baiser, si on luy est inférieur, que quand elle presente la joue, et encore ne doit-on quelquesfois baiser que sa coeiffe. Si celuy qui la va voir est grand Seigneur, il peut hardiment la baiser, et si elle n'est qu'avec des femmes de sa condition, il peut baiser toute la Compagnie; mais s'il y a une Princesse parmy les femmes, il doit l'excepter."37)

Femme fait remarquer qu'il est malséant d'ôter sa perruque ou bien de retirer d'autres pièces vestimentaires quand on est en compagnie. De plus, il interdit de se ronger les ongles, de se gratter, ou bien d'enlever ses chaussures pour se mettre plus à son aise.³⁸⁾ La politesse doit dicter la manière de s'exprimer: d'après Courtin, il n'est pas convenable de mettre en doute ce que dit un honnête homme, ne serait-ce que par une allusion.³⁹⁾

A quelle condition faut-il se lever quand une tierce personne pénètre dans la pièce? Bary explique que:

"Quand étant dans l'Entretien, un homme de mediocre condition entre, il faut (si l'on n'est pas plus que celui qui est visité) observer le Maître de la maison, s'il se leve il faut se lever avec luy, parce que ne se levant pas on l'accuseroit tacitement de bassesse de coeur;"40)

Femme donne également bon nombre de petits conseils: si une personne de qualité demande du pain à table, il ne faut pas lui donner le premier morceau, desséché depuis qu'il a été coupé, mais le second, plus frais.⁴¹⁾ Si quelqu'un éternue, il ne faut pas lui dire: "Dieu vous bénie", mais simplement ôter son chapeau et faire une profonde révérence.⁴²⁾ Femme conseille également de ne pas regarder les livres d'une personne que l'on estime.⁴³⁾ Ceci pourrait découler du fait que ni les livres sur la conversation, ni les romans, ni les traités de politesse, ni aucune littérature trop spécialisée n'étaient légitimes au regard de la bienséance, car ils ne pouvaient être conciliés avec l'idéal de l'honnête homme.

Ces exemples montrent déjà que la bienséance ne règle pas seulement toute action mondaine, mais aussi tout acte de communication en société. Du Refuge distingue dans la définition de la civilité, la bienséance ou bonne grâce d'une part, et l'affabilité, responsable d'une conversation agréable, d'autre part.⁴⁴⁾ Etant donné que la civilité ne signifie rien

d'autre que l'obéissance à la bienséance, Du Refuge distingue seulement les bienséances dans les rapports non-verbaux et la bienséance dans la communication orale. La communication orale, cependant, est toujours soumise aux règles de la bienséance. Ce n'est pas sans raison que Fenne ajoute, dans son cours de langue française, un second chapitre traitant des questions de bienséance, après avoir écrit une première partie sur la grammaire.⁴⁵⁾

L'importance de la bienséance pour le langage, la communication et la société du 17^e siècle, se retrouve dans les arts poétiques et dans la littérature elle-même.⁴⁶⁾ D'après Rapin, la beauté des oeuvres d'auteurs anciens trouve son essence dans leur rhétorique. Mais cette rhétorique consiste à suivre les règles de la bienséance; ce faisant elle atteint à son apogée:

"les beautés les plus secrettes de ces Auteurs du bon tems, où l'Eloquence à le plus regné, ne consistant que dans les Bien-séances, ce n'est qu'en les connoissant qu'on parvient à ce bon goût, dont on dispute tant aujourd'hui (...)
Enfin, il est si vrai que toute la perfection de l'Eloquence, et même toute sa vertu, consiste dans les Bien-séances, (...)"⁴⁷⁾

Avant le 17^e siècle déjà, on avait réfléchi à maintes reprises sur le comportement en société et aux yeux de la société. Les auteurs du 17^e siècle se réfèrent eux-mêmes à Aristote, Cicéron et Sénèque. La courtoisie, bien qu'elle ait été longtemps oubliée, représente un élément dans la chaîne des traditions.⁴⁸⁾ En 1530, Erasme écrit "De civilitate morum puerilium", un traité qui fut traduit en langue française dès 1613 par Claude Hardy. Ses explications vont jusqu'à décrire comment se moucher, éternuer, rire, cracher et tousser correctement.⁴⁹⁾

Toutefois il faut remarquer que ce n'est qu'au 17^e siècle que la réflexion sur les formes de comportement en société obtient une telle importance pour la vie mondaine. Ce n'est qu'alors qu'elle intéresse autant, ce qui se traduit par le grand nombre des traités à ce sujet et de leurs rééditions.

Mais le 17^e siècle ne se distingue pas seulement par le fait que les règles de la bienséance sont généralement répandues, il se distingue également par la conscience que l'on a de leur temporalité. Saint Evremond, par

exemple, distingue les règles éternelles, qui sont fondées sur la raison de l'homme et qui ne changent pas, des règles qui ne concernent que le comportement et les mœurs, qui, elles, varient selon l'époque et qui ne sont valables que pour un temps limité. De telles règles disparaissent avec la nation qui les a formées.⁵⁰⁾ Fenne cite plusieurs cas où ce qui a compté pour une époque était en contradiction avec la bienséance de l'une des périodes qui suivit:

"Comme toutes choses se changent avec le tems, je ne pretens pas que ces Regles soient immuables, on peut voir dans beaucoup de Traités semblables à celui ci des loix tout-à-fait opposées à celles ci, et qui ont valu en leur tems. Comme, il étoit permis de tremper son pain au plat, de bâiller à table, de cracher à terre en presence des Personnes qualifiées, et même l'on pouvoit jeter à terre, ce que l'on avoit tiré de sa bouche, et maintenant, ce seroit la dernière des incivilités: de même avec le tems, ce qui est aujourd'hui fort civil, changera et deviendra incivil."⁵¹⁾

Courtin fait remarquer que la bienséance proscriit dans un pays ce qu'elle exige dans un autre, que chaque époque a sa propre image de la bienséance. Il désire se limiter à la bienséance valable parmi les chrétiens en France:

"L'on sçait que ce qui est bienseant chez quelques nations, est ridicule chez d'autres: que ce qui est agreable, et quelquefois même édifiant en un pais est offençant et scandaleux dans un autre: Enfin que ce qui est a propos en un certain temps, déplaist et importune bien souvent un moment après. A cause donc de cette variété, nous nous déterminerons à traiter seulement de la bienséance qui peut estre en usage parmy les Chrestiens, et particulièrement en France: (...)"⁵²⁾

D'après Fenne, les différentes règles de la bienséance (cérémonies) peuvent changer à l'intérieur d'une période relativement courte, mais l'esprit qui se trouve à la base de ces règles de la civilité se maintiendra, dans la mesure où il est soutenu par la modestie, l'humilité et l'amour du prochain.⁵³⁾ Par conséquent, au 17^e siècle, les vertus chrétiennes viennent enrichir la notion profane des règles de la bienséance. Ceci, de même que la relativisation temporelle et locale de la bienséance, fait que les théoriciens du 17^e siècle croient en l'indépendance de leurs idées, par rapport à celles de l'antiquité, et malgré leurs continuelles références à celle-ci.

La doctrine de la bienséance, qui dicte ce qu'il faut faire, à tel moment, en tel endroit, chez telles personnes, présente chaque situation éventuelle, comme déjà prévue d'avance. Toute situation peut être déduite de la bienséance. Ceci donne l'impression au lecteur des livres sur la bienséance, d'être absolument à l'abri de toute surprise, et de vivre dans une totalité close, qui n'est pas sans évoquer un univers clos semblable à celui que connaît la vision médiévale du monde .

Il ne faut pas oublier que la position sociale de la noblesse, qui était présentée comme modèle dans les traités de la bienséance, s'est totalement modifiée au cours des siècles: de seigneurs indépendants, possesseurs de terre, ils sont devenus des courtisans, en majorité assujettis. Et de plus, la noblesse de robe et la bourgeoisie riche ont acquis depuis longtemps une importance sociale qu'elles ne connaissaient pas encore en France. Ce changement de la structure sociale et religieuse requiert un changement de pensée, d'orientation, ce qui provoque ce sentiment d'insécurité que J. Rousset a si bien décrit.^{53a)} C'est donc cette insécurité qui peut être comblée maintenant par les livres sur la bienséance ainsi que par l'impression de sécurité et de confiance qu'ils transmettent.

6.2 mode - bienséance

A l'intérieur du cadre de la bienséance qui ne se modifie pas pendant une certaine période, il existe un certain champ libre, déterminé par la mode et qui est d'une grande variabilité. Dans son livre "La mode, ou caractère de la religion, de la vie, de la conversation, de la solitude, des compliments, des habits et du style du temps" (1642), François de Grenaille reconnaît le pouvoir illimité de la mode, capable de donner une grande valeur aux choses les plus banales et de dévaloriser complètement les choses importantes.⁵⁴⁾ Il entend présenter et déjouer les phénomènes liés à la mode dans les formes de comportement ainsi que dans les sciences:

"Nous découvrirons la Vie à la Mode, les Compliments à la Mode, les Entretiens à la Mode, les armes à la mode, les logis et les vêtements à la mode, en vn mot nous remarquerons plus de diuersitez dans les vies d'vn mesme siecle, que dâs celles de tous les siecles passés. Dâs l'ordre des Sciences, vous trouerez la Theologie à la Mode, la Philosophie à la mode, la lursprudence à la mode, l'Eloquence à la Mode, la Poesie à la mode, (...)"⁵⁵⁾

D'après Morvan de Bellegarde, les Français suivent les courants à la mode dans leur goût littéraire, leur style de langage et leurs vêtements. Ainsi lit-on, à la fin du 17^e siècle, à propos de l'Astrée: "Cet habit est beau et riche, c'est dommage qu'il ne soit plus à la mode."⁵⁶⁾ Bellegarde explique pourquoi ce roman ne correspond plus au goût de ses contemporains. La raison n'en est pas que les formes d'expression aient changé; la manière d'agir s'est modifiée tout autant. Puisque les romans peignent les coutumes et les mœurs, ce qui était l'agrément d'une époque doit paraître ridicule à une autre. Voilà pourquoi les compliments que l'on prodiguait il y a vingt ans encore, étaient beaucoup plus élaborés et moins naturels qu'aujourd'hui, dit Bellegarde.⁵⁷⁾

D'après Saint Evremond, autant il y a fluctuation dans les phénomènes à la mode, autant il y a fluctuation dans la considération que l'on porte à la personne qui ne suit pas la mode. Aujourd'hui encore estimée de tout le monde, elle se voit ridiculisée par tous demain.⁵⁸⁾

La mode est donc plus conditionnée par le temps que la bienséance, mais elle est tout aussi impérative. Toutes deux doivent être suivies à la lettre, si l'on ne veut pas, en société, toucher au ridicule.

6.3 ridicule

Par l'adjectif "ridicule", la société punit tous ceux qui violent les règles de la mode ou de la bienséance.

Bellegarde affirme en conséquence: "Il faut être perpétuellement en garde contre le Ridicule, pour éviter tout ce qui peut rebuter les personnes que nous pratiquons, et diminuer le plaisir qu'elles goûtent en nôtre commerce."⁵⁹⁾

Pour Bellegarde, le ridicule présente un domaine tellement important qu'il lui consacre tout un livre: "Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter, où sont représentés les mœurs et les différents caractères des personnes de ce siècle" (1696). Il ne s'attaque pas à un ridicule lourd et excessif, mais à un ridicule plus nuancé, auquel peut s'exposer la personne la plus polie, sans même s'en apercevoir.⁶⁰⁾ Fritz Schalk, dans son livre sur le ridicule dans la littérature française de l'Ancien Régime, cite

Saint Evremond qui souligne que différentes formes de ridicule peuvent s'expliquer par différentes traditions historiques. Etant donné que, pour Saint Evremond, l'être humain change, mais que l'art est une représentation de son être, l'idée que l'on se fait du ridicule à son époque ne peut plus correspondre à celle que s'en faisait Horace.⁶¹⁾ Ainsi, le ridicule, qui s'écarte de la bienséance, est-il, tout comme la bienséance temporellement relatif, dans le contexte littéraire.

Qui considère-t-on comme ridicule? Fritz Schalk répond à cette question par la référence à La Bruyère qui conseille de ne pas voir le ridicule là où il ne se trouve pas. D'après La Bruyère, un certain goût est nécessaire pour découvrir le ridicule et le faire voir aux autres sans glisser dans l'obscénité et la calomnie.⁶²⁾

Si l'on révèle le ridicule de telle personne à telle autre, on se sert de la raillerie ou bien de la diffamation. La faveur dont jouissait la raillerie a déjà été mentionnée plus haut, lors de l'analyse des éléments de composition de la conversation.⁶³⁾

Ridicule est celui qui se trouve en opposition avec règles de la bienséance, ainsi que le démontrent les exemples qui suivent. Pour Bellegarde, par exemple, le sentiment d'être amoureux revient à la jeunesse; s'il le découvre chez un homme âgé, il le trouve ridicule:

"L'amour donne un grand ridicule, quand on est parvenu à un certain âge qui doit inspirer d'autres sentimens: c'est un sot personnage, que celui d'un Vieillard amoureux, qui se radoucit auprès d'une personne jeune et belle, qui s'ennuie à l'écouter, et qui le regarde comme un Fâcheux, qu'elle ne souffre que par quelque espece de bienséance."⁶⁴⁾

Pour Fenne, il ne convient pas d'être sérieux dans une compagnie qui s'amuse, de même qu'il ne convient pas de plaisanter dans une compagnie sérieuse. Si l'on manque à cette règle de la bienséance, on se rend ridicule.⁶⁵⁾ Etant donné que la bienséance était jugée raisonnable, le ridicule devait paraître déraisonnable. Molière utilise ceci comme procédé dramaturgique. Il fait rire le spectateur raisonnable aux dépens du personnage déraisonnable et ridicule sur scène.⁶⁶⁾

Lorsqu'un bourgeois ne vit pas en bourgeois, mais imite les nobles dans son style de vie et sa présentation, il manque selon Bellegarde aux règles de la bienséance, et se rend publiquement ridicule:

"(...) voir des Bourgeoises replâtrées, dont la parure, le train, les emmeublemens, la table font envie aux femmes de la première qualité: mais elles se consolent par le ridicule où tombent ceux qui s'élevent au-dessus de leur rang."67)

Le caractère caricatural, souvent donné aux personnages comiques des pièces de théâtre, exagère les qualités et les bonnes manières. De même, dans la vie quotidienne, l'exagération des bonnes manières peut rendre ridicule quelqu'un. En faire trop conduit au ridicule. Bellegarde en donne quelques exemples: Celui qui dispose d'esprit et qui sait en faire usage, mais qui ne s'en sert que pour se rendre intéressant dans la conversation, pour ne faire valoir que ses propres idées, se ridiculise malgré ses qualités.⁶⁸⁾ Toute personne cherchant à se mettre en valeur par son savoir, essayant de repousser les autres pour plaire, se fait elle-même cible du mépris et de la raillerie:

"Souvent les choses dont ils s'applaudissent et qu'ils affectent pour se distinguer, les exposent au mépris et à la raillerie, parce qu'on entrevoit dans leur manieres une sottise vanité, ou une envie démesurée de plaire et d'effacer tout le monde;"69)

Nous voyons ici que c'est la jalousie du perdant qui lui fait utiliser l'arme de la moquerie, du mépris, et qui l'incite à tenter de ridiculiser les autres; il s'agit alors d'un concurrent qui n'admet personne au-dessus de lui et qui trouve même à redire aux mérites véritables de son adversaire.

Chez Bellegarde, par conséquent, toute personne qui maintient trop longtemps son opinion, qui est trop honnête et qui en sait trop, se fait ridicule.⁷⁰⁾ Ce qui signifie que ceux qui vont trop loin dans leurs qualités et leurs mérites se ridiculisent. Pour Bellegarde, les personnes aux qualités tout à fait moyennes sont au contraire particulièrement appréciées:

"On peut tomber dans le Ridicule avec de l'esprit, du mérite personnel, de belles qualités, de rares talents, si l'on ne sait pas les mettre en oeuvre: Au contraire, des personnes qui n'ont qu'un médiocre mérite, se font rechercher,

et effacent par leur politesse, et par leurs agréments, les plus beaux Esprits, (...)"71)

Mais ceci ne fait que confirmer l'hypothèse que ce n'est souvent que la jalousie de l'adversaire qui le pousse à interpréter un comportement comme une atteinte à la bienséance ou à la mode et à l'accuser de ridicule. Celui qui s'est rendu ridicule n'a plus guère, selon La Chétardie, de possibilité de corriger son faux-pas. Le ridicule le poursuivra constamment et il ne fera que s'éloigner toujours plus du droit chemin – en réalité, ou aux yeux des autres; c'est la question sur laquelle La Chétardie ne se prononce pas. Il en tire la conclusion, en tout cas, que l'on est à l'abri du ridicule à condition de mener la vie la plus normale possible:

"depuis qu'on s'est érigé en ridicule, on n'en revient point. Comme on l'est sans croire qu'on le soit, on s'abandonne à son penchant; et semblable à ces Voyageurs, qui depuis qu'ils se sont écartez du droit chemin, s'en éloignent à proportion des pas qu'ils font, il arrive que plus on vieillit, plus on se tourne en ridicule. Le moyen de s'en garantir, c'est de suivre un train de vie ordinaire; (...)"72)

Dans le passage suivant, nous analyserons le terme de médiocrité, qui désigne en même temps le juste milieu et la pure et simple médiocrité.⁷³⁾

6.4 médiocrité

Jacques Morel a consacré un essai à l'histoire du principe de la médiocrité, sa formulation au 17^e siècle et ses répercussions sur l'art poétique et la théorie des genres.⁷⁴⁾ L'idéal moral de la médiocrité emprisonne l'homme à l'intérieur des limites de ses possibilités, et lui interdit toute tentative de les dépasser. J. Morel trouve cet effort d'éviter tout extrême également chez Castiglione, Montaigne et Charron. Après 1650, c'est la médiocrité qui détermine la conduite et qui, selon Morel, unit dans l'idéal de l'honnêteté la mesure et l'excès.

Barnwell démontre également cette exigence d'une conduite modérée: pour Saint-Evremond elle est la vertu principale: il ne faut être ni ignorant, ni pédant, pratiquer la religion sans devenir ascète ou faux dévot, trouver un juste milieu entre une vertu inflexible et une vie de débauche.⁷⁵⁾

Pour Pascal, l'homme a une position intermédiaire entre le tout et le néant. Puisque, selon Hugo Friedrich, une intellectualité extrême pour Pascal tourne autant à la sottise qu'une extrême ignorance, la médiocrité devient le juste milieu désiré. Friedrich montre le dynamisme du moyen terme comme équilibre et mouvement de deux contraires, et illustre ceci par l'évidence "qu'une lumière allant et venant à très grande vitesse donne l'impression d'une ligne continue".⁷⁶⁾ C'est dans le sens de cette simultanéité des contraires qu'il faut interpréter le paradoxe selon H. Friedrich:

"Il s'agit de l'observation qu'une vertu n'a la valeur d'une conduite extrêmement morale que si elle est en même temps la concrétisation d'une vertu contraire; par exemple: au courage doit s'ajouter la bonté, sinon il n'y a point de grandeur d'âme."⁷⁷⁾

Ci-dessous suivent quelques citations d'auteurs du 17^e siècle qui refusent ces deux extrêmes du trop et du trop peu. D'après Fénelon, le bon goût appréhende tout ce qu'il y a de trop, même s'il s'agit d'un surplus d'esprit.⁷⁸⁾ D'après Bouhours, un excédent d'agréable et de sublime est tout aussi néfaste.⁷⁹⁾ Bellegarde blâme une politesse et une fierté exagérées. L'art de plaire consiste, selon lui, à trouver le juste milieu entre le trop et le trop peu.⁸⁰⁾ D'après Boissimon, il ne faut pas trop plaire pour vraiment plaire:

"car pour plaire solidement et véritablement, il ne faut pas trop plaire, ni plaire extrêmement. Il ne faut pas assouvir et contenter pleinement le goût. C'est le moyen de déplaire en bref. La nature veut être ménagée: il faut, pour ainsi dire, ne la faire que flatter, que chatouiller, et par ce moyen irriter sa convoitise."⁸¹⁾

De même que pour Bellegarde, l'art de plaire, pour Méré, consiste en une option pour le juste milieu qui se situerait entre le trop et le trop peu. Trop de bonnes qualités font naître l'habitude ou l'envie. On finit par déplaire plutôt que plaire.⁸²⁾ Méré met cette règle surtout en rapport avec la conversation, durant laquelle il est défendu de dépasser un but fixé précédemment.⁸³⁾

Quelles sont les répercussions du principe de la médiocrité sur le déroulement d'une conversation?

Méré juge préférable de raconter dans une conversation des choses anodines, dans l'intention de plaire aux autres - plutôt que d'exprimer des faits particulièrement remarquables.⁸⁴⁾ Selon lui, il est défendu dans une conversation de rire exagérément, de parler trop fort ou trop bas, ou de faire trop de plaisanteries.⁸⁵⁾ Pour Fenne, une preuve d'ignorance est le trop ou le trop peu d'attention que l'on porte par exemple à un bijou:

"B. Je connoi des Personnes, qui à la veue de quelque Bijou font de grandes exclamations, et s'empresent de porter la main dessus pour le mieux considerer. A. Ces Personnes font voir qu'elles n'ont jamais rien vû et ils se rendent par là ridicules, ainsi que font ceux qui se montrent froids ou indiferens lors que la chose est d'importance."⁸⁶⁾

D'après Morvan de Bellegarde, il est défendu dans la conversation de contredire trop fortement ou de céder par ignorance et lâcheté: il faut trouver un juste milieu: "Il faut se tenir toujours dans un juste temperament, c'est-à-dire qu'il ne faut pas contester avec une lâche imbecillité, (...)"⁸⁷⁾

En un autre endroit, Bellegarde conseille de garder une position intermédiaire entre la lâche docilité et la fierté méprisante.⁸⁸⁾ Si l'on veut faire l'éloge de quelqu'un, selon Bary, il ne faut pas trop s'engager, mais ne pas paraître non plus trop distant et froid, car dans le premier cas, on paraît suspect, dans le second, vexant.⁸⁹⁾ D'ailleurs, pour Grenaille, les conversations ne doivent être ni trop franches, ni trop sérieuses:

"Pour reigler donc nos conuersations en éuitant ces déreiglemens, je voudrois qu'elles ne fussent ny trop libres ny trop serieuses. La legereté est blâmable même lors qu'elle semble auoir de l'agrément, mais aussi un excez de gravité ne doit pas regner ou la recreation doit estre absolue."⁹⁰⁾

Mme de Sablé conseille, surtout pour les rapports avec des personnes d'un rang supérieur, le juste milieu, si difficile à trouver, entre la légèreté divertissante et le respect approprié.⁹¹⁾ D'après Du Refuge, les compliments doivent également rester à l'intérieur de la médiocrité.⁹²⁾ La bienséance exige la médiocrité. Du Refuge conseille par exemple de ne pas s'habiller de façon trop moderne ou trop démodée, mais de suivre en cela ceux qui ont la réputation de maîtriser parfaitement la bienséance.⁹³⁾

Pour Méré, trop de prudence et de considération dans la conversation ne sont pas indiquées, même avec les femmes, et font même plus mauvais effet qu'une conduite immodérée et lourde.⁹⁴⁾ Là encore, c'est le juste milieu qui convient. Celui qui suit le juste milieu, qui ne dit ni oui, ni non, peut sembler flou et médiocre. Toutefois, la médiocrité ne s'expose pas au ridicule, comme nous l'avons vu plus haut.⁹⁵⁾ Ainsi, Mme de Sévigné conseille-t-elle à Mme de Grignan de se joindre aux personnes médiocres: "Tâchez (...) de vous accommoder un peu de ce qui n'est pas mauvais; ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que médiocre; faites vous un plaisir de ce qui n'est pas ridicule."⁹⁶⁾

Etant donné que, de toute manière, on ne porte la plupart du temps que des jugements superficiels, une manière d'agir et de s'exprimer tout à fait banale paraît souvent plus habile que la plus grande des adresses, comme le dit Mme de Sablé.⁹⁷⁾ D'après Bellegarde, les plus grands génies ont moins de succès dans la conversation que les esprits bornés ayant un tant soit peu d'habileté.

"Ce ne sont pas toujours les plus grands génies qui réussissent le mieux dans les conversations; ils se guident trop, ils ne veulent rien dire qui ne surprenne; mais on ne prend pas toujours la peine de les suivre; un esprit borné avec un peu d'usage du monde paraît souvent davantage, quoy-qu'il ne dise pas des choses si sublimes, pourvu qu'il parle juste et de bon-sens, on en est plus satisfait, et on l'écoute avec beau plus d'attention."⁹⁸⁾

Pour Du Plaisir, la langue française se distingue en elle-même par une position intermédiaire très raisonnable entre le bavardage et la fierté exagérée, entre la lourdeur et la contrainte exagérée.⁹⁹⁾

Le groupe s'opposant aux exigences de la médiocrité, sont les Précieuses, qui méprisent le commun des mortels et toute vie moyenne.¹⁰⁰⁾ C'est leur supposée ou réelle opposition au principe généralement reconnu et suivi de la médiocrité qui permet à Molière de les tourner en ridicule.

Enfin, la fonction de la médiocrité est de protéger celui qui en respecte les limites, du ridicule, et de veiller à ce qu'aucun adversaire ne puisse et ne veuille lui nuire par jalousie. Elle est entièrement dévouée au désir conformiste de succès; Magendie reconnaît ceci dans l'oeuvre de Jacques de Callières qui choisit le moyen terme, pour ne pas se faire désagréable-

ment remarquer.¹⁰¹⁾ L'honnête homme est totalement dépendant de la société. Sans elle, il n'obtient pas la considération qui légitime sa position sociale. Pour ne pas se fermer l'accès à la vie mondaine, il doit se mettre au même niveau que tout le monde, un niveau de compromis et de médiocrité. Comme le dit Méré: "C'est la conformité qui fait qu'on se plaist ensemble (...)"¹⁰²⁾

Aussi favorable que soient la médiocrité et le sentiment d'être à égalité avec les autres, pour la vie mondaine, aussi défavorable et pour les autres insupportable est pour Méré la supériorité de celui qui renonce à la médiocrité: "D'ailleurs, ce seroit une chose lassante, que d'exceller en tout ce qu'on feroit (...), il est certain qu'à force de se faire admirer on deviendroit insupportable."¹⁰³⁾

6.5 Le "je ne sais quoi"

Que signifie la fréquente référence à un "je ne sais quoi" au sein d'une société où l'on évolue dans un cadre très exactement fixé par la bienséance et la mode, et où l'on accorde son comportement à travers les principes déjà formulés, de l'apparence et de l'art de plaire, à un juste milieu, pour éviter de sombrer dans l'abîme du ridicule? Ce "je ne sais quoi" oppose-t-il aux principes réglementés, un principe où toute règle serait absente?

D'après Erich Köhler, le "je ne sais quoi" exprime entre autres la contradiction rationnellement insaisissable entre la rationalité de la nature, maîtrisable par la pensée, et la rationalité de l'homme, qui n'est que postulée, tout comme entre le fossé séparant les prétentions universelles de la raison à se faire valoir et la contribution réelle de celle-ci à la définition de l'être humain¹⁰⁴⁾. D'après Köhler, la conception rationaliste de l'esthétique est supplantée après 1660 par celle de Méré et de Bouhours plus marquée par les sentiments et dans laquelle le secret du "je ne sais quoi" joue un rôle très important.¹⁰⁵⁾ A ce soit-disant revirement esthétique s'oppose toutefois, la constante estimation de l'expression "je ne sais quoi" et de son importance pour les théoriciens de la bienséance. Les Précieuses, en usaient déjà pour décrire l'indéfinissable dans l'honnête homme.¹⁰⁶⁾

Erich Haase illustre l'utilisation de ce "je ne sais quoi" entre autres en rapport avec le langage précieux, dans sa relation avec l'amour, pour désigner les particularités d'un auteur, la patine d'une médaille ancienne ou bien l'effet produit par un tableau. Il tente d'expliquer ce terme dans l'esthétique en s'appuyant sur la philosophie kantienne et en le désignant par l'expression de "connaissance réussie", qui permet au sujet de constater intuitivement une identité irrationnelle entre le modèle subjectif et l'objet artistique perçu par sa connaissance.¹⁰⁷⁾ Peter-Eckhard Knabe énumère de nombreux exemples de l'emploi de ce "je ne sais quoi" dans son ouvrage sur les termes clés de la théorie de l'art, allant de la fin de l'âge classique au terme du siècle des Lumières.¹⁰⁸⁾ Sur ce fond de perspectives et de résultats de la critique littéraire se détachent plusieurs aspects de la question qui semblent particulièrement importants pour notre analyse.

Quel rapport existe-t-il entre le "je ne sais quoi" et les règles de la bienséance? Peut-on, tout comme celle-ci l'enseigner? Ce "je ne sais quoi" est l'élément insaisissable qui peut faire défaut même si l'on maîtrise les règles de la bienséance. Dans l'hypothèse où la bienséance est le code de conduite de la noblesse, celle-ci, par le "je ne sais quoi", tente de formuler ce en quoi elle est supérieure à la bourgeoisie. Cette supériorité est quelque chose que l'on ne peut saisir par la raison, quelque chose que l'on ne peut donc pas apprendre, surtout si l'on appartient à la bourgeoisie qui ne fait que singer la cour. Celui qui témoigne dans son comportement de ce "je ne sais quoi", ne l'a pas appris en étudiant des règles; les honnêtes gens déclarent d'un commun accord, que c'est un cadeau du destin, pour éviter que naisse la jalousie entre eux.¹⁰⁹⁾

Rares sont ceux qui s'opposent à cette conception. L'ecclésiastique Lamy, par exemple, conteste, dans sa rhétorique de 1688, l'idée que ce qui plaît dans un discours puisse être un indéfinissable et quasiment mystique "je ne sais quoi". Il veut lui donner un nom et démontrer le principe des règles qui rendent agréables le contact avec certaines personnes:

"Lorsque je parle de ce qui plaît dans le discours, je ne dis pas que c'est un je ne sçai quoi, qui n'a point de nom; je le nomme, et conduisant jusques à la source de ce plaisir, je fais appercevoir le principe des regles que suivent ceux qui sont agreables."¹¹⁰⁾

La plupart des théoriciens de la conversation et de la bienséance se réfèrent par contre avec prédilection au "je ne sais quoi", ce qui les dispense de l'approfondissement d'un sujet et d'une terminologie exacte. Ainsi, d'après La Chétardie, on suscite l'intérêt dans la conversation par sa culture et son esprit. Mais pour se faire apprécier, il faut avoir recours au "je ne sais quoi", beaucoup plus rare.¹¹¹⁾ Le principe du "je ne sais quoi" justifie que beaucoup de termes soient laissés dans le vague: les qualités dont l'honnête homme a besoin afin de plaire, sont souvent présentées sous forme de noms communs très peu définis, tels que justesse, esprit, sentiment, délicatesse, discernement, gentillesse, bon air, bonne grace, finesse, raffinement. Ces mots déjà assez vagues le deviennent encore plus, s'ils sont introduits par la formule très appréciée de "un je ne sais quoi de..."¹¹²⁾ L'amour, un des buts éventuels de l'art de plaire, est un "je ne sais quoi", engendré par un " je ne sais quoi".¹¹³⁾

Méré oppose le bon goût au savoir et au raisonnement, se faisant l'administrateur du "je ne sais quoi".

"Il seroit fort à propos de dire bien clairement ce que c'est que ce bon goust; (...) et j'en connois qui sçavent tout, et qu'on ne sçauroit pourtant mettre dans le sentiment de ce qui sied bien. J'en connois aussi dont le raisonnement ne s'étend pas loin, et qui ne laissent pas de pénétrer subtilement tout ce qui regarde la bienséance."¹¹⁴⁾

Toutefois, si important qu'ait été le "je ne sais quoi" pour l'honnête homme, Bouhours regrette, en 1671, qu'il n'y ait pas encore eu d'analyse approfondie à ce sujet. Néanmoins, lui-même ne fait également qu'indiquer où l'ignorance est appelée "je ne sais quoi", sans pour autant la transformer en savoir. "Il est vrai, (...) que le je ne sais quoi est peut-être la seule matière sur laquelle on n'a point fait de livres et que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. (...) aucun auteur, que je sache, n'a travaillé sur celui-ci."¹¹⁵⁾

L'honnête homme doit être en possession des qualités qui plaisent. Elles font partie de la science du monde qui n'est pas encore une science. Par le "je ne sais quoi", celle-ci désigne un point central de sa doctrine de l'art de plaire et de la bienséance. En y regardant de plus près, cependant, on s'aperçoit que ce terme est vide. Alors, il devient clair qu'un

système fermé, tel que la bienséance est supposée le représenter, a la nette tendance de s'approprier des facteurs contradictoires et de leur attribuer une place pouvant être localisée, mais sans pourtant s'engager à une définition exacte.

L'irrationnel est intégré au rationnel, de même que la mode à la bienséance¹¹⁶⁾, l'aisance à l'obéissance des règles¹¹⁷⁾, le savoir à l'apparence de l'ignorance¹¹⁸⁾, l'aisance dans la conversation à sa réglementation.¹¹⁹⁾

6.6 passion - raison

Comment, au 17^e siècle, voit-on le rapport entre la raison et la passion?
Quelle importance ont la raison et la passion pour les rapports entre les individus et leur conversation?

Selon Liane Ansmann, quatre conceptions traditionnelles subsistent jusqu'au 17^e siècle: la conception platonicienne, dont la théorie de l'amour sensuel et de l'amour spirituel fut ravivée par le néo-platonisme de la Renaissance; la conception scolastique aristotélicienne, divisant l'âme en une partie rationnelle et une partie irrationnelle, et les vertus selon la même distinction en vertus intellectuelles et morales; la conception stoïcienne, selon laquelle les passions sont de nature rationnelle, mais doivent être éliminées, étant des erreurs de jugement et des maladies du Logos; finalement, la conception augustinienne, qui définit les passions non pas comme erreurs de jugement de la Raison, mais comme intentions volontaires impliquant chaque fois la connaissance du but que l'on veut atteindre: les passions inspirées par l'amour de Dieu sont moralement bonnes, celles inspirées par l'amour d'ici-bas, l'amour de soi-même, sont moralement condamnables, et ce n'est que la grâce qui est en mesure de ramener la volonté humaine corrompue, à l'amour divin.¹²⁰⁾

Chez Descartes, la théorie des passions est une partie de la philosophie de la Nature: les passions sont éveillées par le monde extérieur, par un mécanisme physique sur lequel la volonté ne peut avoir aucune influence. Physiquement, ces passions peuvent être combattues en leur opposant des passions contraires qui les annulent. L'achèvement de ceci est la tâche de la volonté libre qui dompte les passions de l'âme selon la doctrine stoïcienne, et les influence dans la voie de la décision autonome de l'es-

prit.¹²¹⁾ Pascal s'avère être plutôt augustinien de pensée, lorsqu'il voit la raison et les forces matérielles - entre autres les passions - dans un combat permanent et éternellement indécis.¹²²⁾

Descartes et Pascal ne furent pas les seuls à s'intéresser au 17^e siècle aux passions et à leur rapport avec la raison. Les moralistes tels que La Rochefoucauld et La Bruyère traitèrent la même question; mais il y en eut également de moins connus, tels que Nicolas Coeffecteau, Marin Cureau de la Chambre, Jean-François Senault, Marin Le Roy de Comberville, Le Moyne, Mme de Sablé, Jacques Esprit, Jacques Abbadie. C'est pourquoi Wloka n'a pas tort de voir tout le 17^e siècle "fondé sur une pédagogie morale et une psychologie", et pense "que de telles questions, pour ainsi dire, étaient constamment présentes et ne demandaient qu'à être formulées".¹²³⁾

A côté de cette approche par la philosophie et la pédagogie morale, la rhétorique a une importance toute particulière, par le fait qu'elle compte l'analyse des passions parmi ses tâches. Selon Bretteville, elle doit se servir des passions, puisque l'homme, dans ses décisions, n'agit pas selon les principes de la raison, mais selon les élans de son coeur.¹²⁴⁾ D'après Rapin, l'éloquence qui ne s'adresse qu'à l'esprit, sans également faire appel à l'âme, n'est pas une véritable éloquence.¹²⁵⁾ Dans son livre sur la rhétorique au temps de Racine, Peter France cite deux possibilités d'utilisation de la rhétorique si l'on connaît les passions:

"A knowledge of the passions as they are described in Aristotelian or Cartesian psychology is useful in two ways; first, to enable the orator to describe passions in the course of his narration, and secondly, to arouse the passions of his audience, so as to sway them in his favour."¹²⁶⁾

Ailleurs, P. France souligne, en se référant à Lamy et à Horace, que l'orateur doit lui-même être touché s'il veut émouvoir autrui. La rhétorique indique des moyens, tels que l'hésitation ou l'exclamation, qui rendent la chose facile.¹²⁷⁾ La captatio benevolentiae exige l'appel aux émotions des auditeurs, dont on pique l'attention de manière différente selon leur âge et leur position.¹²⁸⁾ D'après Daniel Mornet, le droit est concédé à l'orateur, s'il veut faire naître l'émotion, d'enfreindre la loi générale de la clarté et d'utiliser des hyperboles ou des phrases incomplètes.¹²⁹⁾

Dans la littérature, on n'est pas toujours prêt à cette concession. Jacques Scherer se réfère à un passage du "Cyminde", une tragédie en prose de l'abbé d'Aubignac, dans lequel un personnage, au moment d'une extrême excitation, exige un instant de recueillement pour mettre de l'ordre dans ses pensées. Ce n'est qu'ensuite qu'il répond par un discours de rhétorique clair et dépourvu d'émotion.¹³⁰⁾ Les problèmes posés par les passions à la rhétorique se soulèvent de la même manière pour la poétique, qui est souvent définie au 17^e siècle comme une seconde rhétorique. Jacques Morel démontre que, selon d'Aubignac, le poète doit parfaitement connaître toutes les passions et leur expression.¹³¹⁾ P. France fait remarquer que les arguments avancés, au nom de la morale Chrétienne, contre un théâtre où les émotions excluent la raison, ressemblent aux arguments contre la rhétorique.¹³²⁾ L'étude des passions, en tout cas, est indispensable au poète s'il veut émouvoir les passions de ses lecteurs. Mais pour s'informer en détails à ce sujet, il doit, suivant un conseil du rhétoricien Lamy, qui date de 1668, se renseigner auprès de la philosophie plutôt qu'auprès de la rhétorique.¹³³⁾

La rhétorique n'est donc pas seule à s'occuper de l'analyse des passions, la poésie et la philosophie le font également. Les moralistes et les pédagogues de la morale, eux aussi, les jugent ou les condamnent. Ainsi, par exemple, l'amour de soi-même est une passion qui risque de dominer toutes les autres. Chez Pascal et La Rochefoucault, il occupe une place centrale.¹³⁴⁾ L'union des passions et de l'intérêt, pour Bourdaloue, est particulièrement marquée à la Cour.¹³⁵⁾ D'après Morvan de Bellegarde, on pense souvent agir pour des motifs honorables et désintéressés, jusqu'au moment où l'on se rend compte qu'en réalité la passion et la jalousie sont à la base de toute action.¹³⁶⁾ Bellegarde déplore la grande importance de l'intérêt personnel et le considère comme la ruine de la vie commune.¹³⁷⁾

Quelle est la fonction des passions dans les rappports humains et dans la conversation? La colère sera l'exemple qui servira à illustrer de manière paradigmatique quelle fonction les passions peuvent avoir pour le déroulement de la communication et de l'interaction.

La colère est à éviter absolument. D'après Bordelon, un homme en colère est comme un fou qui ne sait pas ce qu'il fait, et dont les actions sont tout à fait déraisonnées.¹³⁸⁾ D'après La Chétardie également, il faut se

méfier de la colère. Il faut toujours montrer la même humeur, et ne pas ressembler à ces zones climatiques dans lesquelles on ne peut trouver deux jours sans pluie et sans orages.¹³⁹⁾

Il est donc considéré comme vertueux de ne pas se mettre en colère soi-même. Si d'autres sont en colère, il faut soit les éviter, soit les traiter avec des précautions particulières. D'après Faret, l'honnête homme est tellement habile dans son contact avec les hommes furieux, que ceux-ci en oublient vite leur colère.¹⁴⁰⁾ D'après Coussault, il faut éviter ceux qui s'emportent facilement et se mettent en colère, car on risque d'être mêlé par leur intermédiaire à des disputes plus importantes.¹⁴¹⁾ La même chose vaut pour le contact avec de personnes ayant la faculté d'irriter leur partenaires de conversation et de les rendre furieux. D'après Balinghem, le Vaniteux éveille la colère des autres en les méprisant, le Riche en les vexant, l'Arrogant en les froissant, le Gêneur par sa méchanceté, le Querelleur par ses disputes, et le menteur par ses mensonges.¹⁴²⁾ Bary également énumère les personnes contre lesquelles on se met très facilement en colère. Il dit par exemple: "On se met en colère contre ceux qui entendent attentivement le récit de nos malheurs, et la description de nos défauts, parce qu'il semble, que ce qui nous afflige, les flatte."¹⁴³⁾

La colère est néfaste aux rapports et à la conversation parce qu'elle fait oublier la raison et les règles de la bienséance, et conduit à un comportement incontrôlé. La colère est donc une passion excluant toute conduite calculable et réglée. Bordelon dit: "La colère ne réussit que par hazard en tout ce qu'elle fait, parce qu'elle est aveugle, et quelque jouissante qu'elle soit, elle n'entreprend rien de grand ny de beau."¹⁴⁴⁾

La critique que Bordelon formule ici au sujet de la colère tout spécialement, est généralisée par Bellegarde pour toutes les passions: elles sont à la base de beaucoup d'injustices, puisqu'elles poussent à des actes égoïstes, sans mesure et sans raison.¹⁴⁵⁾

Les passions ne sont pourtant pas autant condamnées de tous côtés. Les rhétoriciens déjà nommés qui les utilisent ne peuvent pas les condamner. Aussi nuisibles soient-elles pour Bellegarde, aussi utiles paraissent-elles au rhétoricien Lamy. Pour Lamy, elles sont bonnes en elles-mêmes. Seule leur mauvaise utilisation est à critiquer.¹⁴⁶⁾ Sans elles, l'homme serait

incapable d'agir, car il voguerait dans la plus parfaite indifférence. Si l'on veut motiver quelqu'un à l'action, il faut faire appel à ses passions.¹⁴⁷⁾ Etant donné que l'on a donc besoin des passions, il s'agit seulement de savoir bien s'en servir. La rhétorique n'est pas la seule à conseiller l'utilisation raisonnable des passions. Pour la cour, c'est là une exigence indiscutable. Ainsi, selon Faret par exemple, il faut savoir se maîtriser et freiner ses passions. Il faut avoir en main sa propre volonté avant de vouloir dominer celle des autres à la cour.¹⁴⁸⁾ La Bruyère également pense qu'il est indispensable à la cour d'être le maître de ses gestes, de savoir feindre, dominer ses passions et les cacher.¹⁴⁹⁾ D'après La Chétardie, il faut atteindre dans son expression un degré très précis de justesse qui ne passe jamais à côté de l'intention.¹⁵⁰⁾ Celui qui ne se domine pas, court le danger de commettre des indiscretions, de se conduire de manière inappropriée dans la conversation, comme le remarque Morvan de Bellegarde:

"De l'indiscretion. Un homme indiscret n'est point le maître de ses paroles, de ses actions, de ses mouvemens. Ses secrets lui échappent presque malgré lui; il parle quand il faudroit se taire: Il est étourdi, brusque, sans égards ni pour le rang des personnes ni pour la nature des choses qu'on lui confie. Il entre dans des lieux où on ne le demande pas; il s'ingere dans des affaires qui ne sont nullement de son ressort; il fait des confidences contre ses propres intérêts, et au préjudice de ses amis."¹⁵¹⁾

L'opposé des passions est la raison, qui les freine. La Bruyère conseille de ne pas faire preuve, dans les conversations ou dans les écrits, d'une imagination débordante, mais plutôt de s'en tenir au bon sens, à la droite raison et au jugement.¹⁵²⁾ D'après Faret, le langage de l'honnête homme est retenu par le jugement dans les limites de la raison.¹⁵³⁾ De même que pour Goussault, le langage est la servante de la raison:

"Un honneste Homme regarde la parole comme la servante de la raison, il ne souffre pas que cette servante coure les rues, et qu'elle arreste tous les passans. Il veut qu'elle soit retenue et soumise, et qu'elle ne soit employée que dans ce qui est du ministère de sa maîtresse."¹⁵⁴⁾

En résumé, nous pouvons dire des passions et de la raison, que pour la conversation et les rapports humains, vaut ce que Kibedi Varga a formulé au sujet de la rhétorique et de la littérature de l'époque classique: "on se

méfie des passions, mais ce sont les passions qui justifient l'existence aussi bien de la rhétorique que de la littérature."¹⁵⁵⁾

Les passions sont indispensables. Sans elles, on resterait inactif. L'amour propre est le guide des actions à la cour. Mais si l'on donne libre cours aux passions, l'on devient incapable de communiquer, comme l'a montré l'exemple de la colère. Les passions doivent donc être dominées par la raison, afin de ne pas livrer les actes et les contributions à la conversation à des passions et à une humeur momentanées. Uniquement dominées par la raison, elles peuvent être employées par le courtisan pour une réalisation de son intérêt personnel, c'est alors une passion existentielle.

Ce n'est que si chacun règle ses passions avec raison, que la bienséance peut atteindre à une certaine constance dans le comportement de ceux qui lui obéissent. Ce n'est que si chacun s'en tient au langage de la bienséance, que la conduite de l'un peut être interprétée par l'autre, participant lui-même à la même communauté de bienséance. Ce n'est qu'à ce moment que l'on peut prévoir et calculer le comportement d'autrui. Ce n'est qu'à ce moment que la bienséance remplit sa fonction.

6.7 règle - aisance

La grande importance des règles a été démontrée en présentant la bienséance. La mode se servait d'une place libre à l'intérieur du système des règles. Le ridicule représentait un moyen de sanctionner les atteintes à la bienséance. La médiocrité et le contrôle des passions par la raison devaient garantir l'obéissance constante à la bienséance, en précisant que la médiocrité devait inciter à une conduite raisonnable, modérée à l'intérieur de la bienséance. L'impossibilité d'expliquer les règles de la bienséance de telle sorte que l'on puisse les apprendre et que chacun puisse se rendre agréable grâce à elles, en société, est exprimée par le "Je ne sais quoi", une "règle" indéfinissable. Les formes du comportement, de même que la conversation, sont soumises aux règles de la bienséance qui, de son côté, peut être déduite de l'idée de l'honnête homme et de l'importance de la femme.

Comment est ressentie la norme du comportement en société et de la conversation au 17^e siècle? Comment relie-t-on les règles à la réalité?

De même que le juge peut, par son jugement, appliquer des lois abstraites à des délits concrets, l'honnête homme doit également disposer d'un certain jugement qui lui permette de transposer les quelques règles de la bienséance aux constellations infiniment nombreuses de la réalité. Cette faculté, au 17^e siècle, est appelée bon goût et jugement. On ne connaît d'elle que sa fonction. Sa manière de procéder est dans une large mesure inconnue et appartient au domaine du "je ne sais quoi".¹⁵⁶⁾ Faret capitule devant l'incroyable quantité de caractères et de situations. Il doit avouer que l'essentiel, ce ne sont pas les règles que la plupart connaissent, mais leur application correcte, réservée à une minorité.¹⁵⁷⁾ C'est le jugement individuel de chacun qui doit servir de guide:

"Il est impossible de donner des règles certaines de la façon avec laquelle il faut user des paroles, à cause de l'infinie diversité des rencontres qui se font dans le monde, où l'on peut à peine trouver deux esprits qui soient entièrement semblables. C'est pourquoy celuy qui veut s'accommoder à la conversation de plusieurs, doit se servir de son propre jugement pour guide, afin que connoissant la différence des uns et des autres, il change à tous moments de langue et de maximes, selon l'humeur de ceux avec qui le hazard ou ses desseins l'engageront."¹⁵⁸⁾

Méré est du même avis. A la connaissance des règles abstraites doit s'ajouter la faculté de les appliquer à des cas concrets:

"Ce ne sont pas les règles ni les maximes, ni même les sciences qui font principalement réussir les bons ouvriers, et les grands hommes. (...) Qu'y faudroit-il donc ajouter? Ce seroit de l'esprit, du sentiment, et de l'invention; (...) Car les règles qui ne regardent rien en particulier n'en peuvent pas instruire."¹⁵⁹⁾

Chez Morvan de Bellegarde, la même difficulté se présente au prince pour qui les maximes trop générales des livres ne sont pas d'un grand secours pour les affaires d'état, car il ne peut pas les appliquer aussi facilement, puisque dans chaque situation interviennent des circonstances différentes.¹⁶⁰⁾

Comment ressent-on alors le règlement¹⁶¹⁾ de la vie en société et de la conversation? Visiblement, on exige des règles. Mlle de Scudéry fait dire à Amithone: "Pour moy, dit Amithone, j'avoue que je voudrais bien qu'il y eût des regles pour la Conversation, comme il y en a pour beaucoup d'autres choses."¹⁶²⁾

Chez Irsou, les "loix de la conversation" sont valables aussi catégoriquement que des règles de grammaire, de sorte qu'elles sont du ressort du grammairien: "Outre que comme la Rhetorique considere les Harangues et les Panegyriques, le Grammairien peut traiter des Loix de la Conuersation."¹⁶³⁾

Malgré tout, le règlement n'est pas considéré comme pénible, mais comme une contrainte nécessaire et bénéfique. Pour Grenaille, la liberté et la franchise sont conciliables avec la contrainte la plus sévère: "Sur tout ie desire que la franchise et la liberté regne dans les ceremonies les plus contraintes."¹⁶⁴⁾ Bien qu'il faille, d'après Mlle de Scudéry, appliquer dans la conversation des règles à l'aide du jugement, afin de ne rien dire de faux, la répartie dans l'entretien doit sembler si libre que l'on ne puisse avoir l'impression qu'une pensée ait été retenue à cause de la bienséance:

"(...) pourveu qu'on ait de l'esprit et du jugement, et qu'on considere bien où l'on est, à qui l'on parle, et qui l'on est soy-mesme. (...) il faut pourtant que la Conversation paroisse si libre, qu'il semble qu'on ne rejette aucune de ses pensées;"¹⁶⁵⁾

Et, de toute manière, on ne parle sans aucune contrainte que des sujets dictés par la bienséance - ajoute Mlle de Scudéry: "et que sans y avoir nulle contrainte on ne parle pourtant jamais que de ce dont on doit parler."¹⁶⁶⁾

Ce qui ne signifie cependant pas la contrainte d'une application aveugle de règles thématiques sévères, comme le souhaiterait le pédant. La contrainte à laquelle se soumettent les honnêtes gens est plus subtile. Elle permet, selon Ortigue de Vaumorière, une digression, de temps à autre, du sujet entamé, ou bien encore le récit d'une histoire susceptible de divertir la compagnie et de rendre plus clair le sujet de la conversation:

"J'avoue qu'un Homme chagrin, et nourri dans le quartier de l'Université pourroit faire ce reproche. Il chercheroit ce que nous rebuterions, il voudroit des préceptes entassez, et ne demanderoit qu'une Conversation servile, seche, et ennueuse. Mais pour nous qui sommes d'un goût different, nous nous donnons une liberté agréable, et quand l'Histoire ou quelque conte nous peut servir à égaier l'austerité des preceptes, ou à faire apporter plus d'exactitude et de précaution, nous serions bien fâchez de rejeter ce secours."167)

Là encore, on se déplace bien sûr à l'intérieur des règles de la bienséance.

D'après Vaumorière, la grande liberté dans la conversation et les manières, qui est d'usage parmi la population de province, ne mène à rien et ne vaut certainement pas tous les avantages qu'offrent les contraintes de la capitale:

"Eraste. Il est certain qu'il n'y a rien qui puisse rendre la vie commode, et même délicieuse qui ne vienne à Paris de tous les pays du monde, mais il me semble qu'il en faut excepter une certaine liberté que l'on a dans les petites Villes pour la Conversation, et pour les manières. Viridate. Mais quel avantage tire-t'on d'une liberté qui ne mene à rien? Vaut-elle la contrainte qui contribue à nôtre fortune?"168)

A la question de savoir si la continuelle vigilance aux règles ne pourrait être ressentie comme une contrainte pénible, Ortigue de Vaumorière répond par l'intermédiaire d'un noble pour qui ce genre de contrainte n'est pas désagréable, bien au contraire, il lui plaît grandement:

"Pharnace. Je ne compren qu'un Prince de vôtre humeur puisse approuver une manière de vivre que l'on regarde comme une gêne continuelle? Quoi je n'aurais jamais le plaisir de dire mes veritables sentimens? Si j'étois dans une ignorance grossière, serois-je obligé de louer les sciences devant Viridate, et me déclarer contre-elles quelqu'habile que je fusse, si je voulois plaire au bon Homme Timophane? Viridate. Vous serez bien plus surpris si je vous dis, que cette espece de contrainte que vous vous representez si affreuse, donne plus de satisfaction que de chagrin (...)"169)

Vaumorière n'aurait pu mettre cette argumentation dans la bouche d'un noble, si elle ne correspondait pas réellement aux pensées du noble de

son époque, personnage dont il essaie de faire le portrait et le modèle en même temps.

L'entretien familial traite les règles avec plus de négligence que ne le font les autres genres de conversations, et obtient par là-même, déjà pour Guez de Balzac, un charme très particulier.¹⁷⁰⁾ Mais comme nous l'avons vu plus haut, l'entretien familial ne dépasse pas non plus le cadre de la bienséance, malgré toutes ses libertés.¹⁷¹⁾ La liberté de l'entretien familial, par conséquent, n'est pas supérieure à celle de la mode, pour ce qui est de la bienséance.

On est donc tout à fait conscient, au 17^e siècle, du fait que la conversation et tout acte en société sont régis par des règles. Ces règles ne sont pas ressenties comme une dure contrainte, du moins parmi les auteurs que nous avons consultés, mais bien comme un privilège dont on reconnaît les avantages, et qui incite à chercher se conduire en accord avec lesdites règles.

7. CONVERSATION ET REALITE SOCIALE

7.1 Education et apprentissage de la conversation

Après avoir étudié la conversation comme phénomène isolé, dans son rapport avec d'autres phénomènes du langage, et dans sa relation avec les concepts théoriques du comportement mondain réglementé, nous voulons maintenant l'encadrer dans l'ensemble des structures et moeurs sociales. Tout d'abord, nous nous demanderons de quelle manière l'on apprend la conversation, et quelle importance elle avait en comparaison avec d'autres divertissements et occupations auxquels on se vouait au 17^e siècle. D'autre part, nous jetterons un regard sur les couches sociales et les relations qu'elles ont les unes avec les autres, dans la mesure où elles expliquent la grande importance de la conversation. Enfin, nous assignerons une place à la conversation dans le champ de tension entre le domaine public mondain et le domaine privé.

Cependant, avant de répondre à la question de savoir comment on peut acquérir la faculté de mener une conversation agréable, il faut se demander si cela est vraiment possible: peut-on acquérir cette faculté, ou bien est-elle innée? Pour Faret, toute éducation est inutile si la base d'une naissance de haute lignée n'est pas donnée.¹⁾ Cela semble être également l'opinion générale de l'aristocratie. Molière l'exprime par l'intermédiaire de Mascarille dans les "Précieuses ridicules": "Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris."²⁾ Sorel juge déjà de manière plus différenciée: il existe certes des interlocuteurs qui, par un talent extraordinaire, sont en mesure de contribuer à n'importe quel entretien; mais, parce que les connaissances nécessaires leur font défaut, il ne peuvent que parler avec prudence de ce qu'ils ne savent pas.³⁾ Méré, qui était reconnu par ses contemporains comme un maître de la bienséance et de la conversation, doit, pour se justifier en tant que tel, affirmer qu'il est possible d'enseigner sa matière. Mais il doit par contre se garder de contredire la noblesse qui voit dans la bienséance et l'honnêteté, un privilège lui étant propre.⁴⁾ Méré propose donc un compromis:

"J'ai quelquefois vu disputer, si cette qualité si rare (l'honnêteté) vient principalement d'une heureuse naissance, ou d'une excellente éducation; et je crois, que pour l'acquérir en perfection, il est nécessaire que la nature y contribue, et que l'art, comme partout ailleurs, acheve ce qu'elle a commencé (...)"⁵⁾

"(...) encore qu'on soit né fort heureusement, il y a peu de choses qu'on puisse faire sans les avoir apprises."⁶⁾

Comme Méré, tous ceux qui ont écrit des livres sur la civilité et sur la conversation, ou bien des romans instructifs, sont d'avis que la conversation peut être enseignée, du moins partiellement. Après nous être interrogés plus haut⁷⁾ sur les connaissances utiles pour la conversation, nous nous demanderons maintenant quels étaient les moyens grâce auxquels il était possible d'acquérir ces connaissances ainsi que la non moins indispensable civilité.

Il existe deux méthodes différentes de les acquérir: la méthode théorique, où l'on puise les connaissances dans les livres, et la méthode pratique, où l'enseignement se fait au contact immédiat d'autres personnes. L'instruction théorique peut provenir de différentes sortes de livres. En l'occurrence, entrent en ligne de compte des livres généraux, des livres sur l'étiquette, des romans et des conversations modèles ou entretiens littéraires.⁸⁾

Sorel conseille l'acquisition, par les livres, de la culture nécessaire pour parler avec facilité de chaque sujet.⁹⁾ Mais étant donné que l'on ne peut certainement pas placer toutes ses connaissances dans le dialogue avec les autres, la lecture d'ouvrages sur l'étiquette semble présenter l'avantage d'être plus proche de la pratique. La pratique et ses possibilités d'application sont d'ailleurs ce que les auteurs de tels ouvrages soulignent fréquemment. Ainsi, Morvan de Bellegarde dit-il dans sa préface: "il n'y a pas une page où il n'y ait à profiter, la peinture des vices qu'on y critique, servira d'avertissement pour s'en corriger: (...)"¹⁰⁾

François de Callières annonce dans la préface d'un livre, que l'on trouvera dans ses pages des images très fidèles de la vie quotidienne dans la capitale et à la cour, images dont on pourra extraire les différentes formes de comportement et manières de s'exprimer:

"On y trouve des tableaux faits d'après nature, de diverses manières d'agir, et de s'exprimer de plusieurs gens de la Cour et de la Ville;" Et pour ceux qui se sentent attaqués: "mais ils ne doivent pas se plaindre du Peintre s'il les représente tels qu'ils sont, c'est à eux à reformer les Originaux, et à régler leurs discours et leurs actions d'une manière qui ne les expose plus à la censure, ny à la raillerie"

rie; s'ils tirent une aussi grande utilité de la lecture de ce petit ouvrage, ils ne me seront pas peu obligés du présent que je leur en fais;"¹¹⁾

Bellegarde enfin, selon ses propres paroles, se fixe pour but dans "Conduite pour se taire et pour parler (...)" (1696) d'expliquer aussi bien les principes théoriques que la pratique du silence.¹²⁾

A quel public s'adressent ces livres sur la civilité? Tout d'abord, ils sont destinés aux jeunes gens voulant faire leurs premiers pas dans la vie publique et mondaine. Chez Gérard, le personnage principal peut être identifié au destinataire premier:

"Pour vous en ébaucher ici en peu de mots l'idée; j'introduis d'abord à la Cour un Gentilhomme qui en ignore les manières, et qui est dans la résolution d'y faire sa résidence aussi-bien que sa fortune. Je veux lui apprendre à s'y bien ménager; et pour cela je lui donne des Regles solides pour s'atirer la faveur des Grands, l'amitié des égaux, et le respect des inférieurs."¹³⁾

Courtin souligne que tout le monde peut tirer profit de ces livres, même les personnes âgées, si elles ne sont pas suffisamment instruites des questions de la courtoisie.¹⁴⁾ L'éditeur de "L'art de plaire dans la conversation" d'Ortigue de Vaumorière (1688), dans sa préface, veut attiser la curiosité des jeunes gens, ainsi que celle des personnes plus âgées:

"Les jeunes Gens qui entrent dans le monde y trouveront des maximes dont ils pourront profiter; les Dames seront bien-aises d'y voir des Personnes de leur Sexe dont l'Entretien ne manque pas d'agrément, et les Hommes y remarqueront de quel air et avec quelle bienséance ils doivent être avec les Femmes."¹⁵⁾

Bordelon conseille la lecture de ses propos, aux enfants dont on fait l'éducation, aux pères et à tous ceux qui sont chargés de l'instruction des enfants.¹⁶⁾

Il semble donc penser que les éducateurs eux-mêmes peuvent encore avoir besoin de ses indications. Courtin reconnaît lui-même avoir écrit son "Nouveau traité de la civilité" pour un noble de la province voulant familiariser son fils avec les règles de la politesse avant de l'envoyer à la cour.¹⁷⁾ La préparation à la vie du grand monde, à la vie de cour, est

également la toile de fond de l'ouvrage de Vaumorière cité ci-dessus. Après que l'élève avait été initié en une suite d'entretiens détendus, à l'art de la conversation et aux règles de la bienséance, par un membre de la noblesse fort compréhensif et par son ami, on vit s'avancer un carrosse devant transporter tout le groupe à Versailles. Le livre conclut avec la phrase: "Comme Dorante achevoit ces mots, on vint avertir que tout étoit prêt et cette agréable Compagnie partit pour Versailles."¹⁸⁾

Moins proche de la pratique, mais d'autant plus divertissante est la méthode qui consiste à acquérir l'art de la conversation et les règles de la bienséance par la lecture de romans. D'après Morvan de Bellegarde, les romans peuvent servir de modèles dont on peut dégager soi-même des indications sur la manière courtoise et agréable de prendre part à la conversation:

"(...) je suis persuadé que la lecture des Romans peut être d'un grand secours pour se façonner à l'éloquence; et pour apprendre à parler poliment, agréablement et avec art sur toutes sortes de matières. On y trouve de belles descriptions de batailles, de sièges, de combats particuliers, de châteaux, de palais, de villes; on y peint le cœur; et on en développe tous les replis, on y décrit les humeurs et les inclinations des hommes. On y trouve des conversations agréables, et en même tems tres-utiles; des harangues, des discours publics, où toutes les figures de Rhétorique sont mises en oeuvre."¹⁹⁾

D'après René Bary, on apprend par l'intermédiaire des romans comment écrire des billets, comment raconter quelque chose, comment adresser la parole à un prince, comment se soumettre aux dames, comment exprimer les différences de rang social et comment fréquenter le sexe opposé.²⁰⁾ Pour Pierre Daniel Huet, les romans sont les maîtres muets du style de vie courtois. Ils sont plus éloquents que les meilleures thèses théologiques.²¹⁾

S'il est possible d'apprendre par l'intermédiaire des romans et des conversations qui y sont rapportées, ce qu'est une conversation polie, il sera d'autant plus possible de l'apprendre par les livres écrits sous forme de conversations²²⁾, par les conversations modèles²³⁾ et par les romans sous forme de conversations.²⁴⁾ Certaines conversations modèles font fonction d'instructions pratiques.²⁵⁾ Magendie cite à ce propos "L'Académie familière (...)" de Colletet, dans laquelle sont présentées aux jeunes filles les

répliques qu'elles peuvent utiliser quand elles doivent se défendre contre de jeunes gens qui leur jurent leur amour, louent la beauté de leurs yeux, pleurent à chaudes larmes ou demandent quelle autre preuve de leur amour ils peuvent encore donner.²⁶⁾

Cependant, la lecture de livres seule ne suffit pas à l'acquisition de l'art de la conversation. Doit s'ajouter à cela l'exercice pratique consistant en entretiens avec des nobles expérimentés. Charles Sorel dit:

"Pour ne manquer jamais à la bonne conduite du Discours, ny au bel usage des paroles, il faut les sçavoir connoistre et s'y estre accoustumé insensiblement; Cela s'apprend dans les bons Livres du Siecle, et dans la compagnie des personnes capables qui sont aussi quelquefois les plus honnestes Gens."²⁷⁾

D'après Lamy, un livre de rhétorique ne peut que présenter les principes de la rhétorique; on n'en devient pas éloquent pour autant. La lecture doit être suivie d'un entraînement long et difficile.²⁸⁾ Mais en ce qui concerne la correction grammaticale, l'erson pense que ceux qui croient qu'elle peut être atteinte par la pratique pure et simple plutôt que par les règles, sont dans l'erreur. D'après lui, on peut faire en un mois plus de progrès par l'application de règles apprises, qu'en dix ans de fréquentes conversations, qui, elles, n'enseignent aucune règle. Il faut apprendre les règles et les exercer.²⁹⁾ D'après Ortigue de Vaumorière, le "je ne sais quoi" et une certaine ouverture d'esprit se reflétant sur le visage ne peuvent être appris que par le contact avec ceux qui possèdent déjà ces qualités. Le contact personnel et la pratique de la conversation doivent donc s'ajouter à tous les conseils que donne Vaumorière, pour que l'indéfinissable "je ne sais quoi" puisse se parfaire. C'est pourquoi, pour Vaumorière, ces règles seraient tout à fait inutiles à un ermite n'ayant pas l'intention de les mettre en pratique dans la via mondaine:

"Ainsi l'on ne peut plaire dans la Conversation qu'en accompagnant ce que l'on dit d'une action libre et aisée, d'un air ouvert, et de je ne sçai quel agrément que l'on n'acquiert qu'avec les personnes qui l'ont déjà; C'est pourquoi je ne vous donnerois point de maximes pour le monde si vous n'étiez destiné à le voir. Ces instructions seroient inutiles à un Solitaire, il ne pourroit jamais acquerir la facilité de s'en servir."³⁰⁾

Bellegarde va même jusqu'à affirmer que les règles sont moins utiles que la pratique et l'expérience: au lieu d'aller d'une instruction donnée à la pratique, il faut s'habituer à tirer un enseignement immédiat du comportement de personnes bien concrètes, de leurs qualités et de leurs défauts.³¹⁾ Mère s'exprime de la même façon.³²⁾ A ce propos, il convient de signaler une fois de plus l'importance du jugement, permettant d'appliquer des règles générales à des situations concrètes.³³⁾ Il s'agit là d'une qualité qui ne peut être décrite en théorie, et que l'on ne peut acquérir que par la pratique.

Si l'habileté à converser et la maîtrise des règles de la bienséance caractérisent l'honnête homme, et si l'éducation générale dispensée dans les écoles et les universités fait de lui son antagoniste, à savoir le pédant, cette éducation générale ne peut être que préjudiciable à la formation des qualités d'un honnête homme.³⁴⁾ L'école, dans sa norme ne comprenant que des matières inutiles, Morvan de Bellegarde dit:

"mais je suis fort persuadé que l'étude de la Politique, de la Morale, de l'Histoire, du Monde, est plus utile que tout ce qu'on apprend au Collège, et que la Philosophie même qui n'a que des idées abstraites, et des raffinemens de nul usage pour le comerce de la vie, et qui gâtent plutôt l'esprit, qu'ils ne le redressent (...)"³⁵⁾

D'après François de Grenaille, la division en classes, telle qu'elle est pratiquée à l'école, ne fait que retarder la progression des enfants doués. Il préfère les cours particuliers. D'ailleurs, d'après lui, les écoles accordent trop d'importance aux choses abstraites et théoriques, et pas assez à ce qui est utile.³⁶⁾

Un exemple de cette éducation scolaire éloignée des choses de la vie, et ne répondant en aucune façon aux besoins de l'honnête homme, est donné par la pratique de l'enseignement de la rhétorique à l'école, qui n'a que très peu en commun avec la rhétorique de la conversation.³⁷⁾ Georges Snyders illustre dans un essai le peu d'utilité de la rhétorique scolaire, en énumérant quelques thèmes d'exercices fréquemment donnés: un discours que prononce Oedipe avant de se crever les yeux; les tortures de conscience de Néron après l'assassinat de sa Mère; les pleurs de Niobé sur le décès de ses enfants; le discours de Moïse aux Hébreux avant l'entrée en Terre promise; des débats tels que "qui est plus à plaindre,

le sourd-muet ou l'aveugle:" ou bien "Qui est le plus utile à la fondation d'une colonie: le paysan, l'ouvrier, le marchand ou le soldat?"³⁸⁾ Il n'est pas étonnant que Balzac veuille déjà arracher la rhétorique à l'emprise scolaire des pédants, pour lui rendre son utilité dans la vie moderne: l'éloquence de l'école doit se transformer en une éloquence du monde.³⁹⁾

La méfiance envers l'enseignement dispensé dans les écoles ne semble pas entièrement injustifiée. Certes, il est exact que la faculté de converser doit s'acquérir par la lecture et par l'exercice pratique avec les partenaires appropriés. Mais il s'agit surtout, selon Méré, d'être prudent dans le choix de ses partenaires puisqu'on en fait ses maîtres. Une personne quelconque, rencontrée par hasard à la cour n'est pas pour Méré forcément un modèle digne d'être imité. D'après lui, le cercle de ceux qui maîtrisent réellement la conversation est très restreint. Et s'il existe vraiment une chose pour laquelle l'instruction faite par les meilleurs des maîtres est de rigueur, il s'agit bien de la conversation, dit Méré - maître de la conversation lui-aussi.⁴⁰⁾

Nous voyons par conséquent que bienséance et conversation peuvent être enseignées; certains auteurs, par pure considération pour la noblesse, requièrent la haute naissance pour le parachèvement de ce qui a été appris. L'acquisition théorique, par la lecture de livres de culture générale, de livres sur la civilité, de romans et de livres de conversation, doit être complétée par l'exercice pratique qui seul peut permettre d'appliquer les règles à des cas concrets. Il faut être difficile et prudent dans le choix des courtisans servant de modèles pour l'art de la conversation. En outre, les exercices de rhétorique des écoles publiques sont sans aucune valeur pour l'honnête homme.

7.2 divertissements

Certes, la conversation est un passe-temps agréable. Elis.-Marie Clément est tout à fait de cet avis.⁴¹⁾ Fortin de la Hoguette dit même que la conversation est le plus répandu des divertissements.⁴²⁾ Morvan de Bellegarde est à peu près du même avis, si ce n'est pour la conversation sérieuse, qu'il exclut, car il la trouve trop ennuyeuse: "Les personnes de qualité qui n'ont point d'occupation réglée, ne savent le plus souvent à quoi passer le tems; les conversation serieuses les ennuient."⁴³⁾

Si la conversation représente un divertissement parmi tant d'autres, on ne peut l'évaluer à juste titre que si l'on se fait une image des formes courantes de divertissement de l'époque. De plus, on est en droit de se demander si, là encore, les règles de la bienséance restent en vigueur, ou bien si l'on peut alors savourer une certaine détente. Enfin, reste la question de savoir quelle valeur était attribuée, au 17^e siècle, à ce passe-temps.

Bellegarde souligne que: "il n'y a point de plaisir plus exquis, ni plus délicat, que celui que l'on goûte dans le commerce des personnes agréables, qui ont du bon sens et de la raison;"⁴⁴⁾

Saint-Evremond réserve la lecture, aux heures perdues pour la conversation:

"Je n'ay jamais eu de grands attachemens à la lecture; si j'y employe quelques heures ce sont les plus inutiles, sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la conversation des honnêtes gens, et que je me trouve éloigné du commerce des plaisirs."⁴⁵⁾

Pour Somaize, la plus belle et la plus importante occupation des Précieuses est la conversation:

"Les eloges que l'on donne aux pretieuses sont differents, (...) mais les plus ordinaires sont d'aimer fort la lecture, les vers et sur tout la conversation, qui fait le principal de leurs divertissemens, comme aussi la plus belle de leurs occupations."⁴⁶⁾

A la Cour et à Paris, les occupations destinées à passer le temps sont désignées par le terme de divertissements. Pierre Dumonceaux fait remarquer dans son étude sur l'histoire des termes, que le roi aime à parler de "mes divertissements" pour indiquer que c'est lui qui en permet la réalisation et qui en décide.⁴⁷⁾ A Paris, on utilise d'une part le terme "divertissements", d'autre part le terme "plaisirs". Tous deux signifient la même chose.⁴⁸⁾ La valeur dépréciative du mot "divertissement" signifiant "dérangement" ou "action de détourner" a fait place, depuis les Précieuses, à un aspect valorisateur et signifie "récréation" et "plaisir".⁴⁹⁾ Seuls Pascal et Saint-Evremond emploient encore le mot dans son sens négatif. Pour Pascal, le divertissement est une preuve de l'incapacité de l'homme à

réfléchir sur sa propre condition et à supporter sa propre situation. Le divertissement a pour fonction de le distraire de sa situation.⁵⁰⁾ Saint-Evremond pense de même.⁵¹⁾ Mais il prend décidément parti pour les divertissements extérieurs et contre la vie de retraite.⁵²⁾ Dans la conscience de la majorité des personnes, les divertissements occupent une place importante et privilégiée. Comme le souligne P. Dumonceaux, chacun, à la moindre occasion, s'y consacre avec prédilection.⁵³⁾

Pourquoi les divertissements prennent-ils une place si importante? M. Chardon suggère, dans un essai, que la cause en fut une intention politique de Mazarin qui, voulant occuper la noblesse, encouragea la passion du jeu.⁵⁴⁾ P. Dumonceaux ne va pas aussi loin. Mais pour lui également, le divertissement possède un caractère clairement institutionnel et est lié à la raison d'Etat.⁵⁵⁾ Les jeux pour de l'argent, au cours desquels les joueurs risquent de perdre des sommes énormes et de se ruiner, présentent l'avantage, pour le roi, de pouvoir soutenir les sujets qu'il apprécie, par des donations généreuses, et de pouvoir ruiner les sujets désagréables, par le refus de telles faveurs. Ainsi, fait-il en sorte que tous soient placés sous sa dépendance.⁵⁶⁾ Lui-même prend activement part au jeu.⁵⁷⁾

Bien sûr, des voix critiquant le jeu se font également entendre. Cependant, elles ne critiquent jamais le jeu dans son ensemble, mais uniquement certaines formes du jeu ainsi que son exagération⁵⁸⁾, ou bien le mauvais état d'esprit d'un joueur. Aussi, Faret s'indigne-t-il déjà contre les joueurs passionnés ne sachant plus se retenir, contre les avares qui ne jouent que pour gagner encore plus d'argent, contre les paresseux qui jouent parce qu'ils ne savent pas comment tuer le temps autrement, et contre ceux qui sont tellement désespérés qu'ils cherchent à atteindre, par le hasard du jeu, ce qu'ils ne pensent pas pouvoir obtenir par leurs propres moyens.⁵⁹⁾ Le jeu comporte néanmoins des dangers. D'après La Chétardie, il risque de provoquer des sautes d'humeur, des émotions fortes, des atteintes aux règles de la bonne conduite et des disputes. Il s'agit donc d'être prudent.⁶⁰⁾

Quoi qu'il en soit, l'art du jeu est une des facultés incluse dans l'éducation de l'honnête homme. Faret conseille à son honnête homme de maîtriser les règles du jeu de hasard:

"Je desirerois mesme qu'il n'ignorast aucun des jeux de hazard, qui ont cours parmy les Grands, à cause que par là quelquesfois il se peut mesler familièrement dans leur compagnie; pourveu neantmoins, que ce soit sans estre joëur."⁶¹⁾

Ce conseil n'était pas rare. Alfred Franklin voit une continuité très nette dans le jugement favorable porté à la faculté de jouer, depuis le moyen-âge jusqu'à Hamilton.⁶²⁾

Avec ses règles, son côté hasardeux et ses vicissitudes, le jeu ressemble en fait à la vie de cour. Il reproduit en plus petit ce que la cour représente en grand. Du Refuge formule la comparaison comme suit:

"Si ne faut-il pas croire que tout soit fortuit en la Cour. Il en est comme du jeu de premiere et autres jeux, esquels le hazard est meslé avec la conduite. Le bon joueur ne laissera pas d'y perdre si la fortune luy est contraire, mais si elle luy en dict, il la scaura mieux mesnager qu'un autre."⁶³⁾

Quelles étaient les formes de divertissement pour lesquelles on pouvait opter?

Nous ne présenterons pas ici les différentes sortes de jeux de cartes, de dés et d'adresse, non plus que leurs règles.⁶⁴⁾

Mentionnons brièvement la discussion quant à l'autorisation des jeux de hasard. Erich Haase, dans un essai très détaillé, l'a présentée sur une toile de fond idéologique, et a montré dans quelle mesure la querelle théologique sur la Grâce divine influençait la décision pour ou contre le jeu de hasard. L'homme ne pouvant être rendu responsable d'un éventuel succès au jeu, la question se posait de savoir si Dieu guidait le mouvement des dés, s'il décidait ici aussi comme du reste de la vie, si le lot que l'on tirait était indice de la prédilection divine, ou bien au contraire, si Dieu restait entièrement extérieur au jeu.⁶⁵⁾ Dans ce contexte, la distinction consciencieuse de Thiers entre les jeux de hasard, les jeux qui combinent le hasard et l'adresse et les simples jeux d'adresse, où l'habileté du joueur lui-même et non la providence divine sera responsable de l'issue d'une partie, est compréhensible.

"(...) il y a trois sortes de jeux; ceux de hazard, ceux de hazard et d'adresse, ceux d'adresse. Les premiers dépendent uniquement du hazard, comme les cartes et les dez. Les seconds dépendent du hazard et de l'adresse tout ensemble, comme le triquetrac; l'oie, la choüette, le jardin militaire, les quatre fins de l'homme - Les derniers dépendent simplement de l'adresse, comme le billard, la paume, la boule, les échecs, le mail, les dames, la guerre."⁶⁶⁾

D'autres plaisirs, tels que promenades dans les Cours, parties de campagne avec spectacles musicaux, bals et ballets, ont été énumérés et décrits par La Thuillière.⁶⁷⁾ Chez les Précieuses, les jeux de conversation pleins d'esprit, jouissent d'un grand prestige. En 1642, Sorel décrit de tels jeux dans les deux volumes de sa "Maison des jeux, ou se trouvent les divertissements d'une compagnie par des narrations agréables et par des jeux d'esprit et autres entretiens d'une honnête conversation". Cet ouvrage fut tellement apprécié dans les salons, qu'il fut réédité en 1657, et parut en 1671 en version abrégée.⁶⁸⁾ Citons deux jeux comme illustration:

"Au leu de l'amant et de l'Amante, l'on donne encore à chacun de la compagnie quelque nom amoureux, comme mon salut, ma joye, mon ame, mon coeur et plusieurs semblables, et quand ils s'entendent nommer dans chaque discours que l'Amant et l'Amante se font reciproquement, il faut qu'ils y respondent, et c'est là tout le leu, qui a de l'affinité avec beaucoup d'autres. Le leu des jalousies est plus ingenieux en ce qu'il faut inuenter chacun des sujets d'estre touché de cette passion, et lors que l'on les aura trouuez l'on se les demandera l'un à l'autre. Mais quand cela est fait aussi il n'y a pas grande subtilité au reste, et il semble que cela doive plustot estre vue dependance de quelque autre leu, ou bien il y faut adjoüster que l'on donnera aux jaloux des moyens de ne le plus estre, et des raisons qui condamnent leur mauuaise humeur."⁶⁹⁾

Sorel évoque un jeu dans lequel l'un des participants se plaint d'être tombé amoureux. Les autres lui demandent de qui. Il nomme une personne présente, que les autres doivent alors accabler de reproches.⁷⁰⁾ Dans l'anonyme "Manuel d'amour" de 1614, nous trouvons déjà des jeux de conversation galants: pendant les guerres civiles, quelques nobles se retirent dans un château. Pour passer le temps, ils décident de discuter pendant deux ou trois heures d'un sujet quelconque, toutes les après-midi. Le premier sujet est l'amour: six hommes peuvent élire leur préférée parmi six dames et leur faire la cour avec beaucoup d'éloquence. Les

femmes ont pour tâche de les repousser. Ainsi, les hommes peuvent-ils prouver leur éloquence et leur courtoisie, et les dames leur esprit.⁷¹⁾ L'exemple des maximes a montré déjà que, dans les cercles précieux, des jeux que l'on peut qualifier de littéraires étaient fort appréciés, et que ces jeux ne restèrent pas sans influence sur la production littéraire écrite.⁷²⁾ Roger Picard énumère les jeux, dans leur ordre d'apparition, au salon de Rambouillet; ceux-ci semblables à des variations de mode étaient vite remplacés par d'autres. Venaient ainsi: rondeaux, charades, portraits sous forme d'énigmes ou de descriptions, métamorphoses auxquelles on aimait à attacher un compliment, et rédaction d'un journal allégorique.⁷³⁾ Sorel cite un "jeu de roman", dans lequel un participant raconte une histoire, s'interrompt brusquement, désigne quelqu'un d'autre qui doit poursuivre tout en conservant les noms, les caractères et le contexte... Il décrit également les règles du "jeu de récit", dans lequel chaque participant indique un mot à un autre joueur, pour que celui-ci improvise un bref récit en employant tous les mots qu'il a entendus.⁷⁴⁾

Tous les jeux auxquels on avait l'habitude de jouer dans les salons sont communicatifs dans le sens où ils ne sont possibles que si l'on se parle. Leur instrument est le langage. Ils représentent des formes de conversation soumises à certaines règles du jeu. Ceci les distingue par exemple des jeux de dés, mais également d'autres formes de divertissements, telles que la correspondance écrite, la lecture de romans et de poèmes, un spectacle au théâtre - formes dont nous allons parler maintenant.

Mme de Sévigné se réjouit de voir que ses lettres, et les nouvelles qu'elle communique par leur intermédiaire, divertissent Mme de Grignan.⁷⁵⁾ La lecture de romans et de poèmes donne également du plaisir - même si ce plaisir va de pair avec une instruction utile.⁷⁶⁾ Pour P.D. Huet, les romans sont un "agréable amusement des honnestes paresseux."⁷⁷⁾ A son avis, ils favorisent la détente: "pour les comprendre, il n'y a point de grands raisonnemens à faire, il ne faut point se fatiguer la memoire, il ne faut qu'imaginer."⁷⁸⁾

De poèmes, il dit: "la Poesie: c'est le divertissement des grands et du peuple."⁷⁹⁾ Evoquons sans nous y attarder le grand prestige du théâtre⁸⁰⁾, de l'opéra⁸¹⁾, des fêtes spectaculaires dans un cadre prestigieux⁸²⁾ et de la grande hospitalité dans un cercle restreint⁸³⁾, comme possibilités de divertissement.

Revenons à présent au jeu de hasard et au jeu de société. Faut-il tenir compte, lors de ces jeux qui ne sont que modérément communicatifs, des règles de la bienséance valables pour la conversation? Si l'on se dit que le jeu est une forme de rapport entre les individus, et que la bienséance régit toute forme de rapport, il faut qu'elle soit valable pour le jeu pareillement. Ce qui est d'ailleurs tout à fait le cas, comme le démontrent les passages qui suivent et qui sont tirés du "Traité des jeux et des divertissemens" de Thiers (1686). Avant de décider d'un jeu, il faut analyser:

"Premièrement le jeu en soi; s'il est permis, ou défendu, s'il est séant ou messéant? Secondement les personnes qui jouent, si leur profession, si leur facultez, si leurs emplois, leur permettent de jouer? Troisièmement le temps auquel on joue; s'il est bien ou mal employé, si c'est un temps de penitence ou de divertissement, si l'on y en emploie peu ou beaucoup? Quatrièmement les lieux où l'on joue, s'ils sont saints ou profanes, s'ils sont permis ou défendus? Enfin toutes les circonstances du jeu: si elles sont conformes aux règles de la bienséance, de l'équité, de la conscience, ou si elles s'en éloignent?"⁸⁴⁾

La règle de temps, par exemple, indique qu'il est interdit de jouer trop longtemps, et donc de faire perdre son temps à autrui. De plus, il n'est permis ni de jouer ou de se moquer en temps de carême, ni de représenter une comédie ou de donner un bal les dimanches et jours de fêtes. La règle de lieu interdit de jouer dans une église, un cimetière ou bien un cloître.⁸⁶⁾ Certains jeux se jouent avec certains partenaires et non avec d'autres.⁸⁷⁾ Dans quelques cas, il est contre-indiqué de jouer avec des partenaires du sexe opposé.⁸⁸⁾ Il existe donc une "rhétorique" du jeu régie par le principe de l'"aptum". Antoine de Courtin indique les règles de comportement suivantes:

"Que s'il se rencontre qu'une personne de qualité nous oblige de jouer avec elle, ce qu'il ne faut jamais entreprendre qu'après qu'elle nous l'a commandé; il ne faut point témoigner d'empressement dans le jeu, ni d'envie de gagner: cela marque la petitesse de l'esprit et de la condition; (...) Il ne faut pas non plus parler par quolibets dans le jeu (...) Il est aussy tres-incivil de chanter ou de siffler en jouant, quand même cela ne se feroit que doucement et entre les dents, comme il arrive souvent lors que l'on rêve au jeu (...) Si l'on se trouve à une assemblée ou à quelque bal, il faut, avant toutes choses, savoir exactement, je ne dis pas la danse, si l'on veut, mais les règles de la danse et de la civilité qui se pratique selon le lieu où l'on se rencontre: car elle n'est pas la même partout."⁸⁹⁾

François de Fenne précise qu'il ne faut jamais battre au jeu un adversaire de rang plus élevé, surtout si celui-ci aime tout particulièrement gagner, et qu'il convient que le perdant se retire, en dissimulant sa propre déception sur l'issue de la partie.⁹⁰⁾

Fidèle au principe de la médiocrité, Saint-Evremond conseille d'être économe avec toutes les sortes de plaisirs, de garder une certaine mesure:

"On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager les plaisirs: encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. (...) Une jouissance imparfaite laisse du regret: quand elle est trop poussée, elle apporte le dégoût. Il y a à un certain temps à prendre, une justesse à garder."⁹¹⁾

La diversité, le prestige et la grande faveur dont jouissaient les jeux de hasard, les jeux de société, les spectacles et la conversation ont donné lieu également à la critique. Ainsi, déjà pour Faret, l'oisiveté d'un grand personnage est-elle un crime.⁹²⁾ Pour Mlle de Scudéry, le travail continu est déplaisant, le désœuvrement permanent cependant mortellement ennuyeux.⁹³⁾ D'après La Bruyère ce sont l'ennui et la paresse qui sont les responsables de l'affinement des plaisirs, des jeux et des rapports sociaux.⁹⁴⁾ En tous les cas, l'oisiveté semble tellement répandue, que Courtin tient pour indispensable de la combattre dans un volumineux ouvrage:

"On s'est proposé d'oster le masque à certains vices, qui sont d'autant plus dangereux qu'ils sont inconnûs à la plupart de ceux qui y sont sujets. Telle est la Paresse, dont nous avons entrepris de parler. C'est un vice si ordinaire, si universel, qu'il n'y a gueres de personnes qui ne le trouvent en elles (...)"⁹⁵⁾

L'occupation normale des gens de qualité, pour Morvan de Bellegarde, est de se rendre mutuellement visite: "La plupart des Gens de Qualité, qui sont d'ordinaire assez oisifs, et qui n'ont nulle occupation, passent le temps à rendre ou à recevoir des visites."⁹⁶⁾

Pour Bellegarde, la vie de certains prélats, elle aussi, n'est pas déterminée par le souci pour les âmes croyantes, mais par une douce paresse.⁹⁷⁾ D'après Courtin, tous ceux qui ne font qu'aller de porte en porte pour apprendre ou raconter les dernières nouvelles, offrent un bon exemple d'une vie tout à fait inutile.⁹⁸⁾

Dieu n'abjecte rien plus que la paresse, puisqu'il attribua à chaque chose une activité qui lui est propre et sans laquelle elle n'atteint point à sa perfection.⁹⁹⁾ Mais Courtin ne pense pas pour autant que les nobles doivent travailler toute la journée. Ce qu'il n'apprécie pas, c'est de voir les nobles utiliser leurs titres pour dissimuler une parfaite fainéantise:

"Mais Monsieur, interrompt Zeroandte, encore faut il faire Justice à tout le monde. Estre donc que vous voudriez que les personnes de qualité allassent travailler à la journée. Rien moins que cela, répond Theotée, mais je voudrais bien que l'on ne se servit pas de ce nom de qualité, pour couvrir la Paresse: Comme si la qualité nous donnoit privilege de ne rien faire; au contraire, elle nous oblige de travailler avec plus d'application, et à plus de choses, parce que la naissance ou l'élevation de la fortune nous en fournit plus de causes et de moyens."¹⁰⁰⁾

Pour Courtin, ce que chacun doit faire procède entièrement de sa dépendance ou de son indépendance, de sa richesse ou de sa pauvreté. Chacun doit en décider pour soi-même, selon sa condition sociale.¹⁰¹⁾ Pour les personnes de qualité, il est convenable d'interrompre de temps à autre le divertissement par un peu de travail: "je veux que vous les (les divertissemens honnêtes) goutiez davantage en les entrecoupant d'un peu de travail, et non pas en les rendant vostre occupation ordinaire."¹⁰²⁾

Nous avons donc vu que la conversation est une forme de divertissement soumise, comme les autres, aux règles de la bienséance. Les divertissements occupent une grande place - trop grande pour leurs critiques - dans la vie quotidienne des gens de qualité. Il s'agira de se demander si le divertissement avait la même signification que le temps libre, pour nous, aujourd'hui, s'il compensait le temps de travail, ou bien s'il est permis de conclure que les nobles ne jouissaient que de temps libre et n'avait pas de temps de travail. Nous tenterons de répondre à la question dans le dernier chapitre de cet ouvrage.¹⁰³⁾

7.3 L'importance de la couche sociale

Etant donné que la bienséance exige de respecter, dans la conversation, le rang social du partenaire, que la formation et l'éducation dépendent du rang social de l'élève, et enfin que l'étendue et la forme des divertissements varient selon la hiérarchie sociale, il s'agit maintenant de porter le

regard sur les structures de la société. Nous jetterons un coup d'oeil sur les différentes couches sociales, les rapports qu'elles ont entre elles, leurs délimitations et leurs tendances à la fusion, l'importance de la cour et de la vie des nobles. Nous excluons le clergé et ne répondrons pas à la question de savoir dans quelle mesure il représentait un groupe sociologique indépendant ou bien s'il se soumettait à la hiérarchie laïque et - du moins partiellement - aux règles de la vie mondaine.

Le bon ton en société est fixé par la noblesse, dont Franz Rauhut caractérise la fonction sociale de manière très exacte:

"La noblesse, devenue une aristocratie sans pouvoir après avoir été la couche guerrière nantie de droits et de pouvoir politiques, fournissait sans doute encore les officiers à l'armée, mais gardait du reste des droits économiques et sociaux qui faisaient d'elle la classe de luxe de la nation. Dans cette position, qui ne pouvait pour ainsi dire déjà plus justifier de son existence, la noblesse jouissait de la vie et remplissait en même temps son rôle de détenteur de la culture profane de son siècle pour sa propre gloire et celle de son souverain."¹⁰⁴)

A la tête de la noblesse figure le roi avec les princes et les "Grands" du pays. Ces derniers trouvent leur importance rien que par la gloire du roi, qui rejaillit sur son entourage proche. Faret emploie l'allégorie suivante: "Les Princes et les Grands sont autour du Roy comme de beaux Astres, qui reçoivent de luy toute leur splendeur, mais qui confondent tout leur éclat dans cette grande lumière;"¹⁰⁵)

Le groupe des Grands du pays, par sa seule position, est déjà délégué de tout souci matériel, ayant tout délégué à des intendants bourgeois.¹⁰⁶) André Stegmann les caractérise, dans son étude sur La Bruyère, ainsi:

"Car les grands, sont, à la différence des riches, des gens dispensés par leur condition: dispensés de réussir, d'avoir de l'esprit, de tenir parole, de regretter la perte de leurs meilleurs serviteurs, d'être sensibles au jugement d'autrui, de s'instruire (...)"¹⁰⁷)

La position du courtisan, le plus grand en nombre, mais le dernier sur l'échelon de la noblesse, est bien plus problématique. Les courtisans doivent en permanence être sur le qui-vive, tenter de nouer avec les grands et le roi, afin d'élargir ou de maintenir leurs privilèges. Si, ce

faisant, ils commettent des erreurs, ils perdent leur renommée et leur sécurité financière: ils se ruinent. A ceux-ci, La Chétardie conseille de veiller tout particulièrement aux formes de leur comportement, d'être flexible et complaisant, et d'avoir pour but dans tout acte l'agrandissement de la renommée ou de la fortune:

"La vie d'un Courtisan doit estre une continuelle étude de souplesse d'esprit. On ne fait point de faux pas à la Cour qui ne soit remarqué. Comme l'intérêt y regne plus que toutes choses, on doit estre persuadé que ceux qui vont le mesme chemin que nous, sont autant de surveillans de nostre conduite, qui ne manquent pas à se prévaloir de nos fautes. (...) avoir l'esprit liant et flexible, et se proposer toujours un but qui nous mene à quelque chose qui puisse augmenter nostre fortune, ou nostre gloire."108)

D'après R. Bary, les courtisans sont exclusivement préoccupés par les intrigues, leur apparence extérieure et l'étalage de leurs bonnes manières:

"(...) découvrir les inclinations et les inimitiez, les liaisons et les ruptures, les agrandissemens et les decadences. (...) ils s'occupent encore à sçavoir bien faire un compliment et une genuflexion, un billet et une démarche, à sçavoir bien mettre une mouche et un ruban, une Perruque et une Epée, à sçavoir bien feindre enfin une affection, une tristesse, une langueur, une rage."109)

Le courtisan ourdit des intrigues et veille scrupuleusement à ce que les règles de la bienséance soient observées; ceci mis à part, il semble n'avoir aucune autre obligation. S'il lui arrive exceptionnellement d'avoir une mission à remplir, La Chétardie lui conseille de la remplir très consciencieusement, afin de se montrer digne de la gratification des Grands et surtout de leur donner une raison de les préférer à un nombre incalculable de prétendants.¹¹⁰⁾

Le négociateur, ou l'ambassadeur occupe une position intermédiaire intéressante, entre la noblesse et la bourgeoisie. Etant donné qu'il négocie avec les puissants nobles et rois, il doit se conformer au code de conduite en usage parmi ceux-ci. Il faut que ses manières soient agréables, qu'elles correspondent aux règles de la bienséance. Mais pour négocier de contrats et représenter les intérêts de son souverain, il lui faut posséder des informations détaillées sur les constellations politiques et les procédés

juridiques. Il faut donc qu'il dispose de connaissances spécialisées qu'il ne peut avoir acquises qu'avec l'esprit de travail spécialisé du pédant bourgeois. Il doit allier les vertus de travail bourgeoises aux normes aristocratiques de conduite. En ceci il ressemble au négociant, déjà mentionné auparavant, qui n'est cependant pas forcément en contact avec la noblesse, mais dont le savoir occupe une position intermédiaire entre le savoir mondain et le savoir bourgeois, sans pour autant occuper une position intermédiaire, du point de vue sociologique, entre la noblesse et la bourgeoisie.

En 1716, F. de Callières publie son livre "De la manière de négocier avec les souverains, de l'utilité des négociations, du choix des ambassadeurs et des envoyez, et des qualités nécessaires pour réussir dans ces emplois". Pour lui, l'ambassadeur est comparable à un acteur qui interprète son rôle devant le public, ce dernier l'élevant au-dessus de son rang habituel, pour le placer au même niveau que les Grands de la Terre qu'il représente et remplace.¹¹¹⁾ La "Science de la négociation" consiste à employer correctement la raison, la force de conviction et les petites attentions, afin de gagner la sympathie et l'approbation des autres.¹¹²⁾ Grâce à ses "manières agréables", l'ambassadeur sera en mesure d'obtenir davantage, au cours d'un entretien avec ses partenaires, dans la négociation:

"Le moyen le plus sûr de prendre la bonne ance, est de faire en sorte que ceux avec qui on traite, trouvent leurs interrests dans les propositions qu'on leur fait et de les leur faire connoître non seulement par des raisons effectives; mais encore par des manières agreables, en témoignant de condescendre à leurs sentimens dans les choses qui ne sont pas essentiellement contraire au but (...)"¹¹³⁾

Outre l'adresse dans la négociation et les manières agréables, le négociateur doit posséder une connaissance détaillée de la situation politique de l'Europe.¹¹⁴⁾

Pour la conversation, le négociateur ressemble au courtisan, dans la mesure où il doit posséder une maîtrise absolue de lui-même et ne peut se permettre aucune contribution avant de n'y avoir soigneusement réfléchi au préalable:

"Il faut sur tout qu'un bon Negociateur ait assez de pouvoir sur lui-même pour persister à la demangeaison de parler

avant que de s'être bien consulté sur ce qu'il a à dire, qu'il ne se pique pas de répondre sur le champ et sans préméditation aux propositions qu'on lui fait, (...)"¹¹⁵

Le négociateur a la responsabilité de découvrir et déjouer les plans et les complots dirigés contre son prince.¹¹⁶ Il est tenu d'être attentif et travailleur et de ne pas se laisser détourner de ses devoirs par le divertissement, il doit disposer d'une certaine ambition et être le fin connaisseur de l'espèce humaine.¹¹⁷ Ce qui le distingue certainement le plus du courtisan, c'est la différence qu'il fait entre le travail, qu'il juge favorablement, et le divertissement pour autant déprécié.

Cette même position intermédiaire entre les normes de conduite aristocratiques et la morale bourgeoise du travail, qui apparaît chez Callières pour le négociateur, caractérise en fait la position de la noblesse de robe, en partie également les riches représentants de la bourgeoisie marchande, à savoir ceux qui prennent personnellement une part active à leurs affaires.

Mais plus le marchand se plonge dans ses affaires, plus il s'éloigne du modèle de conduite aristocratique convenant à un honnête homme, pour se rapprocher de l'horizon de travail restreint du pédant.¹¹⁸ Au contraire, les bourgeois qui délèguent leur fortune aux mains d'intendants, s'efforcent de répondre au modèle de conduite du noble, de l'imiter, et n'ont plus besoin d'une morale du travail prônée par la bourgeoisie. Ils se sont approprié les formes de comportement des nobles.¹¹⁹ Les couches inférieures de la bourgeoisie ont également adopté ces formes de comportement comme modèle - bien que pour elles, celles-ci soient restées inaccessibles.¹²⁰ Le bourgeois parisien imite le courtisan et l'habitant de la province imite le bourgeois parisien: "Un homme de la ville est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville un homme de la cour."¹²¹

Sans aucun doute, ce sont les formes de comportement du noble, et spécialement du courtisan, qui servent de modèle à un négociateur ambitieux, à un nouveau représentant de la noblesse de robe issu de la bourgeoisie, et à la petite bourgeoisie. L'attention, la politesse et la déférence que le courtisan prodigue au roi et aux Grands, peuvent être reprises par le bourgeois ambitieux, projetées sur ses rapports avec le courtisan dont il espère qu'il l'introduira dans les cercles aristocratiques.

Nous avons déjà évoqué plus haut les formes de comportement du vrai et du faux bel esprit.¹²²⁾ Nous nous demanderons maintenant quelle position lui revenait en tant qu'homme de lettres, dans la société. Nous nous pencherons pour cela sur l'étude approfondie de W. Leiner.¹²³⁾ Il démontre que les lettres de dédicace des poètes et de divers auteurs s'adressent presque toujours à des membres de la noblesse. La position sociale de l'homme de lettres se définit donc de par ses rapports avec cette noblesse. Le noble finance un poète, s'intéresse à sa production littéraire, s'informe par son intermédiaire des développements de la littérature dont il doit avoir connaissance, en tant qu'interlocuteur informé, dans une conversation. La mode de l'époque exige le contact avec des poètes. "De même que le salon, des jours de réception et l'équipage, les poètes sont des accessoires faisant partie du décor. On se montre à leur égard plus mondain que ce n'est la coutume à l'égard du reste du personnel (...)"¹²⁴⁾ Malgré les rapports fréquents des nobles avec les poètes, les différences de rang restent sensibles. Les poètes n'ont pas d'ancêtres de haute lignée ni de fortune. Ils doivent leur prestige et leur sécurité financière à la noblesse uniquement. En guise de remerciement, ils offrent aux nobles des divertissements, les louent par leurs dédicaces et permettent que les noms, de ceux dont ils chantent les louanges, soient conservés pour la postérité. Si, de leur côté, les nobles se piquent eux-mêmes d'être poètes, ils insistent sur la priorité du service des armes par rapport à celui des Muses, ou bien ils tentent d'emblée de rester anonymes.¹²⁵⁾

Quoi qu'il en soit, les poètes ont acquis une certaine forme de pouvoir. On craint leurs dards acérés. On quête leurs éloges, au point même de les acheter. Ainsi, Fr. de Callières conseille-t-il:

"Il faut encore qu'un habile Negociateur ne neglige pas de s'acquerir par des gratifications et des pensions secretes certaines gens qui ont plus d'esprit que de fortune, qui ont l'art de s'insinuer dans toutes les Cours, et desquels il peut tirer de grandes utilitez quand il les sçait bien choisir."¹²⁶⁾

D'après La Bruyère, un homme de renommée doit aimer son prince, sa femme et ses enfants, et, juste après, les gens d'esprit dont il est tenu, par des attentions et des donations de tous genres, de conserver les faveurs. En effet, ce sont eux qui étouffent les bruits qui courent ou qui

les transforment en fausses rumeurs, qui camouflent les échecs en insistant sur la bonne intention qui se cachait derrière, qui trouvent un biais pour disculper une apparence défavorable, qui cachent les erreurs et mettent en lumière les vertus et qui, enfin, écartent par la raillerie et le ridicule tous ceux qui s'opposent à eux.¹²⁷⁾ On est tenté de voir en eux des agents de la propagande monarchique, en petit. Il ne faut pas non plus les toucher dans leur sensibilité. D'après G. Colletet, ils sont calmes et paisibles du moment qu'on ne les provoque pas. Mais s'ils se jugent offensés, ils deviennent aussi furieux que des abeilles et tentent de se venger par des paroles acerbes.¹²⁸⁾ Par conséquent, si le poète doit sa fortune et sa renommée aux nobles avec lesquels il vit, il peut en revanche se défendre avec l'arme de la parole, contre d'éventuelles attaques venant de la noblesse. Et les nobles, quant à eux, ont la possibilité de faire durer leurs querelles en les abandonnant à des poètes chargés d'écrire les vers railleurs adaptés à la circonstance.

Ainsi peuvent être décrits les rapports entre le poète et le noble. Tentons alors d'éclairer pareillement les rapports des bourgeois entre eux, des nobles entre eux, des bourgeois envers les nobles. Nous verrons alors que chacune de ces relations est déterminée par des rivalités ou par une inimitié cachée.

D'après Morvan de Bellegarde, les "gens d'Épée" ne tiennent guère les "gens de Robe" en grande estime, et vice-versa. Mais les "gens de Robe" se dédaignent également entre eux, ce qui, selon son opinion, vient du fait que personne n'est satisfait de sa position respective.¹²⁹⁾ La Bruyère distingue la petite robe de la grande, cette dernière prenant sa revanche sur la première pour les humiliations qu'on lui fait subir à la cour.¹³⁰⁾ Un bourgeois possédant une fortune supérieure à celle de l'un de ses pairs, d'après Bellegarde, le méprise et ne cherche plus que le contact avec les nobles qui, de leur côté, le tolèrent et le flattent, du moment qu'il finance leurs dépenses. Si son pécule s'épuise, on le renvoie à son comptoir.¹³¹⁾ Il n'est pas rare que les bourgeois, imitant le style de vie des nobles, se ridiculisent en paraissant à la cour. Là, par la comparaison avec tous les nobles présents, la distance ne devient que plus visible. Les nobles ne les tolèrent plus que pour leur extorquer leur argent, pour s'amuser de leur ridicule, tandis que les bourgeois se méprisent entre eux.¹³²⁾ R. Bary nous rapporte un incident lors duquel

un riche bourgeois avait refusé l'union d'un de ses enfants avec un noble de très haut rang, parce qu'il suivait la devise selon laquelle, celui qui sert un noble ruine son propre caractère, celui qui les offense se détruit, mais celui qui les évite est heureux. Bary se hâte néanmoins d'ajouter que ce bourgeois exagère et que parmi les nobles, comme partout ailleurs, il en existe de bons et de mauvais.¹³³⁾

Cette anecdote est révélatrice d'une désapprobation, en fait plus souhaitée que réelle, de l'attitude générale de la bourgeoisie envers la noblesse. Le dynamisme de la bourgeoisie, pouvant rapporter rapidement la fortune à un petit bourgeois et un titre de noblesse au bourgeois riche, sans pour cela changer aussi rapidement son comportement en société, dérangeait le statu quo social¹³⁴⁾, ce qui ne s'intégrait que très mal dans le cadre de la bienséance, où un certain modèle de conduite à suivre était attribué à chacun, en fonction de sa position sociale. Le bourgeois qui vient d'acheter son titre de noblesse et qui se prend déjà pour un noble, mais qui se conduit encore comme un bourgeois, porte doublement atteinte aux règles de la bienséance: premièrement, parce qu'il a changé de position sociale, deuxièmement, parce qu'il ne se comporte pas selon les exigences de son nouveau rôle. Ainsi, sert-il de cible grotesque aux railleries des autres.¹³⁵⁾

Les rapports des différents groupes sociaux entre eux, de même que les rapports de leurs membres entre eux, se caractérisent par l'hostilité, la concurrence et l'envie. Il semble que cette forme de rapports ait été considérée comme parfaitement naturelle: pour Bary, chacun a quelque raison d'être envieux, indépendamment de son caractère. Les ambitieux jalourent la renommée de leurs semblables, les avares convoitent les objets qu'ils ne possèdent pas encore, les âmes mesquines s'éternisent dans l'envie, parce qu'elles ne cherchent pas à se faire favoriser, et même les personnes ayant du succès ne sont pas exemptes de jalousie.¹³⁶⁾ Belle-garde ne pense pas que la jalousie et la malveillance soient les traits caractéristiques des courtisans, mais généralise plutôt leur comportement, pour en faire un principe ayant été de règle, à toutes les époques et pour toute catégorie d'âge:

"C'est le vice des Courtisans, reprit Euthyme; ils sont au désespoir de l'élévation de leurs concurrents: C'est le vice de tous les hommes, repliqua Theagene, de tout les tems,

de tous les âges; les vieillards regardent avec des yeux jaloux la fortune naissante de ceux qui sont plus jeunes: Un homme avancé dans les sciences ou dans la guerre ne peut souffrir le succès et le mérite d'un autre que la fortune favorise: Les jeunes-gens qui ont les mêmes prétentions se regardent toujours de travers; les enfans même qui ne savent encore ce que c'est que passion, succent avec le lait de leurs nourrices le poison de la jalousie."¹³⁷)

La bourgeoisie et la noblesse ne peuvent donc pas être considérées comme deux blocs diamétralement opposés et sans concordance aucune. Le groupe de la noblesse de robe et, comme nous l'avons vu, des négociateurs, sont comme un mélange des deux blocs. Il y a perméabilité entre la bourgeoisie et la noblesse, surtout en un sens: de la bourgeoisie à la noblesse. L'importance d'une noble naissance qui, pour Faret encore, était immanquablement liée à la renommée¹³⁸), diminue. D'après F. de Grenaille, des changements s'opèrent dans les classes dirigeantes: "Nous voyons plus de gens de petite extraction qui deviennent grands, que de grands qui se maintiennent en même état. C'est que les uns négligent quelquefois tout, où les autres ne négligent rien."¹³⁹)

Selon La Bruyère, les nobles sont dominés et exploités par les intendants. Dans les affaires d'Etat, les bourgeois, plus au courant de la situation politique, possèdent plus de pouvoir que les nobles.¹⁴⁰) Le noble, désirent un crédit, dépend de la volonté du bourgeois. Le noble, ne l'oublions pas, fixe ses dépenses non pas en fonction de sa fortune, mais en fonction de son rang social, et est ainsi fréquemment au bord de la ruine.¹⁴¹)

L'honnêteté devient une vertu sociale dont les nobles se réclament autant que les bourgeois. Le type de l'honnête homme n'est plus déterminé par l'être, la condition et la naissance noble, mais bien plutôt par la renommée, les manières raffinées et la conversation soignée.¹⁴²) Par rapport aux vertus morales de la chrétienté, de toute manière, tout orgueil dû à son rang ne semble être que pure vanité. D'après Courtin, noblesse, fortune et culture ne sont strictement rien sans la vertu chrétienne.¹⁴³) Cependant, l'importance de ce nivellement chrétien des différences de condition sociale ne doit pas être surestimée. Bien plus important à cet égard était probablement l'impact des salons précieux, où se retrouvaient nobles et bourgeois, pour traiter des mêmes sujets, dans leur conversation commune. La différence de condition entre les poètes bourgeois qui

vivent des pensions de leurs mécènes nobles, et les nobles qui vivent des pensions du roi ou des grandes familles princières, ne s'efface pas.¹⁴⁴⁾ Elle reste sensible, mais on peut y ajouter un second niveau, où s'est établie une hiérarchie de la conversation élégante et des formes galantes de comportement. Ici, il n'est pas rare dans la conversation, que les poètes bourgeois soient nettement supérieurs à leurs partenaires nobles.¹⁴⁵⁾

L'importance de l'honnêteté comme étalon de la conduite et les répercussions de la culture intellectuelle dans les salons, laissent à penser que l'on est en droit d'accorder plus d'importance à un style de vie et à un comportement aristocratiques qu'à une naissance noble, et permettent de constater que le bourgeois ne se distingue plus du noble de par son aspect extérieur. Nous pouvons, à titre, d'exemple citer R. Bary qui affirme que: "Il ne faut pas épilucher vn Homme en son origine, il le faut épilucher en ses moeurs"; "Les Hommes de cette volée obeissent quelquefois à ceux ausquels ils deuroient commander;"¹⁴⁶⁾ Voici donc ce que l'on peut lire dans le chapitre intitulé "De la Roture".

D'après Ch. Sorel, quelques bourgeois surpassent déjà certains nobles devenus trop grossiers à cause leur métier de guerrier aussi bien en courtoisie que dans la faculté de mener à bien une conversation agréable. C'est pourquoi ce sont eux qui devraient figurer dans les romans, et non ces nobles en réalité grossiers et incultes.¹⁴⁷⁾ Cependant, Sorel songe alors moins aux courtisans qu'aux nobles hommes de guerre. Magendie souligne à l'aide d'exemples et de citations, que lorsque le bourgeois paraît, il est aussi richement vêtu que le noble. Si l'on parle à un inconnu, on ne sait donc généralement pas s'il faut lui dire "Monsieur" ou bien "Monseigneur".¹⁴⁸⁾

L'apparence extérieure, le statut, le comportement aristocratique associés à la faculté de savoir faire agréablement la conversation, peuvent donc indiquer avec une justesse particulière, dans un 17^e siècle aux frontières sociales assez mobiles, à quel échelon de la hiérarchie, sociale telle personne se trouve, à un moment précis. Ils sont l'insigne d'un statut, son symbole, puisque le titre de noblesse, pouvant être acheté au besoin, ne donnait plus de renseignement fiable sur la personne.

Mais le statut de quelqu'un ne peut être confirmé que par les autres. Les rapports permanents, les visites continuelles, la conversation ininterrompue favorisent la chose. La hiérarchie sociale se constitue dans le cadre de la sociabilité. Le mot "société", au 17^e siècle, désigne également le groupe qui se retrouve régulièrement pour se divertir.^{148a)} L'institution par laquelle on obtient et garde son statut est la cour. Mais on n'entend pas par là seulement le Louvre, ou bien Versailles. Le terme de cour désigne généralement tous les événements, bals, excursions auxquels participe le cercle de ceux qui font partie de la cour. C'est donc l'importance sociale de la cour que nous allons décrire maintenant.

Il faut s'efforcer d'accéder à la cour si l'on veut obtenir des donations et des pensions.¹⁴⁹⁾ C'est là que l'on trouve les protections sans lesquelles on perd toute fonction.¹⁵⁰⁾ Dans de telles circonstances, il ne faut pas s'étonner que ce soit l'ambition et l'égoïsme qui règnent à la cour. D'après La Bruyère, le déroulement d'une journée est déterminé par l'intérêt personnel de chacun:

"L'on se couche à la cour et l'on se lève sur l'intérêt; c'est ce que l'on digère le matin et le soir, le jour et la nuit; c'est ce qui fait que l'on pense, que l'on parle, que l'on se tait, que l'on agit; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns et qu'on néglige les autres, que l'on monte et que l'on descend; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris."¹⁵¹⁾

"Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du monde."¹⁵²⁾

La cour décide de l'échelle des valeurs que l'on s'efforce d'imiter à la ville.¹⁵³⁾ Seul Méré maintient la distinction assez rare entre La Cour et le grand Monde, selon laquelle la cour, fût-elle la plus belle du monde, a ses imperfections. Le "grand Monde" est plus impitoyable que la cour dans son jugement en matière de comportement et de civilité.¹⁵⁴⁾ De par le fait qu'il est plus difficile de le localiser, on peut supposer que le "grand Monde" est plus ouvert à la bourgeoisie que la cour. Il est fort possible que Méré veuille ainsi flatter son public bourgeois et ses lecteurs de province qui acceptent ses conseils de bonne foi, mais qui n'ont en fait aucun contact avec la cour. Il est possible aussi que ceci signifie que le riche bourgeois, en imitant la façon de se comporter du noble aït, déjà devancé ce dernier.

Quelle fonction la cour a-t-elle pour le noble, dont elle est le centre d'action? Nous pouvons dire en résumé, qu'il s'agit surtout à la cour d'attirer à soi les faveurs des Grands. D'après la Bruyère, une fois celles-ci obtenues, toute entreprise réussit, on ne commet plus d'erreurs, tous les chemins mènent au but. Le noble n'en dispose-t-il pas, rien ne lui réussit, il va d'erreur en erreur.¹⁵⁵⁾ On ne peut donc le blâmer de se procurer tous les avantages possibles, en achetant des titres, des abbayes, des pensions et des droits écrits, s'il vient à jouir de la faveur d'un haut personnage.¹⁵⁶⁾ Si l'on se flatte des faveurs d'un grand seigneur, pour La Bruyère, c'est comme si l'on se louait soi-même.¹⁵⁷⁾ Mais si quelqu'un se montre soudain aimable et prévenant envers d'autres, il est évident qu'il est en train de perdre l'estime de son actuel bienfaiteur.¹⁵⁸⁾

Pour le courtisan, il est inutile d'avoir ce que le bourgeois nomme une profession. Il lui suffit de trouver des bienfaiteurs qui le fasse vivre de leurs faveurs. Il lui suffit donc tout au plus de disposer de connaissances dans la science du monde: il est tenu de savoir comment plaire. Il doit savoir mener à bien une conversation, être apprécié, il ne peut pas se permettre de faire une impression désagréable. C'est ce en quoi consiste, d'après La Bruyère, sa "profession":

"Leur profession est d'être vus et revus, et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer; il ne leur manque aucun des talents nécessaires pour s'avancer médiocrement."¹⁵⁹⁾

C'est ici qu'intervient dans la conversation, cette valeur prédominante que lui attribuent, comme nous l'avons vu plus haut, les théoriciens de la conversation. Il ne lui suffit pas d'être présent à toutes les fêtes, le courtisan doit aussi toujours veiller à jouer un beau rôle et paraître sous son plus beau jour. D'après Morvan de Bellegarde, on juge un personnage de par sa faculté de se mouvoir dans la conversation:

"Les Hommes sont faits pour la société: Les affaires, les bienséances, la nécessité du commerce les obligent à se voir souvent et à se parler. (...) On décide du mérite d'un homme sur la manière dont il se tire d'une Conversation."¹⁶⁰⁾

Cependant, la vie de cour est le style qu'imitent les bourgeois. Le style de vie aristocratique, à la cour, doit donc être considéré sous deux angles différents. D'une part, c'est le style de vie des nobles eux-mêmes qui, n'ayant plus de fonction dans la société, trouvent le temps de s'adonner à la vie mondaine. Les nobles stylisent leurs rapports jusque dans les échanges littéraires, afin de défendre leur droit d'existence. Ils affinent leurs manières d'autant plus qu'ils voient les bourgeois s'efforcer de les imiter. Ils se rendent compte de l'admiration qu'on leur voue et tentent, par toujours plus de raffinement, de maintenir la distance entre imitants et imités. Enfin, les nobles polissent leurs manières, afin de ne déplaire ni à leur roi ni aux grands aristocrates de la cour, afin de se faire aimer et obtenir ainsi pensions et primes.

La vie de cour devient, en outre, le style de vie de la bourgeoisie ascendante qui, avec les représentants de la noblesse de robe et les riches négociants, prend en charge le pouvoir politique qui avait été auparavant aux mains de la noblesse d'épée. La conscience d'avoir atteint, dans sa signification politique, la position de la vieille noblesse, entraîne le désir, au 17^e siècle, d'adopter un style de vie aristocratique allant de pair avec cette position. Le fait de copier le mode de vie de la noblesse tient aussi au fait que celle-ci jouit encore d'un grand prestige, un bon nombre de nobles étant en contact direct avec le roi, centre politique de l'Etat. Par conséquent, les formes de conduite par lesquelles les nobles se rendent agréables au roi, doivent également servir aux bourgeois voulant obtenir de bonnes grâces de la part d'un noble.

Bien que la noblesse et la bourgeoisie représentent donc deux états différents, elles s'attachent toutefois aux mêmes modèles de comportement, le style de vie aristocratique. Pour toutes deux, il s'agit de répondre aux exigences d'une conversation et de rapports sociaux agréables.

7.4 domaine public et domaine privé

Si les visites, les conversations, les jeux, les activités mondaines représentaient les occupations principales du courtisan, auxquelles il devait assidûment prendre part pour conserver les avantages qu'il avait obtenus à la cour, ces occupations étaient néanmoins pour lui du domaine "professionnel", public, et ne représentaient plus un plaisir privé. Elles ne

servaient plus, comme on a l'habitude de le croire, à la détente prise en dehors de la vie professionnelle. Pour le courtisan, la vie privée et la vie professionnelle officielle sont identiques. Il acquiert par le "travail" son statut et sa sécurité financière, ceci grâce à une vie mondaine des plus actives. Ses instruments de travail sont la science du monde, l'art de plaire, la maîtrise des règles de la bienséance et surtout - puisque tout se fait par l'intermédiaire du langage - l'art de mener une conversation agréable, de formuler chaque phrase, d'esquisser chaque geste de politesse avec finesse, pour ne paraître ni trop déférent, ni trop effronté. La même chose vaut pour le bourgeois imitant la conduite de l'aristocrate. Il n'est peut-être pas financièrement dépendant des autres, mais il doit s'efforcer d'obtenir les bonnes grâces de certains nobles s'il veut accéder aux cercles aristocratiques. Il s'applique alors, autant que les nobles, à jouir de la faveur de personnages situés plus haut que lui, dans la hiérarchie.

Par conséquent, un divertissement n'est pas, comme aujourd'hui, une détente à caractère purement privé, extérieure aux devoirs officiels. Tout plaisir mondain a un caractère public. On tente de tirer profit du jeu le plus innocent. Rappelons qu'il n'est pas même permis d'essayer de gagner si l'on joue avec une personne de rang plus élevé.¹⁶¹⁾ Les considérations politiques et l'intérêt personnel ont la priorité sur le plaisir du jeu. La vie à la cour est donc encore plus utilitariste que toute forme de vie bourgeoise ultérieure. Aucun domaine privé n'est permis: plus on est haut placé, plus on est livré aux regards des autres, comme le démontrent Bouhours et Bary:

"(...) il est vray que les personnes qui ont une puissance absolue, et que la hauteur de leur condition expose aux yeux de toute la terre, doivent se permettre moins de choses que les autres;"¹⁶²⁾

"Encore si chez les Rois l'on n'estoit pas toujours aux écoutes et aux observations, l'on pourroit avoir quelques momens de relâche, mais l'on y observe tout ce qu'on fait, et l'on y recueille tout ce qu'on dit; (...)"¹⁶³⁾

C'est pourquoi la vie mondaine est comparée à une pièce de théâtre dans laquelle le courtisan se fait acteur, sous les yeux d'un public donné.

De même que tout autre divertissement, la conversation fait partie du domaine public. Aux yeux de Bellegarde, les nobles n'ont rien d'autre à

faire que recevoir, rendre visite, et définir mutuellement leur rang dans une conversation.¹⁶⁵⁾ Bellegarde démontre d'autre part combien il faut être attentif dans la conversation, même pour les sujets les plus banals:

"Une personne jalouse de sa réputation, garde inviolablement sa parole, quelque légère que la matière paroisse; il faut même être plus exact et plus circonspect dans les petites choses, et qu'on ne croit pas de conséquence, parce qu'il est plus aisé de s'y relâcher; (...)"¹⁶⁶⁾

Pour Bellegarde, la tentative de faire meilleure impression qu'un autre, dans la conversation, de reléguer l'autre au second rang, est la raison pour laquelle tout le monde sort mécontent de la plupart des entretiens.¹⁶⁷⁾ C'est la raison pour laquelle on exige aussi vivement la médiocrité, et c'est aussi pourquoi tel interlocuteur est particulièrement désirable s'il n'est pas spécialement brillant.¹⁶⁸⁾ C'est la loi de la concurrence qui régit la conversation à la cour. D'après Eustache du Refuge, celui qui recherche la conversation est celui qui est guidé par l'ambition et la cupidité:

"Entre toutes les sortes de conversations la plus meslée, et ensemble la plus difficile et épineuse est celle de la Cour. En laquelle n'ayant ordinairement autres qui se jettent, que ceux qui sont poussez, ou d'ambition, ou de désir de faire leurs affaires."¹⁶⁹⁾

La Bruyère considère d'un oeil nostalgique les conversations détendues et les plaisanteries fines du temps de Voiture et de Sarrazin. Selon lui, elles font déjà partie du passé: les femmes ont maintenant moins d'esprit, plus d'ambition et sont avides de privilèges. Voiture et Sarrazin auraient été en retard du temps de La Bruyère.¹⁷⁰⁾ Il est fort probable cependant que La Bruyère glorifie alors une époque qui devait en réalité n'être guère différente de la sienne.

Divertissement et conversation sont donc éléments du monde pénible du travail. Pour le courtisan, le domaine privé est devenu le domaine du travail. La division de la vie civile en trois domaines, d'Armand de Gérard, est valable pour le bourgeois exerçant encore une fonction, mais ne l'est plus pour le noble et le riche bourgeois s'efforçant d'imiter ce dernier. D'après Gérard, l'homme doit être considéré comme un être indépendant en tant qu'individu, d'une part, mais tout aussi indépendant dans

son rapport avec les autres, d'autre part. Il faut distinguer deux aspects de la seconde constatation: en tant que chef de famille, il doit s'occuper de son foyer, de sa femme et de ses enfants. Dans sa fonction publique, il doit régir une ville, une contrée ou un royaume.¹⁷¹⁾ Dans la réalité quotidienne du courtisan, dont Gérard parle dans le même livre, la vie de famille et la vie publique ne peuvent plus être séparées l'une de l'autre, en particulier parce que le courtisan n'a plus à régir ni ville, ni pays.

Bary prétend donner des conseils pour presque toutes les situations dans lesquelles ses lecteurs sont susceptibles de se trouver à la cour, conseils où n'apparaît d'ailleurs plus aucune distinction entre domaine public et domaine privé:

"Nous considérons un homme, non seulement comme entrant chez un homme de condition, et comme y étant entré, comme montant en carrosse, et comme allant à la promenade; mais encore comme jouant avec les Grands, comme mangeant avec eux, et comme envoyant des Lettres ou des Billets aux Hommes et aux Femmes."¹⁷²⁾

Le contexte social indique donc en rétrospective que la science du monde, les règles de la bienséance et la conversation sont des instruments dont doit se servir le courtisan, dans son combat pour l'existence, et le bourgeois, dans son combat pour le prestige social. La parfaite maîtrise des règles de la conversation est aussi primordiale pour l'existence du courtisan que l'est la faculté de manier les lois pour l'avocat. S'il ne les maîtrise pas, il perd sa renommée et bientôt ses sources pécuniaires tarissent. L'apprentissage de ces règles fait donc partie de l'éducation du courtisan, cherchant à atteindre l'idéal de l'honnête homme poli et sociable. Celui qui tend vers l'idéal de l'honnête homme ne fait qu'acquérir des connaissances utiles, pouvant être appliquées dans la vie pratique.¹⁷³⁾ La science des rapports sociaux et de la conversation sont de la plus grande utilité pour le courtisan. Elles peuvent servir à tout artisan, au cordonnier par exemple, mais il n'en dépend pas; sa sécurité financière et son statut social ne varient pas en général selon l'esprit de sa conversation et selon le raffinement de ses manières. Son temps libre est nettement distinct de son métier. Par contre, la science de la conversation a une importance existentielle pour le courtisan. Ceci explique également pourquoi, tant de livres sur la conversation ont trouvé leur public au 17^e siècle. Aujourd'hui, où le type du courtisan et la vie

de cour n'existent plus sous cette forme, les livres sur la conversation ne sont plus demandés et, par conséquent, on n'en écrit plus. Le principe qui consiste à n'acquérir que les connaissances purement professionnelles n'a donc pas évolué depuis lors.

Une conversation qui se déroulerait toujours dans le cadre de règles connues et fixes pourrait être considérée comme pénible. Interpréter l'entretien familial comme conversation sans gêne, pourrait permettre de conclure à une aversion contre les règles. Mais nous avons vu qu'en France, au 17^e siècle, aussi naturel que l'on soit en droit d'être, on ne veut pas manquer aux règles du comportement, dont on reconnaît et dont on approuve la fonction constitutive, pour la répartition et la définition des positions dans le cosmos social.

Notes de la préface

- 1) Marc Fumaroli, L'âge de l'éloquence. Rhétorique et "res literaria" de la Renaissance au seuil de l'époque classique, Genève 1980 (Hautes études médiévales et modernes 43)
- 2) *ibid.*, 647-660
- 3) cf. F. Londeix, dans: Papers on French Seventeenth Century Literature 10, 1978/79, 189-191;
V. Kapp, dans: Dix-septième siècle 31, 1979, 433-437;
M. Tietz, dans: Les Lettres Romanes 33, 1979, 458-459;
W. Settekorn, dans: Romanistisches Jahrbuch 33, 1979, 165-168;
R. Behrens, dans: Germanisch-Romanische Monatsschrift 30, 2, 1980, 239-243;
K. Baldinger, dans: Zeitschrift für Romanische Philologie 96, 1980, 691-692;
H. Häufle, dans: Zeitschrift für französische Sprache und Literatur 91, 1981, 162-164;
J. Thomas, dans: Romanische Forschungen 93, 1981, 262-263;
J.P. Chauveau, dans: Revue d'Histoire littéraire de la France 82, 1982, 103-105;
D. Fricke, dans: Die Neueren Sprachen 82, 5/6, 1983, 554;
F.J. Hausmann, dans: Papers on French Seventeenth Century Literature 13, 1, 1980, 169-170 (Compte-rendu collectif: Langue et linguistique françaises au 17^e siècle, 161-172);
W. Floeck, dans: Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes: Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte 6, 1982, 386-388 (compte-rendu collectif: Neuerscheinungen zu gesellschaftsbezogener Literatur im Frankreich des 17. Jahrhunderts, 385-398)
- 4) cf. Norbert Elias 1969; cf. aussi N. Elias, Über den Prozeß der Zivilisation, Soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen, Francfort-sur-le-Main 5, 1977/78, vol. 2

Les citations ont été extraites des éditions originales, sans correction de fautes éventuelles. - Au besoin nous avons traduit en français les citations allemandes. - Les traits soulignant certaines expressions, même à l'intérieur des citations, sont de l'auteur. Elles servent à mettre en relief les mots clés importants pour la structure de cet ouvrage. - Pour les rééditions d'ouvrages anciens, il est indiqué dans les notes, avant la parenthèse, la date de création, de l'édition princeps ou de l'édition utilisée pour l'édition ultérieure, dans la mesure où ces dates ont pu être déterminées. A l'intérieur de la parenthèse est indiquée la date d'une réédition.

Notes du chapitre 1

- 1) Cl. Irson 1662 (1973), 203
- 2) Guez de Balzac 1665 (1971), vol. 2, 435
- 3) Mlle de Sudéry 1680, vol. 1, 38
- 4) "Pareillement, il appartient à la structure du discours possible que nous agissons dans l'accomplissement d'un acte d'élocution (et des actes à proprement parler), comme si la situation idéale du langage (ou le modèle de l'acte purement communicatif) n'était pas purement fictive, mais réelle - c'est ce que nous appelons une présupposition." J. Habermas 1971, 140
- 5) Ainsi, "L'art de plaire dans la conversation" d'Ortigue de Vaumorière connu quatre éditions de 1688 à 1701, ou bien les "Réflexions..." de Morvan de Bellegarde (1696) dix éditions jusqu'en 1712.
- 6) J.P. Dens 1973
- 7) Cl. Henn-Schmölders 1975
- 8) H. Steiner 1930
- 9) M.M. Devitt 1972
- 10) B. Bray 1972
- 11) B. Beugnot 1971, 1972
- 12) M. Roelens 1972
- 13) F. Nies 1972
- 14) Cl. Irson 1656
- 15) F. de Fenne 1690

- 16) F. de Callières 1692 A, 1692 B, 1693
- 17) Leven de Templery 1698, 1699
- 18) B. Gibert 1703
- 19) B. Lamy 1688
- 20) N. Faret 1630 (1932)
- 21) Ortigue de Vaumorière 1688
- 22) Ch. de Méré 1700, 1668 - 1700 (1930)
- 23) F. de Grenaille 1642, 1642 A
- 24) Morvan de Bellegarde z.B. 1688, 1693, 1697
- 25) R. Bary 1662, 1673, 1675
- 26) Pour l'influence italienne, cf. P. Toldo 199
- 27) Mlle de Scudéry 1650 - 53, 1656
- 28) La Bruyère 1694 (1951)
- 29) La Rochefoucauld (1964)
- 30) Saint-Evremond 1666 (1965), 1689 (1966), (1909)
- 31) Mme de Sablé 1678 (1971)
- 32) cf. les titres de la bibliographie de R. Toinet 1916-26
- 33) Les textes pourvus de dates de publication ultérieures sont des ré-éditions, l'oeuvre tardive ou posthume d'un auteur dont l'oeuvre principale se situe au XVII^e siècle.
- 34) A propos de la position de l'Eglise envers la vie mondaine: Beugnot 1975, 28 ss
- 35) A la question de savoir s'il existe des médiateurs et des étapes intermédiaires entre une retraite de la société due à la religiosité et la vie mondaine, Beugnot répond à juste titre par l'affirmative, cf. Beugnot 1975, 24. Mais il est indéniable qu'au 17^e siècle, le côté mondain ait occupé une place particulièrement importante dans l'échelle des rapports humains.
- 36) Nous ne nous occuperons pas dans ce travail de la mesure dans laquelle l'orientation de la conversation vers la bienséance, la raison, la médiocrité et la règle, la fonctionalisation grandissante du style du langage, l'importance de l'apparence extérieure ou bien la fréquence d'un sentiment d'insécurité, compensé par les livres instructifs sur la bienséance, peuvent apporter une contribution à la discussion sur le caractère classique ou baroque du XVII^e siècle.
- 37) cf. La Thuillere 1966, 1975/76

- 38) F. Nies 1972, 1973, 1975, 1978
- 39) B. Bray 1967, 1969, 1973
- 40) R. Duchêne 1970
- 41) W. Leiner 1965
- 42) cf. la section "Dichotomie de la haute et basse littérature" du congrès des romanistes 1977 à Giessen (R.F.A.), sous la direction de Fritz Nies, in: *Bildung und Ausbildung in der Romania*, hg. R. Klopfer, vol. 1, Munich 1979, 335-489; cf. sur la conversation: les actes du colloque du groupe "Poetik et Hermeneutik": *Das Gespräch*, K. Stierle, R. Warning éd., à paraître Munich 1984 (Poetik und Hermeneutik 11)
- 43) B. Schlieben-Lange 1975, cf. aussi: B. Schlieben-Lange, *Traditionen des Sprechens. Elemente einer pragmatischen Sprachgeschichtsschreibung*, Stuttgart 1983
- 44) S.J. Schmidt 1973
- 45) K. Stierle 1975
- 46) D. Wunderlich p.e. 1974
- 47) J. Rehbein, K. Ehrlich 1972; J. Rehbein 1972; cf. aussi W. Kallmeyer und F. Schütze 1976

Notes du chapitre 2

- 1) Emmanuel Kant 1907 (1968), 313
- 2) Vgl. Kap. 5.3
- 3) André Stegmann 1972, 34
- 4) Mary Madeline Devitt 1972, 116
- 5) *ibid.*, 117. - Au XVIII^e siècle, dans sa "Nouvelle Héloïse", Rousseau dévoile la belle apparence de la conversation aimable, servant à première vue au plaisir et à l'échange d'expériences, comme un tour de force du déguisement, lors duquel le mensonge, l'intérêt personnel et l'hypocrisie sont de règle, mais non la vérité et les vertus. cf. Jean-Jacques Rousseau 1761 (1964) 232 s
- 6) Roger Picard 1943, 38
- 7) *ibid.*, 86
- 8) cf. aussi: "On doit aimer la conversation, c'est le lien de la société, c'est par elle que les amitiés se commencent et se conservent. La conversation met en oeuvre les talents de la nature et les polit. Elle épure et redresse l'esprit, et elle est le grand livre du monde." Richelet 1732 s.v. "Conversation"
- 9) Ortigue de Vaumorière 1701⁴, 4

- 10) Chalesme 1671, 178
- 11) Jean Hérault de Gourville 1724, 178 ss
- 12) Chevalier de Méré 1668/69, (1930) vol. 1, 51
- 13) cf. Maurice Magendie 1925, 868: "Elle me conta une conversation mot à mot qu'elle avoit eue avec le Roi;" Mme de Sévigné 1670 (1953-57), vol. 1, 185
- 14) Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e éd.), 2 s
- 15) Chevalier de Méré 1677 (1930), vol. 2, 105
- 16) Morvan de Bellegrade 1688, 296 s
- 17) Richelet 1680, "Conversation"
- 18) Antoine Furetière 1690, "Conversation"
- 19) Dictionnaire de l'Académie 1694, "Conversation"
- 20) Dictionnaire de Trévoux 1704, "Conversation"
- 21) La signification "échange de propos sur un sujet" à côté de celle de "Fréquentation, commerce, assemblé" n'est pas introduite en 1666 par Molière, mais existe déjà dans le vocabulaire précieux, surtout celui de l'abbé de Pure. Cf. Ilse Toman 1967, 225
- 22) Pierre Richelet 1680, s.v. "Converser"
- 23) Dictionnaire de l'Académie 1694, "Converser"
- 24) cf. "Conuerser, Conuersation, conuerser avec quelqu'ung, Consuescere alicui. Conuersation et familiarité, Consuetudo, Conuersatio, Usus. Conuersation ordinaire, Usus quotidianus." R. Estienne 1539, "Conuerser. Conuersation".
- 25) Dictionnaire de l'Académie 1718, "Converser"
- 26) Chevalier de Méré (1930), vol. 2, 102 s
- 27) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 53 f
- 28) Charles Sorel 1672, 278 f
- 29) F. de Grenaille 1642, 260
- 30) R. Estienne 1539, s.v. "Entretenir"
- 31) Dictionnaire de l'Académie 1694, "Entretien"; au XVIII^e siècle, le Dictionnaire de l'Académie donne une définition identifiant l'entretien à la conversation: "Entretien, signifie aussi, Conversation, les discours, les propos qui sont la matière de la Conversation." Dict. de l'Acad. 1798, "Entretien". J. de Maistre s'efforce cependant d'indiquer les différences exactes entre conversation, dialogue et entretien: "Ne confondons pas les termes: ceux de 'conversation' de 'dialogue' et

d'entretien' ne sont pas synonymes. La 'conversation' divague de sa nature; elle n'a jamais de but antérieur; elle dépend des circonstances; elle admet un nombre illimité d'interlocuteurs. Je conviendrai donc si vous voulez qu'elle ne serait pas faite pour être imprimée, quand même la chose serait possible, à cause d'un certain pêle-mêle de pensées, fruit des transitions les plus bizarres, qui nous mènent souvent à parler dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'opéra-comique. Mais l'entretien' est beaucoup plus sage; il suppose un sujet, (...) Quant aux dialogues, ce mot ne représente qu'une fiction, car il suppose une conversation qui n'a jamais existé. C'est une oeuvre purement artificielle;" Joseph de Maistre 1821 (1895), vol. 2 78 ss; d'après l'Encyclopédie de Diderot, "entretien" désigne surtout la conversation sur un sujet déterminé, par rapport à la "conversation", lors de laquelle on peut changer de sujet autant que l'on veut. De plus, "entretien" est utilisé pour désigner des conversations imprimées, sauf pour le drame, dans lequel on utilise le mot "dialogue", et pour le discours public, polémique ou scientifique, où l'on parle de "colloque". cf. Denis Diderot 1751-80, "Conversation. Entretien"

- 32) Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e éd.), 5; dans la première édition, il est dit à propos des "disputes publiques": "où l'on crie de toute sa force pour rendre plus intelligible ce que les Sciences ont de plus subtil." Ortigue de Vaumorière 1688, 7
- 33) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 2 s
- 34) Claude Irson 1656, 250
- 35) Méré suivra plus tard cette convention de langage et distinguera entre "conseil" et "conférence", dont le but n'est pas le divertissement, mais le conseil professionnel, cf. Méré 1677 (1930), vol. 2, 103
- 36) Claude Irson 1656, 250 ss
- 37) cf. *ibid.*, 253 ss
- 38) cf. chapitre 2.3
- 39) Claude Irson 1656, 255
- 40) Claude Irson 1662 (1973), 203
- 41) Duchesse de Nemours 1709, 30f
- 42) Charles Sorel 1672, 281 s
- 43) Abbé Coussault 1692, 119 s
- 44) La Rochefoucauld 1658 (1964), 4 s
- 45) François de Grenaille 1642, 266
- 46) cf. chapitre 6.4
- 47) Dictionnaire de l'Académie 1694, "familier"; cf. aussi: "On appelle, 'Discours familier, style familier', Un discours, un style naturel et

aisé tel que celui dont on se sert ordinairement dans la conversation entre honnestes gens, et dans les lettres qu'on escrit à ses amis. Et on dit qu' 'Un terme est familier.' pour dire, qu'il n'est pas assez respectueux en esgard aux personnes à qui, ou devant qui on parle. Les termes d'affection et d'amitié sont des termes familiers à l'égard des personnes qui sont au dessus de nous." *ibid.*

- 48) Dictionnaire de l'Académie 1718, "familier"
- 49) Antoine de Courtin 1672 (2^{ème} édition) 16 ss; L'importance de la position sociale pour le droit d'être familier est indiquée plus clairement par Courtin: "(...) trois sortes de personnes, superieures, égales, et inferieures. Aux premieres tout est permis, parce qu'elles commandent aux autres beaucoup de choses se souffrent, parce qu'on n'a pas droit de les censurer; et aux dernières, rien n'est bien-séant que ce qui est dans les regles de la modestie. C'est pourquoy la familiarité convient aux deux premières espèces, et non pas à la dernière", *ibid.*, 18; François de Fenne écrit presque mot pour mot la même chose en 1690, 117 s; pour l'importance du partenaire, cf. aussi chapitre 2.6
- 50) Charles Sorel 1672, 300 s, pour Gracián, la conversation familière a la valeur suivante: "La conversation familière doit servir d'école d'érudition et de politesse. De ses amis, il en faut faire ses maîtres, assaisonnant le plaisir de converser de l'utilité d'apprendre." B. Gracián 1691 (3^e édition), 11
- 51) Morvan de Bellegarde 1688, 27
- 52) Morvan de Bellegarde 1696 A, 4; cf. aussi chapitre 5.5
- 53) Ant. de Courtin 1672 (2^e édition), 239; cf. aussi N. Faret: "(...) entre nos amis particuliers, où nostre ame se sentant deschargé de cette contraincte, qui luy donne la gesne dans les autres compagnies, laisse aller tous ses mouvements naturels au dehors, avec une non-chalance qui nous rend souvent presque tout à fait dissemblables de ce que nous paroissions en public. Neantmoins cette liberté ne doit jamais estre si negligée, qu'elle ne demeure dans les regles d'un doux et honneste respect," Faret 1630 (1932), 113
- 54) François de Fenne 1690, 132 s; même à l'intérieur d'une famille, on choisit la formule avec laquelle on s'adresse à l'autre: "B. La Femme peut-elle apeller son Mari par son Nom, ou par celui de Monsieur seulement? A. Si c'est en presence des Personnes d'une Qualité mediocre, et s'il est de basse condition, elle doit dire mon Mari, ce qui toutefois se pratique rarement mais fort mal parmi les bourgeoises de Paris." *ibid.*, 134
- 55) *ibid.*, 133
- 56) cf. *ibid.*, 126; de même, personne ne doit être forcé de parler: "A. Pour commencer par l'abord d'une Personne seule, il ne faut pas la détourner, si elle étudie, ou qu'elle écrive: mais attendre qu'il ait achevé, ou qu'il témoigne de nous vouloir parler." *ibid.*, 145 f
- 57) cf. *ibid.*, 143; cf.: "Il ne faut pas suivre ceux qui dans une sale gagnent la fenestre ou quelque coin, et qui étant joints parlent bas,

parce que c'est un témoignage qu'ils ne veulent point de survenant, et que le sujet de leur Entretien exige le secret." René Bary 1673, 285

- 58) *ibid.*, 282; cf. F. de Fenne 1690, 128
- 59) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 37
- 60) cf. aussi: "Lorsque dans une Compagnie, l'on est en peine de sçavoir, la raison de quelque événement, le moindre de la Compagnie, quelque sçavant qu'il soit, ne doit pas prendre la parole; parce que s'il la prend, il ravit aux personnes qualifiées l'honneur de la dire, et qu'il ne peut ravir cõt honneur, ou que parce qu'il croit être autant que les autres, ou que parce qu'il pense qu'ils ne sont pas éclairés." R. Bary 1673, 282 s; cf. aussi F. de Fenne 1690, 147 s; cette règle s'explique par la règle plus générale interdisant de vouloir dominer la conversation: "Ce qui gâte tout, reprint Euthyme, c'est que tout le monde veut dominer, et attirer à-soy la conversation;" Morvan de Bellegarde 1688, 269
- 61) A. de Courtin 1672², 38; cf. aussi Fr. de Fenne 1690, 136 s
- 62) A. de Courtin 1672², 38
- 63) Maurice Magendie 1925, Bary donne des instructions modèles où il indique comment adresser la parole à quelqu'un, surtout s'il s'agit d'une jolie fille: "Tyrene aborde vne tres-belle Fille, à laquelle il n'a jamais parlé. Tyrene. Vous vous offencerez peut-estre, Mademoiselle, des circonstances de mon abord: mais si vous considerez qu'il est naturel aux belles personnes d'attirer les honnestes gens ou vous aurez mauuaise opinion de vostre merite, ou vous ne traiterez pas inciuilement ma ciuilité. Roselye. Il n'y a pas grande apparence, Monsieur, que la maniere dont vous vsez en mon endroit soit vn effet de ma beauté, puis que ie suis assez visible, et que ie n'ay jamais essuyé vn si étrange abord. Il est bien plus croyable que la liberté que vous prenez est vn effet de vostre habitude, puis que ceux qui font ordinairement ce que vous faites, sont comme esclaves de leur accoustumance, et que pour peu que les objets soient suportables, ils s'empressent de les affronter." etc., René Bary 1662, 12 ss
- 64) La Bruyère 1694 (1951), 178
- 65) *ibid.*, 168; cf. aussi: "Quoy qu'apres avoir dit ce que nous avons pû dire, l'on ne nous congedie pas, il faut que nous nous retirions, mais il faut que ce soit brusquement; parce qu'il faut toujours épargner les paroles et les pas de ceux dont l'on ne doit justement attendre aucune civilité, (...)" R. Bary 1673, 284; "Si lors qu'on est en Conversation, l'on apporte une Lettre au Maistre de la maison, il faut, si on l'ouvre, changer de poste, parce que ne s'éloignant pas, l'on pourroit inquieter celuy qui la lit," *ibid.*, 284
- 66) La Bruyère 1694 (1951), 360
- 67) *ibid.*, 390
- 68) "Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins;" *ibid.*, 263; "Le trop parler est un si grand défaut,

qu'en matiere d'affaires et de conversation, si ce qui est bon est court, il est doublement bon;"Mme de Sablié 1678 (1971), 234

- 69) La Bruyère 1694 (1951), 379; "Ceux qui manquent d'esprit, veulent toujours parler; il semble qu'ils craignent qu'on ne s'aperçoive pas assez tôt de leur bêtise, qui pourroit se cacher sous un silence prudent et mysterieux." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 286; cf. N. Faret 1630 (1932), 140 s
- 70) "Mais pourquoi resister à l'ennui d'entendre redire cent fois la même chose? (...) Est-ce que le plaisir qu'ils ont à parler, leur oste la réflexion et la memoire, puis qu'ils ne se souviennent plus qu'ils ont dit, il n'y a qu'un moment, ce qu'ils repetent avec tant d'emphase, et qu'ils debitent comme une chose nouvelle." Morvan de Bellegarde 1696 A, 181 s
- 71) La Bruyère 1694 (1951), 170, Morvan de Bellegarde 1688, 270; Méré 1677 (1930), vol. 2, 123; N. Faret 1630 (1932), 139
- 72) "Les Personnes qui parlent beaucoup sont d'ordinaire sujettes à ces sortes d'indiscretions; et l'on peut dire qu'elles ne sont pas propres pour la Cour." La Chétardie 1683, vol. 1, 51; "Contre les grands parleurs (...) Quinconque n'aura pas ce commandement sur soy, se doit bien empescher de hazarder sa fortune à la Court." N. Faret 1630 (1932), 138; La Bruyère 1694 (1951), 194; "Un grand parleur dit tout ce qu'il scait et tout ce qu'il ne scait pas; il n'est capable ni de secret di d'affaire." Goussault 1692, 129
- 73) Méré 1677 (1930), vol. 2, 122
- 74) "Octaue n'excuse point le Badinage (...) Octauiue. Qui pardonne le badinage, est indigne de pardon;" R. Bary 1662, 265 ss; "Harangue" et "haranguer" signifient dans le langage précieux parler trop et de manière trop emphatique. "babil", dans le vocabulaire précieux, désigne également l'erreur de trop parler. cf. Ilse Toman 1967, 228 s, 225 s
- 75) La Bruyère 1694 (1951), 176
- 76) V. Roloff s'interroge surtout sur les traditions théologiques et philosophiques qui apparaissent dans la littérature didactique du Moyen-âge, il analyse la fonction du silence dans le conte, les récits et romans médiévaux: V. Roloff 1973; François de Grenaille 1642, 273, "Mais aussi qui pourroit souffrir ces faux solitaires qui sont tousiours en compagnie, quoy que la necessité ne les y oblige point, et que la bienséance le leur defende. Certains Cloîtres se treuent quelquefois vuides pour remplir nos maisons." *ibid.*, 274 s
- 77) Nicolas Faret 1630 (1932), 138 s; La Rochefoucauld 1731 (1964), 510
- 78) Morvan de Bellegarde 1696 B, 7 s
- 79) *ibid.*, 23 s
- 80) *ibid.*, 12 ss
- 81) cf. Fritz Schalk 1954, 9

- 82) "Il y a même un silence éloquent; comme dans la Musique il y a des poses agréables: il faut que le silence suspende un peu la conversation, quand ce ne seroit que pour se délasser et pour reprendre ses esprits: Autrement, ce seroit une gêne s'il falloit toujours s'entretenir." Claude Lrson 1656, 253
- 83) cf. Morvan de Bellegarde 1696B, 16 ss; La Bruyère voit également une certaine forme de silence comme expression de l'incapacité et de la bêtise. La Bruyère 1694 (1951), 262; d'après Bordelon, le silence montre l'imbécile tel qu'il est et l'intelligent plus intelligent qu'il ne l'est en réalité. Bordelon 1694 (2^e édition), 249 s
- 84) A. de Courtin 1672 (2. Aufl.), 69; cf. François de Fenne 1690, 157
- 85) Morvan de Bellegarde 1688, 195; "car nous n'aimons les gens, et nous ne les recherchons qu'a cause du plaisir qu'ils nous donnent. Ceux qui n'entrent point dans la conversation, qui n'ont rien de bon à dire; qui se tiennent dans une indolence stupide, tarissent incontinent toutes les matieres qu'on leur propose, et il faut qu'on sue pour chercher de quoy les entretenir." *ibid.*, 196; cf. aussi Mère 1677 (1930), vol. 2, 121
- 86) cf. chapitre 5.2 et 3.1 (sur les lieux de la rhétorique)
- 87) Austin appelle de telles fonctions des "performatives". cf. J.L. Austin 1962; Searle analyse les actes du langage indiquant quelle fonction revient à un énoncé. J.R. Searle 1969; ces deux concepts constituent l'arrière-plan du choix d'exemples suivants. - A propos de l'art des compliments dans l'âge baroque allemand, cf. W. Barner 1970, 173
- 88) Ant. de Courtin 1672 (2^e édition), 83 ss
- 89) *ibid.*, 87; toutefois, selon Ortigue de Vaumorière, le compliment ne doit pas non plus être trop faible: "Si les louanges ne sont que médiocres, la Personne à qui nous les adressons en a moins de reconnaissance, que de dépit, et le reste de la Compagnie ne daigne pas seulement nous écouter. Si au contraire, nous louons avec excez, nous jettons dans la confusion, ceux que nous tâchons d'élever à une gloire qu'ils ne méritent pas, et nous sommes méprisez des autres, comme de miserables flatteurs." Ortigue de Vaumorière 1688, 171
- 90) Ant. de Courtin 1672 (2^e édition), 87 s; cf. aussi chapitre 6.1
- 91) cf.: "C'est le plus grand art, d'un habile Courtisan, que de sçavoir louer bien à propos. Le meilleur moyen d'y réussir est de ne donner jamais de fausses louanges, c'est-à-dire, de ne pas attribuer à un Prince de belles qualités qu'il n'a point, de relever et de faire valoir celles qu'il a, et de ne le louer que dans les choses qui sont véritablement louables." François de Callières 1716, 232 s; d'après Courtin, une révérence muette peut remplacer un compliment ou même le rendre superflu: "Et alors le conte que l'on fait pour rire d'un courtisan qui disoit, 'le suis venu Monseigneur pour vous faire la reverence', et du Seigneur qui répondit brusquement 'faites-là', est tout à fait à propos;" A. de Courtin 1672 (2^e édition), 82; d'après Grenaille, les compliments varient selon le rang social, suivant les règles de la bienséance. François de Grenaille 1642, 262; "Il est vray, continua Euthyme, qu'il n'y a rien de plus dégoûtant que des louan-

ges fades et mal-placées." Morvan de Bellegarde 1688, 429; "(...) on n'ose plus parler aux gens sans les flater et sans leur dire mille chose qu'on ne croit point: C'est une espece de comédie que l'on jouë eternellement," *ibid.*, 428

- 92) "Si l'on est obligé de faire quelque compliment, il faut les faire courts, et répondre plutôt avec des reverences qu'avec de longs discours" A. de Courtin 1672 (2^e édition), 63; cf. F. de Fenne 1690, 154; cependant, ici aussi il s'agit de prendre une position intermédiaire entre ce qui est de trop et ce qui n'est pas assez. cf. F. de Grenaille 1642, 262
- 93) cf.: "Les Bourgeois, les Provinciaux, les Pedans sont grands faiseurs de reverences; ils accablent le monde par leur complimens éternels et par des civilitez gênantes;" Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 339; chez Faret déjà, les compliments exagérés ne doivent pas se prononcer à la cour. Il intitule un chapitre: "Contre les opinatres faiseurs de compliments", N. Faret 1630 (1932), 127
- 94) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 89; Bary montre dans des conversations modèles comment formuler un compliment sur les belles mains d'une femme, ou bien comment obtenir les faveurs de son futur beau-père à l'aide d'un compliment. R. Bary 1662, 103 s, 50 ss; Magendie donne un exemple extrait de l'oeuvre de Claude Jaunin, montrant par quel nombre de formules toutes faites on invite un ami à dîner. cf. M. Magendie 1925, 185 s
- 95) La Bruyère 1694 (1951), 186 s
- 96) *ibid.*, 246
- 97) Méré 1677 (1930), vol. 2, 124
- 98) F. de Callières 1716, 232; cf. *ibid.*, 230 s; d'après Méré, il faut de l'adresse et de l'esprit pour ne pas devenir un "flatteur ordinaire". Méré 1677 (1930), vol. 2, 124
- 99) La Bruyère 1694 (1951), 338; *ibid.*, 331 s; "(...) la modestie, à parler discrettement des ses faits, et la franchise, à louer hautement ceux des autres qui s'en sont rendus dignes." N. Faret 1630 (1932), 90
- 100) *ibid.*, 107 s; Méré 1677 (1930), vol. 2, 123
- 101) N. Faret 1630 (1932), 108
- 102) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 65 s; "c'est une tres-grande incivilité de questionner et d'interroger la personne que l'on veut honorer, et même quelque personne que ce soit, si ce ne sont gens qui dépendent de nous." *ibid.*, 65
- 103) Leven de Templery 1698, 54 s
- 104) La Bruyère 1694 (1951), 176; "Il faut en tout nos discours, s'abstenir de jurer, qui est un vice où plusieurs tombent par une méchante habitude, pensant par là donner plus de creance à ce qu'ils disent:" A. de Courtin 1672 (2^e édition), 64 s

- 105) La Bruyère 1694 (1951), 178 f; Ant. de Balinghem 1618, 306, 308, 205 f; "S'ils monstrent de se ressentir des iniures qu'ils leur font, c'est pour estre disgraciez, mal venus et desauancez, et encore pire que ie n'ose dire: c'est pourquoy Seneque admonestoit de non seulement souffrir patiemment les outrages des gens puissants, mais aussi d'vne face riante, et d'vn visage serain et ioyeux." *ibid.*, 497
- 106) (...) la plus part de ce que nous appellons iniure, soit verbale, soit réelle et de fait, vient de le mal interpreter, et le tirer au pire sens qu'il peut auoir: presque chasque chose et parole a deux anses, l'importance est de la prendre par la meilleure des deux." *ibid.*, 434; cf. aussi; *ibid.*, 459
- 107) N. Faret 1630 (1932), 106 s
- 108) "Si un homme de condition faisant un recit, péche par exemple contre la Cronologie, l'inferieur ne doit pas prendre la liberté de faire remarquer la faute, parce que la reprehension est ordinairement desagreceable, et qu'elle renferme une espee de superiorité, (...) R. Bary 1673, 283
- 109) "Ces gens-là tournent la plus douce conversation en petite-guerre, et sont, par consequent, plus ennemis de leurs amis, que de ceux, qui ne les frequentent point." B. Gracián 1691 (3^e édition), 168
- 110) B. Lamy 1688 (3^e édition), 333
- 111) Ant. de Balinghem 1618, 203
- 112) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 62 s; F. de Fenne 1690, 153
- 113) cf. à ce propos une conversation modèle de R. Bary 1662 A, 127-131
- 114) La Bruyère 1694 (1951), 184
- 115) *ibid.*, 187 s; cf. aussi chapitre 2, note 354
- 116) cf. chapitre, p. 17
- 117) cf. M. Magendie 1925, 678 s
- 118) N. Faret 1630 (1932), 155-157
- 119) Méré 1677 (1930), vol. 2, 83; La Bruyère 1694 (1951) 110, 186
- 120) Chalesme 1671, 183
- 121) La Chétardie 1683, vol. 1, 32 s
- 122) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 243 ss; La Bruyère conseille également de ne railler que des erreurs minimales. La Bruyère 1694 (1951), 186
- 123) Abbé Goussault 1694, 8 s; cf. R. Bary 1662 A, 158-161
- 124) Chalesme 1671, 182

- 125) "(...) l'on ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que l'on instruit;" B. Lamy 1688 (3^e édition), 350
- 126) cf. Ilse Toman 1967, 230 s
- 127) La Bruyère 1694 (1951), 168
- 128) Morvan de Bellegarde 1688, 204 s
- 129) "Les pensées donc que je nomme agréables ne sont pas précisément celles où regne la plaisanterie, et qui passent parmi nous par de bons mots." Dom. Bouhours 1687, 132
- 130) Fr. de Callières 1692 A, 3
- 131) Chalesme 1671, 184
- 132) N. Faret 1630 (1932), 161
- 133) *ibid.*, 162
- 134) *ibid.*, 162
- 135) *ibid.*, 163 s; cf. aussi La Bruyère 1694 (1951), 261
- 136) N. Faret 1630 (1932), 165
- 137) "(...) on n'a point eu le dessein d'en faire un simple recueil pour les apprendre à ceux qui ne les savent pas, et que le but principal est de les citer comme des exemples pour donner une juste idée de ce que c'est qu'un bon mot. On tâche en même temps, de faire connoître que les bons mots doivent être purgés de ces traits offensans et malins que les Grecs appellent des Sarcasmes, que pour être parfaits, ils doivent contenir une raillerie fine, delicate et enjouée, qui soit un peu enveloppée sous un sens figuré, qu'il faut surtout qu'ils soient exempts de toute sorte d'impiété, ainsi que des sales équivoques et des paroles obscenes," Fr. de Callières 1692 A, avertissement
- 138) "La Cour se plairoit assez à dire de bons mots et des choses bien prises; cependant parce que cela n'est pas aisé, la plupart ont recours à je ne sçay quels proverbes qu'ils apprenent curieusement pour les appliquer à tout propos, comme cela se rencontre." Méré 1677 (1930), vol. 2, 115
- 139) Fr. de Callières 1692, 109 s
- 140) *ibid.*, 21 s
- 141) "Nous venons de perdre un bel esprit qui a excellé en l'art de railler finement et agréablement, tant de vive voix que dans ses écrits, sur tout dans les ingenieux vers de ballet qu'il a faits pour toute la Cour pendant plusieurs années, il est original en ce genre, les Anciens ne luy ont fourny aucun modele de cette espece de raillerie et personne n'a jusqu'icy réüssy à l'imiter." *ibid.*, 330 s

- 142) Méré 1668/69 (1930), vol. 1, 62; Mornet va certainement trop loin quand il dit que l'on veut, au 17^e siècle, bannir tout ce qui nuit à la clarté et qui pourrait donner lieu à des équivoques. cf. Daniel Mornet 1929, 316
- 143) Leven de Templery 1699, 155
- 144) *ibid.*, 156
- 145) *ibid.*, 157
- 146) *ibid.*, 157
- 147) *ibid.*, 159
- 148) *ibid.*, 162
- 149) *ibid.*, 161
- 150) *ibid.*, 162 s
- 151) *ibid.*, 164-167; cf. aussi la figure de rhétorique de l'annominatio
- 152) Méré 1677 (1930), vol. 2, 116 s
- 153) "et quand c'est une conversation de femme, l'équivoque même n'est pas permise; elle choque la civilité, aussi bien que l'honnesteté (...) Il faut observer aussi lorsqu'il se rencontre quelque licentieux dans une compagnie, qui sort de ces règles, et profère quelque parole libre, de n'en pas rire, et même de faire semblant de ne l'avoir point ouïe." A. de Courtin 1672 (2^e édition), 66; "(...) la ville et la cour; ils s'en sont défaits, et la bourgeoisie les a reçues avec les pointes et les équivoques." La Bruyère 1694 (1951), 189
- 154) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 197
- 155) "Les plus complaisans se contentent de montrer une mine attentive, au même temps qu'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement et une précipitation de retourner à ce qu'ils veulent dire." Mme de Sablé 1678 (1971), 233; La Rochefoucauld écrit mot pour mot la même chose: La Rochefoucauld 1678 (1964), 421; cf. aussi *ibid.*, 1731, 509; "tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui"; La Bruyère 1694 (1951), 189
- 156) Fr. de Callières 1716, 229; "(...) on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche," La Rochefoucauld 1731 (1964), 509
- 157) Méré 1677 (1930), vol. 2, 123
- 158) La Bruyère 1694 (1951), 172
- 159) "C'est manquer de civilité et de politesse, que d'écouter ce qu'on ne nous dit pas. Ces personnes qui sont si attentives à deviner ce qu'on a envie de leur cacher, sont fort incommodes dans le commer-

ce, et ils s'attirent la haine des gens, s'ils divulguent des secrets qu'ils ont dérobez de la sorte." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 15

- 160) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 41; cf. aussi Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 10; et F. de Fenne 1690, 138
- 161) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 39; cf. aussi R. Bary 1673, 283; et F. de Fenne 1690, 137
- 162) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 62; cf. aussi F. Fenne 1690, 153
- 163) La Bruyère 1694 (1951), 181
- 164) Eustache Du Refuge 1618, 17
- 165) A. de Courtin 1675, avertissement
- 166) A propos de la fréquence des empoignades et du rôle de la canne dans les rapports sociaux, cf. Franz Rauhut 1958, 211 s
- 167) A. de Courtin 1675, 6 s
- 168) *ibid.*, 9 ss, 77 s
- 169) A. de Courtin 1675, 56 s
- 170) *ibid.*, 127
- 171) cf. à ce propos A. de Balinghem 1618, 226 f
- 172) A. Courtin 1675, 299
- 173) F. de Grenaille 1642, 264
- 174) Pour la division antique du style, cf. Heinrich Lausberg 1973 (2^e édition), 519 ss
- 175) Leven de Templery 1699, 86
- 176) cf. *ibid.*, 86-100; d'après Leven de Templery, la raillerie appartient en même temps à une quatrième catégorie de style: "Je vous diray donc qu'outre les trois sortes de Stiles dont je viens de parler, il y a encore le Burlesuque, duquel nul Auteur François n'a jamais traité à fond, quoiqu'il soit non seulement agreable, mais encore utile à corriger le vice, en le rendant ridicule." *ibid.*, 100 s; cf. aussi *ibid.*, 106; cf. également le recueil de citations de Middelberg sur "bas": P. Middelberg 1969, 26 ss; sur "médiocre": *ibid.*, 245 ss; sur "sublime": *ibid.*, 400 ss; sur "noble": *ibid.*, 283 ss;
- 177) Eléazar Mauvillon 1751, 71
- 178) A. Renaud 1697, 141 s
- 179) B. Gibert 1741 (réédition), 281 s
- 180) Pour la tradition antique, cf. H. Lausberg 1973 (2^e édition), 519; cf. B. Gibert 1703, 48 s

- 181) B. Gibert 1703, 48 s
- 182) B. Lamy 1688 (3^e édition), 269
- 183) Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 11
- 184) La Bruyère 1694 (1951), 193 s; cf. aussi: "Mais quand ce sujet seroit grand et relevé, il ne faudroit pas laisser, ce me semble, d'en parler d'un air aisé et facile;" Chalesme 1671, 180; et Leven de Templery 1699, 10
- 185) "Le discours est le caractere de l'ame; nôtre humeur se peint dans nos paroles, et chacun sans y penser suit le stile auquel ses dispositions naturelles le portent. Elles sont toutes differentes dans chaque homme, c'est pourquoi il y a autant de differens stiles qu'il y a de personnes qui parlent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une manière de parler qui lui est particuliere." B. Lamy 1688 (3^e édition), 256 s
- 186) "Chaque siecle a son stile. La diversité des stiles vient encore des préjuges avec lesquels on parle. Quand on conçoit dans le monde de l'estime pour quelque maniere d'écrire, et qu'il s'en fait une mode, chacun tâche de la suivre, et de s'y conformer; (...) C'est ce qui fait que chaque âge chaque siecle a sa maniere de parler qui lui est particuliere." *ibid.*, 259 s; cette opinion a également des antécédents antiques. Tacite écrit que chaque époque exige une autre rhétorique, selon son propre goût. Tacite (1967), 44; Pierre Dumonceaux souligne le parallélisme entre le style de comportement d'un groupe social et le style des auteurs chez Richelet: dans les deux cas, on agit en fonction de systèmes de normes donnés. cf. Pierre Dumonceaux 1971, 578
- 187) Dom. Bouhours 1687, 75
- 188) *ibid.*, 80
- 189) *ibid.*, 132
- 190) *ibid.*, 150
- 191) *ibid.*, 219
- 192) *ibid.*, 230
- 193) *ibid.*, 243
- 194) *ibid.*, 293
- 195) *ibid.*, 332
- 196) *ibid.*, 392
- 197) Aussi importante que soit la galanterie au XVII^e siècle également pour la conversation, il est certain que le niveau de style de la conversation n'est pas seulement déterminé par les "choses galantes", comme le suggère Henn-Schmolders. Car même si la lettre galante peut être un prélude à une lettre d'amour (bien qu'il ne faille pas

oublier que la galanterie au 17^e siècle est très nettement séparée de l'amour, cf. chap. 5.4), l'indifférence thématique d'une conversation dans laquelle "l'aventure amoureuse peut s'annoncer" n'est ni le seul, ni le plus représentatif des types de conversation, et il ne peut pas non plus être généralisé chez Mlle de Scudéry en une définition de style de la conversation. Ce n'est pas sans raison que Mlle de Scudéry exige dans la citation sur laquelle s'appuie Henn-Schmolders, un "style aisé et naturel". cf. Claudia Henn-Schmolders 1975, 26; sur Bouhours cf. K. Friedrich 1959, 29-34

- 198) La Bruyère 1694 (1951), 89; cf. aussi *ibid.*, 89; et A. Stegmann 1972, 177 s
- 199) Ortigue de Vaumorière 1688, 399
- 200) Paul Middelberg 1969, 346 ss
- 201) *ibid.*, 64 s
- 202) *ibid.*, 30 ss
- 203) *ibid.*, 13 s
- 204) *ibid.*, 8 s
- 205) *ibid.*, 316 ss
- 206) *ibid.*, 180 ss
- 207) *ibid.*, 91 ss
- 208) *ibid.*, 100 ss
- 209) *ibid.*, 143 ss
- 210) *ibid.*, 329 ss
- 211) *ibid.*, 1 ss
- 212) Ch. Sorel 1672, 280
- 213) *ibid.*, 282
- 214) Fr. de Callières 1692 A, 7
- 215) "Ce ton sententieux me remet dans l'esprit, qu'encore la joye soit fort tempérée, il ne faut pourtant dire que bien peu de senten-ces; le peuple et les gens du commun en sont charmez; mais les honnestes gens ne les peuvent souffrir;" Méré 1677 (1930), vol. 2; 120
- 216) Morvan de Bellegarde se prononce ainsi à l'occasion de ses conver-sations modèles qui devaient familiariser le lecteur avec des sujets de conversation importants: "Il n'est pas besoin d'apprendre de mémoire ce que l'on doit dire, parce que la Conversation ne demande rien d'étudié, ou de contraint; le hasard, les conjunctures, la situation des esprits qui composent le cercle, doivent faire naître les sujets

- qu'on y traite." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3, avertissement
- 217) La Bruyère 1694 (1951), 175; Méré 1677 (1930), vol. 2, 119
- 218) La Bruyère 1694 (1951), 105
- 219) cf. M. Magendie 1925, 359
- 220) "ce n'est pas qu'il faille trop rêver ce qu'on doit dire dans une conversation, souvent ce qu'on dit sans tant de préparation, et par caprice est plus agréable que les discours les plus concertez; mais il faut s'accoutmer à parler le plus poliment qu'on peut, et le plus naturellement tout-ensemble." Morvan de Bellegarde 1688, 339
- 221) Méré 1677 (1930), vol. 2, 121
- 222) Mlle de Scudéry 1650 - 53, vol. 10, 2, 729 ss
- 223) Abbé de Pure 1656, vol. 1, 149
- 224) Ilse Toman 1967, 221 s
- 225) cf. Paul Middelberg 1969, 402, qui a intégré ce passage de Morvan de Bellegarde dans son corpus de citations.
- 226) Jean Pierre Dens 1973, 221 s
- 227) cf. Jean Cousin 1932-33, vol. 1, 594; René Rapin 1675 (1970), 51
- 228) Nicolas Faret 1630 (1932), 51
- 229) La Rochefoucauld (1964), 510
- 230) cf. aussi "Que si dans les entretiens que ie mets au iour, ie suis si peu artificiel, on ne doit pas attendre que ie le sois dans le commerce ordinaire, où ie me trouue plustost pour me délasser de mes études que pour étudier. C'est là que ie m'abandonne à vne honneste liberté," F. de Grenaille 1642, 267 s; d'après Mme de Sévigné, le style négligé n'est intelligible que pour une personne non imbue d'elle même, ou bien pour un personnage mondain: "car mon style est si négligé qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour s'en pouvoir accomoder." Mme de Sévigné 1671 (1972-74), vol. 1, 398
- 231) Dominique Bouhours 1674, 239 s
- 232) *ibid.*, 241, cf. aussi *ibid.*, 240; P. France fait remarquer que dans les entretiens de Bouhours on ne permet qu'une quantité limitée de négligence. Peter France 1965, 30
- 233) "Il faut encore considerer sur ce sujet, que la Negligence affectée, et ce mespris trop evident dont l'on use jusques aux moindres gestes et au moindre clein d'oeil, sont des vices encore plus grands que le trop de soin (...)" N. Faret 1630 (1932), 52
- 234) "Pour reigler donc nos conversations (...) ie voudrois qu'elles ne fussent ny trop libres ny trop sérieuses (...) l'estime bien un

langage net et poly, mais non pas moi ny affecté, et tiens par maxime, que le plus grand artifice qu'on puisse apporter pour bien parler c'est de parler naïvement." François de Grenaille 1642, 266 s

- 235) "Cependant ne croyez pas, continua-t-il, qu'une pensée ne puisse estre agréable que par des endroits brillans et qui ayent du jeu: la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément." Dom. Bouhours 1687, 150
- 236) Abbé Goussault 1692, 7
- 237) Claude F. de Vaugelas 1647, 487
- 238) B. Lamy 1741 (réédition), 97; D. Bouhours 1671, 54
- 239) cf. A. Kibedi Varga 1970; Le Gras 1671, 88
- 240) cf. note 239
- 241) F. de Grenaille 1642, 370 s, sur l'ordre des pensées en rhétorique et dans la littérature; Daniel Mornet 1929, 126 s
- 242) Saint Evremond (1909), 45
- 243) Boissimon 1698, 154
- 244) Heinrich Lausberg 1950, 183
- 245) *ibid.*, 183 s
- 246) *ibid.*, 187
- 247) Harald Weinrich 1961, 531, 535
- 248) *ibid.*, 535 s
- 249) Ferdinand Brunot 1924, vol. 4, 2, 1101 s
- 250) Daniel Mornet 1929, 318, 305
- 251) *ibid.*, 325
- 252) La Bruyère 1694 (1951), 188; cf. aussi: *ibid.*, 169 s
- 253) Fr. Neubert, 1929, traite de ces formes
- 254) Hugo Friedrich 1936, 325 et 334
- 255) Claude F. Vaugelas 1647, 585
- 256) cf. *ibid.*, 577-585
- 257) René Bary 1673, 7
- 258) François Charpentier 1683 (1972), 610
- 259) cf. l'étude de M. Wandruszka sur l'esprit de la langue française: "La

clarté est une haute vertu sociale. Si l'on se trouve en bonne compagnie, c'est une exigence de la politesse que de s'exprimer de sorte que l'on puisse être compris sans difficulté." Mario Wandruszka 1959, 129

- 260) Gustav René Hocke s'est occupé en 1959 des types décoratifs de style dans la littérature occidentale.
- 261) Peter France 1969, 14; cf. en résumé à propos de leur relation au cours de l'histoire: P. France 1965, 36
- 262) P. France 1972, 3 et 20 s; cf. aussi Kibedi Varga sur Le Gras: A. Kibedi Varga 1970, 80
- 263) Georges Snyders 1965, 115 s
- 264) Oudart Richesource 1667, 23-33; cf. aussi à propos de l'amplification: R. Bary 1665, 414 s
- 265) Leven de Templery 1699, 203
- 266) *ibid.*, 204
- 267) Ortigue de Vaumorière 1688, 53 s; cf. aussi: "Vous à qui l'hyperbole étoit si familière avant que vous eussiez épouzé Cléonice. Peut être n'avez vous pas encore oublié de quelle manière vous mettiez cette figure en oeuvre, lors que vous me veniez chercher pour me faire part de vôtre joie, ou me conter vos chagrins. Il n'y a que six mois, qu'un moment que vous passiez sans voir Cléonice, étoit un siècle d'ennui pour vous, et je suis assuré que si vous aviez pû être un siècle à l'entretenir, vous n'auriez regardé ce siècle que comme un moment." *ibid.*, 60 s, cf. aussi *ibid.*, 58 s
- 268) *ibid.*, 66; "Vous ne devez point avoir la même crainte pour l'Anti-thèse. Je vous ai toujours oûi dire que vous ne la pouviez souffrir. Cependand l'opposition des mots et des pensées peut donner à un Discours l'agrément que la peinture reçoit du contraste. Mais je demeure d'accord avec vous que l'Homme qui emploie cette figure, doit être ennemi de toute affectation, et consulter moins le jeu des paroles que le bon sens." *ibid.*, 66; pour Bouhours, la métaphore est une agréable diversion: "Au reste, reprit Eudoxe, la métaphore est de sa nature une source d'agrémens; et rien ne flate peut-estre plus l'esprit que la représentation d'un objet sous une image étrangere." Dom. Bouhours 1687, 143
- 269) B. Gibert 1703, 78 s
- 270) B. Lamy 1688 (3^e édition), 270
- 271) Boissimon 1698, 30 ss
- 272) *ibid.*, 32; cf. aussi à propos de la vanité de l'apparence extérieure par rapport au style naturel: *ibid.*, 40 s; dans l'antiquité, Tacite oppose l'art oratoire de son temps à celui d'une époque antérieure, possédant moins d'expérience, permettant encore des longueurs inutiles, des discours préliminaires et des détails superflus. Tacite (1967) 45

- 273) cf. aussi chapitre 2, p. 19
- 274) Duprè de La Porte 1621, 97
- 275) "Il ne faut pas dans l'entretien des personnes de haute condition, user d'Avant-propos, parce que la plupart des Grands sont impatiens, et presomptueux," R. Bary 1673, 287
- 276) "Ces recits pourtant ne doivent pas être longs, il ne faut s'étendre que sur les particularitez ou se peuvent interesser les principaux de la Compagnie," Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 7
- 277) Dans les "Conversations où l'on traite d'Affaires", le discours indirect est préférable au discours direct. "J'appelle Discours indirect celui qui exprime la substance des choses, et non pas précisément la maniere avec laquelle elles ont été dites (...). Le Discours direct represente la substance des choses, et la maniere avec laquelle elles ont été exprimées: (...) cette façon de parler est souvent employée pour exprimer une chose plus naïvement, et a quelquefois tres-bonne grace. Il est à propos de remarquer qu'il ne faut pas se servir souvent de cette façon de parler pour exprimer certaines choses qui ne méritent pas d'estre si fort étendues, et qui tuent le monde quand on en fait de grandes histoires. Le vice est commun aux jeunes gens; et encore plus aux femmes, qui s'amuse à toutes les moindres circonstances qui ne servent de rien à l'histoire, au lieu de trancher court, et de s'arrêter au principal." Cl. Irson 1656, 254
- 278) cf. M. Magendie 1925, 682
- 279) "Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire." La Rochefoucauld 1731 (1964), 510
- 280) "C'est la variété qui donne de l'agrément;" Ortigue de Vaumorière 1688, 8 s
- 281) Méré 1668/69 (1930), vol. 1, 67
- 282) La Bruyère 1694 (1951), 236
- 283) cf. aussi chapitre 5.2; il ne s'agit donc pas d'un droit, commun à tous, d'aborder un nouveau sujet, que l'on identifierait au droit, commun à tous, de parler tour à tour, comme le pense Henn-Schmölders (...) Ce n'est pas l'égalité de rang qui, au 17^e siècle, n'existait même pas dans les salons, qui est l'élément important ici, mais l'égalité dans le manque de connaissances spécialisées.
- 284) "La Transition est une tromperie ingénieuse, que l'orateur ou l'Ecrivain fait à ceux qui écoutent ou qui lisent, en les faisant passer insensiblement d'une matiere à une autre, sans qu'ils en reconnoissent l'enchaînement. Elle doit être ourdie avec tant d'adresse, qu'on n'en puisse voir la trame, ou, pour mieux dire, elle doit être déguisée avec tant d'art, qu'on ne la prenne pas même pour un art et pour une figure." Leven de Templerly 1699, 196

- 285) cf. Herbert Steiner 1930, 13
- 286) Méré 1677 (1930), vol. 2, 105
- 287) Ortigue de Vaumorière 1688, 332 ss; cf. aussi chapitre 4, note 45
- 288) La Rochefoucauld 1731 (1964), 509
- 289) La Bruyère 1694 (1951), 175; cf. aussi Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 90
- 290) Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 8
- 291) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 286
- 292) Mme de Sablé 1678 (1971), 233
- 293) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 392
- 294) La Chétardie 1684, 42
- 295) La Bruyère 1694 (1951), 261
- 296) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 31
- 297) La Bruyère 1694 (1951), 123
- 298) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 29 s
- 299) Ortigue de Vaumorière 1688, 8
- 300) *ibid.*, 9 s
- 301) *ibid.*, 421 s
- 302) *ibid.*, 427 s
- 303) La Bruyère 1694 (1951), 171
- 304) Ortigue de Vaumorière 1688, 73
- 305) "S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien: elle devient un roman entre ses mains;" La Bruyère 1694 (1951), 172
- 306) cf. Roger Duchêne 1970, 44
- 307) Dom. Bouhours 1687, 75
- 308) "mais quelle instruction peut-on tirer d'une Généalogie seiche et décharnée, où l'on n'a aucun intérêt? J'ai bien affaire de savoir que dans une maison qui m'est inconnue, Thibaud a été fils d'Enguerand" Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 9 s; Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 9
- 309) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 10, 12; Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 10

- 310) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 25 s
- 311) Morvan de Bellegarde 1696 A, avertissement
- 312) Mlle de Scudéry 1680, vol 1, 4-7
- 313) *ibid.*, 19 s
- 314) C.D.'O. Gowan 1960, 139
- 315) "Croyez-vous, demanda Theagene, qu'on ne doive point parler de choses sçavantes dans les visites? quand on est avec des gens qui ne se piquent point de science, répondit Euthyme, ce seroit faire le pédant que de leur parler un langage qu'ils n'entendent point, et ce seroit un bon moyen de les ennûier; (...) il faut aussi choisir parmi les sciences ce qu'il y a de plus agréable, et de plus réjouissant;" Morvan de Bellegarde 1688, 270 s
- 316) Mme de Sévigné 1689 (1953-57), vol. 3, 347
- 317) "Je ne voudrais parler que bien rarement des choses qui ne sont point de la connaissance ordinaire du monde, comme de la Politique, de la Chicane, et des Affaires: Ce sont des sujets ennuyeux pour les esprits bien faits." Mère 1700 (1930), vol. 3, 119
- 318) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 10 s; cf. également La Bruyère qui regrette que les habitants des villes s'intéressent si peu à la vie des champs: "On s'élève à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres;" La Bruyère 1694 (1951), 232
- 319) Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 5 s
- 320) "Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accomoder à tous les esprits (...)" La Bruyère 1694 (1951), 168 s
- 321) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 37; Henn-Schmölders fait remarquer à juste titre que l'indifférence dans le choix des sujets de conversation est possible étant donné que l'on a retiré à la conversation le fond moral et dialectique, qui aurait exigé que l'on défende des vérités. C. Henn-Schmölders 1975, 24; "il n'y a rien qu'il faille entièrement bannir de la conversation (...) il faut que le jugement et les occasions y fassent entrer tour à tour ce qui est le plus à propos." Mme de Sévigné 1671 (1972-74), vol. 1, 201
- 322) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 38 s
- 323) Trotti de La Chétardie 1691, 216
- 324) "Pour rendre nostre conversation agréable, il ne faut pas toujours vouloir dire ce qui nous paroît de bon et de curieux, mais entretenir ceux avec qui nous sommes de ce qui est de leur goût et de ce qu'ils aiment." Goussault 1692, 117

- 325) La Rochefoucauld 1731 (1964), 510; Méré 1677 (1930), vol. 2, 101
- 326) N. Faret 1630 (1932), 169 ss et 103 s
- 327) Ortigue de Vaumorière 1688, 10 s
- 328) Chalesme 1671, 179
- 329) Ortigue de Vaumorière 1688, 50 f
- 330) Méré 1677 (1930), vol. 2, 120
- 331) F. de Grenaille 1642, 265
- 332) F. de Fenne 1690, 130
- 333) Morvan de Bellegarde 1693, 245 s
- 334) Ortigue de Vaumorière 1688, 203 ss
- 335) "On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclination des personnes que l'on entretient," La Rochefoucauld 1731 (1964), 509; cf. aussi *ibid.*, 509 s
- 336) "Le bon esprit est celui qui s'accommode à tout le monde, et qui sçait se hausser et se baisser selon les occasions qui se présentent. L'esprit d'un grand Homme n'a point de poste fixe; rien ne doit estre au dessus ny au dessous de sa connaissance;" La Chétardie 1683, vol. 2, 13 s
- 337) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3, avertissement
- 338) *ibid.*, vol. 1, 17
- 339) "Il y a parler bien, parler aisément, parler juste; parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain;" La Bruyère 1694 (1951), 177; "Aussi ne suffit-il pas toujours de dire de belles choses il faut que ces belles choses soient bien placées;" Chalesme 1671, 180; Méré 1677 (1930) vol. 2, 107
- 340) "Pour les matieres du discours toutes me sont bonnes pourueu qu'elles soient indifferentes;" F. de Grenaille 1642, 268
- 341) La Conversation: "Elle doit mesme autant qu'il se peut rouler sur des matieres indifferentes, sur tout entre des Personnes de la Cour, qui sont d'ordinaire les Espions les uns des autres." La Chétardie 1683, vol. 1, 54 s
- 342) "(...) l'on ne s'entretient à la Cour que de modes, que d'amourettes, que de jeu, que de partie, et ce qui afflige le plus les honnestes gens, c'est qu'on n'ose ordinairement y parler d'autre chose." R. Bary 1673, 38
- 343) La Bruyère 1694 (1951), 168

- 344) "Je conçois, reprit-elle, qu'à en parler en general, elle doit estre plus souvent de choses ordinaires et galantes, que de grandes choses." Mlle de Scudéry, vol. 1, 1680, 38
- 345) La Bruyère 1694 (1951), 232; il explique à un autre endroit qu'il est malgré tout nécessaire pour le courtisan, et même primordial pour son existence, de prendre part à de telles conversations: *ibid.*, 235; cf. aussi *ibid.*, 222 s
- 346) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 393
- 347) Goussault 1692, 116 s; cf. également les explications de Magendie concernant l'air galant: M. Magendie 1925, 674
- 348) cf. chapitre 2.4
- 349) cf. chapitre 2.7
- 350) Ortigue de Vaumorière 1688, 205
- 351) "Ceux qui voyent le grand monde, ne doivent pas avoir une haute opinion de leur personne, l'orgueil, comme dit un Ancien, est insupportable." R. Bary 1673, 279
- 352) Mme de Sablé 1678 (1971), 237
- 353) La Bruyère 1694 (1951), 172 et 284 s
- 354) N. Faret 1630 (1932), 105 s et 133
- 355) *ibid.*, 113; "Cependant quelle injustice est-ce faire à ceux qui nous ayment, de ne leur apporter que les défauts de nostre esprit, et donner à ceux, de qui nous ne sommes pas encore connus, tout ce qu'il a de plus excellent pour plaire?" *ibid.*, 114
- 356) Du Refuge 1618, 127 s
- 357) Méré 1677 (1930), vol. 2, 106
- 358) "La bonne fortune fait quasi toujours quelque changement dans le procédé, dans l'air, et dans la maniere de converser et d'agir." Mme de Sablé 1678 (1971), 233
- 359) La Bruyère 1694 (1951), 238
- 360) *ibid.*, 172 s
- 361) *ibid.*, 237
- 362) N. Faret 1630 (1932), 175
- 363) "le moindre mot qu'on dit à leur desavantage, et qu'elles interpretent toujours en mauvaise part, leur donne d'étranges inquiétudes; (...) la plupart de leurs conversations se passent en explications et en apologies, pour donner un bon sens à ce qu'on a dit," Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 321; à propos des sujets de conversation abordés par les femmes entre elles, cf. chap. 2.5

- 364) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 67 s
- 365) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 11
- 366) Mme de Sablé 1678 (1971), 235
- 367) Morvan de Bellegarde 1688, 297
- 368) La Bruyère 1694 (1951), 181 s
- 369) R. Bary 1662, 162-166
- 370) "Les gens soupçonneux sont encore bien plus des-agreables, repliqua Theagene; pour moy je les appelle des Tyrans de la conversation, ils mettent tout le monde à la gêne, et il faut être bien souple pour ne leur point donner d'ombrage; (...) ils sont toujours sur les épines et sur le qui vive; ils interprètent tout de travers, ils croient que tous les ris qu'on fait sont malicieux, (...) car ils croyent toujours qu'on parle d'eux, et qu'on en dit des choses dés-avantageuses;" Morvan de Bellegarde 1688, 312 s
- 371) Ant. de Balinghem 1618, 198
- 372) La Bruyère 1694 (1951), 185
- 373) *ibid.*, 387
- 374) "Ce ne sont pas toujours les personnes qui brillent le plus, qu'on recherche pour la société civile. S'ils plaisent davantage, on redoute leur esprit; on craint d'en être effacé." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 614
- 376) "C'est encore un assez grand suplice, reprit Nicanor, de se trouver dans une grande Compagnie, où chacun a un secret: principalement quand on n'en a pas, et que l'on n'a rien à faire qu'à écouter ce petit murmure que font ceux qui s'entretiennent en parlant tout bas." Mlle de Scudéry 1680, 28 s; cf. aussi F. Fenne 1690, 128
- 377) Mère 1677 (1930), vol. 2, 122
- 378) cf. Magendie qui montre que Faret se réfère à l'italien Guazzo: M. Magendie 1925, 364
- 379) Ortigue de Vaumorière 1688, 28
- 380) La Bruyère 1694 (1951), 354
- 381) *ibid.*, 252
- 382) *ibid.*, 242
- 383) N. Faret 1630 (1932), 129
- 384) Trotti de La Chétardie 1683, Bd. 1, 14
- 385) "On est porté naturellement à suivre les manieres des personnes que l'on frequente; et ainsi il est très important de ne lier de commerce

qu'avec des personnes de merite, et que l'on peut prendre pour modeles." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 610

- 386) Ant. de Balinghem 1618, 195; cf. aussi La Bruyère 1694 (1951), 364; le pendant positif: "Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les moeurs, et par quelque différence d'opinions sur les sciences:" *ibid.*, 187
- 387) *ibid.*, 182
- 388) "Les grandes assemblées fatiguent; on n'y sauroit parler que de choses generales, qui ennuient presque toujours, et qui n'interessent personne. Cependant la plupart aiment la foule; c'est une marque sûre de leur mauvais goût, ou qu'ils se défient d'eux-mêmes, et qu'ils ne croient pas pouvoir se soutenir dans un tête-à-tête." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 392 s
- 389) "C'est une incivilité assez ordinaire dans les conversations d'adresser toujours la parole à une même personne, de lui témoigner beaucoup d'empressement, et de n'avoir pour les autres que de la froideur, qui approche du mepris (...)" *ibid.*, 621
- 390) La Bruyère 1694 (1951), 223
- 391) M. de Lelevel 1690, 211s
- 392) cf. Wloka 1935, 13
- 393) cf. Daniel Mornet 1929, 145; Hugh M. Davidson 1965, 31
- 394) cf. Helmut Anton 1935, 44
- 395) Saint-Evremond (1909), 78
- 396) "l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point; l'autre parle mollement; il échappe à un troisième de parler contre mes intérêts et contre ses intentions;" La Bruyère 1694 (1951), 243: Personne à la cour ne veut entamer; on s'offre d'appuyer, parce que jugeant des autres par soi-même, on espère que nul n'entamera, et qu'on sera ainsi dispensé d'appuyer:" *ibid.*, 244
- 397) N. Faret 1630 (1932), 125
- 398) F. de Fenne 1690, 184 s
- 399) R. Bary 1708, Table des Chapitres
- 400) N. Faret 1630 (1932), 185
- 401) *ibid.*, 104 s
- 402) F. de Grenaille 1642, 271 et 370
- 403) "s'accoutumer de bonne heure à connoître les sentimens et les pensées, par des signes presque imperceptibles." Méré 1677 (1930), vol. 2, 107

- 404) N. Faret 1630 (1932), 185
- 405) Eust. Du Refuge 1618, 6
- 406) "il n'y a rien qui sente plus la superiorité que les voix hautes et les expressions interrogatives." R. Bary 1673, 287
- 407) Méré 1677 (1930), vol. 2, 125
- 408) F. de Fenne 1690, 156
- 409) R. Bary 1708, 7 s
- 410) La Rochefoucauld 1731 (1964), 510
- 411) N. Faret 1630 (1932), 186
- 412) Eust. Du Refuge 1618, 6
- 413) "La bonne mine ne produit pas seule un si bon effet, nous voions tous les jours des gens de Province, qui ont la taille belle, et de beaux traits, et que l'on ne trouve pourtant pas agréables. L'Air dont je parle, est l'ame de la bonne mine, sans cét Air, il est bien difficile que l'on puisse plaire. (...) Ortigue de Vaumorière 1688, 318; cf. aussi: "Ainsi l'on ne peut plaire dans la Conversation, qu'en accompagnant ce que l'on dit, d'une action libre et aisée, d'un air ouvert," Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 12
- 414) "Ce n'est pas qu'il soit toujours nécessaire d'accommoder ses paroles et son visage à la matière que l'on traite. Au contraire, on ne peut surprendre plus agréablement pour faire rire, que de dire quelque plaisanterie d'un air froid et serieux." *ibid.*, 10 s
- 415) La Bruyère 1694 (1951), 211
- 416) René Bary 1708, 88 s
- 417) N. Faret 1630 (1932), 186
- 418) F. de Fenne 1690, 149s
- 419) Leven de Templery 1698, 86
- 420) René Bary 1708, 67
- 421) René Bary 1673, 286 s; cf. aussi: F. de Fenne 1690, 147
- 422) René Bary 1673, 286
- 423) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 68 s
- 424) "Quand étant assis l'on n'a affaire qu'à une seule personne, il ne faut pas se placer de côté, parce qu'il faut être en état de bien répondre, et par conséquent de bien écouter, et que lorsqu'on est placé de côté, l'on incommodé celui qui parle." René Bary 1673, 286
- 425) F. de Fenne 1690, 146 s

- 426) "Si l'on ne s'oppose à cette tyrannie, ils réduiront encore en art le pleurer et le rire; ils le diviseront en plusieurs parties, comme ils ont fait nostre langage, et l'on ne pourra plus rire à propos, à leur gré, que par règles et par figures." Racan 1635 (1857), vol. 1, 246
- 427) cf. Georges Mongrédien 1939, 155
- 428) Fr. de Callières 1692 A, 20
- 429) F. de Fenne 1690, 150 s
- 430) Mlle de Scudéry 1680, 24 s et 42 s
- 431) Henri-Jean Martin 1969, vol. 2, 828; Daniel Mornet 1950 (4^e édition), 113
- 432) B. Graciàn 1691 (3^e édition), 182; "Avoir l'Art de converser. C'est par où l'homme montre ce qu'il vaut." *ibid.*, 181
- 433) "C'est dans la Conversation, Monsieur, que le Caractère d'Un honnête homme se fait voir dans son véritable jour." F. de Fenne 1690, 125
- 434) Méré 1677 (1930), vol. 2, 112
- 435) Laurent Bordelon 1694 (2^e édition), 250 s
- 436) Dictionnaire de l'Académie 1694, "Conversable"
- 437) Dictionnaire de Trévoux 1704, "Conversable"
- 438) "'Conversable' est un mot élégant. 'il me semble,' dit M. de Voiture, écrivant à Mademoiselle de Ramboüillet, 'qu'il n'y a plus dans le monde de personnes conversables.'" Andry de Boisregard 1689, 136 s
- 439) Eustache Du Refuge 1618, 7
- 440) "Les Complimens aussi font part de l'Affabilité. Nous appellons Compliment vne briefue expression d'amour, declaration ou demonstration d'honneur," *ibid.*, 14: "Les Pointes et plaisantes Rencôtres font aussi part de l'affabilité, et seruent à assaisonner nostre parler," *ibid.*, 10; "De l'Affabilité en general, et en quoy elle consiste. 2. aux Atraits. 3. à estre attentif à escouter. 4. à reprendre avec douceur et modestie." *ibid.*, 7
- 441) La Bruyère 1694 (1951), 192
- 442) "De leur familière conversation. Leur accez est si facile et si agreable, qu'il n'y a personne qui n'en desire la communication:" N. Faret 1630 (1932), 148
- 443) Voiture 1650, au lecteur
- 444) cf. Marcel Hervier 1911, 549
- 445) *ibid.*, 603

- 446) "(...) sans rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations, elle a encore ces saillies heureuses qui entre autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique (...) et elle vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui connaît le prix de ce que vous lui dites, et auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe." La Bruyère 1694 (1951), 373
- 447) cf. Victor Cousin qui attribue dans son corpus de portraits les noms réels aux noms fictifs: Victor Cousin 1858, vol. 2, 13 s
- 448) *ibid.*, 23 s
- 449) *ibid.*, 77 s et 81
- 450) *ibid.*, 85
- 451) *ibid.*, 94
- 452) *ibid.*, 113-119
- 453) *ibid.*, 138
- 454) *ibid.*, 206
- 455) *ibid.*, 267

Notes du chapitre 3

- 1) Peter France 1965, 9 s
- 2) Daniel Mornet 1929, 67, 70, 152
- 3) Georges Snyders 1965, 111 s, pour l'étude des mœurs 127 s, l'étrangeté des exemples d'exercices 117, la tendance à la généralisation 119, l'univers pédagogique comme univers de la rhétorique 120, la rhétorique comme aide pour la vie en dehors de l'école 122 ss
- 4) P. France 1965, 11
- 5) Leven de Templery, 1698, le libraire au lecteur
- 6) *ibid.*
- 7) Ludwig Schrader 1972, 235
- 8) La Mothe Le Vayer 1651, 3 s; Le Gras distingue pareillement trois genres; le but du genre démonstratif est de plaire à l'auditeur, le but du genre délibératif d'éveiller en lui la peur et l'espoir, le but du genre judiciaire d'amener le juge à la clémence ou à la sévérité. Dans le genre démonstratif, l'auditeur ne veut que satisfaire sa propre suffisance, dans le genre délibératif, les auditeurs sont présidents d'un conseil devant prendre des décisions, tandis que dans le genre judiciaire, c'est le juge qui prend une décision, cf. Le Gras 1671, 8 s; Sorel distingue également trois genres, ajoute cependant un "genre dogmatique ou enseignant" qu'il sépare des autres. Charles Sorel 1672, 286; concernant la possibilité de transférer les

trois genres sur le discours religieux au XVII^e siècle, cf. Jacques Truchet 1955, 127-133 et la suite de ce chapitre.

- 9) Pour l'invention, cf. P. France 1965, 17 et A. Kibedi Varga 1970, 33 ss; pour la disposition, cf. *ibid.* 71 ss et Daniel Mornet 1929, 142 s
- 10) "S'il n'est question que d'une chose vulgaire assez aisée à prouver, et que cela se fasse mesme dans les Entretiens familiers, on ne croit pas qu'il soit necessaire de donner tant de diverses parties au Discours; On choisit seulement celles qui semblent estre les plus à propos, et dont on ne se peut passer; mais si on est dans une compagnie celebre où il soit besoin de parler sur quelques hautes matieres, il est permis de faire de veritables Harangues, ou d'en garder la forme autant que cela se peut, lors qu'on est contraint de se mettre sur les rangs sans aucune preparation." Ch. Sorel 1672, 288 ss
- 11) Le Gras, 1671, 7; étant donné que ce qui peut être prouvé dans un cas général est tout aussi valable dans un cas particulier, la rhétorique, pour Kibedi Varga, est une science de la généralité: cf. Kibedi Varga 1970, 131; pour la signification du syllogisme à ce propos, cf. *ibid.*, 60 ss
- 12) G. Snyders 1965, 112 s; pour la critique des lieux sur un plan philosophique, cf. P. France 1972, 22; D. Mornet 1929, 68 s und 79; A. Kibedi Varga 1970, 38 ss; pour les lieux de l'éloge, cf. *ibid.*, 52 ss
- 13) cf. chapitre 5.1
- 14) B. Lamy 1688 (3^e édition), 308
- 15) La Mothe Le Vayer 1651, 14 s
- 16) *ibid.*, 17 ss et 20-22
- 17) Hugh M. Davidson 1965, 13; Jacques Truchet 1968, 8
- 18) cf. Bruno-Walter Wloka 1935, 29; Wloka généralise l'importance de l'utilité morale de la rhétorique pour la vie pratique en l'appliquant à toute la rhétorique du XVII^e siècle, et donne ainsi trop d'importance à un argument que la rhétorique antique proférait déjà lors de son plaidoyer contre la philosophie.
- 19) P. France 1972, 136 s
- 20) cf. Wilh. Löffler 1912, 109-115
- 21) B. Pascal, Pensées (1954), 1221
- 22) *ibid.*, 1099 et 1094 note
- 23) *ibid.*, 1094
- 24) La Bruyère 1694 (1951), 459
- 25) Jean Cousin 1933, vol. 2, 741 s

- 26) *ibid.*, 744 et 746
- 27) Pour le "style janséniste", cf. Henri Brémond 1938, vol. 4, 14 ss
- 28) Si dans la suite il est question de la rhétorique antique, c'est surtout à Cicéron, Quintilien et Aristote que nous songeons; remarquons en passant que Tacite, comme écrivain de l'antiquité, fait déjà la distinction dans son "Dialogus de Oratoribus" entre l'ancienne et la nouvelle rhétorique, tout en soustrayant à la nouvelle la dimension politique de l'ancienne. cf. Tacitus 81 (1967), 65
- 29) "(...) celui qui veut parler juste, doit prendre garde que ce qu'il dit soit non seulement utile à son sujet, mais aussi bienséant: Que ces deux parties sont souvent unies, parce que ce qui est bienséant est pareillement utile: Qu'il arrive néanmoins quelquefois que ces parties sont opposées, et qu'alors la bienséance doit prevaloir, et obliger à se taire," Le Gras 1671, 243 s
- 30) Gabriel Guéret 1672, 105
- 31) *ibid.*, 128 s
- 32) René Bary 1659, 1
- 33) J. Hindret 1687, épître
- 34) "L'art de parler est par consequent d'un grand usage non seulement pour les écoles, mais dans toute la vie, lorsqu'on achete, lorsqu'on vend, et généralement lorsqu'on traite de quelque affaire que ce soit." B. Lamy 1688 (3^e édition), préface
- 35) Ch. Sorel 1672, 304 s
- 36) *ibid.*
- 37) François Charpentier 1683, 163 ss
- 38) *ibid.*, 171 ss; pour la stylisation littéraire du plaidoyer, cf. Catherine E. Holmes 1967, 31
- 39) B. Lamy 1688 (3^e édition)
- 40) Fr. de Grenaille 1639 - 40, vol. 3, 206
- 41) Méré 1700, 101
- 42) La Bruyère 1649 (1951), 105
- 43) Dupré de La Porte 1621, 71
- 44) B. Lamy 1688 (3^e édition), 84; la brièveté exigée pour les contributions à la conversation est souhaitée par Leven de Templery pour les parties du discours exorde et narration dans le discours de tribunal. cf. Leven de Templery 1699, 72
- 45) "la façon de la plus saine partie de la Cour." Vaugelas 1647, préface

- 46) "La plus grande de toutes les erreurs en matière d'escrire, est de croire, comme font plusieurs, qu'il ne faut pas escrire comme l'on parle." *ibid.*, 509; cf. aussi Cl. Vaugelas 1690 (1972), 285
- 47) "Les personnes de qualité, et les sçavans tachent de s'élever au dessus de la populace. Pour cela ils éuitent de parler comme elle, (...) ainsi on voit qu'en tres-peu de temps les mots que les riches ou les sçavans bannissent de leur conversation, ne sont en suite reçus de personne: ils sont obligez de quitter la Cour et les villes, et de se retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des paisans." B. Lamy 1688 (3^e édition), 82
- 48) F. de Callières 1693, 5s
- 49) *ibid.*, 12 s
- 50) C.F. Vaugelas 1662, préface
- 51) F. de Callières 1693, 12 s: cf. aussi "Plusieurs pour bien parler dans le temps empruntent les paroles d'un autre siècle (...) Quelques-vns au contraire ne voulant rien que de commun et qui ne soit dans l'usage tombent dans la negligence. L'une et l'autre sorte de ces personnes est également corrompue, quoy que ce soit d'une diuerse façon." F. de Grenaille 1642, 367 s
- 52) F. de Callières 1693, 10 s
- 53) La Bruyère 1694 (1951), 169
- 54) Méré 1677 (1930), vol. 2, 60
- 55) L. Bordelon 1694 (2^e édition), 252
- 56) F. de Grenaille 1642, 360 s et 366
- 57) *ibid.*, 365
- 58) Ilse Toman 1967, 65; d'après La Thuillière, Molière se sert du langage à la mode sans intention ironique quand il met en scène des amoureux, mais avec une intention ironique quand il donne la parole à des Précieuses. cf. Roger La Thuillière, 1966, 152; Helmut Anton donne quelques exemples de termes nouveaux et de tournures à la mode dans le langage de Morvan de Bellegarde. cf. Helmut Anton 1935, 82 ss
- 59) Fr. de Callières 1692 B, 1 ss
- 60) Leven de Templery 1701, le libraire au lecteur
- 61) C.F. Vaugelas 1647, préface
- 62) *ibid.*, 503
- 63) Pierre Dumonceaux 1971, 580 ss
- 64) R.A. Budagow 1961, 156

- 65) D. Mornet 1929, 286
- 66) P. France 1969, 3 s et 7
- 67) Carl J. Bruckhardt 1941, 81
- 68) cf. M. Magendie 1925, 578 s; Ilse Toman 1967, 64; d'après Bouhours, certains néologismes remontent aux Précieuses: "Il y a bien d'autres expressions nouvelles dont je ne puis pas me souvenir, sans parler de celles qu'on nomme 'precieuses', et qui ne sont pas tant de notre langue que de quelques femmes qui, pour se distinguer du commun, se sont fait un jargon particulier." Domin. Bouhours 1671 (1920), 100
- 69) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 2, 37 s; cf. aussi Ch. Sorel 1672, 284 s
- 70) cf. aussi chapitre 2,4, de même que: "A la fin du 'bien-parler' se trouve inmanquablement le souci de se faire comprendre; ici se manifeste la fonction sociale du mot. L'orateur aspire à construire un niveau commun sur lequel il peut communiquer avec son auditoire, en excluant toute possible divergence" Werner Blochwitz 1968, 115
- 71) Bouhours 1671 (1920), 59-61
- 72) "Il ne faut qu'un mauvais mot pour faire mespriser une personne dans une Compagnie, pour descrier un Predicateur, un Advocat, un Escrivain." C.F. Vaugelas 1647, préface

Notes du chapitre 4

- 1) Ortigue de Vaumorière 1688, 253
- 2) cf. chapitre 2.1
- 3) Guez de Balzac 1657 (1972), vol. 1, 51
- 4) Ch. Sorel 1672, 322-325
- 5) ibid., 325-328
- 6) La Bruyère 1694 (1951), 381
- 7) C.A. Sainte-Beuve 1864-83, vol. 3, 92
- 8) Méré 1677 (1930), vol. 2, 110
- 9) cf. Victor Cousin 1858, vol. 2, 182
- 10) Morvan de Bellegarde 1688, 340
- 11) La Bruyère 1694 (1951), 194
- 12) Du Plaisir 1683 (1975), 63 s
- 13) F. de Callières 1716, 249

- 14) "Que les vers ne soient pas vostre éternel employ. Cultivez vos amis, soyez hommes de foy. C'est peu d'estre agréable et charmant dans un livre; il faut savoir encore et converser et vivre." N. Boileau 1674 (1966), 183
- 15) "Quelque plaisir que je prenne à la lecture, celui de la conversation me sera toujours le plus sensible." Saint-Evremond (1909), 77
- 16) D. Mornet 1950 (4^e édition), 187; cf. aussi en rapport avec le XVIII^e siècle où, selon Diderot, la digression fait la différence entre causerie et dispute, cf. Maurice Roelens 1972, 54
- 17) Bernard Bray 1972, 11
- 18) B. Beugnot 1971, 33
- 19) *ibid.*, 28
- 20) Dom. Bouhours 1671, 155
- 21) "Il y a encore des recits faits par écrit qui sont des representations de Dialogues, ou d'Entretiens familiers et de Conférences serieuses. S'il est besoin de représenter au vray ce qui a esté dit quelque part, on le peut faire ponctuellement, rejettant seulement les fautes commises par mégarde, et par un vice de langue, et remédiant à la negligence ou au pe(u) de capacité de ceux qui ont parlé. Si d'autres Discours semblables sont inventez par exercice d'esprit, il faut prendre garde au sujet qu'on y veut traiter, (...) Pour le langage de ces Dialogues que l'on compose exprés, il ne doit point estre si élevé que celuy des Harangues, à cause qu'on imite en cecy le langage des Dialogues effectifs, et que parlant familièrement, on ne s'amuse gueres à choisir ses paroles." Ch. Sorel 1672, 335 s
- 22) B. Beugnot 1971, 18-20
- 23) cf. *ibid.*, 16-26; D. Mornet 1950 (4^e édition), 186
- 24) B. Beugnot 1971, 26
- 25) "Ceux qui remplissent presque toujours mes Conversations, sont Epistemon, Physandre, Hephestion, Parmenion, Socrate, et Eusebe, le premier est un Esprit universel, le second un Physicien, le troisième est un Courtisan, le quatrième est un Politique: le cinquième est un Philosophe moral, et le dernier est un Theologien. Les femmes qui reçoivent, comme tour-à-tour, nos Academiciens, aiment extrêmement les Gens de Lettres, et comme elles sçavent quelque chose, elles ne reçoivent point de plus grand plaisir que d'entendre chez elles, ceux qui sçavent." Rene Bary 1673, 4 s
- 26) *ibid.*, 6
- 27) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3, 1-4
- 28) B. Beugnot 1971, 30
- 29) *ibid.*, 32 s

- 30) *ibid.*, 37 et 41
- 31) *ibid.*, 39
- 32) *ibid.*, 47
- 33) B. Beugnot 1972, 39
- 34) M. Roelens 1972, 52
- 35) B. Bray 1972, 28 s
- 36) *ibid.*, 29
- 37) Marcelle Derwa 1970, 405
- 38) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3
- 39) *ibid.*, 507-510
- 40) R. Bary 1673, 7
- 41) R. Bary 1675, avant-propos
- 42) F. de Fenne 1690, avertissement
- 43) "mais les Discours contentieux ou dialogiques enseignent à parler et à écrire selon le caractere des Hommes et des Femmes; les Discours continus ou pacifiques sont moins propres pour les Mondains que pour les Solitaires;" R. Bary 1673, 10 s
- 44) "Quoique les traits d'Histoire qu'on rapporte, soient assez détachés les uns des autres, on a pris le soin de les rapprocher, et de les enchaîner de telle maniere, qu'ils rentrent pour ainsi dire, les uns dans les autres, pour en faire une conversation liée, et qui ait quelque suite; en sorte qu l'on passe insensiblement d'une reflexion a l'autre, sans s'apercevoir de la difference de la matiere. Peut-etre que cette variété n'est pas sans quelques agrément. Ceux qui on beaucoup lu, seront bien-aises de trouver dans ces Conversations une espece de Recüeil, qui les fera ressouvenir de leur lecture. Les autres s'y instruiront de ce qu'ils ne savent pas; ils pourront meme connoitre par ce secours, ce qu'ils doivent remarquer dans les livres, les traits d'Histoire et de Morale, qui peuvent contribuer a polir l'esprit, a regler les Moeurs, a apprendre aux Hommes comment ils doivent se conduire." Morvan de Bellegarde 1697, avertissement
- 45) *ibid.*, avertissement; cf. aussi chapitre 2, note 287
- 46) Du Plaisir 1683 (1975), 65
- 47) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 129 s
- 48) "Ce sont des conversations que nos lettres: je vous parle, et vous me répondez." Mme de Sévigné 1675 (1953-1957), vol. 1, 793
- 49) "une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres." Mme de Sévigné 1649 (1972-74), vol. 1, 12; Du Boscq publie également la

lettre d'une dame qui se plaint à une amie de l'absence de cette dernière, donc de l'impossibilité de converser avec elle. cf. Du Boscq 1635, 246 s

- 50) Fritz Nies 1972, 42, 45, 59; F. Nies suppose que la préférence que l'on donne au discours familier est l'expression d'une opposition au cérémonial absolutiste et à la fiction nostalgique d'un cercle autonome aristocratique (ibid., 43). Ceci est certainement le cas, aussi lorsque la contrainte des règles est tellement intériorisée que la liberté d'une familiarité, même chez Mme de Sévigné (cf. ibid., 62), est impensable sans de nettes restrictions (cf. notre chapitre 2.2)
- 51) Pour la diversité, cf. Fritz Nies 1972, 86-88; pour la signification de l'expression toute faite "à propos" lors de l'association détendue de pensées les plus variées, cf. ibid., 61; pour naturel, cf. ibid., 22, pour négligé cf. ibid., 46 s; d'après F. Nies, la négligence est à prendre comme l'un des modèles de comportement aristocratique qui projette la liberté perdue après La Fronde sur le style de communication. La noblesse en jouit comme d'un dernier privilège envers la bourgeoisie qui ne néglige plus rien dans son ascension pédante (cf. ibid., 23-25). La négligence, de même que le "Je ne sais quoi" (cf. notre chapitre 6.5), peuvent exprimer cet avantage irrationnel et hors d'atteinte d'une noblesse menacée. Cette négligence, que la noblesse faisait voir sous forme d'une désinvolte et élégante paresse (Fritz Nies 1972, 24), est supposée cacher la situation plutôt précaire des nobles à la cour (cf. notre chapitre 7.3). Mme de Sévigné elle-même se permet moins de négligence envers des interlocuteurs moins familiers (cf. Fritz Nies 1972, 49). Il n'est pas rare que la négligence désigne l'apparence extérieure du naturel et de l'évidence de quelque chose qui est en réalité finement élaboré (cf. notre chapitre 2.4). F. Nies en donne ici encore la preuve (Fritz Nies 1972, 41, 44)
- 52) Pour nouveauté cf. ibid., 89 ss; pour bagatelles cf. ibid., 93
- 53) F. Nies voit, dans les plaisanteries et l'humour de Mme de Sévigné, l'expression d'une éthique sublimée du rang noble, dans laquelle une exagération de la *conditio humana* exprime une tentative de démontrer sa supériorité (cf. ibid., 103, 129). Cette position trouve sa corrélation dans les plaisanteries de la conversation et la préférence pour la conversation enjouée (cf. nos chapitres 2.2, 2.3); Mme de Sévigné est cependant consciente du fait que les flèches de la plaisanterie et de la moquerie peuvent être blessantes. C'est pourquoi elle omet les remarques plaisantes sur ses amis, en présence de tiers étrangers (cf. Fritz Nies 1972, 124); pour les équivoques, cf. ibid., 110 ss); pour l'utilisation des nouveaux mots cf. ibid., 98 ss. Si le degré de familiarité du partenaire est proportionnel au degré de nouveauté du vocabulaire épistolaire (cf. ibid., 100), ceci indique que le style des lettres se rapproche de la conversation, à une plus forte raison s'il s'agit de partenaires familiers et non pas d'étrangers. Beaucoup de nouveaux mots étaient uniquement réservés à la conversation (cf. notre chapitre 3.2)
- 54) Fritz Nies 1972, p.ex.: 83 ss, 200 ss, 160 ss, 194
- 55) ibid., 27 ss

- 56) *ibid.*, 28
- 57) B. Bray 1967, 15
- 58) *ibid.*, 15
- 59) *ibid.*, 10
- 60) Henri-Jean Martin 1969, vol. 2, 825
- 61) B. Bray 1967, 11; R. Duchêne 1970, 35
- 62) B. Bray 1967, 22
- 63) R. Duchêne 1970, 75, 26
- 64) D. Mornet 1929, 85; R. Duchêne 1970, 17; Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 137
- 65) Méré 1668/69 (1930), vol. 1, 70; cf. aussi Du Plaisir 1683 (1975), 24
- 66) B. Bray 1969, 500; R. Duchêne 1970, 45
- 67) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 142 ss
- 68) François Pomeray 1630, 11 s
- 69) Ch. Sorel 1672, 328-334
- 70) *ibid.*, 332 s
- 71) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 133 ss
- 72) Méré 1677 (1930), vol. 2, 120
- 73) "Les proverbes sont bannis de cette cour, et un homme qui en emplerait un seul dans une conversation polie, sans témoigner qu'il ne l'a dit que par divertissement, serait regardé comme un homme élevé sous un ancien règne." Du Plaisir 1683 (1975), 25
- 74) Margot Kruse 1960, 14-16
- 75) Gerhard Hess 1957
- 76) Carl. J. Burckhardt 1941, 93
- 77) Hugo Friedrich 1936, 326 s
- 78) Liane Ansmann 1972, 237; il s'agit dans ce cas de la maxime 312 de l'édition de 1678
- 79) C. Rouben 1972, 88
- 80) La Bruyère 1694 (1951), 189
- 81) Gerhard Hess 1957, 12

- 82) Gustave Lanson 1909 (2^e édition), 134; c'est la généralité des sentences qui fait que d'Aubignac et Corneille conseillent leur emploi prudent, du moins lors de scènes sentimentales, cf. Jacques Scherer 1970, 318
- 83) Liane Ansmann 1972, 230 ss
- 84) cf. chapitre 2, 36 ss
- 85) Wolfgang Leiner 1965
- 86) *ibid.*
- 87) F. de Callières, 1668, au lecteur
- 88) M. Magendie 1925, 249
- 89) *ibid.*, 249-261
- 90) *ibid.*, 263 s
- 91) "Le vers que nous y employons, n'est pas si simple que le leur, non plus que celui des Romains, qui tient beaucoup plus de la conversation ordinaire; mais je ne sai, si dans une representation où tout doit être peint en beau, et qui est toute pleine de hardiesses, qui n'ait rien de l'entretien familier; ce langage un peu pompeux de nos Poetes Tragiques n'est point plutôt une nouvelle beauté dans leurs Poemes, qu'un défaut sensible contre le naturel." Méré 1700, 352 s
- 92) "La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisait une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit." P. Corneille 1633 (1968), vol. 1, 7
- 93) Jacques Scherer 1970, 225
- 94) R. Garapon 1964, 205
- 95) Jacques Scherer 1970, 313
- 96) Jacques Morel 1968, 91
- 97) La Bruyère 1694 (1951), 102 s
- 98) Arnold Rothe 1974, 94
- 99) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 151 ss
- 100) "Je trouve de plus, que lorsque sans art et sans regle on réussit dans une chose, elle paroît si naïve, qu'il semble qu'on la tienne des propres mains de la nature." Méré 1700, 100
- 101) "On a mieux aimé traiter cette matiere par pensées détachées que de faire de longs Chapitres, ou des traitez complets, qui eussent peut-être été ennuyeux et moins utiles. Le génie François brusque et impetueux, aimé le changement et les matieres nouvelles; de longs

- discours sur le meme sujet l'ennuient;" Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, avertissement
- 102) René Bary 1673, 9
- 103) Saint-Evremond 1666 (1965), 6
- 104) "On a donc voulu dans ce traité suivre purement et simplement les matieres, les laissant dans leur estendue naturelle, et ne faisant qu'autant de chapitres que l'on s'estoit proposé de points capitaux à traiter. Delà vient que comme il a y des matieres plus abondantes les unes que les autres, les chapitres qui les distignent ne sont pas tous également longs;" A. de Courtin 1675, avertissement
- 105) John C. Lapp 1971
- 106) cf. chapitre 6.4
- 107) Leo Spitzer 1931, vol. 1, 135; L. Spitzer se réfère à Voßler, Jean Racine, chap. 5: "Le langage et la versification de Racine"
- 108) Eust. Du Refuge 1618, 3
- 109) Méré 1700 (1930), vol. 3, 158
- 110) "Il faut imiter la nature et la suivre ent tout, mais la nature la plus parfaite et la plus accomplie; il faut observer et choisir tout ce qu'on y peut découvrir de plus beau, de plus aimable et de plus charmant, non seulement dans la sensible mais encore dans l'intellectuelle, ou l'intelligible, ou l'invisible ou la spirituelle, je ne sçay comment m'expliquer d'une chose de si grand poids." Méré 1682, vol. 1, 223 s
- 111) "Il y a des rôles plus avantageux les uns que les autres: la Fortune en dispose, et nous ne les choisissons pas; mais de quelque nature que soit celui qui se presente, on est toujours bon Acteur quand on le sçait bien jouer." Méré 1677 (1930), vol. 2, 66; à propos de la cour comme reproduction exacte du "theatrum mundi" de l'ère baroque en Allemagne, cf. W. Barner 1970, 117 ss
- 112) cf. René Bray 1966
- 113) ibid., 63 ss
- 114) cf. chapitre 5.5
- 115) Jean Racine 1668 (1950), vol. 1, 240
- 116) cf. chapitre 2, note 44
- 117) cf. chapitre 2.3
- 118) cf. chapitre 2, note 304; pour la vraisemblance et son rapport avec le possible et le réel dans la théorie littéraire du XVII^e siècle, cf. R. Bray 1966, 192-214; et J. Scherer 1970, 267-382
- 119) René Rapin 1675 (1970), 66 s

- 120) M. Magendie 1925, 849
- 121) cf. chapitre 6.1; cf. aussi H.J. Neuschäfer 1971, XVII, XXI
- 122) cf. R. Bray 1966, 103, 108; Q.M. Hope 1962, 115; D. Maland 1970 208
- 123) J. Scherer 1970, 431 s

Notes du chapitre 5

- 1) C.J. Burckhardt 1941, 81
- 2) Chez Faret encore, le maniement des armes est une qualité du "gentil-homme honnête"; la plus grande adresse dans le maniement des armes est sa plus grande qualité, puisqu'elle est liée à la fonction sociale qu'il perd de plus en plus: "C'est par les armes principalement que la Noblesse s'acquiert, c'est par les armes aussi qu'elle se doit conserver, et s'ouvrir le chemin à la grande reputation et de là aux grands honneurs." N. Faret 1630 (1932), 40; G. May dit de l'honnête homme tel que le décrit La Bruyère: "L'honnête homme du grand siècle était plus initié qu'on ne suppose aux questions d'intérêt, aux affaires d'argent, aux détours de la chicane, aux subtilités des procédures, aux termes spéciaux de la paperasserie judiciaire. Lui parler pètitoire, possessoire, dot, douaire, contrats de constitution, fidéicommis, règlement de juges, exploits, saisies, Pandectes, lui nommer Titius et Maevius, ne passait pas pour chose étrange. On était sûr, en le faisant, d'intéresser, d'amuser, en tout cas d'être entendu." G. May 1904, 592 s
- 3) L'honnêteté "rien qui ne soit juste et raisonnable en tous les endroits du monde: car elle est universelle, et ses manières sont de toutes les Cours depuis un bout de la Terre jusqu'à l'autre (...) Le changement de lieux, la révolution du temps, ni la différence des coutumes ne leur ôtent presque rien." Méré 1700 (1930), vol. 3, 93
- 4) R. La Thuillère 1966, 578-592; D. van der Cruysse 1970, 775-783; D. Zévaco 1911, 1-8; M. Magendie 1925, 363s
- 5) Helmut Anton 1935, 62
- 6) Bern. B. de Mendoza 1973, 10
- 7) Arm. de Gérard 1682, préface
- 8) ibid., 220 s
- 9) La Bruyère 1694 (1951), 246
- 10) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 25 s
- 11) "mais la plus-part des hommes ne sont honnêtes que par artifice; toute leur honnêteté n'est que contre-faite, voilà-pourquoy elle les abandonne dans les occasions où ils en auroient le plus de besoin." Morvan de Bellegarde 1688, 77 s

- 12) "Or bien qu'on nous puisse appeller hommes dès aussi-tôt que nous sommes nés, neantmoins nous ne sommes pas Hommes acheués, lors que nous commençons d'estre. C'est pourquoy je ne croy point entrer dans le champ de Mr. Faret, en traitant vn sujet qu'il n'a touché qu'en passant, et parlant de l'education de ceux dont il nous représente les perfections." Fr. de Grenaille 1642 A, avertissement
- 13) *ibid.*
- 14) Ludwig Messerschmidt 1922, 26-29
- 15) "Il avoit soin de divertir la société de l'hostel de Rambouillet. Il avoit toujours veü des choses que les autres n'avoient point veües; aussy, des qu'il y arrivoit, tout le monde s'assembloit pour l'escouter. Il affectoit de composer sur-lechamp. Cela luy peut estre arrivé bien des fois, mais bien des fois aussy il à apporté les choses toutes faittes de chez luy. Cependant c'estoit un fort bel esprit, et on luy à obligation d'avoir monstré aux autres à dire les choses galamment." Tallemant des Réaux 1659 (1960), vol. 1, 489; plus tard, chez Voltaire, le bel esprit se distingue particulièrement par sa conversation: cf. L. Messerschmidt 1922, 6
- 16) cf. V. Cousin 1858, vol. 2, 162 ss
- 17) R. Bary 1662, 38
- 18) A. Gérard 1682, 286 s
- 19) *ibid.*, 288
- 20) Domin. Bouhours 1671 (1920), 164
- 21) *ibid.*, 174
- 22) *ibid.*, 171
- 23) *ibid.*, 172 s
- 24) *ibid.*, 161
- 25) Jacques Savary 1675, 39
- 26) *ibid.*
- 27) *ibid.*
- 28) *ibid.*, 40
- 29) *ibid.*, 41
- 30) *ibid.*, 40
- 31) cf. pour le pédant: Klaus Breiding 1970
- 32) *ibid.*, 126-139
- 33) B. Lamy 1688 (3^e édition), 330 s

- 34) Fr. de Grenaille 1642 A, 68 et 73; N. Faret 1630 (1932), 37, 57
- 35) *ibid.*, 18
- 36) C.J. Bruckhardt 1941, 94
- 37) Gerhard Hess 1957, 17 s
- 38) cf. chapitre 7.1
- 39) M. Magendie 1925, 623 s et 61 s; G. Snyders 1965, 57 s
- 40) La Bruyère 1694 (1951), 112 s
- 41) F. de Grenaille 1642 A, 94
- 42) Morvan de Bellegarde 1693, avertissement
- 43) Karl Adolf Schmid 1896, vol. 4.1, 526-532
- 44) F. de Grenaille 1642 A, 94
- 45) René Bary 1966, 98
- 46) Morvan de Bellegarde 1697, 292 s
- 47) les savants "ne s'humanisent pas assez; ils croiront deshonorer leur science et mal soutenir le caractère de savant, s'ils s'abaissoient à parler des bagatelles, qui font la matière des conversations." Morvan de Bellegarde 1696 A, 194
- 48) "Il faut mesme retenir son esprit en beaucoup d'occasions, et se cacher de ce qu'on sçait de la plus grande valeur." Méré 1677 (1930), vol. 2, 106
- 49) "Il est assez ordinaire de vouloir faire le Pedant, quand on croit savoir quelque chose: on cite à tout propos des termes de l'art, qu'on estropie ou que l'on place mal; (...) Cette maniere de se faire valoir aux dépens des autres, est très-impolie, et n'attire que du mépris, au lieu des louanges que l'on recherche; les vrais connoisseurs ne se piquent de rien;" Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 132; "Quelque habile, quelque éclairé que vous soiez, quelque merite que vous croiez avoir; si vous voulez être toujours au goût des personnes raisonnables, ne vous piquez de rien, et ne faites point un vain étalage de vôtre science:" *ibid.*, vol. 2, 417
- 50) N. Faret 1630 (1932), 149
- 51) Cl. Irson 1656, 252
- 52) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 31; "Ce qui fait que les Savans de profession sont si peu au goût des gens polis, c'est qu'ils n'étudient point le monde, et qu'ils ne consultent que leurs livres; (...) les entretiens ordinaires ne leur paroissent pas assez relevez pour mériter leur attention: Ne vaudroit-il pas mieux savoir moins de Grec, moins de Latin, et ne pas s'enterrer avec les morts, pour apprendre à converser parmi les vivans?" *ibid.*, 32

- 53) *ibid.*, 31
- 54) Abbé Goussault 1692, 270 s; cf. aussi: *ibid.*, 277
- 55) La Bruyère 1694 (1951), 193
- 56) L'étude "met en état de juger sainement des ouvrages qui paraissent; de lier société avec les gens d'esprit; d'entrer dans les meilleures compagnies; de prendre part aux entretiens les plus savans; de fournir de son côté à la conversation, où sans cela on demeurerait muet; de se rendre plus utile et plus agréable, en mêlant les faits aux réflexions, et en relevant les uns par les autres." Rollin 1805, vol. 1. 149 s
- 57) N. Faret 1630 (1932), 60
- 58) B. Pascal, *Pensées* (1954), 1128; cf. aussi "Il me semble aussi qu'avec cet esprit dont nous parlons, on trouve en toute rencontre, et sur toute sorte de sujets ce qu'il y a de meilleur et de plus agréable à dire." Méré 1677 (1930), vol. 2, 77
- 59) Ch. Sorel 1672, 300
- 60) Chalesme 1671, 178 s
- 61) cf. aussi chapitre 4, à propos du savoir comme contenu de la conversation cf. chapitre 2
- 62) Laurent Bordelon 1694 (2^e édition), 252
- 63) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 29
- 64) N. Faret 1630 (1932), 60
- 65) *ibid.*, 58
- 66) *ibid.*, 59
- 67) *ibid.*, 61
- 68) *ibid.*, 61
- 69) *ibid.*, 61
- 70) *ibid.*, 67
- 71) *ibid.*, 62
- 72) D'après Faret, Hérode dispose d'un langage élégant. Thucydide est plus sérieux et riche en sentences, Xenophon est agréable à lire: par son oeuvre, les peuples apprennent à obéir, et les princes à régner. Plutarque se distingue par la clarté de son jugement. De Tite-Live on peut, d'après Faret, apprendre plus par ses nombreux exemples que par ses fréquentes estimations de la situation du moment. *ibid.* 62-65
- 73) *ibid.*, 64

- 74) *ibid.*, 67
- 75) *ibid.*, 67 s
- 76) *ibid.*, 68
- 77) Saint-Evremond 1666 (1965), vol. 2, 6 s
- 78) *ibid.*, 10 s
- 79) *ibid.*, 12
- 80) *ibid.*, 12
- 81) C. Irson 1656, 251
- 82) A. de Gérard 1680, 110
- 83) *ibid.*, 6 s; cf. aussi: "cét ouvrage pourroit estre appellé au regard des pensées, une Logique et une Rhétorique tout ensemble; mais une Logique sans épines, qui n'est ni sèche ni abstraite; mais une Rhétorique courte et facile, qui instruit plus par les exemples que par les préceptes," Dom. Bouhours 1687
- 84) Jacques de Callières 1664, 285 s
- 85) Méré se fixe comme but l'instruction d'élèves "savans, mais de la science du Monde plutôt que celle des Docteurs:" Méré 1682, vol. 1, 54
- 86) "Il me semble donc que la Science du Monde et les connoissances les plus necessaires à la conduite de nôtre vie, sont celles qui nous instruisent de nos devoirs envers Dieu et celles qui nous apprennent à bien vivre avec les hommes." François de Callières 1717, 4; "Les bienséances qui s'observent parmi les honnêtes gens, font une partie considérable de la Science du Monde." *ibid.*, 89
- 87) "La Science du Monde: il faut premierement s'appliquer à bien connoître les hommes tels qu'ils sont en general, et entrer ensuite dans la connoissance particuliere de ceux avec qui nous avons à vivre, c'est-à-dire, de leurs inclinations et de leurs opinions bonnes et mauvaises, de leurs vertus et de leurs défauts. Qu'il faut nous instruire des devoirs attachez à chaque condition et particulierement à la nôtre, et des bienséances qui se pratiquent parmi les honnêtes gens pour nous y conformer exactement. Qu'il est necessaire pour cela de bien sçavoir les Moeurs, les coûtumes, les usages, les Cérémonies, et l'Histoire vivante du pais que nous habitons." *ibid.*, 6 s
- 88) "Il faut pouvoir être honnête-homme du commun, je veux dire ne pas ignorer ce qui se passe dans la vie ordinaire pour acquérir l'estime d'un honnête-homme de haut prix." Méré 1682, vol. 1, 43 s; "A mon sens la plus grande preuve qu'on a de l'Esprit, et qu'on l'a bien fait, c'est de bien vivre et de se conduire toujours comme on doit. Cela consiste à prendre en toutes les rencontres le party le plus honnête, et à le bien soutenir: et le party le plus honnête est celui qui paroist le plus conforme à l'estat de vie ou l'on se trouve." Méré 1677 (1930), vol. 2, 66

- 89) A. de Courtin 1671, 1 s
- 90) "Les hommes sont nez pour la société; ainsi la plus utile de toutes les sciences est celle qui apprend à vivre." Morvan de Bellegarde 1696 A, 2
- 91) "Mais pour en venir là, le but commun auquel tous les Courtisans visent, est de gagner la faveur du Prince. En ce point gist toute leur science, et s'employe tout leur travail." Eust. Du Refuge 1618, 182
- 92) Fr. de Callières 1692 A, 25
- 93) "Ce n'est donc pas un métier d'être honnête homme; et si quelqu'un me demandait en quoi consiste l'honnêteté je dirais que ce n'est autre chose que d'exceller en tout ce qui regarde les agréments et les bienséances de la vie." Méré 1700 (1930), vol. 3, 70
- 94) La Bruyère 1694 (1951), 191 s
- 95) N. Faret 1630 (1932), 61
- 96) Ch. Sorel 1672, 281
- 97) B. Pascal, Pensées (1954), 1098
- 98) cf. chapitre 3.1
- 99) Ch: Sorel 1672, 291
- 100) Morvan de Bellegarde 1693, 227 s
- 101) "Les vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies; d'ailleurs je ne veux avoir sur rien un commerce trop long et trop sérieux avec moi-même." Saint-Evremond (1909), 42
- 102) "Mon Philosophe à une maniere de philosopher plus équitable: Il garde un juste temperament entre ces deux extremités, il n'affecte aucun parti, ni aucune secte; mais ayant ni trop d'amour pour les uns, ni trop de haine pour les autres, il va avec cet esprit de paix de Portique en Portique, d'Academie en Academie, pour y prendre ce qu'il y trouve de bon, et pour condamner ce qui ne l'est pas: N'est-ce pas là une maniere de raisonner digne d'un veritable Philosophe." A. de Gérard 1680, 15 s
- 103) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 32 ss
- 104) Honoré d'Urfé 1612/28 (1966), vol. 3, 9, 512 s
- 105) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 679-682
- 106) cf. Trotti de La Chétardie 1684; cf. aussi à propos de Pauline dans "Polyeucte" de Corneille: Alison M. Turner 1966
- 107) Abbé Goussault 1694, préface; Goussault blâme l'éventuelle surestimation de la beauté par rapport à la vertu: Abbé Goussault 1692, 55 s

- 108) "Autrefois les femmes apportoient toutes sortes de précautions pour dérober au Public la connoissance de leurs commerces. Elles n'en font plus de mystere. Sylverine bien loin de rougir de l'attachement que les hommes ont pour elle, en parle avec une liberté qui étonne tous ceux qui l'écoutent, sans se soucier des bruits du monde, sans aucun ménagement pour son mari." Morvan de Bellegarde 1723 (ré-édition), vol. 2, 441; cf. aussi Roger La Thuillière 1966, 654 s
- 109) *ibid.*, 656
- 110) "le crois que nous devons cét avantage à la politesse de nôtre galanterie, qui vient, à mon avis, de la grande liberté dans laquelle les hommes vivent en France avec les femmes. Elles sont presque, recluses en Italie et en Espagne, et sont separées des hommes par tant d'obstacles, qu'on les voit peu, et qu'on ne leur parle presque jamais. De sorte que l'on a negligé l'art de les cajoler agreablement, parce que les occasions en estoient rares." Pierre Daniel Huet 1670 (1966), 91 s
- 111) N. Faret 1630 (1932), 190
- 112) *ibid.*, 177 s
- 113) A. de Courtin 1673, 118; "Il en est de même, ajouta Angelique, de nos maistresses. Mais il faut que je dise cecy un peu bas de peur d'estre grondée encore. Quand nous les couchons, c'est comme si nous les enterrions." *ibid.*, 121 s
- 114) Ortigue de Vaumorière 1688, 44
- 115) Boissimon 1698, 98 s
- 116) F. de Grenaille 1642, 107
- 117) La Bruyère 1694 (1951), 128
- 118) cf. chapitre 5.1 et 5.4
- 119) F. de Callières 1695, lettre de l'auteur à un de ses amis
- 120) cf. E. Hobert 1967
- 121) Chalesme 1671, 197; "Et comme les Dames sont naturellement ennemies de toute sorte de rudesses, il est difficile qu'un homme qui les frequente, veuille continuellement offenser la delicatesse de leur esprit. Au contraire il s'âcoustume insensiblement à leur vouloir plaire, de sorte, qu'il accomode à la douceur de leur entretien, et de leur manière d'agir, ce qu'il peut avoir de trop choquant dans son langage ou dans sa contenance." *ibid.*, 199 s
- 122) Morvan de Bellegarde 1697, 233; "Les savans, dit Arsenne, qui joignent à l'étude, la Conversation des femmes spirituelles, achevent de se polir en peu de tems; ils en demeurent plus agréables; leur visage se déride, et à je ne sai quoi de plus gai et de plus enjoüe, leur action est plus libre et moins gêné, leur phisionomie en paroît plus spirituelle et moins enfoncée. Quand ils parlent, c'est d'une manière si libre, avec tant de facilité et tant de justesse, ils en

développent avec tant de netteté les choses les plus relevées et les plus difficiles, qu'on diroit que la nature s'explique par leur bouche." *ibid.*, 240 s

- 123) Trotti de La Chétardie 1684, 21 s
- 124) Jean-Louis Guez de Balzac 1665 (1971), vol. 1, 29
- 125) Fr. de Callières 1668, 23
- 126) *ibid.*, 154; cf. aussi: "comme par exemple, la belle taille est une espece soumise au genre souverain qui est la Beauté, et qui se peut communiquer à plusieurs personnes différentes, sans que pour cela il soit besoin qu'elles ayent toutes les autres Beutez, car telle aura de beaux yeux, qui n'aura pas la bouche belle; et telle sera de belle taille qui aura le visage tout laid." *ibid.*, 115 s
- 127) Leven de Templery 1699, 1; cf. aussi: "Car de quelque sexe que tu sois, et quelque profession que tu ayes chosi, tu trouveras de l'utilité dans sa lecture, l'Auteur l'ayant dediée à une Dame afin de retrancher les termes ennuyeux de l'Ecole, et accomoder son stile à la portée des gens qui ont le moins de teinture de la Rhetorique." Leven de Templery 1698, le libraire au lecteur
- 128) Cleomire: "Elle sait diverses Langues, et n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être sçeu; mais elle le scait sans faire semblant de le sçavoir, et on dirait, à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses admirablement comme elle fait, que par le simple bon sens commun et par le seul usage du monde." Mlle de Scudéry 1650-53, vol. 7, 1, 492 s; cf. aussi La Bruyère 1694 (1951), 141; cf. aussi M. Magendie 1925, 567; cf. aussi également L'image qu'en donne Molière dans "Les Femmes Savantes" (1672)
- 129) Mlle de Scudéry 1650-53, vol. 10, 2, 591 s
- 130) Trotti de La Chétardie 1684, 20 s
- 131) A. de Courtin 1673, 117
- 132) Chalesme 1671, 203 s
- 133) cf. chapitre 5.5
- 134) "Que si leur sexe à naturellement une inclination à parler, il faut que l'artifice la reigle (...) l'eloquence ne regne pas moins dans les entretiens familiers, que dans les as(sem)blées publiques. Il ne faut pas moins de persuasion pour toucher les coeurs, que pour frapper les oreilles. Apres tout une fille n'est pas obligée d'ignorer l'art de bien dire, pource qu'elle est tousiours bien ouye de tout de monde." Fr. de Grenaille 1639-40, vol. 3, 206 s
- 135) *ibid.*, 209
- 136) "Plusieurs femmes parlent beaucoup si vous regardez la quantité de leur parolles, mais elles parlent peu si vous en considerez la qualité." *ibid.*, 210

- 137) "Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes; on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous, et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et qu'elles donnent un tour plus agréable à ce qu'elles disent." La Rochefoucauld 1658 (1964), 6
- 138) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 118
- 139) "Ajoûtez enfin, qu'il est ennuyeux de parler long-tems sur un seul point, que les Dames aimant extrêmement la variété n'écoutent qu'à demy ceux qui s'étendent sur les mesmes choses;" R. Bary 1673, 7; "(...) et quand les sujets apartiennent à quelque Science, alors les Dames n'interviennent qu'en passant; et encore n'interviennent elles, que pour porter ceux qui parlent à parler de plus belle." *ibid.*, 8
- 140) Chalesme 1671, 207 s
- 141) Else Thureau 1936, 62
- 142) *ibid.*, 37; cf. aussi Franz Rauhut 1958, 220
- 143) cf. Mario Wandruszka 1959, 91 s
- 144) Pour l'amour, cf. R. Duchêne 1970, 49; M. Magendie 1925, 671; pour la coquetterie cf.: La Bruyère 1694 (1951), 131 s; Ilse Toman 1967, 214 s
- 145) Trotti de La Chétardie 1684, 100 s
- 146) "Nous ne sommes plus au tems de l'ancienne Chevalerie, où l'on jugeoit favorablement les choses. Le siècle où nous vivons est un peu moins charitable, et on auroit peine à s'empescher de croire qu'un Homme qui tireroit l'Epée pour une Dame, n'y fust obligé par quelque reconnoissance. Le Défenseur en pareille occasion, seroit plus à craindre que l'Offenseur; et je croy qu'une Dame qui aime sa reputation auroit beaucoup plus de sujet de s'en plaindre." Trotti de la Chétardie 1683, vol. 1, 50 s
- 147) R. Duchêne 1970, 41
- 148) R. La Thuillière 1966, 26; Ilse Toman 1967, 208 s
- 149) Mlle de Scudéry 1650-53, vol. 10, 2, 887 s
- 150) *ibid.*, 891
- 151) Mlle de Scudéry 1684, vol. 1, 368; signalons l'interprétation psychologiquement fort conséquente de Hans Burckhardt qui voit la galanterie dans la culture de salon surtout comme un acte de sublimation du côté maculin: "Au fond, cette galanterie n'est rien d'autre qu'une forme particulièrement élaborée et soignée d'avances faites par un homme à une femme. (...) L'homme fait dans un salon la cour à une femme; mais ses avances portent leur fonction en elles-mêmes, puisque l'homme n'atteint jamais son but et qu'il le sait; elles deviennent un jeu. La femme de salon est généralement mariée, et même la Précieuse célibataire ne se laisse jamais conquérir, ou du moins le prétend (...). L'occupation principale dans les salons était la con-

versation, dont le but n'était pas l'élargissement du savoir ou la solution d'un problème, mais qui se trouvait entièrement au service de la galanterie, donc des avances faites par un homme à une femme." Hans Burckhardt 1965, 22 s; même si la conversation n'était pas "entièrement au service de la galanterie", cette dernière n'en jouait pas moins un rôle important.

- 152) "!! me semble que nous n'aurions que l'amour à examiner, et que c'est la seule passion qu'il y ait. Elle prend des noms différents selon la différence de ses objets. L'ambition n'est que l'amour des grandeurs; l'avarice l'amour des richesses, et la haine qui paroît si opposée à l'amour n'est, à proprement parler, qu'un amour déguisé, puisque nous n'avons aversion pour ce qui nous est nuisible, que parce que nous aimons notre Conservation." Ortigue de Vaumoirière 1688, 403
- 153) Mlle de Scudéry 1650-53, vol. 6.1, 113 s
- 154) M. Magendie 1925, 670
- 155) cf. Ilse Toman 1967, 240-253
- 156) La Bruyère 1694 (1951), 144
- 157) cf. R. La Thuillère 1966, 59 s; Lida Kauffmann 1954, 49
- 158) "(...) l'amour doit estre le principal sujet du Roman." P.D. Huet 1670 (1966), 5; "(...) les Romans au contraire ont l'amour pour sujet principal, et ne traittent la politique et la guerre que par incident." *ibid.*, 7
- 159) Sieur de Somaize 1661, vol. 1, 158
- 160) Saint-Evremond (1909), 77; comme exemple d'un entretien amoureux, cf. René Bary 1662, 223 ss
- 161) E.D. Cancalon 1972, 135
- 162) *ibid.*, 135; Jacques Ehrmann 1963, 87; L. Kauffmann 1954, 38 s
- 163) "S'il est ridicule de faire du premier venu son Confesseur, on ne doit pas condamner vne Fille de ce qu'elle déguise quelquefois ses sentimens." R. Bary 1662, 208
- 164) "Vne personne dissimulée est plus capable de garder le secret, qu'une personne ouverte; (...) S'il y avoit icy des Politiques, ils ne diroient seulement pas avecque Tybere et Louis XI, que celui qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner;" *ibid.*, 211
- 165) "Ils font quelquefois mystere des choses que tout le monde sçait, et j'en ay veü qui prioient qu'on leur gardât le secret pour des nouvelles qu'ils racontioient, qu'on avoit leü dans la Gazette." Morvan de Bellegarde 1688, 312
- 166) La Bruyère 1694 (1951), 331
- 167) R. Bary 1662, 212

- 168) *ibid.*, 209
- 169) *ibid.*, 210
- 170) La Bruyère 1694 (1951), 180
- 171) *ibid.*, 182
- 172) "il y à faire bien, et faire selon leur goût: le dernier est préférable." *ibid.*, 181
- 173) "On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande, on est refusé, on demande et on obtient; mais, dit-on, sans l'avoir demandé, et dans le temps que l'on y pensait pas, et que l'on songeait même à toute autre chose." *ibid.*, 247
- 174) *ibid.*, 112; A. Stegmann 1972, 88 s
- 175) Jacques de Callières 1664, 198/189 (erreur de pagination)
- 176) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 633
- 177) *ibid.*, 406; cf. aussi Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 2 et 4
- 178) R. Bary 1673, 35
- 179) "(...) la dissimulation, dont on accuse plus les Gens de la Cour, que le reste du monde. Pour moy, dit Dom Pedro, je suis tres-persuadé, que la cause de cela est, qu'il y a plus d'esprit parmi eux, que parmi les autres: et qu'à parler sincèrement, la parfaite dissimulation est le chef-d'oeuvre de la prudence, et du jugement." Mlle de Scudéry 1686, vol. 2, 259 s
- 180) "Il faut donc banir du commerce des amis la duplicité, les détours, le déguisement, la trop grande réserve qui empêche les confidences et la communication." Morvan de Bellegarde 1688, 27
- 181) cf. Jean Rousset qui a analysé de manière aussi approfondie que détaillée le phénomène du baroque européen en architecture, dans les arts plastiques et la littérature, et l'a mis en rapport avec la France. Pour lui, le manque de cohésion entre l'être et l'apparence est un des piliers majeurs du XVII^e siècle français et du baroque littéraire. J. Rousset 1954, 226. L'importance de l'apparence extérieure se montre également dans la préférence de la "parfaite dissimulation" à la "sincérité". *ibid.* 224 ss, 215. "Les théoriciens de l'honnêteté construisent l'homme comme un édifice baroque: les vertus d'apparence prennent le pas sur les vertus intérieures; (...) le paraître l'emporte sur l'être," *ibid.*, 219; cf. aussi pour les rapports entre le rang et l'étiquette: "Il n'existait alors pas de changement de rang qui ne s'exprimât non plus dans un changement de l'étiquette. Réciproquement, le moindre changement de rôle d'un personnage dans l'étiquette, signifiait un changement de sa position dans la hiérarchie de la cour et toute la société courtoise." Norbert Elias 1969, 135
- 182) P. Dumonceaux 1971, 361

- 183) *ibid.*, 360
- 184) Daniel Mornet 1950 (4^e édition), 97
- 185) R. Bray 1966, 110 s
- 186) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 555
- 187) cf. chapitre 2, note 107
- 188) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 9 s
- 189) N. Faret 1630 (1932), 135
- 190) *ibid.*, 137
- 191) *ibid.*, 187 s
- 192) Mlle de Scudéry 1656, vol. 1, 398
- 193) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 529 s et 552
- 194) "La roideur avec laquelle chacun veut défendre son sentiment, au lieu de céder par complaisance à celui des autres, quand même ils n'ont pas raison, est l'une des choses qui empoisonnent davantage la douceur de la société civile." *ibid.*, 619
- 195) Morvan de Bellegarde 1693, 251
- 196) Ortigue de Vaumorière 1688, 91
- 197) cf. chapitre 2.3
- 198) Méré 1677 (1930), vol. 2, 108
- 199) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 654; cf. aussi: "On ne doit point abuser de ses amis, ni rien exiger d'eux au delà de ce qu'ils accordent volontiers. Tout ce qui est excessif, est vicieux, surtout dans la conversation." B. Graciàn 1691 (3^e édition), 35
- 200) La Bruyère 1694 (1951), 187
- 201) cf. chapitre 5.4; cf. Morvan de Bellegarde 1696 A, 3
- 202) Méré 1677 (1930), vol. 2, 114
- 203) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 2, 12 s
- 204) Ortigue de Vaumorière 1701 (4^e édition), 13
- 205) Abbé Goussault 1692, 114
- 206) Laurent Bordelon 1694 (2^e édition), 253 s; cf. aussi chapitre 2, note 228
- 207) La Bruyère 1694 (1951), 157

- 208) F. de Callières 1716, 230
- 209) René Rapin 1725, vol. 2, 19
- 210) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 40
- 211) Ortigue de Vaumorière 1688, 78
- 212) Ant. de Balinghem 1618, 363
- 213) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 12
- 214) "L'art de plaire est plus que la fleur de la vie; il est une force essentielle à la vie." Daniel Mornet 1950 (4^e édition), 111; cf. aussi D. Mornet 1929, 87
- 215) Mary M. Devitt 1972, 2 s
- 216) "Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne; douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel." La Bruyère 1694 (1951), 398
- 217) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 433; d'après Norbert Elias, l'amabilité et la politesse ne sont pas purement extérieures: "elles ne le sont que là où la fonction financière ou professionnelle sont la réalité de l'existence sociale -, il s'agit plutôt de la preuve immédiate de l'existence sociale, c'est à dire de l'endroit auquel on se trouvait alors dans la hiérarchie de la société de cour. La montée et la descente sur l'échelle sociale courtoise signifiait autant pour le courtisan que les bénéfices et les pertes pour le négociant." Norbert Elias 1969, 144; c'est ainsi que N. Elias explique ce à quoi Bellegarde fait déjà allusion.

Notes du chapitre 6

- 1) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 4 s
- 2) R. Rapin 1675 (1970), 44
- 3) La Bruyère 1694 (1951), 180
- 4) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 332
- 5) Ortigue de Vaumorière 1688, 23
- 6) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 155 s
- 7) "DES BIENSEANCES. La science des égards, est pour ainsi dire, l'ame de la société: c'est ce qui fait qu'on rend à chacun ce qui lui appartient, et ce qui compasse tellement les actions, qu'on ne fait jamais rien qui puisse déplaire à personne. Il suffit d'observer les bienséances pour éviter le ridicule," Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 332
- 8) cf. chapitre 5.2

- 9) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 332
- 10) *ibid.*, vol. 2, 633
- 11) R. Bary 1673, 278
- 12) Morvan de Bellegarde 1996 A, 5
- 13) La Bruyère 1694 (1951), 181
- 14) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 374
- 15) La Bruyère 1694 (1951), 376 et 180
- 16) chapitre 2.6, 49 ss
- 17) Werner Sombart 1923, 49 ss
- 18) Ortigue de Vaumorière 1688, 42
- 19) "Un homme engagé dans le commerce du monde, doit proportionner sa vertu à son état; il ne faut pas qu'il se pique d'une vertu si austere, qu'il en devienne bizarre et incommode. Ce qui convient au Solitaire et aux Chartreux ne conviendrait nullement à l'Intendant de Finance, et au Magistrat qui ne peut pas toujours être en oraison." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 640
- 20) "La politesse qui convient à un homme d'épée, n'est pas de la même espede que celle qui convient à un Abbé, dont le caractere est plus serieux, et qui demande plus de retenue et plus de reserve. Un Magistrat est obligé d'être grave, modeste, circonspect; il ne faut pas cependant que cette gravité soit si austere, qu'elle effraie tout le monde, et qu'elle ôte la liberté de l'approcher." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 412
- 21) "Les humeurs d'un Gentilhomme sont toutes differentes de celles d'un Marchand; leurs civilitéz, leurs complimentes, et leurs formes d'écrire, n'ont rien qui se ressemble; et parmy la Noblesse mesme, les Gens de la Cour, ont un air tout autre que celui des Prouvinciaux. Il faut connaitre toutes les varietez, mais se donner tout à fait à celles de sa profession." Jacques de Callières 1664, 299
- 22) F. de Fenne 1690, 196
- 23) "car il n'est pas de la bienséance de traitter également tout le monde, et d'avoir la même defférence pour un misérable, que pour un honnête-homme." Morvan de Bellegarde 1688, 77
- 24) R. Bary 1673, 284
- 25) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 238 s
- 26) R. Bary 1673, 288
- 27) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 235
- 28) La Bruyère se réfère par exemple à la raison: La Bruyère 1694 (1951), 431

- 29) Ortigue de Vaumorière 1688, 37
- 30) Pierre Bardin 1634, vol. 2, 953
- 31) "(...) il faut sçavoir que cét usage s'est formé tant du consentement general des honnêtes gens, que par la bienséance même dont la nature a donné les premières regles." A. de Courtin 1672 (2^e édition), 12 s
- 32) "L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique: elle suit l'usage et les coutumes reçues." La Bruyère 1694 (1951), 180
- 33) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 621
- 34) "Les femmes qui sont naturellement plus douces, plus complaisantes, plus gracieuses que les hommes, ont aussi plus de politesse;" *ibid.*, 375; cf. chapitre 5.2, note 114
- 35) Ortigue de Vaumorière 1688, 26 s
- 36) R. Bary 1673, 280
- 37) *ibid.*, 287 s
- 38) F. de Fenne 1690, 140
- 39) "C'est aussi une incivilité quand une personne a parlé, de dire, par exemple, 'si ce que vous dites est vray, nous sommes mal, etc. si Monsieur dit vray, nous avons plus sujet de nous estonner, que etc.' c'est un honneste démenty; car il ne faut jamais témoigner que l'on doute de ce que dit un honneste homme. Il faut dire, 'selon ce que vous dites, nous sommes mal, etc. ce que dit Monsieur fait voir que nous n'avons pas etc.'" A. de Courtin 1672 (2^e édition), 40 s; cf. aussi F. de Fenne 1690, 129; cf. aussi chapitre 2.3 "contredire"
- 40) R. Bary 1673, 285
- 41) F. de Fenne 1690, 197 s
- 42) *ibid.*, 152
- 43) *ibid.*, 412
- 44) "La Ciuilité consiste principalement en deux poincts pour la rendre accomplie. L'vn est vne certaine Decence, Bienséance, ou bonne grace, à laquelle l'on se doit conformer tant que l'on peut: l'autre est vne Affabilité agreable qui nous rende non seulement accessibles à tous ceux qui nous voudront aborder, mais aussi face desirer nostre hantise et conuersation." E. Du Refuge 1618, 5 s
- 45) F. de Fenne 1690
- 46) cf. chapitre 4.2
- 47) René Rapin 1725, vol. 2, 571 s

- 48) Pour la réception des règles de conduite antiques dans le Moyen-âge français, cf.: Marion Wandruszka 1959, 78, Ernstpeter Ruhe 1968 et 1969
- 49) M. Magendie 1925, 150 ss
- 50) Saint-Evremond 1689 (1966), vol. 3, 358
- 51) F. de Fenne 1690, 198 s
- 52) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 5
- 53) "Il n'y a rien touté-fois de plus constant que quand toutes les Ceremonies se changeroient, la Civilité ne laissera pas de demeurer dans le fond, lors qu'elle aura pour guide la Modestie et l'Humilité acompagnée de la Charité Chrétienne" F. de Fenne 1690, 199 s
- 53a) "de Montaigne à Pascal et au Bernin, l'homme est défini en termes de changement, de déguisement, d'inconstance et de mouvement." Jean Rousset 1954, 183
- 54) "On peut dire encor que la Mode apporte cela dans le môde comme vne de ses proprietz, qu'elle y rend precieuses les choses les plus viles du monde, et rend viles celles qui estoient precieuses." Fr. de Grenaille 1642, 132
- 55) *ibid.*, 115
- 56) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3, 333
- 57) "Ce n'est pas seulement à cause que les mots et les manieres de parler changent, que les Romans cessent d'estre estimez; c'est aussi parce que les manieres d'agir changent, et comme les Romans imitent les moeurs, et qu'ils sont les tableaux des choses qui se passent dans le monde, ce qui paroît agréable dans un tems, devient ridicule dans un autre. Les complimens que l'on faisoit il y a vingt ans, étoient plus étudiés et d'un stile plus sublime et moins naturel que ceux dont on se sert aujourd'hui dans le commerce, les ceremonies étoient plus longues, le civilitez plus scrupuleuses et plus gênantes; on se donnoit moins de liberté. Les manieres du monde changent de tems en tems: l'usage autorise de certaines choses, qui paroissent ridicules, lorsque la mode en est passée;" *ibid.*, 334
- 58) Saint-Evremond (1909), 48
- 59) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 1
- 60) "Ce n'est point un Ridicule outré et grossier, que ces Reflexions combattent; c'est un Ridicule, délicat où les personnes les plus polies tombent quelquefois, sans s'en appercevoir." *ibid.*, avertissement
- 61) Fritz Schalk 1954, 21
- 62) *ibid.*, 18
- 63) cf. chapitre 2.3

- 64) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 196
- 65) F. de Fenne 1690, 184 s
- 66) Fritz Schalk 1954, 20
- 67) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 201
- 68) "Les bonnes qualitez contribuent quelquefois à rendre un homme ridicule, quand il n'en sait pas faire un bon usage: s'il a de l'esprit et de la vivacité, il veut briller dans les conversation, et réduire tout à son sens;" *ibid.*, 2
- 69) *ibid.*, avertissement
- 70) "Un excès de sincérité n'est pas moins ridicule, qu'un entêtement opinâtre." *ibid.*, avertissement; cf. aussi *ibid.*, 126
- 71) *ibid.*, 1
- 72) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 2, 4 s
- 73) Hugo Friedrich 1936, 343
- 74) Jacques Morel 1969, 441-450. Pour Morel, la médiocrité remonte jusqu'aux écoles de philosophie antiques des stoiciens et des épicuriens, et il en donne des exemples chez Aristote et Horace
- 75) H.T. Barnwell 1957, 76 s
- 76) Hugo Friedrich 1936, 342 s
- 77) *ibid.*, 342
- 78) "Le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même." Fénelon 1714 (1882) vol. 3, 221
- 79) "{...} l'excès dans l'agréable aussi-bien que dans le sublime (...) Le trop est vicieux par tout, répondit Eudoxe, et la délicatesse à ses bornes aussi-bien que la grandeur et que l'agrément." Dom. Bouhours 1687, 306
- 80) "Tout excès est vicieux, et blesse les personnes délicates, qui ont un discernement juste; des civilités excessives ou trop étudiées sont importunes; des hauteurs trop fières sont choquantes. Le grand art de plaire consiste à trouver le milieu entre trop et trop peu;" Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 338
- 81) Boissimon 1698, 34 s
- 82) "Il ne faut pas trop se mettre en peine de l'abondance, quand on n'a dessein que de plaire, le prix et la rareté sont bien plus considérables, l'abondance lasse à moins qu'elle ne soit extrêmement diversifiée (...) Cette abondance fait aussi qu'on n'admire plus ce qu'on trouvoit d'abord de si surprenant; parce qu'on s'y accoustume, et que d'ailleurs cela ne paroist plus si difficile." Mère 1677 (1930) vol. 2, 120 s

- 83) *ibid.*, 127
- 84) "Il est souvent mieux de dire de petites choses pour égayer, ou mesme pour amuser, que de n'en dire que de loin à loin de fort excellentes." *ibid.*, 109 s
- 85) "(...) le rire excessif y sied mal; et que dans la pluspart des entretiens on ne doit élever ny abaisser la voix, que dans une certaine mediocrité," *ibid.*, 103
- 86) F. de Fenne 1690, 140 s
- 87) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 654
- 88) Morvan de Bellegarde 1688, 77
- 89) "Quand l'on est obligé dans une belle Compagnie de louer une action, l'on ne doit louer ny avec froideur ny avec ardeur, parce que celui qui loue froidement, marque qu'il n'est pas persuadé de la beauté de l'action, et que celui qui loue ardemment, marque qu'il en est prévenu; que le premier est injurieux, et que l'autre est suspect." R. Bary 1673, 283 s
- 90) F. de Grenaille 1642, 266
- 91) Mme de Sablé 1678 (1971), 232
- 92) Eustache Du Refuge 1618, 14 s
- 93) *ibid.*, 6
- 94) Méré 1677 (1930), vol. 2, 125
- 95) cf. chapitre 6.3
- 96) Mme de Sévigné 1671 (1972-74), vol. 1, 188 s
- 97) "On juge si superficiellement des choses, que l'agrément des actions et des paroles communes, dites et faites d'un bon air, avec quelque connoissance des choses qui se passent dans le monde, réüssissent souvent mieux que la plus grande habileté." Mme de Sablé 1678 (1971), 229
- 98) Morvan de Bellegarde 1688, 269
- 99) "D'ailleurs leur langue, ni badine ni orgueilleuse, ni rude ni contrainte, se trouve le plus dans une médiocrité raisonnable," Du Plaisir 1683 (1975), 19
- 100) cf. R. La Thuillère 1966, 21
- 101) M. Magendie 1925, 728
- 102) Méré 1677 (1930), vol. 2, 106
- 103) *ibid.*, 108

- 104) Erich Köhler 1966, 252 et 254
- 105) *ibid.*, 159 s
- 106) M. Magendie 1925, 580 s
- 107) E. Haase 1956
- 108) Peter-Eckhardt Knabe 1972
- 109) "Il y a tousjours je ne sçay quoy qui panche à l'envie, et mesme parmy les plus honnestes gens: et quand on admire une chose, on aime bien micux qu'elle vienne de la Fortune que de la Science, ou du talent d'un particulier." Méré 1677 (1930), vol. 2, 109
- 110) B. Lamy 1688 (3^e édition), préface
- 111) "Il y a bien de la difference dans la conversation entre se faire écouter et se faire aimer. Pour l'un, il faut un je ne sçai quoi beaucoup plus rare que l'érudition et l'esprit." Trotti de La Chêrardie 1691, 216 s
- 112) Méré 1677 (1930), vol. 2, 127 et 129; R. Bary 1673, 277; M.M. Devitt 1972, 130 ss; H. Steiner 1930, 8 ss; Marion Wandruszka 1959, 118 s et 120 ss
- 113) P.H. Simon 1962, 32
- 114) Méré 1677 (1930), vol. 2, 128; cf. aussi M. Wandruszka 1959, 112 s; Helmut Anton 1935, 58; Bernadette B. de Mendoza 1973, 1; H.T. Barnwell 1957, 31
- 115) Dom. Bouhours 1671 (1920), 212
- 116) cf. chapitre 6.2
- 117) cf. chapitre 6.7
- 118) cf. chapitre 5.2
- 119) cf. chapitre 2.2
- 120) Liane Ansmann 1972, 36-44
- 121) *ibid.*, 58-78
- 122) cf. Hugo Friedrich 1936, 347
- 123) B.-W. Wloka 1935, 16
- 124) Bretteville 1689, 315 s; pour Bretteville cf. aussi: Kibedi Varga 1970, 63
- 125) "L'Eloquence qui ne touche que l'esprit et ne va pas jusques au coeur, n'est pas une vertable Eloquence; ce n'est tout au plus qu'une instruction toute pure, qui ne doit estre d'usage que dans l'Ecole: et toutes ces beautez qui vont à l'esprit sans aller au coeur, ne sont point de veritables beautez." R.P.R. Rapin 1671, 40

- 126) Peter France 1965, 17; cf. aussi D. Mornet 1929, 88 s
- 127) Peter France 1972, 30 s
- 128) *ibid.*, 9
- 129) D. Mornet 1929, 189 s
- 130) J. Scherer 1970, 226
- 131) J. Morel 1968, 97 s
- 132) Peter France 1965, 21
- 133) "Pour enseigner méthodiquement comment l'on peut remuer les Passions, il en faudroit faire le dénombrement, et marquer en particulier quel est l'objet de chacune, et par quelle cause elle est excitée; mais cela demandroit un Traité entier, qui appartient à la Philosophie. On remarquera donc seulement que c'est en vain qu'un Poète pretend émouvoir ses Lecteurs, s'il ne les dispose auparavant à recevoir les Passions qu'il veut faire naître dans leurs ames." B. Lamy 1668, 127
- 134) Anthony Levi 1964, 225-233; Liane Ansmann 1972, 163-179
- 135) "Car c'est à la Cour où les passions dominant, où les désirs sont plus ardens, où les intérêts sont plus vifs." Bourdaloue 1707, vol. 1, 130
- 136) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 2, 573
- 137) *ibid.*, vol. 1, 234
- 138) "Un homme en colere est comme un homme insensé qui ne sçait ce qu'il fait, et par conséquent dont toutes les actions sont sans raison." Laurent Bordelon 1694 (2^e édition), 418
- 139) "La colere est encor une passion contre laquelle il faut autant estre en garde." Trotti de La Chétardie 1683, vol. 2, 92; "Soyez toujours égal, et s'il se peut conservez vostre coeur et vostre esprit dans un état tranquille. Les Personnes inégales ressemblent à ces climats disgratiez, où l'on ne passe jamais deux jours sans pluye ou sans orage. Aujourd'huy elles vous embrassent, demain elles ne vous regardent pas. Leurs meilleurs Amis n'oseroient s'en promettre rien d'assuré; on ne les aborde point sans péril" *ibid.*, 95 s
- 140) N. Faret 1630 (1932), 135 s; Faret montre également comment l'honnête homme traite les "humeurs douces et froides" et les "humeurs amoureuses" d'autrui. *ibid.*, 136 s
- 141) "La conversation de ceux qui sont chauds et prompts se doit éviter avec soin." Goussault 1692, 115
- 142) Ant. de Balinghem 1618, 201
- 143) R. Bary 1659, 137
- 144) Laurent Bordelon 1694 (2^e édition), 418

- 145) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 234
- 146) B. Lamy 1688 (3^e édition), 343
- 147) *ibid.*, 344
- 148) N. Faret 1630 (1932), 133 s
- 149) La Bruyère 1694 (1951), 235
- 150) "Les esprits délicats pensent les choses finement, et toutes leurs expressions répondent à la finesse de leurs pensées. Le feu qui les anime est un feu réglé, qui ne les mène pas plus loin qu'ils ne veulent." Trotti de La Chétardie 1683, vol. 2, 17 s
- 151) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 38
- 152) La Bruyère 1694 (1951), 176
- 153) N. Faret 1630 (1932), 148
- 154) Goussault 1692, 126
- 155) A. Kibedi Varga 1970, 133
- 156) cf. chapitre 6, 184
- 157) "Si bien que l'on ne sçauroit donner aucunes reïgles certaines sur ce sujet, à cause de la grande différence des rencontres, et de l'infinie diversité des esprits. Il suffit de dire, que les preceptes qui entrent en la structure de cet Art sont communs à tout le monde, de la mesme sorte que les places et les fontaines publiques: Mais que les Sages s'en sçavent servir, et les accommoder à leur usage particulier chacun selon sa portée, et la profession à laquelle il s'emploie." N. Faret 1630 (1932), 195
- 158) *ibid.*, 97
- 159) Méré 1677 (1930), vol. 2, 78; Méré fait la distinction entre l'étude des règles et "l'instinct" et les "reflections" qui décident de ce qui plaît dans un cas précis: "Il y a deux sortes d'Estude, l'une qui ne cherche que l'Art et les Regles; l'autre qui n'y songe point du tout, et qui n'a pour but que de rencontrer par instinct et par reflections, ce qui doit plaire en tous les sujets particuliers." *ibid.*, 109; cette dernière remarque se rapporte au cas concret dans lequel il faut en faire l'application.
- 160) "Je sçai que ce n'est pas précisément dans un Livre qu'un Prince peut apprendre son devoir; et que ceux qui prétendroient gouverner les Roïaumes par des maximes universelles qu'ils auroient ramassées en lisant, feroient à tous momens de fausses démarches, parce que la nature des faits change selon les circonstances particulieres." Morvan de Bellegarde 1693, avertissement
- 161) cf. aussi pour l'importance des normes sociales: Fritz Schalk 1954, en particulier 5; pour la norme dans l'art poétique: René Bray 1966, en particulier 113

- 162) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 38; selon l'Encyclopédie de Diderot, on parle au XVII^e siècle des "lois de la conversation": Diderot 1751-80, vol. 4, 165
- 163) Claude Irson 1662 (1973), 203
- 164) F. de Grenaille 1642, 264
- 165) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 40; cf. aussi chapitre 2, note 222
- 166) Mlle de Scudéry 1680, vol. 1, 43
- 167) Ortigue de Vaumorière 1688, 266 s
- 168) *ibid.*, 342
- 169) *ibid.*, 343
- 170) "Il n'y a point de doute, que dans leur plus familier, il n'y eust des Grâces négligées et des Ornemens sans art (...) qui sont au dessus des Regles et des Preceptes." Guez de Balzac 1665 (1971) vol. 2, 435
- 171) cf. 2.2

Notes du chapitre 7

- 1) N. Faret 1630 (1932), 37
- 2) Molière (1956), vol. 1, 233 (scène 9)
- 3) "Si la promptitude et la vivacité de leur esprit, peuvent fournir d'elles-mêmes à toute sorte d'entretiens sans aucune étude, un si excellent naturel paroitra admirable; neantmoins si on ne tire tout ce qu'on dit que de son propre fonds, il y pourra souvent manquer quelque connoissance tres-necessaire: il faut avoir bien de l'industrie pour suppléer à ce défaut, et ne parler que fort sobrement de ce qu'on ne sçait point." Ch. Sorel 1672, 282 s
- 4) cf. chapitre 5
- 5) Méré 1700 (1930), vol. 3, 70
- 6) *ibid.*, vol. 2, 110
- 7) cf. chapitre 5.2
- 8) cf. chapitre 4
- 9) "Il est certain qu'une belle et entiere facilité de parler sur toute sorte de sujets, ne se peut gueres acquerir sans estre instruit de diverses sciences et Arts." Ch. Sorel 1672, 283; cf. aussi chapitre 5.2
- 10) Morvan de Bellegarde 1696 A, avertissement

- 11) Fr. de Callières 1692 B, Le libraire au lecteur
- 12) "C'est donc à cette idée d'instruction pour se bien taire dans le monde, que je m'arrête presentement. Je vous en expliquerai les principes et la pratique." Morvan de Bellegarde 1696 B, 3
- 13) A. de Gérard 1682, 17
- 14) "(...) très-utile, non seulement aux personnes qui ont des enfans à élever, mais aussi à ceux qui bien avancez en âge, ne sont pas pourtant assez instruits de la politesse et de l'honnêteté qu'on doit observer dans le commerce du monde." A. de Courtin 1671, avis
- 15) Ortigue de Vaumorière 1688, le libraire au lecteur
- 16) "Enfin il seroit à souhaiter que tous les peres, tous les enfans, et tous ceux qui ont soin de les instruire, eussent toujours ce livre à la main." L. Bordelon 1694 (2^e édition), lettre écrite de Toulouse
- 17) A. de Courtin 1671, avis
- 18) Ortigue de Vaumorière 1688, 428
- 19) Morvan de Bellegarde 1697, 267 s
- 20) R. Bary 1662, 199
- 21) P.D. Huet 1670 (1966), 95 s
- 22) cf. chapitre 4.1
- 23) p.ex. René Bary 1662
- 24) p.ex. Mlle de Scudéry 1680
- 25) cf. René Bary 1662
- 26) cf. M. Magendie 1925, 831 s
- 27) Ch. Sorel 1672, 285
- 28) "On ne peut faire autre chose dans une Rhetorique que d'expliquer les principes de l'Eloquence; c'est pourquoi on n'a pas droit de mépriser les Livres de Rhétorique, parce que l'on ne devient pas éloquent en les lisant, lorsque l'on ne joint point à cette lecture un long et penible exercice." B. Lamy 1688 (3^e édition), préface
- 29) Cl. Irson 1656, préface
- 30) Ortigue de Vaumorière 1688, 17
- 31) Morvan de Bellegarde 1688, 9
- 32) Méré 1668/69 (1930) vol. 1, 17
- 33) cf. chapitre 6.7

- 34) cf. chapitre 5.1
- 35) Morvan de Bellegarde 1693, avertissement
- 36) F. de Grenaille 1642 A, 57 s; cf. aussi chapitre 5.2
- 37) cf. chapitre 3.1
- 38) Georges Snyders 1968, 84 s
- 39) cf. D. Mornet 1929, 81; pour l'instruction en rhétorique de la noblesse allemande au 17^e siècle, cf. W. Barner 1970, 372 ss
- 40) "Mais s'il y a quelque chose, ou le soin de s'instruire sous les meilleurs Maîtres soit nécessaire, c'est la Conversation; (...) il est bon de se souvenir que cette Cour qu'on prend pour modèle, est une affluence de toute sorte de gens; que les uns n'y font que passer, que les autres n'en sont que depuis peu, et que la plupart quoy qu'ils y soient nez ne sont pas à imiter." Méré 1677 (1930), vol. 2, 111; cf. aussi Méré 1682, vol. 1, 42 s
- 41) E.-M. Clément 1664, 2
- 42) Pierre Fortin de la Hoguette 1649 (3^e édition), 323
- 43) Morvan de Bellegarde 1696 A, 173
- 44) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3, avertissement
- 45) Saint-Evremond 1666 (1965), vol. 2, 6; cf. aussi: "Depuis dix ans que je suis en pays étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation, et aussi heureux à le goûter que si j'avois été en France (...) J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aie jamais vu, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien." Saint-Evremond (1909), 80
- 46) Sieur de Somaize 1661, vol. 1, 83
- 47) Pierre Dumonceaux 1971, 269 s
- 48) *ibid.*, 274
- 49) Ilse Toman 1967, 232
- 50) M. Magendie 1925, 827 s; H.T. Barnwell 1957, 69
- 51) *ibid.*, 65 ss; Saint-Evremond (1909), 43
- 52) H.T. Barnwell 1957, 79 s
- 53) Pierre Domonceaux 1971, bes. 268 s et 272
- 54) Maur. Chardon 1914, 184
- 55) Pierre Dumonceaux 1971, 284 s
- 56) cf. Georges Montgrédien 1948, 25

- 57) cf. Maurice Lange 1909, 56
- 58) *ibid.*
- 59) N. Faret 1630 (1932), 48-50
- 60) "Le peu de fidélité qu'il a y dans le Jeu, le renversement qu'il fait dans l'humeur et dans l'esprit, les divers mouvemens qu'il excite dans le coeur, le dérèglement qu'il fait dans la conduite, l'opposition qu'il fait à la Fortune, les querelles qu'il fait naître." Trotti de La Chétardie 1683, vol. 2, 58 s
- 61) N. Faret 1630 (1932), 48
- 62) Alfred Franklin 1908, vol. 1, 192 s
- 63) E. Du Refuge 1618, 3
- 64) cf. : G. Mongrédien 1948, 100 ss; J. Levron 1965, 84 ss; A. Chéruel 1855, 615 ss
- 65) E. Haase 1957, 58 s
- 66) Jean Baptiste Thiers 1686, 134
- 67) R. La Thuillère 1966, 611-619
- 68) *ibid.*, 620 ss
- 69) Sorel 1642, vol. 2, 263 s
- 70) Sorel 1642, vol. 1, 245 ss
- 71) *ibid.*, 247
- 72) cf. chapitre 4.1; à propos du portrait au 17^e siècle, cf.: H.Amer 1976; J. Rousset 1969
- 73) R. Picard 1943, 51 s
- 74) Sorel 1642, vol. 2, 409-414
- 75) Mme de Sévigné 1680 (1953-57), vol. 2, 796; pour la signification du divertissement dans le cercle autour de Mme de Sévigné, cf. Fritz Nies 1972, 83; sur la conception du "divertissement", cf. *ibid.*, 80 ss
- 76) R. Bray 1966, 70
- 77) P.D. Huet 1670 (1966), 4
- 78) *ibid.*, 85
- 79) *ibid.*, 20
- 80) cf. G. Montgrédien 1948, 118

- 81) H.T. Barnwell 1957, 179 ss
- 82) M. Lange 1909, 64 ss
- 83) Humbert de Gallier 1911, 72 ss
- 84) J.B. Thiers 1686, 134
- 85) *ibid.*, 391
- 86) *ibid.*, 435
- 87) *ibid.*, 256
- 88) "Et en effet les privautez et les familiaritez que l'on prend d'ordinaire avec les personnes de l'autre sexe avec lesquelles on joue, on souvent des pièges où les plus sages et les mieux intentionnez se trouvent pris." *ibid.*, 257
- 89) A. de Courtin 1672 (2^e édition), 145-149
- 90) F. de Fenne 1690, 194
- 91) Saint-Evremond (1909), 44
- 92) "Le repos des grands hommes est un crime, et l'oisiveté égale la valeur des bons Capitaines, et la sagesse des Philosophes à la lâcheté des poltrons, et à la folie des ignorants." N. Faret 1630 (1932) 83
- 93) "Le travail continuel est quelque chose de penible: mais la fainéantise éternelle est quelque chose de si horrible et de si ennuyeux, que je ne hais rien davantage." Mlle de Scudéry 1686, vol. 2, 391 s
- 94) La Bruyère 1694 (1951), 344
- 95) A. de Courtin 1673, avertissement
- 96) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 3, avertissement
- 97) *ibid.*, vol. 1, 346
- 98) "Il y à d'autres gens encore puisque nous sommes sur les exemples de ces vies inutiles, qui demeurent toujours dans une plaisante inutilité; je ne sçay si vous l'avez remarqué, c'est à apprendre et à debiter des nouvelles. Ils en perdent le boire et le manger; ils vont de porte en porte;" A. de Courtin 1673, 80 s
- 99) *ibid.*, 113 s
- 100) *ibid.*, 115 s
- 101) *ibid.*, 138
- 102) *ibid.*, 179 s
- 103) cf. chapitre 7.4

- 104) Franz Rauhut 1958, 223 s; pour les différences de rang, cf. H. Brocher 1934, 51 ss
- 105) N. Faret 1630 (1932), 31
- 106) La Bruyère 1694 (1951), 275
- 107) André Stegmann 1972, 38
- 108) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 92 ss
- 109) R. Bary 1673, 37
- 110) Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 94 s
- 111) F. de Callières 1716, 35 s
- 112) *ibid.*, 3 s
- 113) *ibid.*, 256 s
- 114) Un négociateur "doit commencer par s'instruire de l'état où se trouvent les affaires de l'Europe, des principaux intérêts qui y regnent et qui la divisent, de la forme des divers gouvernemens qui y sont établis et du caractère des Princes, des Généraux et des Ministres qui y sont en autorité et en crédit. Pour entrer dans le détail de la connoissance des intérêts des Princes et des Etats de l'Europe, il faut qu'il apprenne exactement en quoy consistent les forces, les revenus et la domination de chaque Prince, et de chaque république, et jusqu'où elle s'étend, qu'il s'instruise de quelle manière le gouvernement y a été établi, et des droits prétendus par chacun de ces Souverains sur des pays qu'ils ne possèdent pas (...) il faut qu'il fasse distinction entre les droits qui ont été cédés par traité, et ceux qui ne le sont pas. Il doit pour en être bien instruit, lire avec application tous les traités publics, qui ont été faits entre les Princes et les Etats de l'Europe." *ibid.*, 30 ss
- 115) *ibid.*, 32
- 116) *ibid.*, 14
- 117) "les qualités sont un esprit attentif et appliqué, qui ne se laisse point distraire par les plaisirs, et par les amusemens frivoles, un sens droit qui conçoive nettement les choses comme elles sont, et qui aille au but par les voyes les plus courtes et les plus naturelles, sans s'égarer à force de raffinement et de vaines subtilités qui rebuttent d'ordinaire ceux avec qui on traite, de la pénétration pour découvrir ce qui se passe dans le cœur des hommes et pour sçavoir profiter des moindres mouvemens de leurs visages et des autres effets de leurs passions, qui échappent aux plus dissimulez, (...) de la présence d'esprit pour répondre bien à propos sur les choses imprévus, et pour se tirer par des réponses judicieuses d'un pas glissant;" *ibid.*, 30 s
- 118) cf. chapitre 5.1
- 119) Hugh Kearney 1969, 78

- 120) J. Alter distingue trois groupes à l'intérieur de la bourgeoisie: petite, moyenne et haute: Jean V. Alter 1970
- 121) La Bruyère 1694 (1951), 134
- 122) cf. chapitre 5.1
- 123) Wolfgang Leiner 1965
- 124) *ibid.*, 178
- 125) *ibid.*, 172-194
- 126) F. de Callières 1716, 43
- 127) La Bruyère 1694 (1951), 278 s
- 128) "Les Abeilles sont douces et paisibles de leur nature; mais quand on les irrite, elles ont des aiguillons à faire bientôt repentir ceux qui les ont irritées. L'esprit des bons Poètes est ordinairement de mesure;" G. Colletet 1658, vol. 1, 72
- 129) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 313
- 130) La Bruyère 1694 (1951), 224
- 131) "Les Bourgeois qui ont du bien au-dessus de leur condition, quand ils ont un peu de vanité, dédaignent leurs pareils; ils ne veulent avoir de commerce qu'avec des gens de qualité, qui trouvent le secret de les ruiner par les folles dépenses, où ils les engagent: ils les caressent, ils les embrassent; ils se mettent à leur niveau: cette complaisance fait tourner la tête à un Bourgeois, que sa vanité a déjà séduit; mais il paie bien cher ces caresses intéressées, et quand il s'est épuisé, on le renvoie à son comptoir." Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 196 s
- 132) *ibid.*, 201
- 133) R. Bary 1673, 32
- 134) cf. Jean V. Alter 1970, 22; cf. en rapport avec le "roman bourgeois" de Furetière: Edward Reichel 1965, 98
- 135) Ceci se traduit dans la littérature par la satire anti-bourgeoise: Jean V. Alter 1970
- 136) R. Bary 1665, 142
- 137) Morvan de Bellegarde 1688, 105
- 138) N. Faret 1630 (1932), 38
- 139) F. de Grenaille 1642 A, 72
- 140) La Bruyère 1694 (1951), 275
- 141) *ibid.*, 220

- 142) cf. à ce propos l'interprétation de Auerbach de l'honnêteté comme conception d'orientation esthétique, dans laquelle la noblesse et la bourgeoisie se confondent: Erich Auerbach 1965, (2^e édition), 30 s
- 143) A. de Courtin 1675, 54 s
- 144) cf. aussi R. La Thuillière 1966, 551 ss et 557; R. La Thuillière 1968, 2107
- 145) cf. *ibid.*, M. Magendie 1925, 864 s; Victor Cousin 1858, vol. 1, 267; C. Henn-Schmölders va trop loin quand elle voit la conversation dans les salons comme un entretien entre personnes principalement d'un même rang social. En effet un poète supérieur intellectuellement doit faire preuve de la même déférence envers un noble, dans la conversation de salon, qu'un courtisan envers son prince. cf. Claudia Henn-Schmölders 1975, 23
- 146) R. Bary 1662, 168 s
- 147) "que ce n'est pas une chose vray-semblable de faire tous leurs gens de guerre si polys, si galands, et d'une parole si élégante, au lieu que plusieurs hommes d'espée ont beaucoup de rudesse, et qu'il faut avouer qu'il y a quantité d'hommes de la ville qui les surpassent dans les agrémens nécessaires à la conversation." Ch. Sorel 1642, vol. 1, 31 s
- 148) M. Magendie 1925, 41
- 148a) Ilse Toman 1967, 202
- 149) "C'est par cette raison qu'il faut s'attacher à la Cour, puis que c'est là que les graces se distribuent;" Trotti de La Chétardie 1683, vol. 1, 83 s
- 150) "Quand l'on perd ses Protecteurs, l'on perd ordinairement ses Emplois." R. Bary 1673, 101; cf. aussi M. Lange 1909, 330 ss; R. Mousnier 1971 (2^e édition), 529 ss
- 151) La Bruyère 1694 (1951), 241
- 152) *ibid.*, 318; cf. aussi: *ibid.*, 255 et 209; celui qui veut mener une vie paisible ne doit pas se rendre à la cour qui gâte même les plus vertueux: "A la verité celuy qui veut mener vne vie du tout innocente et esloignée du train ordinaire de viure des hômes, lesquels sont fautiers et subjets à leurs passioés, il fera beaucoup mieux de ne se point jetter à la Cour, qui est (s'il nous faut ainsi parler) vne grande putain, laquelle corrompt aucunesfois les plus entiers et les plus chastes." Eust. Du Refuge 1618, 192 f
- 153) La Bruyère 1694 (1951), 230; cf. aussi E. Reichel 1965, 99
- 154) "Cette Cour, quoy que la plus belle, et peut-estre la plus grande de la terre, a pourtant ses defauts et ses bornes. Mais le grand Monde qui s'estend par tout est plus accomply;" Méré 1677 (1930), vol. 2, 111
- 155) La Bruyère 1694 (1951), 264

- 156) *ibid.*, 242
- 157) *ibid.*, 280
- 158) *ibid.*, 265
- 159) *ibid.*, 240
- 160) Morvan de Bellegarde 1697, avertissement; cf. aussi chapitre 2.8
- 161) cf. F. de Fenne 1690, 191 s; cf. aussi chapitre 7, note 90
- 162) D. Bouhours 1687, 187
- 163) R. Bary 1673, 35
- 164) cf. chapitre 4.1, note 108
- 165) "La plus part des gens de qualité qui sont d'ordinaire assez oisifs, et qui n'ont nulle occupation, passent leur temps à rendre, ou à recevoir des Visites." Morvan de Bellegarde 1688, 258
- 166) Morvan de Bellegarde 1723 (réédition), vol. 1, 138
- 167) *ibid.*, 16
- 168) cf. aussi chapitre 6.4 et chapitre 2, note 374
- 169) E. Du Refuge 1618, 1 s
- 170) La Bruyère 1694 (1951), 414
- 171) A. de Gérard 1682, 13 ss
- 172) R. Bary 1673, 280
- 173) cf. chapitre 5.2

Bibliographie

Textes

- ANDRY de Boisregard, N., *Réflexion sur l'usage présent de la langue françoise, ou remarques nouvelles et critiques touchant la politesse du langage. Suite des réflexions critiques sur l'usage présent de la langue françoise*, Paris 1689-93
- BALINGHEM, Ant. de, *Le vrai point d'honneur à garder en conversant, pour vivre honorablement et paisiblement avec un chacun*, Saint-Omer 1618
- BALZAC, J.-L. Guez de, *Les entretiens (1657)*, ed. B. Beugnot, 2 vol., Paris 1972
- BALZAC, J.-L. Guez de, *Aristippe, ou de la cour*, Leyde 1658
- BALZAC, J.-L. Guez de, *Oeuvres*, ed. Val. Conrart, 2 vol., Genève 1971 (Paris 1665)
- BARDIN, Pierre, *Le Lycée ou en plusieurs promenades il est traité des connoissances, des actions et des plaisirs d'un honneste homme*, Paris 1634, vol. 2
- BARY, René, *Actions publiques sur la rhétorique françoise*, Paris 1658
- BARY, René, *La rhétorique françoise, où l'on trouve de nouveaux exemples sur les passions et sur les figures*, Paris 1659
- BARY, René, *La fine philosophie, accomodée à l'intelligence des dames*, Paris 1660
- BARY, René, *L'esprit de la cour ou les conversations galantes*, Paris 1662
- BARY, René, *La Rhétorique françoise, ou pour principale augmentation l'on trouve les secrets de nostre langue*, Paris 1665
- BARY, René, *La logique où il est donné l'usage de la logique mesme*, Paris 1669
- BARY, René, *Journal de conversation, où les plus belles matières sont agitées de part et d'autre*, Paris 1673
- BARY, René, *Nouveau journal de conversation où les plus belles matières du temps sont agitées de part et d'autre*, Paris 1675
- BARY, René, *Méthodes pour bien prononcer un discours et pour le bien animer*, Paris 1679
- BARY, René, *Méthodes pour bien prononcer un discours et pour le bien animer*, Leyde 1708
- BOILEAU, N., *L'art poétique (1674)*, dans: *Oeuvres complètes*, ed. Frç. Escal, Paris 1966, 155-185

- BOISSIMON, de, Les Beutez de l'ancienne éloquence opposées aux affectations de la moderne, Paris 1698
- BORDELON, Laurent, La belle éducation, Lyon, Paris 1694²
- BORDELON, Laurent, Diversités curieuses pour servir de récréation à l'esprit, Amsterdam 1699
- BORDELON, Laurent, Les entretiens sérieux et comiques des cheminées de Madrid (1736), Amsterdam 1753
- BOSSUET, J., Sermon sur la possibilité d'accomplir les commandements (1660), dans: Oeuvres complètes de Bossuet publiées d'après les imprimés et les manuscrits originaux, ed. F. Lachat, Paris 1862-66, 31 vol.
- BOUHOURS, D., Entretiens d'Ariste et d'Eugène, Paris 1671
- BOUHOURS, D., Entretiens d'Ariste et d'Eugène, ed. René Radouant, Paris 1920 (Paris 1671)
- BOUHOURS, D., Doutes sur la langue françoise, Genève 1972 (Paris 1674)
- BOUHOURS, D., La manière de bien penser dans les ouvrages de l'esprit, Paris 1687
- BOURDALOUE, L., Sermon sur la fausse conscience, dans: Oeuvres, 4 vol., vol. 1, Lyon 1707, 113-153
- BRETTEVILLE, L'éloquence de la Chaire et du Barreau, Paris 1689
- CALLIERES, Jacques de, La fortune des gens de qualité, Paris 1664
- CALLIERES, François de, La logique des Amans ou l'Amour logicien, Paris 1668
- CALLIERES, François de, Des bons mots et des bons contes, de leur usage, de la raillerie des anciens, de la raillerie et des railleurs de nostre temps, Paris 1692 A
- CALLIERES, François de, Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler, avec des observations sur diverses manières d'agir et de s'exprimer, Paris 1692 B
- CALLIERES, François de, Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer, des façons de parler bourgeoises et en quoi elles sont différentes de la Cour, Paris 1693
- CALLIERES, François de, Du bel esprit, où sont examinés les sentiments qu'on a ordinairement dans le monde, Paris 1695
- CALLIERES, François de, De la manière de négocier avec les souverains, de l'utilité des négociations, du choix des ambassadeurs et des envoyez, et des qualites nécessaires pour réussir dans ces employs, Paris 1716
- CALLIERES, François de, De la science du monde et des connaissances utiles à la conduite de la vie, Paris 1717

- CHALESME, L'homme de qualité, ou les moyens de vivre en homme de bien et en homme du monde, Amsterdam 1671
- CHARPENTIER, François, De l'Excellence de la langue françoise, Genève 1972 (Paris 1683)
- CLEMENT, Elis.-Marie, Dialogue de la princesse sçavante et de la dame de famille, contenant l'art d'élever les jeunes dames dans une belle et noble éducation, Paris 1664
- COLLETET, Guill., L'art poétique, où il est traité de l'épigramme, du sonnet, du poème bucolique, de l'églogue, de la pastorale et de l'idylle, de la poésie morale et sententieuse, avec un discours de l'éloquence et de l'imitation des anciens, Paris 1658, 6 vol.
- CONRART, V., Traité de l'action de l'orateur, ou de la prononciation et du geste, Paris 1657
- CORNILLE, P., Examen de Mélite (1633), dans: Théâtre complet, ed. Maurice Rat, Paris, Garnier 1968, 6-9
- COURTIN, Ant. de, Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens, Paris 1671
- COURTIN, Ant. de, Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens, Paris 1672²
- COURTIN, Ant. de, Traité de la paresse, ou l'Art de bien employer le temps en forme d'entretiens, Paris 1673
- COURTIN, Ant. de, Suite de la civilité françoise, ou traité du point d'honneur et des règles pour converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux, Paris 1675
- COURTIN, Ant. de, Traité de la jalousie, ou moyens d'entretenir la paix dans le mariage, Amsterdam 1696
- D'AUBIGNAC, Abbé (François Hédelin), La pratique du théâtre, (Amsterdam 1715), ed. H.J. Neuschäfer, Munich 1971
- DE MAISTRE, Joseph, Les soirées de Saint-Petersbourg ou entretiens sur le gouvernement temporel de la providence, Lyon 1895, vol. 2
- DICTIONNAIRE de l'Académie françoise, Paris 1694
- DICTIONNAIRE de l'Académie françoise, Paris 1718²
- DICTIONNAIRE de Trévoux, Paris 1704
- DIDEROT, D., Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, Stuttgart-Bad Cannstatt 1966 (Paris 1751-80), vol. 4
- DOUTREVILLE, Le Démocrite de la Cour, où il est traité de l'éloquence à la mode, Paris 1641
- DU BOSQ, Jacques, L'honneste femme, Paris 1635³

- DU BOSQ, Jacques, Nouveau recueil de lettres des dames de ce temps avec leurs responses, Paris 1635
- DU PLAISIR, Sentiment sur les lettres et sur l'histoire avec des scrupules sur le style, ed. Ph. Hourcade, Genève 1975 (1683)
- DUPRE DE LA PORTE, Le Pourtraict de l'éloquence française, Paris 1621
- DU REFUGE, Eustache, Traité de la Cour, ou Instruction des Courtisans, Paris 1618
- ESTIENNE, R., Dictionnaire françois-latin contenant les motz et manieres de parler François, tourneé en latin, Paris 1539
- FARET, Nicolas, L'art de plaire à la court (1630), ed. M. Magendie, Madrid, Paris, Buenos-Aires 1932 (d'après: Paris 1636)
- FENELON, Lettre à M. Dacier sur les occupations de l'Académie (1714), dans: Oeuvres, ed. Aimé Martin, Paris 1882, vol. 3, 210-240
- FENNE, Françoise de, Entretiens familiers pour les amateurs de la langue française, divisés en deux parties, dont la première contient un abrégé des regles et des observations de la grammaire, et l'autre la manière, dont on se doit gouverner parmi le beau monde, Leyde 1690
- FORTIN DE LA HOQUETTE, P., Testament ou conseils fidèles d'un père à ses enfants, où sont contenus plusieurs raisonnemens chrétiens, moraux et politiques, Paris 1649
- FURETIERE, Antoine, Nouvelle allégorique, ou histoire des derniers troubles arrivez au royaume d'éloquence, Paris 1658
- FURETIERE, Antoine, Dictionnaire universel, La Haye, Rotterdam 1690, vol. 1
- GERARD, Armand de, La philosophie des gens de cour, Paris 1680
- GERARD, Armand de, Le caractère de l'honneste homme moral, Paris 1682
- GIBERT, B., De la véritable éloquence, ou réfutation des paradoxes sur l'éloquence avancés par l'auteur de la "Connoissance de soi-même", Paris 1703
- GIBERT, B., La Rhétorique ou les Règles de l'éloquence, Paris 1741 (réédition)
- GOURVILLE, Jean Hérault de, Mémoires, Paris 1724
- GOUSSAULT, Abbé, Le portrait d'un honneste homme, Paris 1692
- GOUSSAULT, Abbé, Le portrait d'une femme honneste, raisonnable et véritablement chrétienne, Paris 1694
- GRACIAN, B., L'homme de la Cour, traduit et commenté par Amelot de la Houssaie, Paris 1691
- GRACIAN, B., cf. Bouvier, R.

- GRENAILLE, Fr. de, L'honneste fille, Paris 1639-40, 3 vol.
- GRENAILLE, Fr. de, La bibliothèque des dames, Paris 1640
- GRENAILLE, Fr. de, Les plaisirs des dames, Paris 1641
- GRENAILLE, Fr. de, La mode, ou caractère de la religion, de la vie, de la conversation, de la solitude, des compliments, des habits et du style du temps, Paris 1642
- GRENAILLE, Fr. de, L'honneste Garçon ou l'Art de bien élever la noblesse à la vertu, aux sciences et à tous les exercices convenables à sa condition, Paris 1642 A
- GUERET, Gabriel, L'Orateur. Si l'empire de l'éloquence est plus grand que celui de l'amour, dans: Divers traités de morale et d'éloquence, Paris 1672, vol. 1, 53-91, 104-129
- HINDRET, J., L'Art de bien prononcer et de bien parler la langue française, Paris 1687
- HUET, Pierre Daniel, Traité de l'origine des romans (1670), préface de H. Hinterhäuser, Stuttgart 1966
- IRSON, Claude, Nouvelle Méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française, Paris 1656
- IRSON, Claude, Nouvelle Méthode pour apprendre facilement les principes et la pureté de la langue française, Genève 1973 (Paris 1662)
- LA BRUYERE, Oeuvres complètes, ed. Julien Benda, Paris 1951 (8. édition: Paris 1694)
- LA CHETARDIE, Trotti de, Instructions pour un jeune seigneur, ou l'idée d'un galant homme, Paris 1683, 2 vol.
- LA CHETARDIE, Trotti de, Instructions pour une jeune princesse, ou l'idée d'une honneste femme, Paris 1684
- LA CHETARDIE, Trotti de, L'éducation. Maximes et réflexions de M. de Moncade, avec un discours du sel dans les ouvrages de l'esprit, Rouen 1691
- LA FORGE, J. de, Le cercle des femmes sçavantes, Paris 1663
- LA MOTHE LE VAYER, Fr. de, Considérations sur l'éloquence française de ce temps, Paris 1638
- LA MOTHE LE VAYER, Fr. de, La rhétorique du prince, Paris 1651
- LAMY, B., Nouvelles réflexions sur l'art poétique, dans lesquelles en expliquant les causes du plaisir que donne la poésie et quels sont les fondemens de toutes les règles de cet art, on fait connoître en même temps le danger qu'il y a dans la lecture des poètes, Paris 1668
- LAMY, B., La Rhétorique ou l'art de parler, Paris 1688³

- LAMY, B., La Rhétorique ou l'art de parler, Paris 1741 (réédition)
- LA ROCHEFOUCAULD, Oeuvres complètes, ed. L. Martin-Cauffier, Paris 1964
- LE GRAS, La Rhétorique françoise ou les préceptes de l'ancienne et vraye éloquence, Paris 1671
- LELEVEL, Henri de, Entretiens sur ce qui forme l'honnête homme et le vray sçavant, Paris 1690
- LEVEN DE TEMPLERY, J., La rhétorique françoise, très propre aux gens qui veulent apprendre à parler et à écrire avec politesse, Paris 1698
- LEVEN DE TEMPLERY, J., L'éloquence de ce temps enseignée à une dame de qualité, Paris 1699
- LEVEN DE TEMPLERY, Le génie, la politesse, l'esprit et la délicatesse de la langue françoise, nouvelles remarques contenant les belles manières de parler de la cour, Bruxelles 1701
- MAUVILLON, Elézar, Traité général du style, avec un traité particulier du style épistolaire, Amsterdam 1751
- MERE, chevalier de, Conversation avec le Maréchal Clérembaut, Paris 1669
- MERE, chevalier de, Lettres, Paris 1682, 2 vol., vol. 1
- MERE, chevalier de, De la vraie honnesteté (p. 1-95), De l'éloquence et de l'entretien (p. 96-146). De la délicatesse dans les choses et dans l'expression (p. 147-193), Dissertation sur la Tragédie (p. 337-356) dans: Oeuvres posthumes, Paris 1700
- MERE, chevalier de, vol. 1: Les conversations (1668/69). Discours de la justesse (1671), vol. 2: Les Aventures de Renaud et d'Armide (1678). Oeuvres posthumes (1700), dans: Oeuvres complètes, ed. Charles-H. Boudhors, Paris, F. Roches, 1930
- MOLIERE, Oeuvres complètes, ed. M. Rat, Paris 1956, vol. 1
- MONTPENSIER, Anne Marie Louise d'Orléans, duchesse de, Mémoires, ed. A. Chéruel, Paris (Charpentier) 1858-59, 4 vol.
- MORVAN de BELLEGARDE, Réflexion sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde, Paris 1688
- MORVAN DE BELLEGARDE, Les règles de la vie civile avec des traits d'histoire pour former l'esprit d'un jeune prince, Paris 1693
- MORVAN DE BELLEGARDE, Réflexions sur le ridicule et sur les moyens de l'éviter, où sont représentés les moeurs et les différens caractères des personnes de ce siècle, Paris 1696 A
- MORVAN DE BELLEGARDE, Conduite pour se taire et pour parler, principalement en matière de religion, Paris 1696 B

- MORVAN DE BELLEGARDE, Modèles de conversation pour les personnes polies, Paris 1697
- MORVAN DE BELLEGARDE, Oeuvres diverses: vol. 1: Les Réflexions sur le ridicule, et sur les moyens de l'éviter (1696), vol. 2: Les Réflexions sur la politesse des mœurs (1698), vol. 3: Les modèles de conversation pour les personnes polies (1697), vol. 4: Les règles de la vie civile, avec les traits d'histoire pour former l'esprit d'un jeune prince (1693), Paris 1723 (rééditions)
- NEMOURS, Duchesse de, Mémoires, Cologne (=Paris) 1709
- ORTIGUE DE VAUMORIERE, P. de, L'art de plaire dans la conversation, Paris 1688
- ORTIGUE de VAUMORIERE, P. de, L'art de plaire dans la conversation, Paris 1701
- POMERAY, François, Nouveau recueil de lettres, harangues et discours différens, où il est traité de l'éloquence française et de plusieurs matières politiques et morales, Paris 1630
- PURE, Abbé de, La Prétieuse ou le Mystère des Ruelles, Paris 1656, 4 vol., vol. 1
- RACAN, Harangue prononcée en l'Académie, le 9 juillet 1635, dans: Oeuvres, ed. Tenant de Latour, Paris 1857, 2 vol., vol. 1
- RACINE, J., Oeuvres complètes, ed. R. Picard, Paris 1950, vol. 1
- RAPIN, René, Réflexions sur l'usage de l'éloquence de ce temps, Paris 1671
- RAPIN, René, Les réflexions sur la poétique de ce temps et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes (1675), ed. E.T. Dubois, Genève 1970
- RAPIN, René, Les comparaisons des grands hommes de l'antiquité.(...) Les réflexions sur l'éloquence, la poétique, l'histoire et la philosophie, Paris 1684, 2 vol.
- RAPIN, René, Oeuvres, La Haye 1725, vol. 2
- RENAUD, Abbé A., Manière de parler de langue française selon ses différents styles; avec la critique de nos plus célèbres écrivains, en prose et en vers; et un petit traité de l'orthographe et de la prononciation française, Lyon 1697
- RICHELET, Pierre, Dictionnaire française contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue française, Genève 1680, vol. 1
- RICHELET, Pierre, Dictionnaire de la langue française, Amsterdam 1732 (réédition)
- RICHESSOURCE, Oudart, Le masque des orateurs, c'est-à-dire de la manière de déguiser facilement toutes sortes de discours, Paris 1667

- ROLLIN, Ch., Discours préliminaire au Traité des Etudes, Paris 1805
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, La Nouvelle Héloïse (1761), dans: Oeuvres complètes, ed. B. Guyon, J. Scherer, Ch. Gouyot, Paris 1964
- SABLE, Mme de, Les maximes, ed. G. Toso Rodinis, Padue 1971 (1678)
- SAINT-EVREMOND, Jugement sur les sciences ou peut s'appliquer un honneste homme (1666), dans: Oeuvres en prose, ed. R. Ternois, Paris 1965, vol. 2, 6-14
- SAINT-EVREMOND, Sur les Anciens (1689), dans: Oeuvres en prose, ed. R. Ternois, Paris 1966, vol. 3, 348-359
- SAINT-EVREMOND, Sur les plaisirs (p. 42-52); De la Conversation (p. 77-81), dans: Oeuvres mêlées, Paris 1909⁵
- SAVARY, Jacques, Le parfait négociant, ou instruction generale pour ce qui regarde le commerce, Paris 1675
- SCUDERY, Mlle de, Artamène ou le grand Cyrus, Paris 1650-53, 20 vol.
- SCUDERY, Mlle de, Clélie, Paris 1656, 20 vol., vol. 1
- SCUDERY, Mlle de, Conversation sur de divers sujets, Paris 1680, 2 vol.
- SCUDERY, Mlle de, Conversations nouvelles sur de divers sujets, Paris 1684, 2 vol.
- SCUDERY, Mlle de, Conversations morales: de l'espérance, de l'envie, la paresse, la tyrannie de l'usage, la colère, l'incertitude, Paris 1686, 2 vol.
- SCUDERY, Mlle de, cf. aussi: Cousin, Victor, La société française au 17^e siècle, d'après le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry, Paris 1858, 2 vol. (Collection des portraits et de leurs clefs)
- SENAULT, J.F., De l'usage des passions, Paris 1641
- SEVIGNE, Mme de, Lettres, ed. G. Gailly, Paris 1953-57, 3 vol.
- SEVIGNE, Mme de, Correspondance, ed. R. Duchêne, Paris 1972-74
- SOMAIZE, Sieur de, Le grand dictionnaire des prètieuses, Paris 1661, 2 vol.
- SOMAIZE, Sieur de, Le dictionnaire des précieuses, ed. Ch.-L. Livet, Paris 1856, 2 vol.
- SOREL, Charles, Maison des jeux, où se trouvent les divertissements d'une Compagnie, par des Narrations agréables et par des Jeux d'esprit, et d'autres entretiens d'une honneste conversation, Paris 1642, 2 vol.
- SOREL, Charles, De la connoissance des bons livres, ou examen de plusieurs auteurs, Paris 1671

- SOREL, Charles, De la manière de bien parler et de bien écrire. De la connoissance des bons livres ou examen de plusieurs Autheurs, Amsterdam 1672
- TACITUS, Dialogus de oratoribus (81), ed. H. Goelzer, frç. et lat., Paris 1967
- TALLEMANT DES REAUX, G., Historiettes (1659), Paris 1960, 2 vol.
- THIERS, Jean Baptiste, Traité des jeux et des divertissemens, Paris 1686
- D'URFE, H., L'Astrée, (1612-28), Genève 1966, vol. 3, 9
- VAUGELAS, Claude Favre de, Remarques sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire, Paris 1647
- VAUGELAS, Claude Favre de, Remarques sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien exrire, Paris 1662 (réédition)
- VAUGELAS, Claude Favre de, Nouvelles remarques sur la langue françoise, Genève 1972, (Paris 1690)
- VOITURE, V., Les oeuvres de Monsieur de Voiture, Paris 1650

Critique Littéraire

- ACTES DU COLLOQUE "Le XVII^e siècle et l'éducation" (1971), Marseille 1972, No. spécial et supplémentaire de la Revue "Marseille" 88, 1972
- ALTER, Jean V., Les origines de la satire antibourgeoise en France, 2. L'esprit antibourgeois en France, 2. L'esprit antibourgeois sous l'Ancien Régime, Genève 1970
- AMER, H., Littérature et portrait: Retz, Saint-Simon, Chateaubriand, Proust, dans: Etudes françaises, Montréal 3,2 1967, 131-168
- ANSMANN, Liane, La Rochefoucauld und die Tradition der Affektenlehre, Thèse Kiel 1969
- ANSMANN, Liane, Die "Maximen" von La Rochefoucauld, Munich 1972
- ANTON, Helmut, Gesellschaftsideal und Gesellschaftsmoral im ausgehenden 17. Jahrhundert. Studien zur französischen Moralliteratur im Anschluß an J.-B. Morvan de Bellegarde, Thèse Breslau 1935
- ASCOLI, Georges, Essai sur l'histoire des idées féministes en France du XVI^e siècle à la Révolution, dans: Revue d'histoire des sciences 13, 25-57 (1906), 160-184
- AUERBACH, Erich, Das französische Publikum des 17. Jahrhunderts, München 1965² (Münchner Romanist. Arbeiten 3) (1933¹)
- AUSTIN, J.L., How to do things with words, Oxford 1962
- BAADER, Horst, Le equivoco. Die Uneindeutigkeit als Stil- und Strukturprinzip der spanischen Literatur des Goldenen Zeitalters, dans: Spa-

- nische Literatur im Goldenen Zeitalter. Fritz Schalk zum 70. Geburtstag, ed. H. Baader et E. Loos, Francfort-sur-le-Main 1973, 12-39
- BALDNER, R.W., Eloquence in the 17th Century French novel, dans: Renaissance News 5 (1964), 55-56
- BARNER, Wilfried, Barockrhetorik. Untersuchungen zu ihren geschichtlichen Grundlagen, Tübingen 1970
- BARNWELL, H.T., Les idées morales et critiques de Saint-Evremond, Paris 1957
- BARRIERE, J.B., L'idée du goût de Pascal à Valéry, Klincksieck 1972
- BARTHES, Roland, L'analyse rhétorique, dans: Littérature et Société, Colloque de Bruxelles 1964, ed. Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles 1967, 31-35
- BAUMAL, Francis, Le féminisme au temps de Molière, Paris 1923
- BELIN, Ferdinand, La société française au XVII^e siècle d'après les sermons de Bourdaloue, Genève 1970 (Répr. de l'édition Paris 1875)
- BENAY, J.G., L'honnête homme devant la nature, ou la philosophie du Chevalier de Méré, dans: Publications of the Modern Language Association of Amerika, New York 79 (1964), 22-32
- BENICHO, Paul, Morales du Grand Siècle, Paris 1948
- BEUGNOT, Bernard, L'entretien au XVII^e siècle, leçon inaugurale, Montréal (Les Presses de l'Université de Montréal) 1971
- BEUGNOT, Bernard, La fonction du dialogue chez La Mothe le Vayer, dans: Cahiers de l'Association internationale des études françaises 24 (Mai 1972), 31-41, Discussion: 274-275
- BEUGNOT, Bernard, Vie mondaine et retraite au temps de Louis XIV, dans: Revue du Pacifique 1 (1975) Sacramento (Calif.)
- BICKERT, Hans Günther, Poeta rhetor. Zum Einfluß der Rhetorik auf die Expositionsdoktrin, dans: Dialog. Literatur und Literaturwissenschaft im Zeichen deutsch-französischer Begegnung. Festgabe für Josef Kunz, ed. Rainer Schönhaar, Berlin 1973, 139-163
- BLAVIER-PAQUOT, Simone, L'art de louer selon La Fontaine, dans: Revue d'histoire littéraire de la France, Paris 69 (1969), 624-630
- BLOCHWITZ, Werner, Vaugelas' Leistung für die französische Sprache, dans: Beiträge zur romanischen Philologie 7 (1968), 101-130
- BOCHET, Henri, L'Astrée: Ses origines, son importance dans la formation de la littérature classique, Genève 1967 (Répr. de l'édition Paris 1892)
- BONNEFON, Paul, La société française au 17^e siècle. Lectures et extraits des mémoires et des correspondances, Paris 1903

- BOUVIER, R., Le courtisan, l'honnête homme, le héros. Pour présenter "Le Héros" de B. Gracián, Paris 1937
- BRAUDEL, Ferdinand et Labrousse, E., Histoire économique et sociale de la France, Paris 1970, vol. 2
- BRAY, Bernard, L'art de la lettre amoureuse, Des manuels aux romans 1550-1700, La Haye, Paris 1967
- BRAY, Bernard, Quelques aspects du système épistolaire de Mme de Sévigné, dans: Revue d'histoire littéraire de la France 68, 3-4 (1969), 491-505
- BRAY, Bernard, Le dialogue comme forme littéraire au XVII^e siècle, dans: Cahiers de l'Association internationale des études françaises 24 (mai 1972), 9-29, Discussion: 268-274
- BRAY, Bernard, L'épistolier et son public en France au XVII^e siècle, dans: Travaux de linguistique et littérature, Paris 11,2 (1973), 7-17
- BRAY, René, Des genres littéraires, de leur hiérarchie et du principe de cette hiérarchie dans la littérature classique, dans: Recueil de travaux publiés à l'occasion du centenaire de l'Université Lausanne 1937, 103-111
- BRAY, René, La formation de la doctrine classique en France, Paris 1966
- BREIDING, Klaus, Untersuchungen zum Typus des Pedanten in der französischen Literatur des 17. Jahrhunderts. Thèse Francfort-sur-le-Main 1970
- BREMOND, Henri, Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours, Paris 1938, vol. 4
- BROCHER, Henri, Le rang et l'étiquette sous l'Ancien Régime, Paris 1934
- BRUNOT, Ferdinand, Histoire de la langue française des origines à nos jours, vol. 4,2: La langue classique (1660-1715), Paris 1924
- BUDAGOW, R.A., La normalisation de la langue littéraire en France aux 16^e et 17^e siècles, dans: Beiträge zur romanischen Philologie 1 (1961), 143-158
- BURCKHARDT, Carl J., Der Honnête Homme. Das Eliteproblem im 17. Jahrhundert, dans: Gestalten und Mächte, Zürich 1941, 71-96
- BURCKHARDT, Hans, Die Beziehungen der Geschlechter bei den französischen Moralisten im 16. und 17. Jahrhundert, Thèse Munich 1965
- CANCALON, Elaine Davis, L'inversion de l'amour courtois dans trois comédies de Molière, dans: Neophilologus 56 (1972), 134-145
- CHARDON, Maur., Le jeu à la Cour de Louis XIV, dans: Revue de Paris 4 (1914), 182-202

- CHERUEL, A., Dictionnaire historique des institutions, moeurs et coutumes de la France, Paris 1855
- CORVISIER, André, Les généraux de Louis XIV et leur origine sociale, Amiens 1959
- COUSIN, Jean, Rhétorique latine et classicisme français, dans: Revue des Cours et des Conférences 34, 1 (1932-33), 502-518, 589-605; 34,2 (1933), 159-168, 234-243, 461-469, 659-672, 737-750
- COUSIN, Victor, La société française au 17^e siècle, d'après le Grand Cyrus de Mlle de Scudéry, Paris 1858, 2 vol.
- CRUICKSHANK, John, ed., French literature and its background. II The Seventeenth Century, London, Oxford, New York 1969
- CRUISSE, D.van der, L'honnête homme selon le duc de Saint-Simon, dans: Revue Belge de Philologie et d'Histoire 48 (1970), 775-783
- DAVIDSON, Hugh M., Audience, words and art: Studies in the 17th Century French Rhetoric, Columbus Ohio State University Press 1965
- DAY, Theodor, Beiträge zur Geschichte der Anrede im Französischen zur Beginn der Neuzeit (16. und 17. Jahrhundert), Thèse Heidelberg 1911
- DELFT, Louis van, Clarté et cartésianisme de la Bruyère, dans: The French Review 44 (1970, 71), 281-290
- DENS, Jean Pierre, L'Art de la Conversation au dix-septième Siècle, dans: Les lettres Romanes 27,3 (1973), 215-224
- DERWA, Marcelle, Les "Dialogues des morts" de Fénelon dans la tradition du colloque scolaire humaniste, dans: Hommages à Marie Delcourt, Bruxelles 1970, 402-5 (Collection Lotomos 114)
- DEVITT, Mary Madeline, L'art de plaire. Une étude des rapports entre l'honnête homme et la société dans l'oeuvre de Méré, Thèse University of New Jersey 1972
- DOUBROVSKY, Serge, Lecture de La Bruyère, dans: Poétique 1 (1970), 195-201
- DU BLEU, V., Dîners mondains et dîners de sociétés, dans: Revue mondiale, 149 (1922), 248-257; 150 (1922), 11-22; 154 (1923), 407-416
- DUCHENE, Roger, Réalité vécue et art épistolaire, 1. Mme de Sévigné et la lettre d'amour, Paris 1970
- DULONG, Claude, L'amour au XVII^e siècle, Paris 1968
- DUMONCEAUX, Pierre, Essais sur quelques termes-clés du vocabulaire affectif et leur évolution sémantique au 17^e siècle (1600-1715), Thèse Paris 1970, Lille 1971
- EHRlich, K. und Rehbein, J., Zur Konstitution pragmatischer Einheiten in einer Institution: Das Speiserestaurant, dans: D. Wunderlich, ed., Linguistische Pragmatik, Francfort-sur-le-Main 1972, 209-254

- EHRMANN, Jacques, Un paradis désespéré. L'amour et l'illusion dans l'Astrée, New Haven, Paris 1963
- ELIAS, Norbert, Die höfische Gesellschaft, Neuwied, Berlin 1969
- FIDAO-JUSTINANI, J.E., L'esprit classique et la présiosité au 17^e siècle, Paris 1914
- FLOECK, Wilfried, "Diversité" und "simplicité". Zur dramatischen Handlung im französischen Theater des 17. Jahrhundert, dans: Romanistisches Jahrbuch 22 (1971), 101-122
- FOURNEL, V., Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales au XVII^e siècle, dans: Revue française 11 (1857-58), 406-416
- FRANCE, Peter, Racine's Rhetoric, Oxford 1965
- FRANCE, Peter, The language of literature, in: J. Cruickshank, ed., French Literature and its background. The Seventeenth Century, London, Oxford, New York 1969, 1-16
- FRANCE, Peter, Rhetoric and Truth in France. Descartes to Diderot, Oxford 1972
- FRANKLIN, Alfred, La civilité, l'étiquette, la mode, le bon ton du XIII^e au XIX^e siècle, Paris 1908, 2 vol., 1. vol.
- FRIEDRICH, Hugo, Pascals Paradox. Das Sprachbild einer Denkform, dans: Zeitschrift für Romanische Philologie 56 (1936), 322-370
- FRIEDRICH, Klaus, Die Polemik Orsi-Bouhours. Ein Beitrag zur Geschichte der literarischen Beziehungen zwischen Italien und Frankreich um die Wende des 17. zum 18. Jahrhundert, Thèse Berlin 1959
- FUCHS, Hans-Jürgen, der "amour-propre". La Rochefoucauld und die Affektenlehre, dans: Germanisch Romanische Monatsschrift, 22 (1972), 94-99
- GALLIER, Humbert de, Les moeurs et la vie privée d'autrefois, Paris 1911
- GARAPON, Robert, Le dialogue moliéresque: Contribution à l'étude de la stylistique dramatique de Molière, dans: Cahiers de l'Association internationale des études françaises 16 (1964), 203-217
- GARIN, E., Geschichte und Dokumente der abendländischen Pädagogik, Reinbek 1964-1967, 3 vol.
- GENETTE, G., Figures 1-3, 1966-1972, 3 vol.
- GIRBAL, François, Bernard Lamy. Etude biographique et bibliographique, Paris 1964
- GROETHUYSEN, B., Die Entstehung der bürgerlichen Welt- und Lebensanschauung in Frankreich, Halle/Saale 1927-30, 2 vol.
- HAASE, E., Zur Bedeutung von "je ne sais quoi" im 17. Jahrhundert, dans: Zeitschrift für französische Sprache und Literatur 67,1 (1956), 47-68

- HAASE, E., Die Diskussion des Glücksspiels um 1700 und ihr ideologischer Hintergrund, dans: Germanisch-Romanische Monatsschrift N.F. 7 (1957), 52-75
- HABERMAS, J., Vorbereitende Bemerkungen zu einer Theorie der kommunikativen Kompetenz, dans: Habermas, J. und Luhmann, N., Theorie der Gesellschaft oder Sozialtechnologie, Francfort-sur-le-Main 1971
- HAZARD, Paul, La crise de la conscience européenne (1680-1715), Paris 1961, 3 vol.
- HENN-SCHMÖLDERS, Claudia, Ars conversationis, dans: Arcadia 10 (1975), 16-33
- HERVIER, Marcel, Les écrivains français jugés par leurs contemporains. 1. Seizieme siècle, dix-septieme siècle, Paris 1911
- HESS, Gerhard, Zur Entstehung der Maximen La Rochefoucaulds, Cologne, Opladen 1957
- HESS, Gerhard, Wege des Humanismus im Frankreich des 17. Jahrhunderts, 2. Méré, dans: Gesellschaft, Literatur, Wissenschaft, München 1967, 54-83
- HINRICHS, Fr., Maximenform bei Vauvenargues und La Rochefoucauld. Ein Vergleich, Thèse Hamburg 1964
- HOBERT, E., Die französische Frauensatire (1600-1800), Marburg 1967
- HOCKE, Gustav René, Manierismus in der Literatur, Reinbek 1959
- HOLMES, Catherine E., L'éloquence judiciaire de 1620 à 1660: Reflet des problèmes sociaux, religieux et politiques de l'époque, Paris 1967
- HOLYOAKE, S. John, Montaigne and the concept of "bien né", dans: Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance 30 (1968), 483-498
- HOPE, Quentin M., The honnête homme as a critic, Bloomington 1962
- KALLMEYER, W. und Schütze, F., Konversationsanalyse, dans: Studium Linguistik 1 (1976), 1-28
- KANT, Immanuel, Anthropologie in pragmatischer Hinsicht II, dans: Kants Werke, Akademieausgabe (1907), Berlin 1968, vol. 7
- KAUFFMANN, Lida, Die Briefe der Mme de Sévigné, Cologne 1954
- KEARNEY, H., Social Structure and Social Change, dans: J. Cruickshank, ed., French Literature and its Background. The Seventeenth Century, London, Oxford, New York 1969, 66-81
- KIBEDI VARGA, A., Rhétorique et littérature. Etudes de structures classiques, Paris 1970
- KIBEDI VARGA, A., La perspective tragique. Eléments pour une analyse formelle de la tragédie classique, dans: Revue d'Histoire littéraire de la France 70, 5-6 (1970 A), 918-30

- KLESCZEWSKI, Reinhard, Die französischen Übersetzungen des Cortegiano von Baldassare Castiglione, Heidelberg 1966
- KNABE, Peter-Eckhard, Schlüsselbegriffe des kunsttheoretischen Denkens in Frankreich von der Spätclassik bis zum Ende der Aufklärung, Düsseldorf 1972
- KÖHLER, Erich, Madame de Lafayettes "La Princesse de Clèves". Studien zur Form des klassischen Romans, Hamburg 1959
- KÖHLER, Erich, "Je ne sais quoi". Ein Kapitel aus der Begriffsgeschichte des Unbegreiflichen, dans: Köhler, Esprit und arkadische Freiheit, Francfort-sur-le-Main, Bonn 1966, 230-279; cf. le compte-rendu de Fritz Schalk, dans: Romanische Forschungen 69 (1957), 210-213 ainsi que la réponse de E. Köhler, dans: Esprit und arkadische Freiheit, 280-286
- KÖHLER, Erich, Der literarische Zufall, das Mögliche und die Notwendigkeit, München 1973
- KRAUSS, Werner, Über die Träger der klassischen Gesinnung im 17. Jahrhundert, dans: W. Krauss, Gesammelte Aufsätze zur Literatur- und Sprachwissenschaft, Francfort-sur-le-Main 1949
- KRUSE, Margot, Die Maxime in der französischen Literatur. Studie zum Werk La Rochefoucaulds und seiner Nachfolger, Hamburg 1960
- KUENTZ, P., Bibliographie pour l'étude de la rhétorique, dans: XVII^e siècle, 80-81 (1968), 133-142
- LANG, A., Gesellschaft und Wirtschaft Frankreichs im Spiegel der klassischen Literatur des 17. Jahrhunderts (1660-1750), Thèse Bonn 1959
- LANGE, Maurice, La Bruyère critique des conditions et des institutions sociales, Paris 1909
- LANSON, Gustave, La phrase du Grand Siècle, dans: G. Lanson, L'art de la prose, Paris 1909
- LAPP, John C., The Esthetics of Negligence: La Fontaine's Contes, Cambridge 1971
- LA THUILLERE, Roger, La préciosité: étude historique et linguistique, vol. 1: position du problème: les origines, Genève 1966
- LA THUILLERE, Roger, Madame reçoit, dans: Nouvelles littéraires 18 (Jan. 1968), 2107
- LA THUILLERE, R., La Préciosité. Etat présent, dans: Oeuvres et Critiques. Revue internationale de réception critique des œuvres littéraires de langue française, 1,1 (1975/76) 8-23
- LAUSBERG, Heinrich, Zur Stellung Malherbes in der Geschichte der französischen Schriftsprache, dans: Romanische Forschungen (1950), 172-200
- LAUSBERG, Heinrich, Handbuch der literarischen Rhetorik, Munich 1973²

- LEINER, Wolfgang, Der Widmungsbrief in der französischen Literatur 1580-1715, Heidelberg 1965
- LEVI, Anthony, French moralistes: the theory of the passions 1585 to 1649, Oxford 1964
- LEVRON, Jacques, La vie quotidienne à la cour de Versailles aux XVII^e et XVIII^e siècles, Paris 1965
- LÖFFLER, Wilh., Die literarischen Urteile der Frau von Sévigné nach ihren Briefen. Ein Beitrag zur Geschichte des literarischen Geschmacks in Frankreich, Thèse Darmstadt 1912
- LOOS, Erich, Die französische Literatur des 17. Jahrhunderts. Ein Forschungsbericht (1937-1957), dans: Deutsche Vierteljahresschrift 32 (1958), 448-469
- MAGENDIE, Maurice, La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté, en France au XVII^e siècle de 1600 à 1660, Genève 1970 (Répr. de l'édition Paris 1925), 2 vol.
- MALAND, David, Culture and society in seventeenth century France, London 1970
- MARION, Marcel, Dictionnaire des institutions de la France aux XVII^e et XVIII^e siècles, Paris 1923
- MARTIN, Henri-Jean, Livre, pouvoirs et société à Paris au 17^e siècle (1598-1701), Genève 1969, 2 vol., vol. 2
- MAY, Georges, Observation sur un passage des "Caractères" de La Bruyère, dans: Revue d'histoire littéraire de la France 11 (1904), 586-593
- MC GILLIVRAY, R. G., La préciosité. Essai de mise au point, dans: Revue des sciences humaines, Lille, Paris (1962) 15-30
- MENDOZA, Bernadette B. de, L'art de vivre de l'honnête homme. Ethique ou Esthétique (Méré, Bouhours, Diderot), dans: Papers on French Seventeenth century Literature 1 (1973) Seattle, Washington
- MESSERSCHMIDT, Ludwig, Über französisch "bel esprit". Eine wortgeschichtliche Studie, Giessen 1922
- MIDDELBERG, Paul, Qualifikationen für "style" in der Literatur des französischen 17. und 18. Jahrhunderts. Ein lexikalischer Beitrag zur Stilkritik, Thèse Münster 1969
- MISCH, G., Die Autobiographie der französischen Aristokratie des 17. Jahrhunderts, dans: Deutsche Vierteljahresschrift 1 (1923), 172-213
- MONGREDIEN, Georges, éd., Les Précieux et les Précieuses; textes choisis, Paris 1939
- MONGREDIEN, Georges, La vie littéraire au 17^e siècle, Paris 1947

- MONGREDIEN, Georges, *La vie quotidienne sous Louis XIV*, Paris 1948
- MOREL, Jacques, *Molière ou la dramaturgie de l'honnêteté*, dans: *L'information littéraire* 15 (1963), 185-191
- MOREL, Jacques, *Rhétorique et tragédie*, dans: *XVII^e siècle* 80-81 (1968), 89-105
- MOREL, Jacques, *Médiocrité et perfection dans la France du XVII^e siècle*, dans: *Revue d'histoire littéraire de la France*, 69, 3-4 (1969), 441-450
- MORNET, Daniel, *Histoire de la clarté française. Ses origines, son évolution, sa valeur*, Paris 1929
- MORNET, Daniel, *L'idée de préciosité en France au 17^e siècle*, dans: *Journal of the History of Ideas* (1940), 225-231
- MORNET, Daniel, *Histoire de la littérature française classique 1660-1700. Ses caractères véritables. Ses aspects inconnus*, Paris 1950⁴
- MOUSNIER, Roland, *La vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII*, Paris 1971²
- NEUBERT, Fr., *Zur Wort- und Begriffskunst der französischen Klassik*, dans: *Philologisch-philosophische Studien. Festschrift für Ed. Wechsler zum 19.10.29*, Jena et Leipzig 1929, 153-177
- NEUSCHÄFER, Hans-Jörg, *D'Abignacs "Pratique du théâtre" und der Zusammenhang von imitatio, vraisemblance und bienséance*, dans: *Neuschäfer, éd., Abbé d'Abignac, La pratique du théâtre*, Munich 1971
- NIES, Fritz, *Gattungspoetik und Publikumsstruktur. Zur Geschichte der Sévigné-Briefe*, Munich 1972
- NIES, Fritz, *Das Ärgernis "Historiette". Für eine Semiotik der literarischen Gattungen*, dans: *Zeitschrift für romanische Philologie*, 89, 1973, 421-439
- NIES, Fritz, *Kulinarische Negativität. Gattungsstrukturen der Chançon im Vaudeville-Bereich (Guéridons, Roquentins, Lanturlus, Lampons)*, dans: *Sprachen der Lyrik. Festschrift für Hugo Friedrich zum 70. Geburtstag*, éd. E. Köhler, Frankfurt/Main 1975, 606-629
- Nies, Fritz éd., en collaboration avec J. Rehbein, *Genres mineurs. Texte zur Theorie und Geschichte nichtkanonischer Literatur (vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart)*, Munich 1978
- NOACK, Rudolf, *Die französische literarische Journalistik im 17. und 18. Jahrhundert bis zum Erscheinen von "Le Pour et le Contre" (1733-1740)*, dans: *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig* 12 (1963), 113-125
- O. GOWAN, C.D.¹, *The background of the French classics*, London, Toronto, Wellington, Sidney 1960

- PAPIN, Claude, Le sens de l'idéal de "L'honnête homme" au 17^e siècle, dans: La Pensée 104 (juillet, août 1962), 52-83
- PICARD, Roger, Les salons littéraires et la société française 1610-1798, New York 1943
- RAMM, Rudi, Ein Beitrag zur Kenntnis der französischen Umgangssprache des 17. Jahrhunderts, Thèse Kiel 1902
- RAUHUT, Franz, Das erzieherische Wesen der französischen Klassik im kulturgeschichtlichen Zusammenhang, dans: Die neueren Sprachen NF 7 (1958), 210-232
- RAYMOND, Marcel, Au principe de la morale de l'intérêt, dans: M. Raymond, Vérité et poésie, Neuchatel 1964, 61-86, 278-280
- REHBEIN, J., Entschuldigungen und Rechtfertigungen. Zur Sequenzierung von kommunikativen Handlungen, dans: D. Wunderlich, ed., Linguistische Pragmatik, Francfort-sur-le-Main 1972, 288-317
- REICHEL, Edward, Gesellschaft und Geschichte im "Roman bourgeois" von Antoine Furètiere, Thèse Kiel 1965 (dactylogr.)
- ROELENS, Maurice, Le dialogue philosophique, genre impossible. L'opinion des siècles classiques, dans: Cahiers de l'Association internationale des études françaises 24 (Mai 1972), 43-58
- ROLOFF, Volker, Reden und Schweigen. Zur Tradition und Gestaltung eines mittelalterlichen Themas in der französischen Literatur, Munich 1973 (Münchner Rom. Arbeiten 34)
- ROSS, W., Die "Précieuses" - ihre Rolle in Gesellschaft und Literatur, dans: Zeitschrift für französische Sprache und Literatur 67 (1956/57), 78-94
- ROTHER, Arnold, Französische Lyrik im Zeitalter des Barock, Berlin 1974
- ROUBEN, C., Un jeu de société au Grand Siècle. Les "Questions" et les "Maximes d'amour". Inventaire chronologique, dans: XVII^e siècle 97 (1972), 85-104
- ROUSSET, Jean, La littérature de l'âge baroque en France. Circé et le Paon, Paris 1954
- ROUSSET, Jean, Les difficultés de l'autoportrait, dans: Revue d'histoire littéraire 69, 3-4 (1969), 540-550
- RUHE, Ernstpeter, Untersuchungen zu den altfranzösischen Übersetzungen der disticha Catonis, Munich 1968 (Beiträge zur Romanischen Philologie des Mittelalters 2)
- RUHE, Ernstpeter, Les proverbes Seneke le philosophe, Munich 1969 (Beiträge zur Romanischen Philologie des Mittelalters 5)
- SAINTE-BEUVE, C.A., Le chevalier de Méré ou de l'honnête homme au 17^e siècle, dans: Sainte-Beuve, Portraits littéraires, Paris 1864-1883, vol. 3, 85-129

- SCHALK, Fritz, Das Wesen des französischen Aphorismus, dans: Die neueren Sprachen 41 (1933) Heft 3, 130-140, Heft 7/8, 421-436
- SCHALK, Fritz, Die französischen Moralisten, La Rochefoucauld, Vauvenargues, Montesquieu, Chamfort, Rivarol, Leipzig 1938
- SCHALK, Fritz, Das Lächerliche in der französischen Literatur des Ancien Régime, Cologne-Opladen 1954, (Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Geisteswissenschaften 19)
- SCHALK, Fritz, Wissenschaft der Sprache und Sprache der Wissenschaft im Ancien Régime, dans: F. Schalk, Studien zur französischen Aufklärung, Munich 1964, 9-33
- SCHALK, Fritz, Zur Geschichte des Wortes 'Aphorismus' im Romanischen (1-20), Mediocritas im Romanischen (211-254), dans: F. Schalk, Exempla romanischer Wortgeschichte, Francfort-sur-le-Main 1966
- SCHERER, Jacques, La dramaturgie classique en France, Paris 1970
- SCHLIEBEN-LANGE, Brigitte, Linguistische Pragmatik, Stuttgart 1975
- SCHMID, Karl-Adolf, Geschichte der Erziehung, Aalen 1970 (Stuttgart 1896), vol. 4,1
- SCHMIDT, Siegfried J., Texttheorie, Munich 1973
- SCHMIDT, S.J., éd., Pragmatik I. Interdisziplinäre Beiträge zur Erforschung der sprachlichen Kommunikation, Munich 1974
- SCHMIDT, S.J., éd. Pragmatik II. Zur Grundlegung einer expliziten Pragmatik, Munich 1976
- SCHNEIDER, Gerhard, Der Libertin. Zur Geistes- und Sozialgeschichte des Bürgertums im 16. und 17. Jahrhundert, Stuttgart 1970
- SCHOBER, Rita, Von der wirklichen Welt in der Dichtung, Berlin, Weimar 1970
- SCHRADER, Ludwig, Der französische Roman des 16. und 17. Jahrhunderts, dans: Neues Handbuch der Literaturwissenschaft, vol. 9: Renaissance und Barock, première partie, éd. A. Buck, Francfort-sur-le-Main 1972, 233-271
- SEARLE, J.R., Speech Acts, Cambridge 1969
- SELLSTROM, A. Donald, Rhetoric and Poetics of French Classicisme, dans: The French Review 34,5 (1961), 425-431
- SIMON, Pierre Henri, Le "je-ne-sais-quoi" et l'ordre classique, dans: P.H. Simon, Le jardin et la ville, Paris 1962, 28-45
- SNYDERS, Georges, La pédagogie en France aux 17^e et 18^e siècles, Paris 1965
- SNYDERS, Georges, Rhétorique et Culture, dans: XVII^e siècle, 80-81 (1968), 79-87

- SÖTER, István, La doctrine stylistique des rhétoriques françaises du 17^e siècle, Budapest 1937
- SOMBART, Werner, Der Bourgeois, Munich, Leipzig 1913
- SPITZER, Leo, Die klassische Dämpfung in Racines Stil, dans: L. Spitzer, Romanische Stil- und Literaturstudien 1, Marburg 1931, 135-261
- STACKELBERG, Jürgen von, Die illustren Französinnen, dans: J. v. Stackelberg, Von Rabelais bis Voltaire, Munich 1970, 197-222
- STACKELBERG, Jürgen von, Zur Bedeutungsgeschichte des Wortes "Aphorismus", dans: Zeitschrift für Romanische Philologie 75 (1959), 322-335
- STEGMANN, André, Les "Caractères" de La Bruyère, bible de l'honnête homme, Paris 1972
- STEINER, Herbert, Der Chevalier de Méré. Eine Untersuchung, Straßburg, Zurich 1930
- STIERLE, Karlheinz, Text als Handlung, München 1975
- SUGENHEIM, S., Die Französinnen auf den Thronen und an den Höfen Europas im Zeitalter Ludwigs XIV., dans: S. Sugenheim Aufsätze und biographische Skizzen zur französischen Geschichte, Berlin 1872, 55-106
- TATARKIEWICZ, Ladislas, L'esthétique du Grand Siècle, dans: XVII^e siècle 78 (1968), 21-39
- THUREAU, Else, "Galant". Ein Beitrag zur französischen Wort- und Kulturgeschichte, Francfort-sur-le-Main 1936
- TOINET, Raymond, Les écrivains moralistes au XVII^e siècle, dans: Revue d'histoire littéraire de la France 23 (1916), 570-610; 24 (1917), 296-306, 656-675; 24 (1918), 310-320, 656-671; 33 (1926), 395-407
- TOLDO, P., Le courtisan dans la littérature française et ses rapports avec l'oeuvre du Castiglione, dans: Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 54, 104 (1900), 75-121, 313-330; 54, 105 (1900), 60-85
- TOMAN, Ilse, Die französische Préciosité im Spiegel ihres Wortschatzes, Thèse Wien 1967
- TRUCHET, Jacques, Prédication classique et séparation des genres, dans: Information littéraire, Paris 1955, 127-133
- TRUCHET, Jacques, Le succès des "Maximes" de La Rochefoucauld au 17^e siècle, dans: Cahiers de l'association internationale des études françaises, 18 (1966), 125-137
- TRUCHET, Jacques, Pour un inventaire des problèmes, dans: XVII^e siècle 80-81 (1968) "Points de vue sur la rhétorique", 5-17

- TURNER, Alison M., In search of the "honnête femme": The character of Pauline in *Polyeucte*, dans: *Romance Notes* 7,2 (spring 1966), 165-170
- VIAL, Francisque und Denise, Louis, *Idées et doctrines littéraires du 17^e siècle* (extraits de préfaces, traités et autres écrits théoriques), Paris 1928⁵
- VINET, Alexander, *Moralistes des 16^e et 17^e siècles*, Lausanne 1962
- WANDRUSZKA, Mario, *Der Geist der französischen Sprache*, Reinbek 1959
- WEINRICH, Harald, *Vaugelas und die Lehre vom guten Sprachgebrauch*, dans: *Zeitschrift für Romanische Philologie* 76 (1960), 1-33
- WEINRICH, Harald, *Die clarté der französischen Sprache und die Klarheit der Franzosen*, dans: *Zeitschrift für Romanische Philologie* 77 (1961), 528-544
- WEINRICH, Harald, *Zeugnisse des Sprachbewußtseins in der französischen Klassik*, dans: H. Weinrich, *Tempus*, Stuttgart, Berlin, Cologne, Mayence 1971², 256-263
- WESTGATE, DAVID, The concept of "amour-propre" in the "Maximes" of La Rochefoucauld, dans: *Nottingham French Studies* 7,2 (1968), 67-79
- WLOKA, Bruno-Walter, *Die moralpädagogischen und psychologischen Grundlagen der französischen Rhétorique-Bücher des 17. und 18. Jahrhunderts*, Thèse Breslau 1935
- WUNDERLICH, D., *Grundlagen der Linguistik*, Reinbek 1974
- ŽEVACO, D., L'"honnête homme" au XVII^e siècle, dans: *Revue de philologie française* 25 (1911), 1-8

